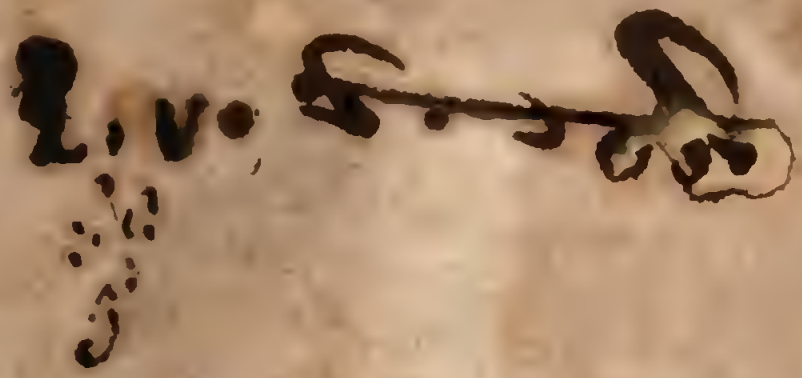
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LIV
F
113
NAPOLI

LIII.
9.
45.

LIV
7
113

Rec. 2. VII



LA VIE
DE
CHARLES V.
DUC DE
LORRAINE
ET DE BAR.

Generaliſſime des Troupes Imperiales.

Diviſée en cinq Livres.

NOUVELLE EDITION.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN CARREL Libraire,
dans le Kalver-ſtraat.

M. DC. XCI.

LA VIE DE CHARLES V.

Duc de Lorraine & de Bar, Généraliſſime des Troupes Imperiales.

LIVRE PREMIER.

LA Maiſon de Lorraine eſt une Maiſon ſi connuë, qu'il n'eſt pas neceſſaire que j'en faſſe la Genealogie Je me contenterai de dire, qu'au commencement du ſiecle paſſé. elle ſe diviſa en deux Branches, par les deux fils de René II. Duc de Lorraine & de Bar. Ces deux fils de René éroient Antoiue & Claude.

Ce dernier, qui étoit le cadet ſe retira en France ; épouſa Antoinette de Bourbon fille de François de Bourbon Comte

de Vendôme ; & se signala par tant de belles actions sous le régne de François I. que cet Auguste Monarque, qui ne récompensoit pas moins les gens d'épée, que les gens de lettres qui se distinguoient, érigea en sa faveur la Terre de Guise Duché. Depuis ce tems-là les Princes de cette Branche ont été appellez Ducs de Guise.

Antoine demeura en Lorraine avec la Branche aînée qui a été la regnante, & il eut un fils appellé François qui lui succeda. Charles III. succeda à François, & eut trois fils ; Henri qui n'eut que deux filles Nicole & Claude ; Charles qui fut Cardinal ; & François Comte de Vaudemont. Ce Comte laissa deux fils, Charles IV. & le Duc François. Charles IV. fut marié avec la Princesse Nicole sa cousine, de laquelle il n'eut point d'enfans. Et le Duc François, qui étoit Cardinal épousa la Princesse Claude, d'où est sorti Charles V. le Heros dont j'écris la Vie.

Charles IV. dont il est necessaire que je dise ici quelque chose étoit genereux & hardi. Il avoit l'esprit vif & ardent. Il étoit civil & agréable, bien fait de sa personne, entreprenant, dur & infa-

tigable dans le travail, & patient dans l'averſité. Mais avec toutes ces grandes qualitez & une infinitez d'autres, il étoit ſi irréſolu, & quelquefois ſi ennemi des conſeils que ceux qui entroient le plus dans ſes interêts lui donnoient, qu'il devint le plus malheureux Prince de ſon ſiecle.

Il ſucceda à Henri ſon oncle : & dans le tems qu'il joüiſſoit le plus paiſiblement de ſes Etats, il ſe broüilla avec la France, ce qui le precipita dans tant de malheurs, qui ne pût jamais s'en tirer; voici qu'elle en fût l'origine.

Le Preſident de Bret Intendant de Juſtice dans la Ville de Mets, avoit donné un Arrêt touchant quelques pretentions du Païs Meſſin qu'il ſoûtenoit être de l'Evêché de la Capitale de ce Païs. Quoi que cette affaire ne fût pas d'une fort grande importance, Charles ne laiſſa pas de prendre feu, & ſans prevoir les evenemens, ayant fait entendre à l'Empereur que c'étoit une affaire qui le regardoit, à cauſe de l'Evêché de Vic dont il joüiſſoit alors & qu'on diſtinguoit de celui de Mets; il lui propoſa, que ſi pour maintenir ſes droits, il vouloit envoyer des Troupes

en quartier d'hyver dans ce Païs-là, il agiroit de son côté, en lui fournissant sous mains l'argent qui lui seroit necessaire pour fortifier Moyenvic, qui serviroit à tenir en bride la ville de Mets, & que par ce moyen ils pourroient se mettre en état de resister aux entrepriſes du Roi de France.

Loüis XIII. qui regnoit en ce temps-là, étoit occupé au siege de la Rochelle. L'Empereur, qui crût qu'il devoit profiter de cette occasion, envoya dans l'Evêché de Vic les troupes qu'il crût y être neceſſaires, & se mit à fortifier Moyenvic. Le Duc arma de son côté, sous pretexte de défendre ses Etats. Mais quoi que cette feinte précaution parut fort legitime, cela n'empêcha pas qu'elle ne donnât de l'ombrage à Loüis XIII. qui ayant pris enfin la Rochelle, aprés un an de siege, ne pensa qu'à se vanger du Duc, avant que de tourner ses armes ailleurs.

Madame de Chevreuse, qui avoit été mariée à un Prince de la Maison de Lorraine, s'étoit en ce temps-là refugiée à Nanci, ayant été contrainte de s'absenter de la Cour de France & du Royaume, pour de certaines intrigues que tout le monde sçait. Cette Princesse, de laquelle

on a dit, * *qu'elle allumoit le feu de l'amour dans le cœur de tous les Princes chez qui elle alloit negocier, dans le temps qu'elle portoit par tout le feu de la Guerre contre la France*, se trouvant extrêmement offensée à cause de son banniſſement, n'oublia rien pour animer le Duc contre Loüis XIII. & elle n'eut pas beaucoup de peine à réüſſir dans son deſſein, le Duc y étoit déja aſſez diſpoſé: car enfin, quelque peu conſiderable que fut l'uſurpation dont il s'agiſſoit, la conſequence en pouvoit être pourtant facheuſe. Et aprés tout, ce reſſentiment étoit naturel, n'étant pas fort ſatisfaiſant pour un Prince de voir qu'on empiette ſur ſes droits.

Cependant, comme le Duc n'étoit pas aſſez fort pour reſiſter au Roi de France, il crût qu'il devoit diſſimuler juſqu'à ce qu'il ſe preſentât une circonſtance plus favorable que celle où étoient pour lors les affairas, & cette politique lui réüſſit ſi bien, que Loüis XIII. commençant à ne ſe plus défier de lui, tourna ſes armes du côté d'Italie, pour donner du ſecours au Duc de Mantouë qui avoit Guerre avec l'Empereur.

Monſieur frere unique du Roy, mécon-

* *Procurat. Nani.*

tent de la trop grande faveur du Cardinal de Richelieu, qui gouvernoit alors absolument la France, sortit du Royaume dans le temps que ces choses se passoient en Italie, & se retira en Lorraine à la Cour du Duc, où il épousa, quelque temps aprés,* en secondes nôces, la Princesse Marguerite, fille puisnée du Comte de Vaudemont, sans le consentement du Roi son frere. Le Duc qui avoit ses raisons pour ménager l'esprit de Loüis XIII. lui donna avis de la retraite du Duc d'Orleans : mais le Roi ne laissa pas de le soupçonner d'être d'intelligence avec ce Prince, Et ce qui le confirma dans ce soupçon, fut que le Duc avoit, dans ce temps-là, sur pied, une armée de plus de quatorze mille hommes. Cét armement qui étoit considerable & qui lui donnoit de l'ombrage, l'obligea à presser le Duc de Lorraine à se declarer, ou à mettre bas les armes : & le Duc qui n'étoit pas encore en état de rien entreprendre, mena enfin, aprés plusieurs negociations, ses Troupes à l'Empereur, qui venoit de perdre la Bataille de Leipsic contre le Roi de Suede.

* *Gaston Iean-Baptiste de France, Duc d'Orleans, épousa Marguerite de Lorraine à Nanci, l'an* 1632.

Cela n'empêcha pas neanmoins que le Roi n'allât assieger Moyenvic, quelque temps aprés. Le Duc en reçut la nouvelle par un Courrier que le Comte de Vaudemont son pere lui envoya. Il fit toutes les diligences possibles pour aller secourir cette Place. Mais ayant perdu presque toutes ses Troupes, avant que de pouvoir combattre, la mortalité s'étant jetté dans son Armée; il crût que le seul parti qu'il y avoit à prendre, étoit d'aller trouver le Roi, & sans balancer davantage, il fut à Mets où ce Prince étoit. A la verité on lui fit une reception magnifique & telle qu'il pouvoit esperer. Cependant on pressa toûjours le siege : & la Place ne fut pas plutôt renduë, que le Roi témoigna au Duc, que quelques marques de bienveillances qu'il lui eust données, il étoit pourtant tres mal satisfait de sa conduite, & que s'il vouloit se reconcilier avec lui, il falloit qu'il lui cedat Marsal.

Comme le Duc s'étoit mis entre les mains de son ennemi, il falut qu'il subit cette loi. Si bien que par un Traité qu'il signa, il laissa Marsal en depôt pour quatre ans à la France, au grand déplaisir de tous ses amis, & sur tout, du Comte de Vaude-

demont ſon pere, qui en eut un chagrin extrême. Aprés cela il retourna a Nanci.

Il ſemble que ces mauvais ſuccés devoient avoir fait reconnoître à ce Prince, qu'il n'étoit pas encore en état de pouvoir reſiſter à la France. Tous ceux qui avoient à cœur ſes interêts & qui avoient quelque accés auprés de lui, lui conſeilloient de ſe tenir en repos, de peur qu'il ne s'attirât quelques nouvelles infortunes. Mais n'ayant écoûté que ſon grand cœur dans cette occaſion, & étant comme au deſeſpoir, que ce que le Roi de France s'étant prevalu de ſa bonne foi, l'avoit contraint de lui ceder Marſal, il leva de nouvelles Troupes, & pour mieux cacher ſon deſſein, fit mine de vouloir attaquer le Roi de Suede.

Loüis XIII. qui avoit fait alliance avec ce Roi, & qui étoit bien aiſe d'avoir un pretexte, ne ſe contenta pas de faire dire au Duc, que ce ſeroit s'en prendre à lui, que de s'en prendre à un Prince qui étoit ſon Allié; mais pour le mettre dans l'impuiſſance d'oſer rien entreprendre, il marcha en même temps du côté de la Lorraine avec une Armée conſiderable.

Le Duc fut fort alarmé de cette nouvelle, & comme il ne ſçavoit quel parti

prendre dans cette rencontre, pour s'opposer aux forces du Roi, il envoya le Cardinal son frere le Duc François à la rencontre de ce Prince, pour lui témoigner que son dessein n'étoit pas d'être broüillé avec lui. Mais tout cela n'aboutit qu'à lui faire donner encore en dépôt quatre Places, sçavoir, Stenai, Clermont, Jamets & Dun : moyennant quoi on lui promit qu'on le protegeroit contre la Suede, qui le menaçoit d'entrer dans son Païs & de le brûler.

Le Roi de Suede étoit un ennemi qui n'étoit pas moins à craindre que le Roi de France. Les amis du Duc ne cessoient jamais de lui remontrer, que c'étoient deux Princes qu'il étoit de la Politique de ménager ; qu'il devoit attendre une occasion favorable, s'il avoit dessein de leur faire la Guerre, & ne s'embarquer pas témerairement dans quelque nouvelle entrepriſe. Il venoit de perdre toutes les esperances qu'il pouvoit avoir de profiter du mécontentement du frere du Roi, par la défaite du Duc de Montmorenci : & les Suedois portoient la terreur par tous les endroits où ils passoient. Cependant, quoi qu'il n'y eut aucune apparence qu'il pût avoir le moindre avantage du

monde ſur ſes ennemis, dans la ſcituation où étoient pour lors les affaires, il ne laiſſa pas de ſe flater de mille eſperances. Il fit marcher ſon armée contre les Suedois pour tâcher de leur faire lever le ſiege qu'ils avoient formé devant Haguenau; & pour delivrer Briſac que les mêmes Suedois tenoient bloqué, depuis quelque temps. Mais bien loin que cette entrepriſe lui réüſſit, elle lui fut entierement funeſte. Car quoi que les Suedois fuſſent contraints de lever le ſiege de devant Haguenau, ils livrerent à deux lieuës de cette Place un combat aux Troupes Lorraines qui fut ſi furieux & ſi bizarre, que les deux Armées furent en déroute, & ſur ces entrefaites une Armée Françoiſe entra dans la Lorraine dans le deſſein d'aſſieger Nanci, Loüis XIII. prenant pour pretexte que le Duc n'obſervoit pas aſſez ponctuellement les conditions des Traitez qui avoient été faits avec lui.

Il eſt bien certain que ſi le Duc eût fait d'abord tout ce qu'il pouvoit faire, il eut pû rompre au Roi de France toutes ſes meſures: car S. Chamant, qui commandoit les Troupes Françoiſe, n'avoit gueres plus de quatre mille hommes avec

lui, lors qu'il alla investir cette Place. De sorte que le Duc auroit pû encore lui faire abandonner ses postes, avant qu'il eût reçû du secours. Mais au lieu de faire un effort, il eut recours aux negociations. Il se contenta de mettre à la hâte tout l'ordre qu'il peut, pour la defense de Nanci, où il jetta trois ou quatre mille hommes d'Infanterie, & deux ou trois cens Chevaux, & s'étant retiré dans les Montagnes de Voges avec quelques Troupes pour en defendre les avenuës, il envoya le Cardinal son frere trouver le Roi, pour lui faire ses remontrances. Le Roi le receut à son ordinaire; avec beaucoup de marques de distinction, il lui témoigna même que s'il n'avoit qu'à traiter avec lui, il en recevroit toutes les faveurs qu'il pourroit esperer, tant il étoit persuadé de sa sincerité & de sa bonne foi, mais que ne poovant plus s'assurer sur aucune parole du Duc son frere, il falloit que pour gage de la foi, il lui consignât la Ville de Nanci.

Cette condition étoit trop dure pour être acceptée par le Duc. Cependant le Roi se rendoit en personne devant la Place & n'épargna rien pour s'en rendre Maí-

tre. Le Cardinal de Lorraine ne laiſſoit pas d'aller & de venir pour tâcher de fléchir Loüis XIII. quoi que Nanci fût aſſiegé. Mais tout ce qu'il en pût obtenir, apréz beaucoup de civilitez, fut que s'il étoit lui-même Duc de Lorraine, il ne feroit nulle difficulté de lui accorder ſa demande, étant perſuadé, comme il étoit, qu'il pourroit comter ſur ſa parole. Charles IV. étoit fort embarraſſé. Il lui paſſa une infinité de penſées dans l'eſprit. Et enfin, ayant fait reflexion ſur les paroles obligeantes que le Roi avoit dites au Cardinal ſon frere, & croyant que s'il faiſoit ſemblant de lui faire ceſſion de ſes Etats, ce Monarque deviendroit plus traitable; il ſe reſolut à prendre ce parti. Il fit ſa demiſſion dans toutes les formes. Le Cardinal reçût les hommages de ſa nouvelle dignité. Le Roi même l'en felicita. Mais il ne ſe deſiſta pas toutefois des pretenſions qu'il avoit ſur Nanci. Et ayant attiré le Duc dans ſon Camp par les artifices du Cardinal de Richelieu, ce malheureux Prince fut contraint de ceder par un traité cette Place pour quatre ans, afin de recouvrer ſa liberté.

Le Cardinal de Lorraine ſe flatoit, qu'aprés toutes les demarches du Duc ſon frere

Loüis XIII. en demeureroit là. Mais comme le dessein de la France étoit d'envahir les Etats de ce Prince, Loüis XIII. pretextant toûjours quelque nouveau sujet de mécontentement, envoya le Maréchal de la Ferté en Lorraine avec des Troupes, feignant d'avoir quelque dessein du côté d'Allemagne.

Cette nouvelle surprit le Cardinal de Lorraine, il en fût même allarmé, & apprehenda quelque violence. Il sçavoit que Loüis XIII. étoit extrêmement irrité contre lui ; car ç'avoit été à la faveur d'un Passeport que ce Prince lui avoit accordé pendant le siege de Nanci, qu'il avoit fait évader la Princesse Marguerite sa sœur, dans l'apprehension où il fut que les François ne l'enlevassent, car le Roi n'avoit pas approuvé le mariage du Duc d'Orleans son frere.

Dans cette apprehension il se retira à Luneville avec les deux Princesses, la Princesse Nicole & la Princesse Claude, qui étoient demeurée avec lui, le Duc Charles s'étant retiré en Bourgogne, aprés la demission de Nanci.

Le Maréchal de la Ferté ne fut pas longtemps sans les investir dans leur retraite. Et le Cardinal ayant eu avis, que le Roi

avoit dessein de faire enlever les deux Princesses, & de les envoyer en France, il proposa à la Princesse Claude de se marier avec elle à quoi cette Princesse donna d'abord les mains, non seulement dans la veuë de conserver leur Maison, mais parce que depuis long-temps, elle avoit beaucoup d'inclination pour ce Prince.

Il y avoit une difficulté à surmonter. Comme ils étoient cousins germains, ils ne pouvoient pas se marier sans dispense, & il étoit d'une necessité absoluë qu'ils se mariassent promptement. Car comme le Duc de Lorraine n'avoit point eu d'enfans de la Princesse Nicole, il étoit à craindre que si la Princesse Claude sa sœur fût tombée entre les mains du Roi, avant que d'avoir épousé le Cardinal son Cousin, il ne l'eût mariée à quelque Prince du Sang, ce qui eût été un nouveau pretexte à la France de se saisir de toute la Lorraine. En effet, c'étoit son dessein.

Comme il n'y avoit pas de temps à perdre, ils firent assembler tous les Ecclesiastiques, & tous les autres gens de Lettres qui se trouverent avec eux : & cette Assemblée étant convenuë, que

dans des occasions de cette nature ; il n'y avoit d'autres regles à suivre que celles de la necessité, on passa par dessus cét obstacle : le mariage fut conclu le même jour, * & ensuite approuvé par le Pape.

Le Duc François envoya le lendemain un de ses Gentilhommes au Maréchal de la Ferté pour lui faire part de la nouvelle de son mariage. Le Maréchal, qui en fut surpris, & qui ne s'étoit pas attendu que le Cardinal deût quitter la pourpre pour épouser une femme, lui manda qu'il apprehendoit que le Roi ne se tint offensé qu'il se fût marié sans sa participation. Et comme il se flata, que le mariage ne seroit pas encore consommé, à cause du manque de dispense, & qu'il s'y pourroit former quelque nullité, il contraignit le Duc & les Princesses d'aller à Nanci, pour y attendre les Ordres du Roi son Maître, auquel il dépêcha un Courrier sur le champ.

Le Maréchal les fit traiter avec beaucoup de respect. Cependant, ils ne furent pas plutôt arrivez dans le Palais du Duc, que leur chambre fut environnée de Gar-

* *Nicolas François épousa la Princesse Claude l'an* 1634.

des. Le Duc François dans cette extremité ne pensa qu'à se servir de quelque artifice, pour se tirer des mains de ses Gardes. Il communiqua son dessein à la Princesse son épouse, & l'ayant disposée à ce qu'il vouloit, il sçût si bien prendre ses mesures, qu'il réussit dans son dessein.

Il choisit pour cét éfet le premier jour d'Avril, auquel on a coûtume en Lorraine de faire des petites tromperies aux personnes qui ne s'en defient pas. On appelle cela, *le Poisson d'Avril.* Cette pratique étoit encore si peu connuë aux François, que pour éviter d'être trompez, ils se défioient de tout ce qu'on leur disoit ce jour-là. Ce qu'il fit qu'ils eurent beaucoup de peine à croire les divers avis qu'on leur donna d'assez bonne heure de l'évasion du Prince & Princesse, se persuadant que ce n'étoit que pour les faire courir aprés eux ; la peur qu'ils eurent d'être trompez, fit qu'ils le furent effectivement.

La nuit precedente, la Ducheſſe pour mieux tromper ses Gardes étoit sortie du Palais sous un habit de Page, portant un flambeau devant un des Gentilshommes du Duc son époux, lequel elle alla joindre

dans la maiſon de ſon premier Gentilhomme de la Chambre, où il s'étoit déja rendu auſſi déguiſé ſous un méchant habit de Crocheteur, n'ayant pas même épargné ſa propre chevelure qu'il avoit fort belle & qu'il fit couper pour être plus méconnoiſſable.

Dés que le jour fut venu & qu'on eut ouvert les portes de la Ville, la Ducheſſe qu'on avoit de nouveau déguiſée en pauvre femme de Village portant une hotte ſur le dos, & conduite par le Duc qui étoit déguiſé de la même maniere, ſortirent par une porte appellée Nôtre-Dame, & marcherent environ une demi-lieuë en cét équipage, avec des peines incroyables pour la Princeſſe, qui n'avoit jamais fait un ſi long chemin à pied. Aprés avoir paſſé par des chemins fort rabotteux, ils rencontrerent un Gentilhomme qui les attendoit avec des chevaux.

Ce qu'il y eut d'aſſez ſingulier, & qui faillit à faire échouër cette entrepriſe, c'eſt que lors qu'ils paſſoient la porte, une païſanne qui venoit des champs, & qui entroit dans la Ville les connut quelque déguiſez qu'ils fuſſent. Et cette femme par une indiſcretion ruſtique, & par l'envie de parler, qui eſt ſi naturelle à ce ſexe, ne

pût s'empêcher de le dire à un Soldat du Corps de Garde qu'elle connoiſſoit. Ce Soldat le redit, en même tems, à ſon Officier : mais l'Officier ne fit qu'en rire, croyant que c'étoit le Poiſſon d'Avril que cette Païſanne lui avoit voulu donner. Il ne laiſſa pas neanmoins d'en donner avis au Comte de Braſſac Gouverneur de la Ville, quelques heures aprés ; mais ſans y ajoûter pourtant aucune foi. Comme ce Comte étoit d'un naturel ſoupçonneux & timide, il ne negligea pas d'envoyer incontinent ordonner à l'Officier qui avoit la garde du Duc & de la Ducheſſe de s'en éclaircir. L'Officier n'eut pas plûtôt reçû cet ordre, qu'il alla fraper à leur chambre, pour ſçavoir s'ils étoient levez. Mais un Valet de Chambre à qui on avoit découvert le ſecret, fit ſigne de la main, comme pour dire qu'il ne faloit pas faire de bruit, & qu'ils dormoient encore.

Cet Officier les avoit toûjours traitez avec un grand reſpect & toute la civilité imaginable. Si bien qu'apprehendant de les éveiller il ne voulut pas faire ouvrir leur porte. Mais le Comte de Braſſac étant ſurvenu, contraignit ce Valet de Chambre à le faire: & la porte ne fut pas

plûtôt ouverte, qu'il alla lui-même ouvrir les rideaux de leur lit, où n'ayant trouvé perſonne, il déchargea ſa colere ſur le Maître de la maiſon où ils s'étoient retirez le ſoir auparavant, & ſur les Domeſtiques du Duc qui ſe trouverent-là, leſquels il envoya en priſon, avec ménaces de les faire appliquer à la torture s'ils ne découvroient le lieu de la retraite de leur Maître.

Quelque mauvais traitement qu'il leur pût faire, il n'y eût pas moyen pourtant de rien découvrir : car non ſeulement le Duc s'étoit caché de ſes Domeſtiques, mais il n'avoit pas même dit au Gentil-homme de la maiſon duquel il s'étoit ſervi, la route qu'il avoit deſſein de prendre, non qu'il ſe défiât de lui, mais afin qu'il peut jurer qu'il n'en ſçavoit rien.

On courut de divers côtez aprés eux, mais ce fut inutilement, à cauſe de l'extrême diligence qu'ils avoient faite, nonobſtant la délicateſſe de la Ducheſſe, qu'il falut qu'un homme monté en croupe ſur ſon cheval tint toûjours entre ſes bras pour aller plus vîte, & pour l'empêcher de tomber. Ils gagnerent la

Comté de Bourgogne, & ils arrivetent le même jour au Château d'un Gentilhomme à plus de vingt lieuës de Nanci, d'où la Princeſſe qui étoit accablée de fatigue ne fut en état de partir, que trois ou quatre jours aprés. Ce qui les avoit déterminez à aller plutôt en Bourgogne qu'ailleurs eſt qu'ils eſperoient de trouver le Duc de Lorraine à Beſançon : mais ayant apris qu'il étoit paſſé en Alemagne, ils prirent le chemin de Florence, & ſe rendirent anprés de la Ducheſſe leur tante, grand-mere du Grand Duc de Tofcane qui regnoit alors. Ils paſſerent là prés de trois ans : mais comme l'air de ce Païs leur fut fort contraire ; & qu'ils n'y purent jamais avoir aucun enfant, ils reſolurent de quitter l'Italie, & repaſſerent à Vienne en Autriche auprés de l'Imperatrice Leonore une autre de leurs tantes.

Ce mariage du Duc François fut un coup qui rompoit toutes les meſures du Roi de France, lequel voulant à quelque prix que ce fût ſe rendre maître de la Lorraine, eût été bien aiſe de mettre dans ſon alliance la Princeſſe Claude, comme je l'ay déja remarqué. Cela ne le fit pas deſiſter neanmoins du deſſein qu'il

tramoit depuis fort long-temps. Car comme il prenoit toûjours pour pretexte, que le Duc de Lorraine contrevenoit aux Articles des Traitez qu'il avoit paſſez avec lui, il repaſſa peu de temps aprés dans les Etats de ce Prince & prit la Ville de Saint Michel : & dans ces entrefaites une Armée d'imperiaux ayant été obligée de ſe jetter du côté de Mets ; ces Troupes de l'Empereur, toutes Alliées qu'elles étoient, acheverent de ruïner la Lorraine.

Ce qu'il y a d'aſſez particulier, c'eſt que dans le temps que ce païs étoit le theatre de la guerre, & qu'on y exerçoit des hoſtilitez inoüies, Charles IV. n'en parut point émeu : & comme ſi ſes Etats euſſent joüi de la tranquilité la plus douce & la plus aſſurée, il ſe rendit amoureux de la Princeſſe de Cantecroix, * laquelle il épouſa enfin. C'eſt de ce mariage qu'eſt né Charles Henri Prince de Vaudemont ſi connu par ſes premieres Campagnes, & par le rang illuſtre qu'il tient aujourd'hui dans l'armée des Alliez : & une Princeſſe appellée la Princeſſe Anne, qui

* *C'étoit Beatrix de Cuſance Veuve d'Eugene Leopold Prince de Cantecroix. Il l'épouſa dans l'Egliſe des Minimes, le 2. du mois d'Avril 1637.*

fut mariée avec le Prince de Lisslebonne.

J'aurois à dire une infinité de choses de Charles IV. lesquelles je passerai sous silence, aussi bien que l'histoire de son mariage, parce qu'outre qu'on les peut lire ailleurs, elles ne seroient pas tout-à-fait de mon sujet. Je dirai seulement qu'aprés avoir défait en Alsace le Comte Oton l'un des plus redoutables Generaux des Suédois, & s'être signalé en Allemagne par plusieurs autres actions de valeur, il se retira en Flandres, où les Espagnols, qui étoient en Guerre avec la France la reçurent avec beaucoup de joye & lui donnerent divers emplois. Il se saisit pendant ce temps-là de quelques petites Places de Lorraine: mais s'étant jetté une troisiéme fois entre les mains du Roi de France, on lui fit signer un autre Traité qui ne fut gueres moins desavantageux que les precedens: ce qui fut le sujet d'une nouvelle Guerre, dans laquelle il se vit dépoüillé encore de tous ses Etats.

L'air de Vienne avoit été plus salutaire à la Princesse Claude que celui de Florence, & pour comble de bonheur & de joye, aprés plusieurs travaux & un long exil, elle étoit devenuë enceinte & avoit

accouché l'an 1639. du Prince Ferdinand Philippes François. Et quatre ans aprés, le troiſiéme du même mois d'Avril 1643. nâquit Charles V. qui fut appellé Charles Leopold-Nicolas-Sixte. La même année mourut Loüis XIII. & le Cardinal de Richelieu les plus grands ennemis qu'eût alors Charles IV. Mais ni la naiſſance de ce Prince qui ſembloit être d'un ſi heureux preſage pour la Maiſon de Lorraine, ni la mort du Roi de France & de ſon Miniſtre qui regnoit, à proprement parler, n'apporterent aucun changement aux affaires du Duc, quoi qu'il conçût d'abord de grandes eſperances, d'être rétabli dans ſes Etats. Il ſe flata qu'il pourroit s'accommoder avec la Reine, Mere de Loüis XIV. & il y avoit quelque apparence à cela. Car cette Princeſſe, compatiſſant à ſes malheurs, par la conformité qu'il y avoit entre ſa deſtinée & la ſienne, lui avoit témoigné toûjours beaucoup d'affection, quelque broüillé qu'il fût à la Cour de France.

La choſe ne reüſſit pas pourtant de la maniere que le Duc ſe l'étoit imaginé. Le Cardinal Mazarin qui ſucceda au Miniſtere, & qui marcha ſur les traces de

son Predeceſſeur, inſpira à cette Princeſſe une politique ſi intereſſée, qu'elle revêtit un autre eſprit, du moment qu'elle fut Régente: & l'on peut dire même, qu'elle fut plus dure à l'égard du Duc que ne l'avoit été Loüis XIII.

Charles IV. fruſtré, de ce côté-là, de ſes eſperances ne penſa qu'à ſe rendre redoutable à la France, & il ne tarda gueres à le faire. Il ſe ſignala en tant d'occaſions contre les François, & de l'air dont il s'y prenoit, il y a tant d'apparence qu'il entreprendroit quelque jour de rentrer dans ſes Etats par la force ouverte; que la Reine & le Cardinal Mazarin firent tous leurs efforts pour tâcher de le mettre dans leur parti. Et ce deſir redoubla particulierement, lors qu'ils virent que la France commençoit à ſe déchirer par ces guerres civiles qui ont fait tant de bruit ſous la minorité de Louis XIV. On lui remontroit, que comme c'étoit du Roi que dépendoit ſon rétabliſſement dans ſes Terres, puiſque le Roi les tenoit entre ſes mains, il en avoit à eſperer de plus favorables conditions que des Eſpagnols, qui étoient le parti où il étoit engagé On lui offroit la reſtitution entiere

de toutes les Places qu'on lui avoit prises à la reserve de Nanci, que l'on s'obligeoit neanmoins de lui restituer à la paix generale sans en demolir les Fortifications. Mais soit que le Duc se crût assez fort pour r'entrer dans son Païs les armes à la main, soit qu'il voulut se venger de la Reine, ou qu'il ne crût pas qu'il y eût fort à s'assurer sur un Traité fait sous la minoriré du Roi, ou par quelqu'autre raison qu'on n'a jamais pû penetrer, il rejetta toutes ses conditions, quelqu'avantageuses qu'elles fussent.

Il étoit toûjours à Bruxelles, & comme il s'étoit rendu necessaire aux Espagnols par le moyen de ses Troupes, dont il tiroit des sommes assez considerables, il se servit de ses sommes, & de celles qu'il tiroit des contributions de son Païs, pour acheter plusieurs belles Terres en Flandres, qui étoient d'un assez grand revenu. Cependant quelque riche qu'il fût, le Duc François n'en étoit gueres mieux à son aise. Car Charles IV. regardant le Prince de Vaudemont, comme l'heritier presomptif de la Lorraine, & voyant bien que le Duc son frere ne pouvoit que s'opposer à ses pretensions, à cause du Prince Charles son fils; cette pensée avoit fait tant d'impression sur son esprit, qu'il le

laiſſoit pour cette raiſon à Vienne ſans lui donner beaucoup de ſecours. Mais ce ne fut pas le plus grand malheur du Duc François, qui ſupportoit aſſez patiemment les caprices de ſa fortune. Il perdit dans ce temps-là la Ducheſſe Claude ſon Epouſe *, Princeſſe qui fut regretée generalement à la Cour de l'Empereur, à cauſe d'une infinité de qualités dont elle étoit ornée.

Quoi que le Duc François luttât, depuis plus de quinze ans, contre la mauvaiſe fortune, il regarda neanmoins ce coup comme le plus rude qu'il eût encore reſſenti, & il en fut ſi affligé toute ſa vie, qu'il ne voulut jamais ſe remarier, quelque utile qu'eût été un ſecond mariage pour le rétabliſſement de ſes affaires. Il confia à des Religieuſes une jeune Princeſſe, qui étoit née encore de leur mariage, & qui eſt morte depuis Abbeſſe de Remiremont. Et pour le Prince Ferdinand & le Prince Charles, il les mit entre les mains de M. le Marquis de Beauvau, pour avoir ſoin de leur éducation. Lors que la Ducheſſe mourut, Charles V. n'avoit que neuf ans.

Quelque grand que fuſſent les ſervices

* *Elle mourut en* 1632.

que Charles IV. avoit rendus à l'Espagne depuis qu'il s'étoit retiré en Flandres, cette Couronne ne fit jamais rien pour lui, quoi qu'elle se fût engagée de joindre ses forces aux siennes, pour le rétablir dans ses Duchez. Le Duc s'en plaignit assez ouvertement. Si bien que les Espagnols apprehendant que ce Prince rebuté de tant de veines promesses qu'ils lui avoient faites, ne cherchât enfin un azile & une protection plus seure que la leur, pour se procurer la paix & la procurer à ses Sujets, resolurent de le faire arrêter : & le Comte de Fuensaldaigne, Gouverneur de Flandres, qui n'étoit pas de ses amis, eut ordre de faire réüssir ce dessein, dés qu'il en trouveroit l'occasion favorable. L'Archiduc Leopold, assisté des Trouppes Lorraines, venoit d'emporter Rocroi sur la France ; ce fut en 1655. Dés que la Campagne fut finie, & que tous les Officiers Generaux de l'Armée des Espagnols se furent retirez à Bruxelles, le Comte de Fuensaldaigne, que la jalousie faisoit agir plûtôt que les interêts de son Maître, ne pensa qu'à executer l'ordre secret qu'il s'étoit fait donner. Et pour ne manquer pas son coup, aprés avoir communiqué son dessein à l'Archiduc, qui fut obligé de

donner son consentement, il divisa adroitement les Trouppes du Duc de Lorraine en des quartiers d'hyver, si éloignez les unes des autres, & entrecoupez des Rivieres, qu'il leur étoit impossible de secourir leur Prince, qui ne s'attendoit pas à une si triste destinée, quoi qu'il en eût été déja assez averti.

Ces choses étant ainsi disposées, le Comte qui n'attendoit qu'un moment favorable, trouva moyen d'attirer le Duc au Palais, sous pretexte de quelques affaires importantes qui étoient survenuës & auxquelles il avoit interêt. Mais comme il pensoit entrer dans la Chambre du Conseil, il fut arrêté à la porte. Le lendemain on le conduisit par le Ganal d'Anvers dans la Citadelle de cette Ville, & de là il fut mené en Espagne & confiné dans le Château de Tolede; il fut prisonnier pendant cinq ans.

Le Comte de Fuensaldaigne ne fut pas plûtôt venu à ses fins, que l'Archiduc Leopold envoïa le Comte de S. Amour à Vienne pour avertir le Duc François de la détention du Duc son frere. Il alleguoit les raisons qui avoient obligé le Roy d'Espagne à s'assurer de la personne de ce Prince, & en même temps, il le prioit de se venir

met

mettre à la tête des Troupes Lorraines, l'assurant que sa Majesté Catholique n'avoit point d'autre intention que celle de son rétablissement, & qu'il ne donneroit jamais les mains à une Paix, que ce ne fust à l'avantage de sa famille.

Le Duc François touché de l'infortune du Duc son frere, & apprehendant, peut-être, pour lui-même une semblable destinée, refusa d'abord ce parti. Mais l'Empereur & l'Imperatrice Eleonore sa tente ayant joint leurs prieres aux solicitations de l'Archiduc, & luy ayant representé les grands avantages que le Roi d'Espagne lui faisoit esperer; ce Prince persuadé plûtôt par la consideration des interêts de sa Famille, que pour les siens particuliers, resolut d'aller à Bruxelles, & d'amener avec lui le Prince Ferdinand & le Prince Charles.

Lorsque le Duc François partit, l'Empereur étoit à Ratisbonne, où il s'étoit rendu, depuis quelques temps, pour y faire couronner Roi des Romains le Roi de Hongrie son fils aîné. Le Duc alla prendre congé de lui: & ce Prince, (c'étoit Ferdinand III.) aprés lui avoir témoigné toute sorte d'affection & de bienveillance & lui avoir fait un accueil magnifique, le

fit escorter par une Compagnie de ses Gardes du Corps jusqu'à Nuremberg, lui & le Marquis d'Haraucourt, qui étoit venu au devant de lui, de la part de l'Archiduc, pour le solliciter à partir & lui faire presser son voyage. Il passa par les Etats des Electeurs de Mayance, de Tréves, de Cologne & du Duc de Neubourg, où il fut reçû avec des honneurs aussi grands qu'on en eût pû rendre à l'Empereur même, & sur tout à Düsseldorph. Les Espagnols le défrayerent pendant toute sa route : & l'Archiduc vint au devant de lui à une lieu de Bruxelles avec toute la Bourgeoisie qui s'étoit mise sous les Armes : on n'a jamais vû tant de joye.

Le Duc François ne tarda pas long-tems à se mettre à la tête des Troupes Lorraines, qui le reçûrent avec des aclamations qu'il feroit bien difficile d'exprimer. Dans ce temps là le Roi de France fit mettre le siége devant Stenai par le Maréchal de Fabert. Les Espagnols qui s'imaginerent que toutes les forces des François étoient occupées à ce siége, resolurent d'assiéger Arras. Le Duc François, qui entrevoyoit les difficultez de cette entreprise, & qui s'étoit même apperçû, que les Ministres d'Espagne n'y avoient donné proprement

les mains, que pour complaire au Prince de Condé, qui étoit dans les Troupes des Espagnols ; & qui vouloient absolument ce siége, fit assez connoître qu'il ne croyoit pas qu'on pût emporter cette Place. Mais comme il vit qu'on étoit absolument resolu à faire le siége d'Arras, il marcha avec ses Troupes, & il voulut même que le Prince Ferdinand commençât par là sa premiere Campagne. Pour le Prince Charles, comme il étoit extrêmement jeune, il fut laissé à Bruxelles sous la conduite de M. de Romecourt

Ce que le Duc François craignoit arriva. Les Espagnols furent contraints de lever le siége d'Arras, il furent battus par les François, & leur déroute fut si grande, que toute leur Infanterie, tout leur Canon & tout leur bagage demeurerent au pouvoir des ennemis ? tellement que le Duc François & le Prince Ferdinand étant arrivez à Valenciennes s'y trouverent destituez de toutes choses, n'ayant pas seulement un lit de Camp. L'Archiduc les fit secourir avec des honnêtetez incroyables. Mais les affaires changerent bien de face, lors qu'ils furent arrivez à Bruxelles. Ils trouverent toutes les chambres du Palais de l'Archiduc, où ils a-

voient logé, toute détenduës des meubles qui y étoient auparavant : & ils apprirent que le Grand Maître de cette maison avoit défendu au Prince Charles de s'aller promener dans le Parc en carrosse, quoi que ce fust une liberté qu'on n'eust eu garde de refuser aux moindres Dames de la Ville.

L'Archiduc qui étoit un bon Prince & qui avoit même de l'affection pour le Duc François, étoit au desespoir dans son ame, de voir qu'on le traitât si mal. Mais il étoit contraint d'approuver ces duretez & ces injustices, n'osant pas s'opposer au Comte de Fuensaldagne qui étoit entierement maître dans Bruxelles, & qui n'ayant pas rencontré dans l'esprit du Duc toute la soupleſſe qu'il avoit creu, ne travailloit qu'à le mortifier. Le Duc François esperoit pourtant que le Comte deviendroit plus traitable: Mais sur un bruit qui courut alors, que Charles IV. avoit envoyé de sa prison un ordre aux Officiers Lorrains, de se retirer en France, où étoit la Princesse Nicole, & d'y faire passer autant de Troupes qu'ils pourroient, les Espagnols firent dessein de l'arrêter. Ce qui obligea les Espagnols à executer cette resolution, c'est que, quelque temps

auparavant, deux Colonels avoient deſerté avec leurs Regimens, qui avoient paſſé au ſervice de France, & cela les avoit allarmez. Il eſt tres-certain neanmoins que le Duc n'avoit nul deſſein de s'aller jetter entre les mains des François, qui étoient ſes ennemis mortels, & qui avoient envahi toute la Lorraine. Mais il ſe vit ſi mal traité par le Comte de Fuenſaldagne, & il s'apperceut de tant d'artifices dont on ſe ſervoit pour s'aſſuter de lui, qu'il paſſa en France avec toutes les Troupes Lorraines qui étoient au ſervice du Roi d'Eſpagne. Le Prince Ferdinand étoit avec lui. Pour le Prince Charles on l'avoit laiſſé à Bruxelles, je ne ſçay quelle politique. Mais comme il étoit entre bonnes mains on le fit évader quand il en fut temps. On le conduiſit par le Canal d'Anvers en Holande, pour le dérober à la colere que les Eſpagnols avoient de la retraite du Duc ſon pere, & s'étant rendu à Paris où le Prince Ferdinand étoit déja, le Duc preſenta ces deux jeunes Princes au Roi, lui diſant, qu'il les menoit tous deux en dépôt entre ſes mains, pour gage de ſa fidelité à ſon ſervice, ce que ſa Majeſté reçut fort bien, promettãt d'ailleurs qu'il les

protegeroit ; & qu'il les éleveroit à des Emplois proportionnez à leur Naissance.

Le Prince Ferdinand avoit déja fait quatre Campagnes, où il s'étoit beaucoup distingué, & où il avoit donné une infinité de marques de sa bravoure, lors que s'étant fait tailler de la pierre, mourut dans l'operation le premier jour d'Avril 1658. Cette mort faillit à accabler le Duc François, & quelque mois aprés il faillit encore à perdre le Prince Charles, par un accident qui n'eût pas été moins funeste que celui qui venoit de lui enlever un Prince qu'il aimoit avec la derniere tendresse, & qui avoit donné dans ses jeunes ans d'aussi grandes esperances qu'aucun Prince eût jamais donné à cét âge là. Voici quel fut cét accident.

Ce jeune Prince maniant un cheval dans l'Academie, où il faisoit ses exercices, ce cheval qui étoit borgne & fort vif, heurta si rudement contre un des pillers du Manege, que ce Prince tout adroit qu'il étoit déja, fut sur le moment renversé par terre. Quoi qu'il ne tombât que sur du sable, il reçût neanmoins un contrecoup si rude à la tête, qu'il fut d'abord sans aucuns mouvement. On tâcha de le faire revenir, mais comme tous les petits

remedes qu'on faiſoit étoient inutiles, on le porta ſur un lit de l'Academie, où il fut ſix heures entieres ſans donner aucun ſigne de vie, quoi qu'il ne parût ni playe ni contuſion à ſa tête, ni en tout le reſte de ſon corps. La nouvelle de cette cheute allarma d'abord tout le monde: & le Roi à qui on l'annonça, avant que de l'annoncer au Duc François, fut ſi touché de cét accident, qu'il commanda que ſans perdre temps, on lui envoya ſes Medecins & les Chirurgiens les plus experimentez qui ſe trouveroient dans la Ville, afin qu'on n'euſt rien à ſe reprocher, s'il arrivoit quelque choſe de funeſte. Les ordres du Roi furent executez ſur le champ, mais ce Prince étoit dans un ſi pitoyable étar, qu'un des principaux Medecins, aprés l'avoir bien conſideré, ſe prit à dire tout haut, en ſortant de la chambre, qu'il ſe mouroit; ce qui fit conjecturer, qu'il n'y avoit aucune eſperance, & que tout ce qu'on feroit ſeroit inutile. On eut recours cependant à toutes ſortes de remedes, & on lui en appliqua de ſi ſalutaires, que ſix heures aprés il commença à reſpirer. Il donna depuis ce temps là, à tous moments, de nouveaux ſignes de vie; il recouvra même la parole. Et peu à peu il

reprit tant de forces qu'on ne douta plus de ſa gueriſon.

Il n'eſt pas difficile de penſer, quelle fuſt l'allarme du Duc François. Quelque accoûtumé qu'il fût à ces ſortes de coups, celui-ci faillit à l'abatre entieremẽt, quelques précautions qu'eût pris le P. Poirot Jeſuite ſon Confeſſeur, qui lui en porta la nouvelle. Il ſe reſigna pourtant tout d'un coup, à recevoir avec humilité cette derniere affliction que ſa mauvaiſe fortune ſembloit lui preparer, & laiſſant couler quelques larmes, on lui entendit prononcer ces pieuſes paroles; *Dieu l'avoit donné, & Dieu l'a ôté, ſa volonté ſoit faite.*

Cét accident n'eût aucune ſuite facheuſe. Il n'arriva aucun des Symptomes que les Medecins apprehendoient & que l'on doit apprehender dans ces rencontres. Le jeune Prince ne reſſentit aucune incommodité, quelques jours aprés. Au contraire, il ſe trouva ſi bien diſpoſé, qu'il eût été en état d'aller continuer ſes exercices. Cependant, comme dans des accidens de cette nature il fut prendre des précautions extraordinaires, le Duc François, par le conſeil de tout ce qu'il y avoit d'habiles Medecins, l'obligea à garder la chambre plus

de

de trois mois, pendant lesquels, il fut visité tous les jours par tout ce qu'il y avoit de plus distingué à la Cour, dans l'un & dans l'autre sexe. On remarqua neanmoins, que le Roy ne le visita jamais, quoi qu'il eust paru fort touché de cét accident lors qu'il en apprit la nouvelle.

La Paix des Pyrenées fut concluë l'année suivante. Le Cardinal Mazarin, & Dom Loüis Mendez de Haro, l'un de la part du Roi de France, & l'autre de celle du Roi d'Espagne, s'étant assemblez dans l'Isle des Faisans, * finirent enfin, aprés plusieurs conferences, cette Guerre, qui éroit allumée depuis assez longtemps entre ces deux Princes. Dans ce Traité de Paix, Dom Loüis consentit à abandonner au Roy de France, le Duché de Bar, la Comté de Clermont, & à lui laisser démolir les Fortifications de Nanci, moyennant qu'il rendit à Charles IV. le Duché de Lorraine. Il y eut même quelques autres Articles dans ce Traité qui ne furent pas fort avantageux à ce Prin-

* *C'est une Isle qui forme une Riviere appellée Bidassoa, qui sort des Pyrenées, & se jette dans la Mer prés de Fontarabie. Cette Riviere separe la France de l'Espagne.*

ce. Le Duc qui étoit encore prisonnier à Tolede, se plaignit au Roy d'Espagne de ce qu'on disposoit de son bien sans sa participation : mais comme Sa Majesté Catholique ne gardoit aucuns ménagemens avec luy, & qu'il le regardoit comme un Prince qui ne luy paroissoit redoutable par nul endroit, il luy accorda la liberté, aprés luy avoir fait connoître qu'il étoit entré dans ses interêts autant qu'il l'avoit jugé necessaire pour le bien de la Chrêtienté; qu'on n'avoit pû faire que ce qu'on avoit fait; & qu'il devoit être content de sa destinée. Cette réponse du Roy d'Espagne quelque brusque & desobligeante qu'elle fut, ne fut pas pourtant ce qu'il y eut de plus dur dans le procedé de ce Monarque. Il fit dire au Duc toutes ces choses par un de ses Ministres, & quoique ce Prince eut fait un voyage à Madrid pour le voir, il ne voulut jamais permettre qu'il le vit, apprehendant, sans doute, que le Duc ne luy reprochât son injustice & son ingratitude, qui l'avoient porté à ravir la liberté à un Souverain qui avoit cherché chez luy un azile, & qui avoit achevé de perdre ses Etats, pour s'être trop attaché aux interêts d'Espagne Si bien que le Duc, ne voyant aucune ap-

parence de pouvoir faire ſes plaintes au Roy Catholique, partit en diligence pour l'Iſle de la Conference, dans le deſſein de s'y plaindre à Dom Louïs de Haro du tort qu'on luy avoit fait. Mais de quelques termes qu'il ſe ſervit pour exagerer cette injuſtice, il ne tira d'autre ſatisfaction de ce Miniſtre Eſpagnol, qu'un triſte aveu de n'avoir pû conclure la Paix plus avantageuſement pour luy, que de la maniere qu'il l'avoit fait. Le Duc eut recours dans cette extremité au Cardinal Mazarin. Il forma ſon oppoſition au Traité des Pyrenées. Mais comme ce Prince étoit encore comme entre les mains de Dom Louis, & que le Cardinal eut ſes raiſons pour ne le ſervir pas dans cette rencôtre; il fut obligé en dépit qu'il en eut, de conſentir au Traité & de le ſigner, pour ne riſquer pas une plus mauvaiſe fortune.

Cependant le Cardinal ne laiſſa pas de le combler d'honnêtetez & de le traiter toûjours en Souverain. Il le flata même de tant d'eſperances, & luy fit appercevoir, qu'il dépendoit ſi abſolument du Roy de le rétablir entierement dans ſes Etats & de remetre ſa Maiſon dans ſon ancien luſtre, qu'il le fit conſentir à repaſſer en France, où tout dépoüillé qu'il étoit de

les Duchez de Lorraine & de Bar, on ne laissa pas de lui rendre les mêmes honneurs qu'on a accoûtumé de rendre aux Princes qui sont Souverains dans leur Païs: mais ce n'étoient que des bienséances; il n'en étoit pas moins malheureux.

Le fruit de la Paix des Pirquées fut le mariage de Louis XIV. avec l'Infante d'Espagne. Comme les Grands ne se marient que par politique, & que ce Mariage devoit être le nœud qui devoit serrer cette Paix qui avoit été tant desirée, & aprés laquelle les peuples soûpiroient depuis si long-temps, le Roi ne fit nulle difficulté d'y donner les mains: mais on peut dire cependant qu'il épousa cette Princesse, sans avoir aucune inclination pour elle. Ce n'est pas que le portrait qu'on avoit fait de la nouvelle Reine ne fut bien capable de l'émouvoir. Mais le Roi étoit amoureux de Mademoiselle de Mancini niéce du Cardinal Mazarin, quoi qu'elle n'eut en partage que beaucoup d'esprit, car elle n'étoit nullement bien faite. On a dit de cette niéce du Cardinal, que dés qu'on l'entendoit parler on ne se souvenoit plus qu'elle fut laide, & qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer, ainsi il ne faut pas être surpris que le Roi se fut attaché à elle.

Comme Mademoiſelle de Mancini répondoit à l'amitié du Roi, le Roi l'aimoit d'une maniere ſi tendre, qu'il l'eût épouſée infailliblement, ſi les Princes, dans ces occaſions, pouvoient être les Maîtres d'eux mêmes.

Toute la Cour avoit démêlé l'attachement que ce Prince avoit pour la niéce du Cardinal. Il avoit pour elle tant d'aſſiduitez, à la vûë de tout le monde. Il pouſſoit ſi loin ſes complaiſances. Et il lui faiſoit des preſens ſi magnifiques, que la Reine-Mere en fut allarmée. Cette Princeſſe qui étoit Eſpagnolle n'avoit travaillé, depuis la mort de Loüis XIII. qu'à finir une Guerre qui ne pouvoit que lui être funeſte, de quelque côté que fut l'avantage, & elle voyoit bien que ſes deſſeins pour la paix étoient ruïnez entierement, ſi le Roi n'oublioit Mademoiſelle de Mancini, & qu'il n'épousât l'Infante d'Eſpagne.

Le Cardinal comme on le peut juger aiſément, n'eût pas été marri que ſa niéce eut été aſſiſe ſur le Trône. Mais ſoit qu'il voulut complaire aveuglement à la Reine, ou qu'il craignit que le Roi venant enfin à ſe dégoûter, ne fit rompre quelque jour ſon mariage, il fut le premier qui deſabuſa Ma-

demoiſelle de Mancini de la penſée qu'elle avoit que le Roi eut deſſein de l'épouſer, & il pouſſa ſi vigoureuſement les affaires qu'on conclut le Mariage avec l'Infante.

Le Roi avoit eu beau donner ſon conſentement à cette alliance qui alloit remettre le calme dans deux puiſſantes Monarchies ; il ſe ſentit toûjours pour Mademoiſelle de Mancini les mêmes diſpoſitions qu'il avoit pour elle, depuis le jour qu'il avoit commencé à l'aimer. Il lui en donna des marques ſi ſenſibles qu'il ne lui laiſſa rien à douter là-deſſus. & la Reine & le Cardinal s'en apperceurent.

Cependant comme le Mariage étoit arrêté & qu'il ne manquoit que les ceremonies, la Cour ſe diſpoſa à partir pour les Frontieres dans le deſſein d'aller recevoir la nouvelle Reine. Le Cardinal fit deſſein de partir le premier, & de mener ſa niéce avec lui, pour l'ôter devant les yeux du Roi, craignãt que ſa preſence n'arrêtât ſes pas & ne fut un obſtacle à ce grand deſſein qui donnoit la paix à toute l'Europe.

Le Roi ne put apprendre ſans émotion qu'on lui arrachât une perſonne qu'il eut préferée, de toût ſon cœur, à toutes les Princeſſes du monde. Mais comme il n'y

avoit point de remede, il se retira à Chantilli pour quelques jours, d'où il ne fit qu'envoyer à tous momens des Couriers à Mademoiselle de Mancini jusqu'à ce qu'elle fût partie.

Mademoiselle de Mancini partit enfin; & le Cardinal son oncle qui connoissoit bien la violence qu'il luy faisoit, tâcha pendant tout le voyage de luy persuader qu'elle devoit faire effort sur son cœur, pour éteindre une passion qui commençoit à devenir criminelle. Il luy representa toutes les raisons qu'elle devoit avoir, pour se surmonter là-dessus, & luy déclara qu'il avoit dessein de la marier avec le Prince de Lorraine.

Lors que Charles IV. étoit prisonnier en Espagne, il avoit fait faire luy-même cette proposition au Cardinal Mazarin, qui ayant d'abord donné là-dedans, s'étoit engagé avec luy de faire consentir le Roy à le rétablir dans tous ses Etats. Et certainement il l'eût fait, car ce Ministre étoit alors tout puissant. Mais comme lors que le Duc fut en France, il ne pensa plus à ce mariage, ce qu'il fit assez connoître par sa conduite, car il n'en parla nullement, quoi qu'il en eut fait luy-méme l'ouverture; le Cardinal fut si outré de

ce procedé qui lui paroiſſoit ſi bizarre ; que bien loin de porter le Roi à faire un Traité avec le Duc qui lui fut avãtageux, il l'en deſabuſa toûjours, & lui inſpira tant d'averſion pour ce Prince, qu'on ne fit que l'amuſer depuis ce tems-là, & lui promettre toûjours ce qu'il demandoit, ſans ſe mettre en peine de le ſatisfaire.

Le Duc François, qui avoit des vûës tout à fait opposées à celles du Duc Charles ſon frere, conſiderant, qu'il n'y avoit point de parti plus ſeur à prendre pour lui, que de rechercher l'amitié & l'appui du Cardinal Mazarin, & qu'il ne pouvoit porter ce Miniſtre à lui accorder ſa protection par un moyen plus avantageux, que celui du mariage du Prince ſon fils avec Mademoiſelle de Mancini, reſolut d'en faire parler, & il le fit effectivement. Il eſt vrai que comme il eut été bien aiſe de procurer la poſſeſſion des Etats de Lorraine au Prince Charles, par une voye qui eût été plus ſeure, il eut été bien aiſe que Charles IV. eut voulu conſentir à le marier avec la Princeſſe ſa fille. Il lui en fit faire la propoſition, avant que de faire aucune démarche pour la niéce du Cardinal. Mais le Duc n'y voulut point donner les mains, & ce fut pour lors qu'il

maria cette Princeſſe avec le Prince de Liſlebonne.

Mademoiſelle de Mancini ne fut pas long-temps à être de retour à Paris. Le Cardinal qui ſouhaitoit ardemment de la marier pour détacher le Roi de l'inclination qu'il témoignoit encore aſſez ouvertement pour elle, avoit ordonné à Madame de Venelle ſa Gouvernante de la faire partir inceſſamment du Païs d'Aunix, où elle étoit, ce qui fut d'abord executé.

Comme elle étoit fort conſiderée, non ſeulemét à cauſe de la figure que faiſoit en France le Cardinal Mazarin, mais à cauſe de ſon propte merite & du credit qu'elle s'étoit attirée, depuis qu'elle étoit aimée du Roi; tout ce qu'il y eut de gens diſtinguez à Paris, qui n'avoient point ſuivi la Cour, qui étoit dans ce tems-là à Toulouſe, ſe firent un plaiſir de s'attacher à elle. Le Prince de Lorraine fut de ce nombre, & il montra même qu'il s'y attachoit un peu plus particulierement que les autres. Madame de Choiſi qui étoit une femme fort intrigante, lui avoit donné ce conſeil. Cette Dame qui étoit entierement dans les interêts du Duc François, ſe perſuadoit que ſi le Prince Charles pouvoit

gagner l'affection de Mademoiselle de Mancini, le Cardinal ne pourroit point se défendre de la marier selon son inclition & que le Roi ne s'y opposeroit point.

Dans le temps que ce jeune Prince faisoit de son côté tous ses efforts pour se faire aimer, Madame de Choisi qui avoit pris à cœur cette affaire, faisoit agir sous mains ses amis, pour inspirer à la niéce du Cardinal, qu'outre que le Prince Charles devoit être consideré comme un Prince qui avoit des droits assez bien fondez sur les Duchez de Lorraine & de Bar, pour pouvoir flater son ambition, il n'y avoit que ce seul moyen pour se tirer d'une espece d'esclavage, où elle gemissoit sous la Reine Mere & le Cardinal son oncle, avec qui elle étoit obligée de vivre avec assez de contrainte.

Mademoiselle de Mancini voyoit bien cela. Elle trouvoit même que le Prince Charles étoit bien fait. Elle regardoit sa recherche comme quelque chose d'avantageux pour elle. Elle prenoit plaisir à le voir. Mais elle étoit encore si peu disposée à recevoir une nouvelle passion, qu'elle connoissoit bien qu'elle étoit entierement insensible à tout ce que le Prince faisoit.

La

La chûte qu'elle venoit de faire étoit trop grande pour s'en pouvoir consoler si-tôt. Cependant, comme il est bien difficile de tenir long-temps contre un Prince, comme étoit le Prince de Lorraine, qui avoit une infinité de qualités aimables; Mademoiselle de Mancini sentit bien qu'elle l'aimoit un peu plus qu'elle n'avoit crû. Elle étoit charmée de ses assiduitez. Elle s'accoûtuma peu à peu à ne prendre plaisir qu'avec lui. Et comme Madame de Venevelle ne permettoit pas que le Prince la vit chez elle, il ne se passoit point de jour qu'elle ne lui donnât des rendez-vous ou dans quelque Eglise ou aux Thuilleries. En un mot la passion qu'elle eut pour ce Prince devint si forte, qu'elle declara un jour au Cardinal son oncle, ou qu'elle l'épouseroit, ou qu'elle s'iroit renfermer dans un Cloître.

Il est bien constant que le Cardinal Mazarin eût consenti à ce mariage. Quand ce parti n'eût pas été aussi avantageux pour sa niéce qu'il l'étoit, la Reine Mere le pressoit si puissament de la marier hors du Royaume, afin que le Roi ne la voyant plus, s'accoûtumât, peu à peu, à l'oublier, qu'il n'eût pas balancé un moment. On peut dire même qu'il le sou-

haitoit avec passion. Mais comme ce Ministre étoit fier, & que d'ailleurs il vouloit toûjours paroître fort moderé dans les choses qui regardoient ses interêts particuliers, afin de faire croire qu'il ne consideroit que ceux du Roi son Maître, il eut souhaité que le Duc de Lorraine eut fait rechercher sincerement son alliance pour le Prince Charles, & le Duc s'y opposoit. En effet, ayant penetré dans le dessein de son neveu, & craignant bien que ce Prince, ne reçût du Cardinal, par le moyen de ce mariage qu'il projettoit, des avantages qui auroient pû tourner à son préjudice, il lui rompit entierement ses mesures : & ce fut alors que le Cardinal maria sa niéce avec le Connétable Colonne, qui l'avoit faite demander quelque temps auparavant, par le Marquis Angeleli, ou plutôt qu'il la relegua en Italie contre sa propre volonté, & avec un desespoir si violent, qu'elle ne put s'empêcher de reprocher au Roi la foiblesse qu'il lui avoit témoignée dans cette rencontre.

Le Duc de Lorraine ne laissoit pas neanmoins de témoigner au Prince Charles qu'il avoit de bõnes intentions pour lui & que s'il l'avoit croisé dans son mariage, ce n'avoit

n'avoit été que dans la vûë de lui procurer une alliance plus honorable, & que le dessein qu'il avoit, étoit de le marier avec Mademoiselle de Montpensier, fille aînée du premier mariage de feu M. le Duc d'Orleans. *

Comme il craignit bien qu'on diroit que ce n'étoit que pour amuser ce Prince qu'il tenoit de semblables discours, il en fit faire la proposition à cette Princesse: & pour lui persuader qu'il agissoit de bonne foy, & qu'il n'y avoit rien au monde qu'il desirât si passionnement, il lui fit proposer encore, que si elle agréoit d'épouser son neveu, il se dépoüilleroit en sa faveur de tous ses Etats, moyennant une pension de cent mille écus.

Le Cardinal à qui l'on s'adressa, tout indigné qu'il étoit contre le Duc de Lorraine, témoigna d'abord qu'il acquiesçoit à cette proposition, & qu'il n'oublieroit rien de son côté pour y porter Mademoiselle. En effet, soit que ce Ministre feignit d'approuver la chose, soit qu'il crût que

* *M. le Duc d'Orleans mourut à Blois le 2. de Février 1660. En 1626. il avoit épousé Marie de Bourbon, fille unique de Henri de Bourbon Duc de Montpensier Dauphin d'Auvergne. Il eut de ce mariage Mademoiselle.*

ce mariage ſeroit avantageux à cette Princeſſe, ou qu'il voulût voir juſques où le Duc porteroit ſa ſincerité, il fit trouver bon au Roi de deputer M. de Lionne pour traiter de cette affaire avec le Conſeil de Mademoiſelle de Montpenſier. Mais le Duc toûjours irreſolu, bien loin d'en venir à une concluſion, fit naître tant de difficultez, que le Cardinal Mazarin * mourut avant qu'on eut rien reſolu ſur ce Mariage.

Cependant comme M. de Guiſe ſolliçitoit le Cardinal à porter le Roi à quelque accommodement avec le Duc de Lorraine; ce Miniſtre qui étoit malade, depuis fort long-tems, & qui deſeſperoit de guerir, crût qu'à la veille de ſa mort, il devoit faire ſa paix avec Dieu, & que c'étoit s'être vangé aſſez du Duc, de l'avoir fait traîner juſqu'alors ſans l'avoir repû que de promeſſes. Si bien que trois ou quatre jours avant qu'il mourut, ce Prince conclut & ſigne à Vincennes un Traité particulier avec le Roï, qui portoit; 1. Qu'il ſeroit rétabli dans les Duchez de Lorraine & de Bar, dans leſquelles neanmoins, le

* *Ce Miniſtre mourut à Vincennes le 9. de Mars 1661. âgé de 59. ans.*

Roi retiendroit un passage * depuis l'entrée de ses Duchez, du côté de Stenai, jusqu'en Allemagne, lequel demeuroit en souveraineté à Sa Majesté ; 2. Que les Fortifications de Nanci seroient démolie ; 3. Que les Places de Stenai, Clermon, Jamets & Dun, demeureroient absolument en proprieté à la France ; 4. Que le Duc desarmeroit entierement, à la reserve de la Compagnie de ses Gardes & de ses Chevaux-Legers qu'il lui seroit libre de tenir & de quelque Infanterie pour la garde des Places qui lui restoient ; 5. Enfin, qu'il ne pourroit rétablir les Fortifications de Nanci, ni en faire de nouvelles à aucune autre Place de ses Etats, sans l'agréement du Roi : & qu'il n'y pourroit donner azile à aucun François contre la volonté de sa Majesté.

Telles furent les principales conditions de ce Traité, à la demeure desquelles le Duc fut obligé de consentir pour ravoir le Duché de Bar ; tous ses amis generalement lui ayant conseillé de les accepter, de peur que sous un autre Ministere, il ne trouvât encore de plus grands obstacles.

Le Duc n'eut pas plûtôt signé ce Traité,

* *Ce passage n'a qu'une demi-lieuë de large, mais il n'a pas moins de 30. lieuës de longueur.*

qu'il partit pour se rendre dans ses Etats. Et afin que le Prince Charles ne se pust plaindre de lui, au sujet de son mariage avec Mademoiselle de Montpensier, il lui témoigna qu'il le souhaitoit toûjours ardemment : & pour ne laisser rien à soupçonner, il envoya même un pouvoir écrit & signé de sa propre main au Duc de Guise pour en conclurre les articles aux conditions qu'il avoit proposées lui-même.

Cette Princesse étoit ravie de ce mariage. Elle trouvoit dans le Prince Charles toutes les qualitez qu'elle pouvoit souhaiter, & d'ailleurs, cette demission du Duc son oncle lui paroissoit quelque chose de fort avantageux. D'un autre côté, dans la conjoncture où se trouvoit alors la Maison de Lorraine, c'étoit le plus grand avantage qui lui pût arriver pour son entier rétablissement : car outre la grande alliance que le Duc faisoit, Mademoiselle avoit de grands biens. Comme tout le monde souhaitoit ce mariage, tout le monde travailloit à le faire réüssir. Le Prince Charles voyoit tous les jours Mademoiselle. Cette Princesse prenoit plaisir à ses assiduitez. Toute la Cour étoit persuadée que c'étoit un affaire concluë. Mais lors que les choses sembloient être

entierement disposées, le Prince Charles s'attacha à Mademoiselle d'Orleans. Cette Princesse étoit jeune & bien faite. Comme ils avoient été élevez ensemble, ils avoient de l'affection l'un pour l'autre, depuis fort long-temps. Et pour dire les choses comme elles sont, Mademoiselle de Montpensier étoit trop âgée pour avoir enflammé un si jeune Prince. Il est vrai que Mademoiselle d'Orleans étoit destiné pour le Prince de Toscane. Le Roi s'étoit engagé à faire ce mariage, & il étoit même de la politique qu'il se conclut. Le Prince Charles ne pouvoit point l'ignorer. Mais comme il étoit dans un âge où l'on est peu capable de faire des reflexions, il s'abandonna aveuglément à la passion qui le dominoit : & sans considerer qu'il oublioit ses propres interêts pour courir aprés une chimere : car s'étoit une conquête impossible : il negligea si fort Mademoiselle de Montpensier, que tout le monde s'en apperçût.

Tous ceux qui étoient dans les interêts de ce jeune Prince, furent allarmez de sa conduite. Ils voyoient qu'il couroit visiblement à sa perte, & qu'il ruinoit ses affaires. On lui representoit qu'il agissoit

juſtement de la maniere que le pouvoit ſonhaiter le Duc ſon oncle, qui étoit de faire échoüer ce mariage, ſans qu'il parût que ce fût ſa faute, afin d'aſſurer par ce moyen, la ſucceſſion de ſes Etats au Prince de Vaudemont ſon fils. On lui faiſoit connoître qu'il travailloit, ſans y prendre garde, non ſeulement à ſe perdre dans l'eſprit du Roi, qui avoit beaucoup d'eſtime pour lui, mais encore dans l'eſprit de tous les Lorrains, qui le regardant comme leur liberateur, perdroient infailliblement l'affection qu'ils lui avoient témoignée en pluſieurs rencontres, lors qu'ils viendroient à être informez que pour une paſſion dõt le ſuccés étoit impoſſible, il avoit renoncé au rétabliſſement de ſa Maiſon, & au repos d'un peuple qui gemiſſoit, & qui n'avoit les yeux tournez que ſur lui. On lui diſoit enfin, qu'étant l'heritier preſomptif de la Lorraine, il ſe devoit tout entier à ſes peuples, qu'il ne devoit penſer à aucune Alliance que dans la vûë de les ſoulager & de les tirer de la miſere, qu'en un mot il devoit forcer ſon inclination. Mais comme Mademoiſelle d'Orleans étoit la ſeule choſe qui l'occupoit, il n'écoutoit guéres ce qu'on lui pouvoit dire là-deſſus, & s'il l'écoutoit quelquefois, ce

n'étoit que pour répondre, qu'il ne croïoit pas être obligé de se sacrifier pour le public, & qu'un Prince seroit bien à plaindre s'il falloit qu'il fût malheureux toute sa vie, pour procurer quelque bien à ses Sujets.

Ce qui le rendoit ferme dans la resolution qu'il avoit prise de s'opiniâtrer à la recherche de cette Princesse, c'est qu'il se trouveroit des personnes, qui dans le dessein de la mettre mal dans l'esprit du Roi & de Mademoiselle de Montpensier, lui faisoient esperer, qu'on trouveroit mille moyens pour faire réüssir cette affaire. On lui disoit bien, à la vetité, que le Roi avoit donné sa parole au Duc de Toscane pour le Prince son fils : mais on le flatoit en même temps, que s'il ne desistoit point de sa poursuite, le Roi dégageroit enfin sa promesse ; qu'il ne prenoit pas si fort à cœur ce mariage qu'on s'imaginoit ; & que ce Monarque sçavoit bien qu'un heritier des Duchez de Lorraine & de Bar, valoit bien le Prince de Toscane.

D'un autre côté l'affection que Mademoiselle d'Orleans témoignoit au Prince de Lorraine, & la repugnance qu'elle avoit à épouser celui de Toscane, ne contribuoient pas peu à lui faire pousser toû-

jours son dessein. Il sçavoit que cette jeune Princesse avoit ouvert son cœur à la Duchesse d'Orleans sa mere ; qu'elle ne lui avoit point fait mystere de la tendresse qu'elle avoit pour lui ; qu'elle avoit fait même connoître le peu de disposition qu'elle avoit à aimer le Prince de Toscane ; & que la Duchesse eût bien souhaité que Mademoiselle sa fille n'eust pas été violentée. Mais comme le Roi se mettoit fort peu en peine de satisfaire ces Amans, & qu'il ne regardoit dans cette affaire que son interêt & celui de l'Etat, il pressa fort la conclusion de ce mariage dans le temps que Madame la Duchesse d'Orleans étoit sur le point de lui faire ses remontrance, qui lui envoya dire par M. le Tellier, qu'il en avoit déja signé le Contrat, & qu'il étoit necessaire que dans trois ou quatre jours pour le plus, Mademoiselle sa fille quittât la Cour & fit le voyage de Toscane ; qu'il falloit qu'elle se disposât à cela, ou qu'elle épousât un Convent. Il n'y avoit rien à repliquer là. Le mariage avec le Prince de Toscane se conclut comme le Roi l'avoit projetté, & Mademoiselle d'Orleaus partit comme avoit fait Mademoiselle de Mancini pour aller finir ses jours en Italie.

Il ſemble que le Prince Charles n'ayant plus rien à eſperer de ce côté-là devoit faire effort ſur ſon eſprit, pour oublier Mademoiſelle d'Orleans, & qu'ouvrant les yeux à ſes interêts, il devoit tâcher de ſe rétablir auprés de Mademoiſelle de Montpenſier, ce qui ne lui euſt été difficile. Mais par je ne ſçay quel aveuglement qui ſuit toûjours les grandes paſſions, bien loin de prendre ce parti, il ſe plaignit hautement de ſa deſtinée, & s'étant dérobé du Duc ſon pere, quelques jours aprés que la nouvelle Princeſſe de Toſcane fut partie, l'alla joindre à Saint Fargeau, où Mademoiſelle l'avoit amenée pour lui dire le dernier adieu; ce qui acheva de gâter entierement ſes affaires: car Mademoiſelle s'apperçût bien que ce n'étoit pas pour elle que le Prince avoit entreptis ce petit voyage, & que c'etoit uniquement pour ſa ſœur, ce qu'elle ne pût s'empécher de faire connoître à tout le monde.

Quoi que le Prince Charles ne ſe ſouciât pas d'épouſer Mademoiſelle de Montpenſier, toute la Cour étoit neanmoins perſuadée que le Duc de Lorraine en eſtoit uniquement la cauſe, & que le

peu de disposition que son neveu avoit à cette alliance, étoit le fruit de ses artifices. Madame de Chevreuse, qui ne cachoit rien au Duc, & qui entroit aveuglement dans ses interêts, ne lui dissimula point un jour, que c'étoit un bruit répandu generalement par tout, & elle lui déclara même, que la Reine-Mere paroissoit être si convaincuë qu'il traversoit secretement la conclusion de ce mariage, que quelque fortes qu'eussent été les raisons qu'elle lui avoit alleguées pour le justifier elle n'avoit pû la dissuader là-dessus.

Comme c'étoit de l'interêt du Duc de Lorraine que la Reine-Mere revint de cette pensée, il imagina dans son esprit mille moyens pour tâcher de la desabuser. Enfin, s'étant avisé d'aller avec son neveu chez Madame de Chevreuse, où il avoit donné rendez-vous à Mademoiselle de Guise; la conversation ne fut plutôt ouverte, que Madame de Chevreuse jetta adroitement le Prince sur le chapitre de Mademoiselle de Montpensier, la chose ayant été ainsi concertée.

Le Duc qui connoissoit la repugnance que le Prince Charles avoit à aimer cette Princesse, crût qu'il ne feroit aucune difficulté d'ouvrir son cœur dans cette occa-

sion, & que Madame de Chevreuse & Mademoiselle de Guise pouvant témoigner ce qu'elles auroient oüi elles mêmes, elles en informeroient la Reine.

Le pas étoit glissant pour le Prince, outre qu'il n'avoit pas prévû les embûches qu'on lui dressoit; Madame de Chevreuse qui étoit la femme de la Cour qui avoit le plus de vivacité & le plus d'esprit, tourna la conversation avec tant d'adresse, se servit de tant de detours, dit des choses si agreables, & prit ce jeune Prince par tant de côtez, pour lui faire découvrir ses veritables sentimens, qu'il étoit bien à craindre que cette femme artificieuse viendroit immanquablement à ses fins. Mais le Prince de Lorraine s'étant apperçû de l'artifice, sçût si bien se modeter dans cette rencontre, & dissimuler avec tant d'esprit qu'il eût la moindre repugnance à épouser Mademoiselle de Moutpensier, quoique son visage dementît quelquefois ses paroles, que Madame de Chevreuse fut deconcertée. Elle eut beau revenir à la charge & lui dire avec ses manieres insinuantes, qu'elle étoit bien persuadée qu'il déguisoit ses sentimens, & que sa bouche trahissoit son cœur; elle n'en pût tirer autre chose, sinon qu'il souhaitoit

avec passion que ce mariage se put conclurre, & que le Duc persistât toûjours dans le desir où il étoit de lui procurer un si grand avantage. Il la pria même ensuite, de le mettre bien dans l'esprit de la Reine, pour faire que son dessein n'échoüât pas, & de s'employer, au même temps auprés de Mademoiselle de Montpensier, pour la détromper de l'impression que ses ennemis lui avoient voulu donner qu'il n'avoit jamais rien senti pour elle.

Le Prince Charles qui vit bien dés lors que le dessein de Madame de Chevreuse étoit de le ruiner auprés de la Reine Mere, en lui faisant perdre l'affection qu'elle avoit euë pour lui jusqu'alors, crût que le seul moyen qu'il y avoit d'éviter de tomber en disgrace, étoit de s'attacher tout de bon à Mademoiselle de Montpensier. Il resolut dés ce moment, de se faire effort. Et non seulement il écouta les conseils que ses amis lui donnerent, de n'oublier rien pour tâcher d'appaiser cette Princesse, qui avoit fait déja éclater sa colere contre lui en plusieurs rencontres, mais il suivit si ponctuellement ces conseils, & fit tant de demarches pour cela, que Mademoiselle de Montpensier sentit bien,

quelques jours apré, qu'elle n'étoit pas si irritée qu'elle s'imaginoit de l'être.

On peut dire que de la maniere dont le Prince avoit commencé de s'y prendre, les affaires s'alloient renoüer. Le Duc qui observoit toutes ses actions ne fut pas long-tems à s'en appercevoir : & comme aprés les conditions qu'il avoit proposées lui-même à Mademoiselle de Mompensier, ce mariage ne pouvoit être que tout à fait desavantageux au Prince de Vaudemont son fils, il n'oublia rien pour le rompre. Cependant, comme il lui faloit un pretexte qui pût paroître un peu plausible, & que Mademoiselle s'étoit informée quelquefois des revenus des Etats de Lorraine & de Bar, & des seuretez qu'il y avoit à prendre, en cas que le Duc s'en démît en faveur du Prince; le Duc fit semblant de regarder ce procedé, comme une chose si injurieuse, qu'il dit un jour tout haut dans le Palais d'Orleans au milieu d'une compagnie assez considerable que puis que Mademoiselle de Montpensier étoit si difficile, il vouloit garder ses Etats & n'entendre plus parler de sa vie du mariage de son neveu avec elle.

Le Prince étoit present lors que le Duc tenoit ces discours: & comme dans le fond

il n'eût pas été trop marri qu'on n'eut plus parlé de ce mariage, pourveu qu'il parut qu'il ne s'y étoit point oppoſé, & qu'il pût par ce moyen-là ſe conſerver dans l'eſprit de la Reine-Mere, il ne fut pas plûtôt ſorti du Palais d'Orleans qu'il s'en alla chez Madame de Choiſi pour lui apprendre la diſpoſition où il l'avoit laiſſé le Duc de Lorraine.

Mademoiſelle de Montpenſier avoit tant d'averſion pour Madame de Choiſi, qu'il avoit prié tres-ſouvent le Prince de ne voir jamais cette femme, & le Prince lui avoit promis qu'il la ſatisfairoit là-deſſus. Quoi qu'il ne ſe ſouciât pas beaucoup, dans ce moment-là d'obliger ou de deſobliger cette Princeſſe, il prit pourtant quelques meſures pour faire que ſa viſite fut ſecrette. Mais comme Mademoiſelle le faiſoit épier inceſſamment pour ſçavoir les endroits où il alloit, elle en fut avertie le même jour & elle en eut tant de dépit, qu'elle envoya chercher deux ou trois fois le lendemain M. le Marquis de Beauvau, pour lui témoigner ſon chagrin & ſe plaindre du procedé du Prince.

Le Marquis dans ces deux ou trois converſations qu'il eut le même jour avec Mademoiſelle de Montpenſier; ne man-

qua pas de prendre tous les biais dont il put s'aviſer, pour excuſer le Prince de Lorraine : La Princeſſe toûjours irritée continua à ſe plaindre & à éclater en reproches : & dans le chagrin où elle étoit elle fut ſi peu maîtreſſe d'elle-même, qu'elle ne pût s'empêcher de dire en laiſſant couler quelques larmes, que le Prince étoit un ingrat, & qu'il étoit indigne de l'affection qu'elle avoit eu la foibleſſe de lui témoigner, depuis qu'on parloit de le marier avec elle.

M. de Beauvau, qui vit bien que toute irritée qu'étoit Mademoiſelle de Montpenſier, elle aimoit veritablement le Prince, lui repartit, en même temps qu'il commençoit à n'être plus allarmé, & qu'il avoit apperçû dans ſes yeux tant de marques de la diſpoſition qu'elle avoit à pardonner le Prince de Lorraine, qu'il étoit convaincu, qu'à la premiere viſite que ce Prince lui rendoit, elle ne ſeroit pas marrie qu'il tâchât de ſe juſtifier, & qu'elle oublieroit un crime, qui tout grand qu'il lui paroiſſoit, n'étoit pourtant rien dans le fond. Mademoiſelle ſe prit à ſoûrire, & le Marquis qui n'en demandoit pas davantage ſe retira fort ſatisfait, & alla faire quelques remontrances au

jeune Prince qui les reçût avec beaucoup de docilité.

Le Duc de Lorraine ayant sçû que Mademoiselle de Montpensier, avoit envoyé pendant deux ou trois fois, chercher M. le Marquis de Beauvau, & ne pouvant pas s'imaginer pour quelles raisons cette Princesse témoignoit tant d'empressement à le voir, voulut apprendre ce mystere. M. de Beauvau luy raconta tout. Et il axagera même si fort les choses, que le Duc étant entré dans le ressentiment de Mademoiselle, ne pût s'empêcher de blâmer le procedé du Prince son neveu, & de desaprouver sa conduite. Il trouva qu'il avoit trés-mal fait d'avoir visité Madame de Choisi; puis qu'il sçavoit que cette visite ne pouvoit qu'être desagreable à Mademoiselle de Montpensier, ajoûtant qu'il ne comprenoit pas qu'un Prince qui avoit de l'esprit, & qui devoit connoître ses interêts, se fut oublié de cette maniere. Et luy en aiant fait des reproches à luy-même, le lendemain, il l'exhorta à se ménager à l'avenir avec Mademoiselle un peu mieux qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il lui fit un détail de tous les avantages que le mariage avec cette Princesse procureroit à la Maison de Lorraine:

& pendant trois ou quatre jours il fut si porté à en vouloir venir à la conclusion, que le Prince en fut veritablement allarmé. Car enfin dans l'état où ce jeune Prince se trouvoit, il ne sçavoit à proprement parler ce qu'il souhaittoit, ou ce qu'il ne souhaittoit pas : ou plûtôt, il se sentoit toûjours une si grande disposition à n'entrer point dans cette alliance, qu'il eût desiré de tout son cœur que le Duc ne se fût point avisé de luy procurer cét avantage, aprés s'y être si fort opposé. Cependant, dans le temps que le Duc de Lorraine s'empressoit le plus à vouloir le mariage du Prince Charles avec Mademoiselle de Montpensier, il changea d'avis tout d'un coup, & proposa de le marier avec Madame de Nemours de Longueville, qui passoit pour être riche de plus de six millions, mais qui n'étoit ny jeune ny belle ny d'une naissance si grande, à beaucoup prés, que Mademoiselle de Montpensier, & qui outre cela n'avoit pas la reputation d'être la femme la plus raisonnable du monde : car elle passoit, dans l'esprit de bien des gens, pour être d'une humeur assez bizarre.

Comme le Duc concevoit de grands avantages de ce mariage, à cause des gran-

des richeſſes de cette Princeſſe, quoi qu'elle ne fut pas ſi riche que Mademoiſelle de Montpenſier, il fit agir d'abord un de ſes Gentils-hommes auprés d'une amie de Madame de Longueville, pour faire reüſſir cette affaire Le Gentilhomme fit ſa commiſſion, & trouva les eſprits diſpoſez, de la maniere qu'il ſouhaitoit. Mais le Gentilhomme étoit à peine ſorti de l'Hôtel du Duc, que ce Prince eut une autre penſée : ſi bien que cette negociation fut inutile, & l'amie de Madame de Longueville bien mortifiée, s'imaginant que le Duc de Lorraine avoit eu deſſein de ſe divertir & de les joüer l'une & l'autre.

On ne ſçavoit ſur qui le Duc pouvoit avoir jetté les yeux. La plûpart de ceux qui étoient entrez dans cette confidence s'imaginoient qu'il n'avoit proprement aucune vûë & qu'il ne vouloit qu'endormir ſon neveu, mais il s'expliqua deux jours aprés, & dit, que ce qui l'avoit obligé à changer de deſſein, étoit qu'on lui avoit propoſé de marier le Prince Charles avec Mademoiſelle de Nemours petite fille du Duc de Vendôme.

On lui avoit fait effectivement cette propoſition, & il l'avoit d'abord rejettée.

Mais y ayant fait reflexion un moment aprés que son Gentilhomme fut parti pour se rendre chez l'amie de Madame de Longueville, il crût qu'il ne devoit point balancer à donner les mains à ce mariage, d'autant plus qu'on lui faisoit esperer, qu'on pourroit marier Mademoiselle d'Aumale sa sœur avec le Prince de Vaudemont, & qu'il voyoit bien d'ailleurs, que Mademoiselle de Nemours n'étant pas du rang de Mademoiselle de Montpensier, il ne seroit pas obligé de se dépoüiller de ses Etats, en faveur du Prince son neveu. D'un autre côté, Madame de Nemours mere des deux Princesses, témoignoit qu'elle ne souhaitoit rien tant que cette double alliance avec la Maison de Lorraine. Elle alloit visiter souvent dans cette vûë Madame de Choisi, qui avoit beaucoup d'ascendant sur l'esprit du Prince. D'ailleurs la Reine-Mere avoit approuvé la proposition. Et il y avoit apparence que Mademoiselle de Nemours ne déplairoit pas au Prince, car elle étoit jeune & tres-bien faite.

Tout sembloit concourir aux desseins de ceux qui avoient fait cette ouverture. Mais il y eut des obstacles du côté du Duc Fraoçois & de Madame la Duchesse d'Or-

leans. Il ne purent goûter l'un ni l'autre la propoſition de ce mariage. Le Duc vouloit abſolument que le Prince ſon fils s'attachât toûjours à Mademoiſelle de Montpenſier, eſperant que s'il perſeveroit, il ne manqueroit pas de ſe remettre bien dans l'eſprit de cette Princeſſe, & que le Duc ne pourroit ſe defendre de tenir ſa parole, puis qu'il l'avoit engagée au Roy. Et au cas que le mariage avec Mademoiſelle de Montpenſier ne reüſſit point, Madame la Ducheſſe d'Orleans vouloit que le Prince ſe mariât avec Mademoiſelle d'Alençon ſa fille.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient ainſi, la Nobleſſe de Lorraine députa au Duc deux Gentilhommes pour luy faire des remontrances au ſujet de certains privileges que ce Prince leur conteſtoit, eſperant que l'occaſion des mariages propoſez pour le Prince Charles leur ſeroit favorable. Le Duc ne voulut pas les écouter. Et jugeant que ſa preſence étoit neceſſaire en Lorraine, car il apprehendoit quelque mouvement, il partit de Paris, quelques jours aprés que les Deputez Lorrains y furent arrivez : & comme il partit avec beaucoup de precipitation, il ne dit adieu à perſonne non pas même au Roi. Il laiſſa

neanmoins au Duc de Guiſe un pouvoir écrit & ſigné de ſa main, pour terminer le mariage de Mademoiſelle de Nemours avec ſon neveu, y ajoûtant cette reſtriction, que ce ne pourroit être qu'a condition que Madame de Nemours ſa mere juſtifieroit qu'elle avoit deux millions vaillant, comme elle avoit offert de le faire.

Les Deputés de Lorraine, dont l'un étoit le Comte de Mauleon, firent au Prince Charles des offres de ſervice fort conſiderables, dont il ne voulut point ſe prévaloir. Cependant les amis de ce Prince lui ayant fait voir, que le ſeul parti aſſuré qu'il avoit à prendre étoit de renoüer avec Mademoiſelle de Montpenſier, il ſe rendit à leurs raiſons. Et voyant effectivement que c'étoit un des plus grands avantages auſquels il pût pretendre pour lors, il travailla depuis ce temps-là à regagner la bienveillance de cette Princeſſe par toutes ſortes de ſoûmiſſion.

Le Comte de Furſtemberg * s'étoit introduit, depuis quelque temps, dans les intrigues du Prince de Lorraine: & comme il étoit tres bien dans l'eſprit de Mademoiſelle, le Prince le pria, aprés lui avoir découvert ſes ſentimens, de vou-

* *C'eſt le Cardinal de Furſtemberg d'aujourd'hui.*

loir s'employer auprés d'elle, pour tâcher de la radoucir & de n'épargner rien pour cela, n'y ayant rien qu'il souhaittât tant que d'être marié avec cette Princesse.

Le Comte de Furstenberg se fit un plaisir de servir le Prince, en se chargeant de cette negociation. Il vit le lendemain Mademoiselle, & il lui exagera d'une maniere si insinuante le déplaisir que le Prince de Lorraine avoit, d'avoir sçû si mal profiter de sa bonne fortune, & la résolution où il étoit de se donner entierement à elle, qu'il vit bien sur le visage de cette Princesse que cela ne lui déplaisoit pas.

Mademoiselle de Montpensier ne pût pourtant dissimuler au Comte les divers sujets de mécontentement qu'elle avoit contre le Prince de Lorraine. Elle lui fit en gros une histoire de tout ce qui s'étoit passé entre eux, & aprés avoir long-temps parlé, même avec assez d'émotion, elle ajoûta, en se radouciſſant, qu'elle tâcheroit d'oublier tout ce que lui avoit fait le Prince, & que pour donner une veritable marque qu'elle n'avoit aucun ressentiment contre lui, elle ne vouloit pas même se plaindre d'un outrage qui l'avoit navrée jusqu'à l'ame, & dont toute autre

Princeſſe qu'elle ſe reſſentiroit peut être toute ſa vie quelque ſoumiſes que fuſſent les démarches qu'un Prince peut faire aprés cela.

Comme elle n'en dit pas davantage, le Comte la ſupplia de continuer, & de lui dire ce que c'étoit. La Princeſſe s'en défendit, mais aprés avoir été long-temps preſſée, elle lui dit enfin; que le Prince de Lorraine ayant eu, par le moyen d'une de ſes Demoiſelles, un de ſes Portraits qui la repreſentoit fort naturellement lors qu'elle n'avoit que ſeize ans *, il en avoit fait un ſacrifice à la Princeſſe de Toſcane, & qu'aprés pluſieurs railleries injurieuſes qu'ils avoient faites l'un & l'autre ſur la difference qu'il y avoit entre ce qu'elle avoit été & ce qu'elle étoit devenuë, ils l'avoient jetté dans le feu.

Le Comte de Furſtemberg fit ſemblant de n'ajoûter aucune foi à ce recit. Il repreſenta à Mademoiſelle, que le Prince de Lorraine étoit un Prince trop ſage, pour s'être oublié juſqu'à ce point, & qu'il faloit neceſſairement que ce fut une invention de ſes ennemis. En un mot, qu'il n'y avoit aucune apparence que le Prince

* *Mademoiſelle étoit à cét âge une des perſonnes des mieux faites de la Cour.*

Charles eut été capable d'une action de cette nature, & que si elle vouloit permettre qu'il s'en éclaircit avec lui, il étoit convaincu qu'il s'en justifieroit si bien, qu'elle auroit sujet d'être satisfaite. La Princesse qui apprehendoit, sans doute, que le Prince de Lorraine ne fut pas si innocent que le Comte de Furstemberg vouloit lui persuader, s'opposa d'abord à son dessein, mais le Comte la pressa avec tant d'instance à lui accorder cette satisfaction, qu'à la fin elle se laissa fléchir, & lui permit de sçavoir de la bouche du Prince la verité de cette histoire.

Dés que le Comte fut sorti de chez Mademoiselle de Montpensier, il alla trouver le Marquis de Beauveau, à qui il fit le conte du Portrait. Le Marquis en fut mortifié, car il aimoit fort tendrement le Prince, & aprés avoir raisonné pendant quelque temps sur cette avanture, ils s'en allerent tous deux chez lui. Le Comte de Furstemberg lui apprit en peu de mots les bonnes dispositions où Mademoiselle étoit à son égard, & l'ayant jetté au même temps sur le chapitre du Portrait, il le conjura de lui avoüer si l'histoire qu'on en faisoit étoit veritable, & si effectivement ce Portrait avoit été jetté dans le feu, comme Made-

moiſelle s'en étoit plainte. Le Prince biaiſa un peu d'abord,& parut même embarraſſé. Le Comte & M. le Marquis de Beauveau voulant profiter de ce petit embarras pour découvrir plus facilement ce qu'ils ſouhaitoient de ſçavoir, le tournerent de tous les côtez, ſans lui donner le tems de revenir à ſoi : mais tout ce qu'ils en peurent tirer, fut que le Portrait n'avoit pas eu la deſtinée dont Mademoiſelle de Montpenſier ſe plaignoit ; qu'à la verité il ne l'avoit point;qu'il l'avoit laiſſé entre les mains de la Princeſſe de Toſcane;que Mademoiſelle lui faiſoit tort de croire qu'il eût été capable de traiter avec tant de mépris, & d'une maniere ſi indigne,la peinture d'une auſſi grande Princeſſe qu'elle ; que c'étoit un conte malin que ſes ennemis avoient fait pour le ruïner dans ſon eſprit ; & que s'ils vouloient s'en mieux éclaircir ils n'avoient qu'à s'adreſſer à Mademoiſelle de Firtoi, qui avoit été toûjours la grande confidente de Mademoiſelle d'Orleans, avant qu'elle fût mariée au Prince de Toſcane.

La Mere de Mademoiſelle de Firtoit étoit Lorraine & femme du premier Ecuyer de Madame la Ducheſſe d'Orleans. Outre que par ces raiſons-là elle prenoit

beaucoup d'interêts que le Prince épouſât Mademoiſelle de Montpenſier, & par conſequent qu'il ſe juſtifiât auprés d'elle, M. le Marquis de Beauveau la connoiſſoit fort particuliérement, ſi bien que s'étant chargé de voir cette Dame, il alla chez elle le même jour.

Madâme de Firtoi n'eût pas été plûtôt informée de ce que lui dit le Marquis de Beauveau qu'elle fit appeller ſa fille pour apprendre la verité de cette hiſtoire. Mademoiſelle de Firtoi balança d'abord, mais ayant été preſſée par Madame ſa mere, elle dit un moment aprés, qu'il ne falloit pas ſe mettre en peine du Portrait qu'elle en pouvoit donner des nouvelles, qu'elle l'avoit dans ſa caſſette. En effet, ſa mere lui ayant commandé de le remettre à M. de Beauveau, pour en faire ce qu'il jugeroit à propos, elle le remit ſur le champ.

Le Marquis de Beauveau fut fort ſatisfait d'avoir ſi heureuſement réüſſi. Il porta d'abord ce portrait fatal au Comte de Furſtemberg, afin que le faiſant voir à Mademoiſelle, il la pût convaincre que l'hiſtoire qu'on lui avoit faite étoit une pure calomnie. Le Comte s'aquita tres-bien de ſa commiſſion. Il dit d'abord à Mademoiſelle que le Prince de Lorraine

ne s'étoit jamais dessaisi de son Portrait ; qu'il l'avoit conservé cherement ; qu'il l'avoit même toûjours porté sur soi. Et quoi que la Princesse doutât tout à coup, qu'il n'y eust quelque supercherie là-dedans, & que ce ne fust une copie ; il étoit si peu difficile de la desabuser là-dessus, que le Comte n'eust aucune peine à le faire.

On avoit sujet d'esperer qu'aprés un éclaircissement qui avoit été si heureusement conduit, Mademoiselle de Montpensier donneroit les mains à tout ce que voudroit le Prince de Lorraine. En effet, jamais les affaires n'avoient été en meilleur train. Le Prince voyoit tous les jours Mademoiselle. Mademoiselle prenoit plaisir à voir le Prince. On peut dire qu'ils se regardoient déja comme destinez l'un pour l'autre. La Princesse n'en faisoit point un mystere. Mais le Duc de Lorraine, qui goûtoit les plaisirs de la Souveraineté, & qui ne vouloit nullement se dépoüiller de ses Etats, fit toûjours naître tant d'obstacles, que Mademoiselle lassée de tant de variations & de tant de longueurs, ne voulut plus entendre parler de ce mariage. Et ce qui enfin acheva de gater tout, & qui fit

qu'elle rompit tout commerce avec le Prince, c'eſt que dans ce tems-là le Roi faiſoit obſerver à la rigueur le Traité de Vincennes, obligea le Duc à faire démolir les fortifications de Nanci, ce qui ne pouvoit que la choquer, & la degoûter de ce Mariage. Voila comme le Prince de Lorraine fut fruſtré de ſes eſperances, pour n'avoir preſſé les affaires que lors qu'il n'en étoit plus tems, quoique ſelon toutes les apparences ce mariage ſe fût rompu; car ceux qui ſçavent les affaires, croyét que le Roi s'y oppoſoit ſous main.

La Reine-Mere voyant que toutes les precautions qu'on avoit priſes juſqu'alors avoient été entierement inutiles, & qu'il n'y avoit plus de moyen de pouvoir rénoüer cette affaire, crût qu'elle devoit entrer dans le deſſein qu'avoit eu le Duc de Lorraine de marier le Prince ſon neveu avéc Mademoiſelle de Nemours. Comme la Reine aimoit fort Madame de Nemours la mere de cette Princeſſe, elle s'employa à ce mariage avec beaucoup d'affection. Et afin de n'oublier rien pour faire que ce projet pût réüſſir, elle preſſa ſi fort le Roi, qui étoit alors à Fontainebleau, d'en parler au Duc de Guiſe & d'en écrire à Paris au Duc François; que le Roi

envoya, du moment, un Exempt des Gardes au Duc, avec une lettre, par laquelle il lui faiſoit connoître qu'il prenoit à cœur ce mariage, & qu'il le prioit de l'aller trouver pour conferer ſur cette affaire, le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible.

Comme le Duc François, ainſi qu'on l'a pû déja remarquer, avoit de la repugnance pour ce mariage, il pretexta une indiſpoſition, pour n'être pas obligé d'aller trouver le Roi. Ce Duc ſe flatoit toûjours que le Prince de Lorraine ſon fils pourroit épouſer Mademoiſelle de Montpenſier, & ſon deſſein étoit de gagner du tems & de prendre cependant des meſures pour rompre celles de la Reine, qui s'employoit avec ardeur pour Mademoiſelle de Nemours. Mais le Roi lui ayant écrit une ſeconde lettre, quelques jours aprés, bien plus preſſente que la premiere, il fut contraint d'aller à Fontainebleau.

Quoique le Duc François n'osât pas dire poſitivement qu'il ne vouloit point ce Mariage, il faiſoit neanmoins aſſez connoître qu'il n'y avoit gueres de diſpoſition. Le Roi qui n'ignoroit pas la repugnance qu'il y avoit, & qui ne vouloit pas le contraindre, ſe contenta de lui

faire voir par une infinité de raisons, qu'il s'opposoit au bon-heur du Prince son fils, puisqu'il n'y avoit plus rien à faire du côté de Mademoiselle de Montpensier, & pour rendre ses raisons plus efficaces, il lui promit, s'il vouloit se laisser persuader, d'engager si bien le Duc son frere à asseurer la succession de ses Etats au Prince de Lorraine, qu'il pourroit compter là-dessus : son dessein étant, pour prendre toutes sortes de seuretez, d'en faire passer une declaration autentique dans le Contrat de mariage, & d'une maniere si engageante, que le Duc ne la pourroit jamais revoquer, parce qu'il s'en rendroit garant.

Ces dernieres paroles du Roi commencerent à ébranler le Duc François, mais ce qui acheva de le résoudre à donner son consentement à ce mariage, fut une lettre que le Duc de Lorraine écrivit au Duc de Guise, par laquelle il lui marquoit, que si le Duc son Frere ne se resolvoit à marier le Prince son fils avec Mademoiselle de Nemours & avant même que le Roi partît, pour aller en Bretagne, ce qui devoit être, peu de jours aprés, il alloit revoquer le pouvoir qu'il avoit donné au Duc de Guise de signer le Con-

trat de mariage en son nom. Si bien que tout étant ainsi disposé, M. de Lionne accompagné de Messieurs de Guise & de l'Evêque de Laon *, se rendit chez le duc François, pour y passer le contrat de mariage dont on étoit convenu à Fontainebleau, & sous les conditions accordées de part & d'autre : de sorte que ce contrat fut signé par M. de Lionne, au nom du Roi, par M. de Guise au nom du duc de Lorraine, par le duc François, au nom du Prince son fils, & par l'Evêque de Laon, au nom de Madame de Nemours, pour Mademoiselle de Nemours, sa fille.

Cependant la Reine souhaitant de voir bien-tôt la conclusion de ce mariage, qui n'étoit encore qu'ébauché, & apprehendant que le Duc de Lorraine ne changeât d'avis, porta le Roi à lui dépêcher incessamment un Courrier, pour le sommer d'envoyer sa ratification en bonne forme, on le prie de faire lui-même un voyage à Paris pour donner la derniere main à cette affaire. Le Duc de Guise de son côté, lui envoya un Gentilhomme pour l'informer exactement de tout ce qui s'étoit passé.

* *C'étoit le Cardinal d'Etrées qui n'étoit encore qu'Evêque.*

Mais quoique le Duc de Lorraine eût souhaité cet établissement pour le Prince son neveu, & qu'il en eût fait comme la premiere ouverture, il fut pourtant si faché qu'on eût poussé si loin les affaires, qu'il manda au Duc de Guise par son Gentilhomme, qu'on s'étoit un peu trop hâté, & qu'il étoit extrêmement surpris qu'on ne l'eût pas fait avertir pour recevoir de lui de nouveaux ordres. Cela n'empêcha pas neanmoins qu'il n'écrivit au Roi, qu'il se rendroit à Paris, quelques jours aprés, ce qu'il executa effectivement: mais ce ne fut que dans la vûë de traverser ce mariage, & de le faire rompre, s'il étoit possible.

Quoi qu'il ne fit pas éclatter son dessein, le Roi qui n'en pouvoit point douter, aprés ce qu'il avoit écrit au Duc de Guise, lui fit proposer & lui proposa souvent lui-même, qu'on lui donneroit toutes les assurances qu'il pouvoit souhaiter raisonnablement, & qu'il ménageroit si bien les choses, que tout se passeroit à l'avantage de sa Maison. Mais comme ce n'étoit pas ce qu'il demandoit, il fit naître tant de difficultez, que le Prince de Lorraine en étoit au desespoir.

Ce Prince, à force de voir Mademoisel-

le de Nemours en étoit devenu passionnément amoureux, & il ne soûpiroit depuis quelque tems, qu'aprés la possession de cette Princesse. Voyant neanmoins que cette affaire, toute avancée qu'elle étoit, loin de s'accomplir, traînoit en une longueur insuportable, & apprehendant même, qu'à la fin il n'en fût de ce mariage comme des autres dont on avoit parlé, il en étoit inconsolable. Toutes les soumissions qu'il rendoit au Duc étoient inutiles. Un obstacle n'étoit pas plûtôt levé qu'il en succedoit un nouveau. C'étoit toûjours à recommencer. Si bien que ce Prince desesperant de se voir heureux avec Mademoiselle de Nemours, tant que cela dépendroit du Duc de Lorraine, il fut trouver le Roi, par l'avis de la Reine-Mere, & il le conjura avec tant d'ardeur, d'obliger le Duc à en venir à une conclusion, & de passer par dessus les obstacles qu'il faisoit naître à tout moment, que le Roi promit de s'y employer sur le champ, & de s'y prendre d'une maniere, qu'il n'auroit plus sujet de se plaindre.

En éfet, le Roi qui avoit fait lui-même ce mariage, du consentement du Duc de Lorraine, étoit si outré des manieres de ce Prince, que le Prince Charles son neveu

ne l'eust pas plûtôt quitté, qu'il resolut d'employer son autorité Royale & de se moquer des raisons que le Duc alleguoit tous les jours, pour traîner en longueur cette affaire. Cependant, ayant fait reflexion, un moment aprés, qu'il faloit faire les choses à l'amiable, s'il étoit possible; il tenta toutes les voyes imaginables pour persuader au Duc de Lorraine qu'il devoit enfin se déterminer. Il fit agir d'abord M. de Lionne qui eut avec lui diverses conferences. Mais ces conferences n'ayant abouti à rien, il lui envoya le Marêchal d'Etrées, oncle de Mademoiselle de Nemours, lequel n'eut pas un meilleur succés qu'avoit eu M. de Lionne. Si bien que le Roi se lassant enfin, il lui fit dire, qu'il pretendoit que le mariage de son neveu fut conclu dans trois jours pour le plus tard, & que s'il n'y vouloit consentir de bonne grace, il feroit intervenir son autorité, sans le consulter davantage. Cette resolution irrita le Duc. Cependant, comme il n'osoit se plaindre du Roi, il se plaignit de son neveu. Il dit au Marêchal d'Etrées, que ce jeune Prince s'y prenoit tres-mal d'avoir recours à la puissance du Roi & de le faire menacer d'en venir à des violences, qu'il

souhaitoit de tout son cœur qu'il fust marié avec Mademoiselle de Nemours, mais qu'il avoit des raisons qui étoient tres-fortes, pour ne precipiter rien dans cette affaire, & qu'il pourroit bien se repentir un jour d'en être venu à cette extrémité. le Maréchal d'Etrées eut beau lui dire que le Prince de Lorraine n'avoit nulle part dans ce dessein, & qu'il se plaignoit injustement de lui, il ne lui repartit autre chose, sinon que son néveu joüoit à tout perdre ; qu'il le laissât respirer quelques jours encore, & qu'on ne le poussât pas à bout. Tellement que le Maréchal voyant bien qu'on pourroit porter, peut être ce Prince à quelque desespoir, si on venoit à le violenter, il tâcha de l'adoucir autant qu'il pût, & se retira en lui promettant qu'il feroit ses éforts pour porter le Roi à rétracter ce qu'il avoit dit, ajoûtant pour justifier le Prince de Lorraine, que le Roi avoit pris cette resolution de son propre mouvement, & qu'aprés tout, il voyoit bien lui-même, que n'ayant fait qu'amuser sa Majesté en paroles, aprés lui avoir promis si positivement qu'il travailloit de bonne foi à conclurre ce mariage, ce n'étoit pas une chose fort surprenante, qu'elle eût enfin

perdu patience. En éfet, le Marêchal d'Etrées ayant ſollicité le Roi à laiſſer paſſer encore ſept ou huit jours ſans preſſer le Duc, le Roi lui accorda ſa demande. Et ce fut ce delai que le Roi n'avoit accordé pourtant qu'avec une tres-grande repugnance, qui fit que ce mariage échoüa, & qui mit la Maiſon de Lorraine dans le triſte état où elle ſe trouve encore aujourd'hui. Car le Duc, depuis ce moment, ne penſant qu'à ſe vanger de l'outrage qu'il avoit reçû de ſon néveu, prit une reſolution ſi étrange qu'on ne s'y fût attendu jamais & que la poſterité aura peine à croire, aprés les mauvais traitemens qu'il avoit reçûs de la France.

Ce qui avoit aigri l'eſprit du Duc, avoit été la hauteur de Louïs XIV. Ce Prince ſe prévalant de ſon pouvoir, lui avoit declaré ſans détour, comme je l'aï dit, qu'il prétendoit que le mariage du Prince Charles avec Mademoiſelle de Nemors fut conclu, & qu'il feroit intervenir ſon autorité, s'il s'opiniâtroit à s'y oppoſer, ou qu'il fit naître des difficultez. C'étoit le pouſſer à bout, comme l'on voit; le vouloir accoûtumer peu à peu à ſe conformer à ſes volontez, & le mettre de bonne heure ſur le pied de ſubir les

loix qu'il trouveroit bon de lui imposer dans la suite : l'affaire étoit d'une consequence épouvantable. Mais quand ce Monarque n'eût pas poussé les choses aussi loin qu'il fit, à l'égard d'un Prince Souverain, qui ne dépendoit de lui en aucune maniere, il est bien certain que le Roi de France étoit le plus grand ennemi qu'il eût ; il le sçavoit par une triste experience. Car outre les Places qu'il lui retenoit, & le Traité forcé de Vincennes qu'il lui avoit fait signer, aprés l'avoir fait traîner des années entieres, comme s'il eût été son sujet ; il n'avoit travaillé, depuis la mort de Louïs XIII. qu'à lui envahir ses Duchez ; il n'y avoit personne qui l'ignorât. Toutes ces raisons & une infinité d'autres, qu'il n'est pas necessaire que j'allegue, lui devoient rendre ce Prince odieux. Cependant, bien loin de prendre ce parti, & de tâcher de rompre ses fers ; le ressentiment qu'il eut contre le Prince Charles, & les artifices de ses ennemis, qui l'inciterent à se vanger, le rendirent si peu maître de soi-même, que sans considerer, que pour vouloir rendre malheureux son néveu, il risquoit de rendre malheureux le Prince de Vaudemont son fils, qui étoit si digne de lui succeder,

il forma le dessein de faire le Roi de France son Heritier universel,& de transferer la succession de ses Etats à un Prince qui non seulement lui avoit causé la plûpart de ses malheurs, mais qui portoit une Couronne qu'il se plaignoit que ses Predecesseurs avoient usurpée à sa Maison: ce que le Duc de Guise & Madame de Montpensier faillirent à prouver du tems de la Ligue sous le Regne de Henri III.

L'affaire étoit pourtant d'une trop grande consequence pour se déterminer sans y penser bien. Il balança pendant quelques jours à executer son projet. Et comme pendant ce tems-là, il étoit occupé de mille pensées differentes ; il étoit devenu si distrait, que ses domestiques s'apperçûrent bien qu'il se devoit passer dans son cœur quelque nouveau combat qui lui causoit des absences d'esprit qui ne lui étoient pas ordinaires. Il seroit bien difficile d'exprimer l'état où étoit pour lors le Duc de Lorraine. Il prenoit resolution, tout d'un coup, de monter en carrosse pour aller trouver le Roi & lui découvrir son dessein : & un moment aprés, il trouvoit que cette pensée étoit si opposée à veritables interêts, comme il le déclara depuis, qu'il disoit en son cœur,

qu'il aimoit encore bien mieux que le Prince ſon néven fut ſon Succeſſeur, qu'un Prince, qui non content de l'avoir dépoüillé ſi ſouvent de ſes Etats le traitoit encore comme un de ſes Sujets avec les petites menaces. Il fit une fois le deſſein de ſe retirer en Lorraine & de laiſſer faire au Roi ce qu'il lui plairoit, mais changeant de ſentiment à toute heure, il réſolut enfin d'aller paſſer quelques jours à la campagne pour y promener ſes ennuis & y achever de ſe déterminer. Il choiſit pour cela le Bourg de Montreüil qui n'eſt qu'à une lieuë de Paris.

Comme dans l'Hôtel de Lorraine il y avoit quelques Domeſtiques qui étoient dans les interêts du Prince Charles, ce Prince fut averti que le Duc méditoit un voyage, & qu'on avoit même quelque ſoupçon qu'il partiroit le lendemain.

Lors que cet avis arriva, la nuit étoit ſi avancée, qu'il n'étoit pas poſſible au Prince de voir ce ſoir-là le Duc ſon oncle. Il ſe leva le lendemain de fort bon matin, pour l'aller avertir qu'il ſçavoit de fort bonne part qu'il avoit fait deſſein de ſe dérober de Paris pour ſe rẽdre en Lorraine, & le conjurer en même tems, par toutes ſortes de ſoûmiſſions & de reſpects

de ne prendre aucune resolution qui lui fût funeste, comme le seroit celle-là. Mais le Duc étoit déja parti. Le Prince fut au desespoir : & sur ce qu'on lui dit, qu'il devoit coucher ce soir-là à Vilmareüil, une maison de plaisance du Prince de Lisslebonne, éloignée de Paris de quatorze lieuës, il monta à cheval le plus promptement qu'il lui fut possible, accompagné seulement de trois ou quatre Gentilshommes, mais tout ce qu'il pût faire fut d'arriver à Meaux, à quatre lieuës de cette maison, & il y arriva même fort avant dans la nuit, quelque diligence qu'il eût faite.

Comme le Duc n'étoit allé qu'à Montreüil, il n'en eut à Meaux aucune nouvelle. Il envoya d'abord à Vilmareüil croyant qu'il y étoit arrivé par quelqu'autre route. Mais ayant appris le lendemain matin, que l'avis qu'on lui avoit donné étoit faux, il s'en retourna à Paris.

Le départ precipité du Prince Charles allarma le Duc François & la Duchesse d'Orleans, parce que ce Prince ne fut pas plûtôt parti, que le bruit courut qu'il n'étoit allé joindre le Duc son oncle, que pour lui faire tirer l'épée, ne pouvant plus supporter l'injustice qu'il lui faisoit de

ne vouloir point achever ſon mariage avec Mademoiſelle de Nemours. Son retour calma les eſprits. Ceux qui connoiſſoient le Prince Charles lui rendirent pourtant juſtice, & ne crurent pas qu'il fut capable d'un deſeſpoir de cette nature, qui bien loin d'apporter quelque changement à ſes affaires, ne pouvoit que les gâter entierement & lui faire un tort irréparable. En éfet, c'étoit un Prince qui étoit trop ſage pour s'être oublié juſques-là : & d'ailleurs, il ſçavoit trop bien par quels liens il tenoit au Duc de Lorraine, pour en vouloir venir aux mains avec lui & tremper ſes mains dans ſon ſang, au cas que dans un combat ſingulier la fortune ſe fût déclarée en ſa faveur, ce qui eût été une choſe aſſez douteuſe.

On peut bien juger que c'étoit quelque ennemi du Prince qui avoit fait courir ce faux bruit. Et comme ce ne pouvoit être que dans le deſſein d'achever de le perdre dans l'eſprit du Duc de Lorraine ſon oncle, la nouvelle en fut bien-tôt à Montreüil.

Quoi que le Duc n'ajoûtât pas entierement foi à ce conte : il ne laiſſa pas neanmoins de s'emporter contre ſon neveu. Il étoit déja trop en colere, pour ne pas fai-

re paroître quelque émotion. Les Princes ne sont pas faits autrement que les autres hommes. Ils sont sujets aux mêmes foiblesses. Ils sont même quelquefois plus susceptibles des grandes passions que ceux qui sont au dessous d'eux, & il y en a peu, quelques genereux qu'ils soient d'ailleurs, qui n'aiment un peu la vangeance. Le Duc dit hautement qu'il se vangeroit de la temerité de son neveu; que comme c'étoit de lui uniquement que dépendoit sa bonne ou mauvaise fortune, il sçauroit humilier son orgueil; qu'en tout cas il avoit un fer à son côté aussi bien que lui, & qu'il l'attendoit de pied ferme.

Mais ce ne fut pas le seul malheur qui arriva au Prince de Lorraine; dans le tems que le Duc paroissoit le plus irrité. Madame la Duchesse d'Orleans reçût une lettre écrite d'une main inconnuë & sans sein, par laquelle on l'avertissoit que trois Amis du Prince Charles, entre lesquels on comptoit le Comte de Furstemberg, avoient fait un complot pour se défaire du Duc de Lorraine; qu'ils avoient consulté long tems s'ils le feroient assassiner, ou s'ils se saisiroient de lui pour l'enfermer dans quelque Château: mais qu'en-

fin, ayant consideré que de quelque maniere qu'ils s'y prissent, il étoit absolument impossible qu'ils missent tout à fait à couvert la reputation du Prince Charles, tout se découvrant à la fin; ils avoient résolu que ce Prince se battroit avec le Duc son oncle, n'y ayant que cet expediét-là pour se délivrer avec honneur d'un Prince qui le persecutoit si cruellement.

Cette lettre ne pût pas être tenuë si cachée qu'elle ne vint à la connoissance du Duc de Lorraine. Cependant, quoi qu'il eût toutes les raisons du monde de se persuader que ce ne pouvoit être qu'une imposture, comme l'Auteur de la lettre l'avoüa depuis, & qu'il fût convaincu d'ailleurs, que si le Prince eût eu ce dessein il l'eût pû executer mille fois, en ayant eu à tout moment l'occasion; il se détermina à faire le Roi son Heritier, comme il en avoit formé le dessein : & trois jours aprés il signa un Traité secret *, dont les principaux Articles furent. 1. Qu'il faisoit le Roi Héritier de ses Duchez de Lorraine & de Bar. 2. Que pour assurance de sa foi & de sa pa-

* *Ce Traité fut signé dans l'Abbaye de Montmarte, en presence du Duc de Guise & de l'Abbesse sa sœur, le 6. du mois de Fevrier 1662.*

role, il lui remettoit incessamment la Place de Marsal entre les mains. 3. Et que le Roi, de son côté, en reconnoissance de cette donnation, agrégeroit à sa Couronne tous les Princes de la Maison de Lorraine, & qu'ils seroient à l'avenir considerez en France, comme Princes du Sang Royal; que la creation qu'il en faisoit seroit homologuée dans toutes ses Cours de Parlement, & reconnuë par tous les Etats du Royaume de France & de Navarre; en sorte que ces Princes, selon leur droit d'aînesse, seroient capables d'y succeder, en cas que la Ligne de Bourbon vint à manquer. Ce fut à l'occasion de ce dernier Article que le Duc, qui aimoit quelquefois à dire de bons mots, raillant avec M. le Prince de Condé se prit à lui dire, qu'il n'avoit sçû faire qu'un Prince du Sang en toute sa vie, mais que pour lui d'un trait de plume il en avoit fait vingt-quatre. *

Ce Traité étoit déja signé, que le Duc François ni le Prince Charles n'en avoiẽt pas eu le moindre soupçon; car qui se fût attendu à cela? Comme c'étoit une affaire faite, & que le Roi ne se soucioit gueres qu'on en fit mystere à personne,

* *Guy Patin Lettre* 105.

ces Princes en furent bien-tôt avertis. M. de Lionne qui avoit été lui-même auteur de cette negociation en donna avis au Comte de Furſtemberg, & le Comte, dés ce moment, alla annoncer cette nouvelle au Prince Charles, qui fut ſi étourdi de ce coup, qu'il ne ſçût plus où il en étoit. M. de Lionne n'avoit pas dit poſitivement que le Traité fut ſigné encore : & comme les Amis du Duc François & le Duc François lui-même ſe flatoient, que ce ne ſeroit qu'une menace, ou que ſi le Duc avoit réſolu d'en venir à cette extrêmité, on lui pourroit faire changer de ſentiment, en lui repreſentant qu'il alloit ruïner ſa Maiſon ; on conſeilla au Prince Charles de s'aller jetter à ſes pieds.

Ce Prince étoit veritablement touché de ſes malheurs : car non ſeulement il ſe voyoit privé tout d'un coup des Etats du Duc de Lorraine, ſur la ſucceſſion deſquels il comptoit, mais ce qui le travailloit le plus cruellement dans ce moment-là, c'eſt qu'il voyoit bien qu'aprés ce terrible revers, il ne faloit plus qu'il penſât à Mademoiſelle de Nemours, n'y ayant pas apparence, que cette Princeſſe eût voulût d'un Prince qu'on venoit de dé-

poüiller de toutes ſes eſperances,& qui ſe verroit obligé, peut-être de mener une vie privée.

Il aborda le Duc ſon oncle avec une conſternation qu'il ſeroit bien difficile de dépeindre. Il lui dit d'abord une infinité de choſes touchantes. Et aprés lui avoir repreſenté, de la maniere du monde la plus ſoûmiſe, le tort qu'il ſe feroit dans le monde, s'il perſiſtoit dans la reſolution qu'il avoit priſe de faire Heritier de ſes Etats un Prince étranger, au préjudice de ſes Heritiers legitimes; il le conjura de ſe dérober de Paris, ne voyant que ce ſeul moyen, pour rompre un Traité qu'il ſe repentiroit infailliblement d'avoir conclû, lors qu'il n'y auroit plus de remede. Il le pria de faire reflexion que pour le vouloir ruïner, il ruïnoit le Prince de Vaudemont ſon fils, de quelque maniere qu'il le pût entendre; qu'il alloit être regardé de toute l'Europe, comme le plus foible de tous les Princes; qu'il n'en pouvoit pas diſconvenir, s'il y penſoit bien. Et pour tâcher par toutes ſortes de moyens, de ramener ſon eſprit & de lui perſuader ce qu'il deſiroit; il ajoûta, que s'il étoit réſolu de ſortir de France, comme il l'en ſupplioit tres-humblement, il

étoit en état de le ſuivre; de ſe livrer entre ſes mains: de conſentir aveuglément à tout ce qu'il voudroit ; en un mot, il lui fit connoître, que de quelque maniére qu'il le traitât, il ſe conſoleroit de ſa deſtinée, pourvû que ce Traité ne paſſât point.

Comme ce que le Prince Charles diſoit partoit du cœur, ce diſcours frappa tellement le Duc de Lorraine, qu'il ne pût s'empêcher de s'attendrir, & de faire paroître qu'il reconnoiſſoit qu'il s'étoit engagé témerairement dans cette affaire. Mais le Prince étoit arrivé un peu trop tard; le Duc ne pouvoit profiter ni de ſes conſeils, ni de ſes remôtrances. Quoi qu'il eût l'eſprit fort preſent, il ne ſçût d'abord que répondre au Prince. Mais enfin, aprés avoir demeuré quelques momens ſans ouvrir la bouche, il lui dit, qu'il étoit lui-même la cauſe de ſon malheur; que s'il ne l'eût pouſſé à bout, comme il avoit fait, il n'en fût jamais venu à cette extremité; & que c'étoit un coup de deſeſpoir auquel il l'avoit porté malgré lui. Il ne crut pas qu'il fût neceſſaire de lui dire qu'il avoit déja ſigné le Traité : mais il lui fit ſentir neanmoins qu'il avoit donné ſa parole au Roi d'une maniére ſi poſitive, qu'il étoit bien difficile de la dégager. Et ſur ce que le Prince perſiſta à lui repreſenter qu'il

faloit qu'il sortit de France, & qu'aprés cela on pourroit penser à quelque expedient, il lui repliqua qu'il étoit observé de toutes parts, depuis qu'on negocioit cette affaire ; que le parti qu'il lui proposoit étoit bon, mais qu'il étoit trop dangereux pour le prendre ; qu'en un mot, il avoit été si malheureux à Tolede, qu'il ne vouloit pas éprouver s'il seroit plus heureux à Paris, au cas qu'il eut le malheur d'être arrêté.

Dans le tems que le Prince pressoit ainsi le Duc son oncle, Madame de Nemours & le Marêchal d'Etrées arriverent à l'Hôtel de Lorraine. Comme ils pouvoient parler un peu plus librement que le Prince Charles, ils n'oublierent rien pour lui faire voir adroitement la faute qu'il meditoit de faire. Le Marêchal aprés plusieurs discours lui dit nettement, que le Prince son neveu ni le Comte de Vaudemond son fils ne lui auroient pas grande obligation, s'il ne se resolvoit à se retracter, & qu'on diroit des choses dans le monde qui lui feroient tort éternellement. Il lui repliqua de sens froid, que pour son néveu il n'avoit pas prétendu l'obliger, quoi qu'il commençât à se repentir d'avoir pousse si loin la vangeance;

qu'il

qu'il s'étoit toûjours mis au dessus de tout ce que ses ennemis pourroient dire pour flétrir son honneur & sa memoire ; & que quant au Prince de Vaudemont, il avoit sçû si bien ménager ses interêts, qu'il auroit sujet de se consoler, de se voir dépoüillé d'un bien qu'il n'étoit pas trop seur qu'il possedât un jour, quand il n'eût pas signé ce Traité, vû les pretentions du Duc François, & la disposition où étoient les affaires. En effet, outre les Articles mentionnez, le Roi lui avoit accordé la liberté de disposer de cent mille écus de rente en faveur de qui bon lui sembleroit, sur les terres qu'il voudoit choisir daus les Duchez de Lorraine & de Bar, & il lui étoit encore permis de lever pour une fois un million, & de l'employer comme il lui plairoit.

Madame de Nemours fut si outrée de la réponse du Duc de Lorraine, qu'elle ne pût s'empêcher de s'emporter contre ce Prince, & de se plaindre même d'une maniere si forte, de l'injustice que lui faisoit le Roi, que le Marêchal d'Etrée fut obligé de la reprendre : car elle disoit même des paroles injurieuses dans les transports de sa colere. Mais ce n'étoient que des plaintes en l'air, & qui ne pou-

voient aboutir à rien : car outre qne ces emportemens n'étoient pas capables d'accommoder les affaires, le Duc avoit déja fait ce qu'on vouloit lui perſuader qu'il ne fiſt point : & on n'en pût pas douter le lendemain ; En effet, on apprit que le Duc de Guiſe lui-même avoit porté au Roi le Traité ſigné, dans le temps qu'il éroit occupé à joüer à la Foire Saint Germain, & on ajoûtoit même cette circonſtance, que le Roi n'y eut pas plutôt jetté les yeux, qu'il ſe prit à dire, en ſoûriant, qu'il n'y avoit point de Bijou à la foire qui fût du prix de celui qu'il venoit de gagner.

Le Roi juſqu'a l'execution de ce Traité, avoit regardé le Prince de Lorraine avec tant de diſtinction, & il lui avoit même donné tant de marques de ſa bienveüillance, toutes les fois que l'occaſion s'en étoit offerte, que ce malheureux Prince dans l'extremité où il ſe vit reduit, crut que le ſeul parti qu'il y avoit à prendre, étoit d'avoir recours à la generoſité de ce Monarque. Aprés ce qui s'étoit paſſé, il n'y avoit gueres d'apparence, qu'il pût rien attendre du côté du Duc de Lorraine. Auſſi ne compta-t-il plus ſur ce Prince ; mais il ſe flata que le Roi ſe laiſſe-

roit fléchir, & qu'il se desisteroit en sa faveur des pretentions qu'ils croyoit avoir sur la succession des Etats du Duc, depuis le transport qui lui en avtoit été fait, s'il pouvoit lui faire ses remontrances; c'étoit même le sentiment de tous ses Amis. Comme il devoit être d'un Ballet qui se devoit danser dans quelques jours devant sa Majesté, & que dans cette circonstance il pouvoit prendre pretexte de l'entretenir un peu plus souvent qu'il n'avoit de coûtume, il ne negligea aucune occasion de lui parler. Et enfin, trois ou quatre jours avant qu'on dansât le Ballet, ayant trouvé un moment favorable, il le conjura de vouloir être son Protecteur, comme il avoit été jusqu'alors; de se souvenir combien sa parole Royale étoit engagée à la conclusion de son mariage avec Mademoiselle de Nemours, & de ne se prevaloir pas à son préjudice, de la haine que le Duc de Lorraine son oncle avoit conçûë contre lui, puisque sa Majesté étoit bien convaincuë, que ce n'étoit proprement que parce qu'il s'étoit jetté entre ses bras qu'il s'étoit attiré cette tempête. Je ne sçai si le Roi ne s'atendoit pas à cette remontrance, quelque respectueuse qu'elle fût; mais quoi qu'il en soit,

il en fut surpris. Il regarda fierement le Prince, & lui répondant d'un ton grave, il lui dit; que les Rois ne se gouvernoient pas comme les particuliers; qu'il y avoit des cettaines maximes d'Etat qui lui devoient servir de loi, & que cette loi étoit fort naturelle; que cependant, s'il se confioit en son affection, & qu'il se remit absolument entre ses mains, il lui promettoit d'avoir un soin particulier de ses interêts; & que dans l'état où étoient les affaires, le meilleur conseil qu'il avoit à suivre, étoit de prendre le parti de s'en tenir à ce qu'il feroit.

Le Prince vit bien par cette réponse vague, qu'il n'y avoit plus rien à faire pour lui. Il se retira sans rien repliquer, & quoi qu'il formât d'abord le dessein de prendre un parti fort opposé à celui que le Roi lui avoit conseillé de prendre, il dissimula si bien son ressentiment jusqu'à la nuit que le Ballet se devoit danser, que personne ne le soupçonna de la resolution qu'il avoit prise. Il se rendit dans l'Assemblée, & dansa avec beaucoup d'adresse, & avec une gayeté qui surprit. Mais il n'eut pas plutôt achevé son entrée qu'il s'éclypsa: & cette nuit même il sortit de Paris, suivi seulement de son Ecuyer & d'un Valet

de Chambre, sans que personne s'en apperçût. Cette fuite, toute concertée qu'elle avoit été par le Duc François & Madame la Duchesse d'Orleans, ne laissa pas de jetter la consternation dans leur esprit, lors qu'ils vinrent à faire reflexion sur la destinée dun Prince, qui se voyoit contraint d'aller mandier de Cour en Cour, la faveur des Princes étrangers, aprés avoir été élevé à de si hautes esperances, & s'être vû si souvent à la veille d'être un des plus heureux Princes de l'Europe. Ce revers de fortune auquel ils s'étoient si peu attendus. Le peu d'esperance qu'il y avoit, que le Roi de France, qui étoit depuis si long-tems amoureux des Duchez de Lorraine & de Bar, voulût se demettre des nouvelles pretentions qu'il y avoit par la donnation de Charles IV. Et la dure necessité ou étoit le Prince de Lorraine, d'aller, peut être, errer en vain, sans trouver aucun établissement digne de son cœur, & de sa naissance, toutes choses & mille autres pensées diverses, se presentant en foule à leur esprit, furent un si grand sujet d'affliction pour eux, qu'il ne leur fut pas possible de dissimuler leur mortification, quelque effort qu'ils fissent

pour le cacher. Mais si le Duc François & Madame la Duchesse d'Orleans furent affligez du depart du Prince, Madame de Nemours ne le fut pas moins. Comme elle étoit extrêmement sincere, & qu'elle n'étoit pas d'humeur à garder beaucoup de mesures, elle fit éclater son ressentiment. Et pour la Princesse sa fille, elle fut si peu maîtresse d'elle-même dans cette occasion, qu'elle ne pût s'empêcher de verser des larmes.

Fin du premier Livre.

LA VIE DE CHARLES V.

Duc de Lorraine & de Bar, Généraliſſime des Troupes Impériales.

LIVRE SECOND.

LA retraite du Prince de Lorraine ſurprit un peu le Roi tout à coup. Mais comme dans l'état où étoient les affaires, il n'avoit rien à craindre de ſa fuite, il ne s'en mit pas beaucoup en peine. Il fut même ravi, aprés y avoir fait reflexion, qu'il ſe fût banni de ſoi-même. Car quoi qu'il eût déja donné aſſez à connoître, qu'il n'étoit guéres diſposé à devenir ſenſible aux plaintes & aux prieres de ce Prince; il fut pourtant bien aiſe qu'on pût dire,

que ce Prince avoit achevé de s'attirer tous ces mal-heurs, & qu'il s'étoit rendu indigne des graces qu'il euſt pû avoir deſſein de lui accorder, s'il ſe fût abandonné à ſa diſcretion, & qu'il eût tâché de le porter par ſes ſoûmiſſions & par ſes ſervices à ſe demettre en ſa faveur, de la donnation du Duc ſon oncle. Outre que c'étoit un pretexte plauſible de rompre ſon mariage avec Mademoiſelle de Nemours : car c'étoit par là qu'il falloit commencer.

Le Prince de ſon côté s'eſtimant heureux de pouvoir ſe dérober d'une Cour, où il apprehendoit qu'on ne le contraignît à faire des choſes qui euſſent pû lui étre préjudiciables dans la ſuite, & craignant d'ailleurs, que dés qu'on ſe ſeroit apperçû qu'il manquoit, qu'on fiſt courir aprés lui pour l'arrêter, avoit fait toutes les diligences pour éviter ce ſecond malheur. Il ne fût pas plutôt ſorti de la ſale où on danſoit le Ballet, qu'ils ſe rendit dans une ruë, où quelques-uns de ſes gens l'attendoient avec ſon carroſſe; & un moment aprés étant monté à cheval, il marcha toute la nuit & tout le lendemain ſans s'arrêter, & ſe rendit à Bezançon, où il étoit convenu avec le Duc François ſon

pere & avec Madame la Ducheſſe d'Orleans, qu'il s'arrêteroit ſept ou huit jours, & qu'il en partiroit inceſſamment, aprés avoir reçû de leurs nouvelles, pour ſe rendre à la Cour de Vienne.

Comme c'étoit le meilleur parti qu'il eût à prendre, & que d'ailleurs, il étoit demeuré d'accord lui-même, que dans l'extremité où étoient ſes affaires, il falloit neceſſairement qu'il s'allât jetter entre les bras de l'Empereur; le Duc François ne douta point qu'il n'executât ſa reſolution. Mais l'amour qu'il avoit eu pour la Princeſſe de Toſcane s'étant reveillé mal à propos, dans le temps qu'il devoit penſer à toute autre choſe; il changea de deſſein tout d'un coup: & ſans prévoir, que ce qu'il projettoit ne pouvoit aboutir à rien; qu'il s'alloit expoſer, & qu'en même temps il alloit expoſer cette Princeſſe; il partit le lendemain pour Florence, ſous pretexte d'aller à Rome, pour informer le Pape de l'état où il étoit reduit, & pour lui demander la protection.

Le Grand Duc qui n'avoit ſçû que trop l'inclination que la Princeſſe de Toſcane avoit euë pour le Prince de Lorraine, & qui aprehenda que la preſence d'un Prin-

ce bien fait, & qui avoit été aimé, ne troublât le repos dont le Prince son fils commençoit à joüir depuis quelque tems, fut fort allarmé de cette visite, à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Il ne laissa pas neanmoins de lui faire rendre tous les honneurs possibles. Il lui témoigna même la part qu'il prenoit dans ses infortunes, & le plaisir qu'il ressentoit de voir un Prince de son merite dans le triste état où il étoit. Mais cela n'empêcha pas qu'il ne lui fit connoître, & que même il ne lui fit dire, qu'il lui auroit une obligation infinie, s'il vouloit se retirer de sa Cour; ajoûtant, qu'il ne pouvoit pas ignorer lui-même, les raisons puissantes qui l'obligeoient à lui faire cette priere, & qu'il n'en devoit point être offensé, s'il y vouloit faire reflexion. Pour la Princesse de Toscane, il ne la vit jamais sans témoins, & il ne la vit que fort rarement. Si bien que profitant de l'avis, & prévoyant, d'un autre côte, les petites mortifications qu'il auroit à essuyer tous les jours à Florence, s'il y sejournoit autant de temps qu'il avoit resolu, il en partit incessamment & passa à Rome.

On ne sçauroit exprimer les tendresses que le Pape lui témoigna. Outre que du

moment qu'il eut vû, il avoit été charmé de ſon eſprit, de ſon air, de ſes manieres ; la condition déplorable où il le vit reduit augmenta l'affection qu'il avoit conçûë d'abord pour un Prince qui lui paroiſſoit ſi peu digne d'une ſi dure deſtinée. Il lui donna des marques ſenſibles du penchant qu'il avoit à lui accorder ſa protection, & à embraſſer ſes interêts. Mais comme dans ce temps là, il n'étoit pas fort bien avec le Roi de France, il lui fit connoître qu'il étoit abſolument impoſſible qu'il lui pût rendre aucun ſervice auprés de ce Monarque, qui bien loin de l'écouter, ne pourroit regarder que comme une inſulte tout ce qu'il pourroit alleguer en ſa faveur. Il lui fit voir les ménagemens qu'il étoit obligé de garder avec la France dans cette rencontre. Il lui repteſenta la tempête qu'il s'attireroit immanquablement s'il ſe mêloit de cette negociation. Et il le convainquit enfin ſi bien du peu de ſuccés qu'il auroit dans cette entrepriſe, puiſqu'il ne pourroit être regardé que comme ſuſpect, que le Prince executa, ſans balancer, la reſolution qu'il avoit priſe d'abord, de ſe retirer à la Cour de Vienne, voyant bien que la faveur du Pape lui étoit abſolument inutile.

S'il eût suivi les mouvemens de son cœur il fut repassé par Florence. Il sentoit encore de certaines émotions pour la Princesse de Toscane qu'il ne lui étoit pas possible de surmonter, quoi qu'il reconnût bien dans le fond, qu'il couroit aprés un Phantôme; & que c'étoit une foiblesse qui ne pouvoit que lui faire tort, s'il ne tâchoit de le cacher, puis qu'il ne lui étoit pas possible de l'atteindre encore. On peut dire que cette Princesse lui tenoit presque autant au cœur dans ces momens-là, que les Etats de Lorraine & de Bar, de la succession desquels il venoit d'être dépoüillé. Il éprouva dans cette occasion qu'une flâme qui n'a pas été bien éteinte n'est pas difficile à rallumer, & qu'on peut partager son cœur pour quelques momens, en faveur d'une premiere inclination. Mais sa raison & son devoir, ou plutôt l'amour qu'il avoit veritablement pour Mademoiselle de Nemours, l'ayant enfin emporté sur cette passion chimerique, il fit dessein de ne penser plus de sa vie à la princesse de Toscane: & pour ne s'exposer pas à une nouvelle tentation, il alla tout droit à Venise, où il reçût de fort grands honneurs.

Avant que d'arriver à Vienne, il s'ar-

rêta quelque temps à Munich. Il receut tant d'honnêtetez de M. l'Electeur de Baviere & de Madame l'Electrice, qu'il ne pouvoit abandonner cette Cour. Mais ſes affaires l'appelloient plus loin. Il arriva enfin à Vienne, où l'Empereur lui témoigna d'abord qu'il auroit ſes interêts à cœur ; & que lors qu'il en ſeroit temps, il feroit les derniers efforts pour le rétablir dans ſes droits, & lui aſſurer une ſucceſſion que le Duc de Lorraine ſon oncle n'avoit pû tranſporter hors de ſa Maiſon ſans la derniere des injuſtices. Il conçût même une ſi grande affection pour ce Prince, qu'il l'appelloit toûjours ſon frere, ſe ſouvenant que pendant leur enfance, il avoit accoûtumé de l'appeller ainſi.

Cependant le Roi de France, pour témoigner la joye qu'il avoit d'avoir acquis avec tant de facilité deux Duchez ſi conſiderables, fit faire un Carouſel dans la grand Place des Thuileries avec une magnificence incroyable ; mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût obligé d'en venir à des violences, pour s'en aſſurer la ſucceſſion.

Dans le Traité du Duc de Lorraine, comme je l'ai déja remarqué, le Duc avoit

inseré un Article, par lequel le Roi s'obligeoit à faire reconnoître dans ses Etats & dans tous ses Parlemens, tous les Princes de la Maison de Lorraine pour Princes du Sang, & par-là capables de succeder à la Couronne de France, au cas que la Ligne de Bourbon vint à manquer. Si bien que lors que le Roi, en execution du Traité, voulut sommer le Duc de Lorraine à luy mettre Marsal entre les mains; le Duc somma aussi de son côté le Roi, à faire enteriner leur Traité dans la Cour de Parlement de Paris, & de le faite accepter aux Etats du Royaume, puis qu'ils étoient convenus qu'avant toutes choses, il feroit accepter dans les formes toutes les conditions & tous les articles dont ils étoient demeurez d'accord.

Le Roi ne s'opposa pas à la demande du Duc de Lorraine: mais lorsqu'il en voulut venir à l'execution, il trouva une infinité d'obstacles ausquels il s'attendoit pas.

Le Duc François n'eût pas plutôt appris que sa Majesté étoit allée en personne au Palais pour y faire enregistrer ce Traité qui étoit si préjudiciable à sa famille, qu'il y courut incontinent, pour y faire son opposition, ce qu'il executa un moment aprés, quoiqu'il fût repoussé d'abord

par les Officiers du Roi, & même avec assez de violence.

Il representa dans cette opposition, que le transport fait au Roi par le Duc son frere, devoit être regardé comme nul & qu'il l'étoit effectivement. En premier lieu; parce que si les Duchez de Lorraine & de Bar, étoient considerez comme des Etats: où l'on suivit la Loi Salique, ils étoient inalienables, & que si l'on suivoit la disposition Testamentaire de René Roi de Sicile & Duc de Lorraine, par laquelle ses Etats avoient été substituez, de mâles en mâles; il faloit tirer la même consequence, sçavoir de ne laisser au possesseur que le seul usufruit: tellement que selon toutes ses Loix, le Duc son frere n'avoit pû disposer des Etats de Lorraine & de Bar, de la maniere qu'il l'avoit fait. Et en second lieu, que si d'un autre côté on s'arrêtoit au droit des femmes, qui étoit celui qu'on suivoit le plus en Lorraine, comme, cela se pouvoit prouver par plusieurs exemples & principalement par celui de la Ducheſſe Nicole, au nom de laquelle le Duc Charles IV. lui même avoit eu le Gouvernement des Duchez dont il venoit de disposer; ces mêmes Duchez devoient retourner en la possession du

Prince Charles l'unique Heritier de cette Princeſſe. Voilà quelles furent les raiſons principales que le Duc François allegua.

Mais le Duc ne fut pas le ſeul qui forma des oppoſitions à l'enregiſtrement de ce Traité. Le Duc de Vendôme preſenta au même temps une Requête, par laquelle il ſupplioit le Roi de conſiderer, que Henri IV. avoit envoyé une Declaration au Parlement, portant qu'il marcheroit immediatement aprés les Princes du Sang; que conformément à cette Declaration, ſa Majeſté avoit bien voulu lui donner ce rang dans la Cérémonie de l'Ordre du Saint Eſprit; qu'il eſperoit auſſi que ſa Majeſté accorderoit la même grace à ſes enfans, qui du côté de leur mere avoient ce droit, étant fille d'Emanuel de Lorraine Duc de Mercœur, laquelle devoit préceder toute la Maiſon de Guiſe & celle du Marquis de Moüy, qui n'étoient que des puiſnez; & qu'enfin il ſupplioit ſa Majeſté de lui permettre & à ſes enfans de former leur oppoſition, & de défendre leurs droits dans les regles de la Juſtice ordinaire. Le Prince de Courtenai & ſes enfans firent les mêmes proteſtations. Et les Ducs & Pairs remontrerent dans un placet, que la grace que le

Roi acordoit aux Princes Lorrains bleſſoit la premiere dignité du Royaume; qu'ils pouvoient produire des exemples, comme les Princes du Sang & les Rois mêmes des autres Royaumes avoient été precedez par les Pairs, aux Sacres des Rois, aux Aſſemblées du Parlement & dans les autres Ceremonies; & qu'ils eſperoient que ſa Majeſté ne permettroit pas que ſous ſon Regne ils ſouffriſſent quelques diminutions en leurs privileges & en leurs rangs.

Ceux qui étoient intereſſez dans cette affaire ſe flattoient, qu'aprés ces oppoſitions & ces remontrances, le Parlement refuſeroit de verifier ce Traité. Mais comme le Roi s'étoit rendu au Palais ſuivi de quatre mille hommes, dans le deſſein de ſe faire obéïr, le Parlement ne balança point à executer ſa volonté. Si bien que le même jour qui étoit le vingt-ſeptiéme du mois de Février 1662. le Roi ayant preſenté lui-même une Declaration contenant les clauſes & les conditions ſous leſquelles Charles IV. lui avoit abandonné la propriété des Duchez de Lorraine & de Bar; cette Declaration fut enregiſtrée. Et pour faire voir qu'on ne mépriſoit pas les oppoſitions & les re-

qui avoient été faites, & qu'on ne passoit par dessus qu'aprés avoir fait voir qu'elles étoient nulles ; l'Avocat General Talon mit en fait, avant que de prendre ses Conclusions, que les Etats de Lorraine & de Bar n'avoient jamais été reglez par la loi Salique, & que pour ce qui concernoit la substitution de mâle en mâle faite par le Roi de Sicile, qui étoit ce qu'alleguoit le Duc François, elle étoit au profit des Rois de France, puis que .Charles d'Anjou, neveu & successeur de René n'ayant point d'enfans, fit le Roi Loüis XI. & Charles VIII, ses heritiers. Il ajoûta, qu'il etoit ridicule d'alleguer la succession des femmes, aprés avoir voulu établir celles des hõmes toute seule; que la Lorraine ayant été toûjours dépendante de la Couronne de France, il étoit juste qu'elle y fut réünie ; & qu'en un mot, à quelque droit que le Duc Charles tint ses Duchez, comme il en avoit été dépoüillé par le feu Roi, ils ne lui avoient été rendus que par indulgence ; que puis qu'il se trouvoit un moyen legitime de les réünir à la Couronne, qui étoit par un Traité authentique, sa Majesté pour l'interêt de son Etat s'en devoit servir ; & que pour ce qui regardoit l'honneur que le

Roi accordoit aux Princes Lorrains de les reputer du Sang de France, c'étoit un droit qu'on n'avoit jamais conteſté à une Tête Couronnée, quoi que M. le Chancelier eût parlé fort hardiment ſur cette affaire, car il avoit dit poſitivement & en propres termes, que le Roi ne pouvoit faire des Princes du Sang qu'avec la Reine ſon Epouſe.

La Publication de ce Traité ainſi faite, jetta une grande conſternation dans l'eſprit du Duc François, & de tous ceux de la Maiſon. Il n'y eut que quelques Princes de ceux qui ſont en France & qui y poſſedent tous leurs biens, qui ſe laiſſerent ebloüir à l'eſperance de devenir Princes du Sang, & d'être preferez en cette qualité, à tous les Princes Souverains étrangers, ſans conſiderer, que c'étoit-là l'extinction de leur propre Maiſon, & qu'il y avoit ſi peu d'aſſurance, à voir ſubſiſter l'Article de l'agregation de cette qualité de Prince du Sang, à cauſe d'une infinité d'oppoſitions qui s'y étoient formées & qui s'y formoient tous les jours, d'une infinité d'endroits, qu'ils devoient craindre de ſe voir enfin reduits à n'être ni l'un ni l'autre.

Cependant le Duc François n'avoit rien

oublié pour faire connoître au Duc de Lorraine le tort qu'il lui avoit fait: & ſes remontrances avoient produit tant d'effet ſur ſon eſprit, que témoignant d'être au deſeſpoir d'avoir paſſé ce Traité, il lui promit qu'il travailleroit inceſſamment à le rompre, & que dés qu'il ſeroit venu à bout de ſon deſſein, il remettroit ſes Etats au Prince Charles, moyennant une penſion raiſonnable. Et pour lui en donner des témoignages & lui faire voir, qu'il avoit approuvé la ſortie de ce Prince, il lui avoit fourni d'abord cinq cens piſtoles, pour faire ſon voyage de Vienne.

Le Duc étant ainſi entré en ſoi-même; & étant extrêmement mari du tranſport qu'il avoit fait au Roi de ſes Etats, refuſa de lui remettre Marſal, quoi que le Traité, comme on l'a déja vû, eût été verifié dans le Parlement. Le pretexte du Duc de Lorraine étoit neanmoins legitime, parce que le Parlement, en verifiant ce Traité y avoit ajoûté une condition qui le rendoit entierement nul. La clauſe de cette verification étoit, qu'on n'agregeroit les Prince de Lorraine au Sang de France, que ſous la condition, que tous les Princes de cette Maiſon ſigneroient & ratifieroient le Traité, faute de quoi, ils étoient

exclus tous generalement de la joüissance de cette agregation. Charles IV. repreſentoit, qu'outre qu'il y avoit plusieurs Princes Lorrains qui étoient encore enfans & par conſequent incapables de faire aucun Acte en Juſtice ; le Duc François avoit formé dès oppoſitions à l'enregiſtrement de ce Traité ; que le Prince Charles ſon neveu s'étoit retiré du Royaume, pour n'être pas contraint de le ſigner ; & qu'ainſi cette clauſe qu'avoit ajoûtée le Parlement renverſant tout, il n'étoit pas tenu d'executer les Articles du Traité qui regardoient les interêts du Roi, que le Roi n'executât auparavant ceux qui regardoient les interêts de ſa Maiſon, puis qu'il ne ſe dépoüilloit de ſes Etats en ſa faveur, que par cette conſideration, que les Princes de la Maiſon de Lorraine pourroient ſuccedet au Gouvernement d'un Royaume qui leur avoit appartenu autrefois.

Le Roi, qui vit bien effectivement que le Duc de Lorraine étoit fondé, ne s'empreſſa pas d'avoir Marſal. Il fit même ſemblant de ne ſe ſoucier pas de cette Place. Il s'imagina que le chagrin de tout ce qui s'étoit paſſé peu auparavant, l'avoit rendu

de mauvaise humeur, & que s'il ménageoit son esprit, il le porteroit, avec le temps, à executer, de bonne grace, tout ce que portoit le Traité; il y avoit même apparence que cette voye reüssiroit. Mais lors que le Roi eût vû, que rien n'étoit capable de le ramener; que tous les ménagemens étoient inutiles; qu'il étoit toûjours obstiné à demander que le Parlement changeât de langage; & qu'il étoit même en état de se retirer en Lorraine fort resolu de garder Marsal; il crût qu'il devoit employer des moyens un peu plus efficaces que ceux qu'il avoit employez jusqu'alors. Pour cét éfet, il tâcha d'avoir des intelligences avec la Noblesse Lorraine, qui étoit un peu mécontente. Il s'imagina que s'il pouvoit gagner quelques Gentilhommes des principaux, il n'y auroit rien de plus facile que de se rendre maître de Marsal, & de quelqu'autre Place considerable: ainsi il n'oublia rien pour cela. Le Gouverneur qu'il avoit encore à Nanci avec une grosse Garnison, en attendant que les Fortifications de cette Ville fussent entierement demolies, entreprit cette negociation, & peu s'en falut qu'il ne reüssit. Car comme il promettoit à cette Noblesse, que si elle

vouloit ſecoüer le joug du Duc de Lorraine, elle ſeroit rétablie dans tous ſes anciens Privileges, elle fut ébranlée longtemps. Mais enfin, venant à conſiderer que pour changer de domination, on n'en eſt pas quelquefois plus libre, & que *nôtre ennemi, c'eſt nôtre maître*, elle refuſa les offres du Roi : aimant mieux gemir quelque temps encore ſous le Gouvernement d'un Prince legitime, quoi qu'il lui diſputât ſes droits, que d'achepter une liberté douteuſe par une trahiſon & une revolte.

Avant que la Nobleſſe Lorraine ſe fut determinée à refuſer les avantages que la France lui faiſoit offrir, le Prince Charles qui étoit toûjours à la Cour de Vienne, fut averti de ce qui ſe paſſoit à Nanci. Cette nouvelle l'alarma. Il crut que le Roi viendroit à ſes fins. Et craignant que ſi une fois il s'étoit rendu maître de quelque Place, il ne ſe ſaiſit enfin de toutes, & qu'il ne fut plus au pouvoir du Duc de chaſſer cét ennemi de ſes Etats ; il partit en diligence pour la Lorraine, & trouva moyen d'entrer lui troiſiéme dans Marſal, ſans avoir été reconnu. Il ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il dépêcha un Courier au Duc ſon oncle pour l'avertir qu'il ne fut

point surpris de son entrepriſe. Il lui proteſta qu'il n'étoit entré dans cette Place que pour la ſecourir, ſur l'avis qu'on lui avoit donné que le Roi de France avoit deſſein de l'aſſieger, qu'il étoit diſpoſé à ſe bien défendre & à ſacrifier ſa vie pour ſes interêts; que c'étoit-là uniquement la cauſe qui le faiſoit agir. Le Gouverneur de la Place, qui lui avoit envoyé au même tems un Exprés pour le même ſujet, lui faiſoit connoître, qu'outre que ce Prince n'étoit nullement en état de rien entreprendre à ſon préjudice, il lui avoit fait mille proteſtations, qu'il n'avoit entrepris ſon voyage, que pour ſe ſacrifier pour lui & s'opoſer aux deſſeins de la France. Mais comme le Duc ſe méfioit du Prince, il n'y eut rien qu'il ne mit en uſage pour le faire ſortir de Marſal. Il lui en fit écrire par le Duc François. Il luy en écrit lui-même. Et les Amis du Prince qui voyoient bien qu'il y avoit de la temerité dans cette entrepriſe, en ce qu'il s'expoſoit à tomber entre les mains du Duc, ou du Roi de France, furent les premiers qui le ſollicitérent à ſe retirer inceſſamment.

Ce Prince reconnut bien-tôt que le Roi de France n'avoit encore nul deſſein ſur Marſal, n'ayant pû s'aſſurer de la Nobleſſe

de Lorraine : & voyant d'ailleurs qu'il n'avoit pû gagner aucun Officier de la Garniſon, & qu'il s'étoit figuré ſans fondement qu'il pouvoit ſe rendre maître de cette Place, il en ſortit peu de jours aprés & s'en retourna à Vienne.

Cette action du Prince de Lorraine toute mal conçûë qu'elle étoit, avoit neanmoins quelque choſe de grand. Ceux qui le blâmerent le plus ne laiſſerent pas de l'admirer. Ils dirent que c'étoit un prélude de ce que ce Prince ſeroit un jour ; qu'ils entrevoyoient dans cette entrepriſe la bravoure de ſes Ayeuls ; & que ce coup, quelque mal concerté qu'il fut, étoit un coup de bon augure. Ils ajoûtoient que ce qui eut été une imprudence inexcuſable dans un Capitaine experimenté dont la reputation ſeroit établie, étoit une temerité loüable dans un jeune Prince, qui devoit être avide de gloire ; que lors qu'on n'avoit jamais eu d'occaſion encore de ſe ſignaler, il ne faloit pas rejetter la premiere qui ſe preſentoit : qu'on devoit tout hazarder pour ſe faire un nom ; & que ce Prince avoit plus fait d'avoir oſé ſe ſaiſir de Marſal dans cette rencontre, que s'il s'en fût rendu maître dans une autre. C'étoit même le langage

de ſes ennemis. Louïs XIV. ne put s'empêcher d'avoüer qu'il ſe formoit là un ennemi pour la France qui pourroit bien lui donner de l'occupation un jour. Et le Duc lui-même fut ſi épouvanté d'une reſolution ſi hardie, qu'il partit peu de tems aprés de Paris pour ſe rendre en Lorraine, dans l'apprehenſion où il fut que le Prince n'en demeureroit pas là, & qu'il pouvoit bien avoir travaillé ſous main, pour former un parti contre lui & faire ſoûlever la Nobleſſe. Car enfin, il ne ſe pouvoit pas mettre dans l'eſprit que ce Prince ſe fût engagé dans une entrepriſe, où il avoit tant à riſquer, qu'il n'eût quelque intelligence avec ſes ennemis, ce qui étoit aſſez probable.

Ces raiſons n'obligerent pas pourtant le Duc de Lorraine à mieux ménager la Nobleſſe à l'égard de leurs Privileges. Il outra même ſi fort les choſes, qu'elle fût ſur le point de lever le maſque, & de ſe declarer pour le Roi de France, lequel tâchant de profiter des ſujets de mécontentement qu'elle avoit, ne ceſſoit jamais de la faire ſolliciter à rompre les fers dont le Duc la vouloit charger, la flatant d'un autre côté, qu'elle joüiroit ſi pleinement de ſes anciens droits ſous ſa domination, qu'elle

ne se repentiroit jamais d'avoir été contrainte de changer de Maître. Cependant comme la Noblesse Lorraine, aprés y avoir fait reflexion, avoit mieux aimé souffrir quelque tems encore, que d'en venir à cette extrêmité; les pratiques du Roi de France ne produisirent aucun éfet, ce qui obligea ce Monarque à prendre une voye plus seure, pour obliger le Duc à lui mettre Marsal entre les mains.

Il le somma dés-lors, tout de bon de lui rendre cette Place, sans plus de remise, & se contentant, sans vouloir écouter ses raisons, de lui alleguer, que la Princesse Nicole avoit fait sous main donation des Etats de Lorraine & de Bar, au feu Roi Loüis XIII. son pere, & qu'il l'avoit fait lui-même d'une maniere si autentique, qu'il n'en pouvoit plus revenir, de quelque maniere qu'il le pût entendre; il chargea les Troupes qu'il avoit encore à Nanci de se saisir de tout son Domaine, ce qui fut executé d'abord avec toute sorte de rigueur. Car les Comtes de Guiche & de Pradel qui avoient le commandement de ces Troupes, n'eurent pas plûtôt reçû cet ordre, qu'ils contraignirent tous les Officiers du Duc, à se dessaisir de tous leurs deniers entre les mains de M. Col-

bert, qui s'étoit transporté pour cet éfet en Lorraine : & ne se contentant pas de ces vexations, il soûtint les interêts de quelques Gentilshommes, qui se prevalant de la circonstance, leverent des Troupes, se saisirent de quelques Châteaux, qu'ils pretendoient que le Duc de Lorraine leur detenoit injustement, & commirent une infinité d'hostilitez.

Le Roi de France voyant que nonobstant tout ce qu'il avoit fait, le Duc ne se mettoit pas en état de lui remettre Marsal, resolut enfin de se saisir de cette Place par force, & de l'assieger pour cet éfet. Il la fit d'abord investir, & se rendit lui-même à Mets avec l'élite de sa Noblesse, dans le dessein d'assister à ce siege. Pour garder pourtant les formalitez qu'on a coûtume de garder dans ces occasions, il envoya au Duc de Lorraine un de ses Capitaines des Gardes, pour lui dire qu'il vouloit Marsal à quelque prix que ce fût, & qu'il n'avoit qu'à se determiner, sans balancer davantage, à executer leur dernier Traité. Il lui fit connoître que s'il rendoit cette Place à l'amiable, il prendroit le meilleur parti, étant resolu, s'il voyoit la moindre resistance, de lui envahir tous ses Etats, au lieu qu'il auroit pour

lui toutes sortes d'égards, s'il effectuoit sa promesse, & que cela se fist de bonne grace.

Charles IV. n'étant pas assez fort pour s'opposer aux armes de France, prit le seul conseil qui se pouvoit prendre dans une conjoncture si fâcheuse, qui fut de traiter de nouveau avec le Roi. Il lui envoya donc qu'il étoit disposé à passer de nouveaux Articles avec lui, ce qui fut executé à Marsal le premier de Septembre 1663. Les Articles de ce Traité portoient. 1. Que le Duc de Lorraine mettroit Marsal dans trois jours entre les mains du Roi de France, moyennant quoi, Sa Majesté lui promettoit de lui laisser la libre joüissance de ses Etats & de son Domaine; de lui restituer les deniers qu'il en avoit déja retirez, depuis le tems qu'il les avoit fait saisir; & qu'il en fera incessamment sortir toutes ses Troupes, aussi-bien que de Nanci, puisque la démolition en étoit achevée. 2. Qu'il seroit libre, ou de raser cette Place dans un an, ou de la retenir en proprieté, s'il aimoit mieux; mais qu'en ce cas il seroit obligé de rendre au Duc d'autres Terres équivalentes au Domaine de cette Place. 3. Que si Sa Majesté dans un an,

choisissoit d'en demolir les Fortifications, il rendroit la ville au Duc avec son Domaine ; toutes les munitions de guerre, & l'équipage du Canon qui se trouveroit dans la Place, lors qu'elle lui seroit mise entre les mains, & dont il seroit fait inventaire. 4. Qu'il obligeroit les Gentils-hommes qui avoient pris les armes, & à se retirer, & à rester tuer les Châteaux dont ils s'étoient emparez dans ses Etats, sauf à eux de se pourvoir par les voyes de la Justice ordinaire, pour les pretentions qu'ils avoient contre le Duc. 5. Enfin, qu'en consequence de ce Traité le Duc seroit retabli dans ses Etats, conformement au Traité de Vienne, lequel le Roi promettoit d'observer, & de faire enregistrer dans son Parlement de Paris.

Comme le Roi renonçoit par ce dernier Traité à la succession des Etats de Lorraine & de Bar, le Duc vouloit qu'on y inserât un Article, où cela fût exprimé en termes formels : mais on n'en voulut point entendre parler. Les Ministres que le Roi avoit envoyez à Marsal, & qui traiterent en son nom, dirent que les Rois ne cassoient jamais par des actes publics, les Traitez qu'ils avoient signez ; que cela étoit indigne de la Majesté Royale ; &

que le Duc devoit être satisfait que le Roi renonçât tacitement au Traité de Montmarte. De sorte que n'y ayant plus d'autre parti à prendre, le Duc fut contraint de se contenter de ce qui venoit d'être fait, quoi que les assurances qu'on lui donnoit, que le Roi ne penseroit plus au Traité de la succession, ne fussent que des assurances verbales, & sur lesquelles il ne pouvoit guéres bien compter, lui qui n'avoit point d'Armée assez forte pour pouvoir faire interpreter l'Article selon sa veritable signification.

Quoi qu'il en soit, Charles IV. fut si content de ce dernier Traité, qu'il laissa en repos la Noblesse : & quoi qu'il fut même convaincu qu'il y avoit plusieurs Gentils-hommes qui avoient excité les autre à secoüer leur joug, & à se jetter entres les bras du Roi de France, il se contenta de leur en faire de petites plaintes avec une douceur extraordinaire : & pour leur montrer qu'il n'avoit aucune animosité contr'eux, quelques fausses demarches que quelques-uns eussent faites, il les pourvût des principales Charges, ce à quoi ils ne s'attendoient guéres.

Ce fut une circonstance heureuse pour les Gentils-hommes Lorrains, ils partici-

perent tous à ſes faveurs. Il n'y eut que le Duc François & le Prince Charles ſon fils, qui ne trouverent pas leur compte à ce dernier Traité.

Depuis que le Duc de Lorraine & le Duc François ſon frere étoient retournez dans leurs Etats, ces deux Princes avoient agi de concert, pour tâcher de ſe delivrer du joug de France, & faire rompre le Traité de Montmarte. Charles IV. s'étoit engagé, au cas qu'ils puſſent réüſſir dans leur deſſein, de reconnoître le Prince Charles pour ſon legitime Succeſſeur. Comme par le Traité de Marſal le Roi de France avoit renoncé tacitement à celui qui lui accordoit la ſucceſſion des Etats de Lorraine & de Bar, le Duc François s'imagina, voyant la diſpoſition où paroiſſoit encore être le Duc de Lorraine, qu'il ne feroit pas mal de rappeller de Vienne le Prince Charles. Il communiqua ſon deſſein au Duc ſon frere. Le Duc conſentit ſans balancer, que le Prince ſon neveu quittât la Cour de l'Empereur & ſe rendit dans ſes Etats. Le Duc François fort ſatisfait de n'avoir trouvé aucune reſiſtance dans l'execution de ſon deſſein, envoya ſon premier Ecuyer à Vienne. Le Prince Charles partit inceſſam-

ment. Mais à peine fut-il arrivé sur les Frontieres de Lorraine, qu'il reçût une défense du Duc de passer plus avant. Et comme le Duc apprehenda sans doute, que cela n'empêcheroit pas le Prince de pousser son chemin & de l'aller joindre à Nanci, où il étoit; il envoya ordre de l'arrêter à tous les Gouverneurs des Places, par où il crut qu'il pouvoit passer, au cas qu'il s'y presentât. Alleguant que ce qui l'obligeoit d'en user de cette maniere avec le Prince son neveu, étoit uniquement pour n'être pas contraint de rompre avec le Roi de France, avec lequel il reconnoissoit qu'il n'avoit été que trop broüillé.

La principale raison qu'il avoit de ne vouloir pas auprés de lui le Prince de Lorraine, sur l'apprehension qu'il eut que ce Prince ne se fist trop d'amis dans ses Etats : & quoi que le Roi de France ne se souciât gueres, que le Prince Charles fust en Lorraine ou en Autriche; comme effectivement il lui avoit fait connoître qu'il étoit animé contre lui, non seulement parce qu'il avoit abandonné sa Cour sans rien dire, mais encore à cause de certains discours injurieux qu'il disoit qu'il avoit tenus contre lui à Rome

& à Vienne ; le Duc fut bien aise de prendre ce pretexte, qui ne lui étoit pas venu dans l'esprit, lors que le Duc François lui fit la proposition d'envoyer chercher le Prince son fils, & qui lui vint quelques jours aprés.

Quoi que le Prince Charles fût accoûtumé depuis long-tems, aux disgraces du Duc son oncle, il fut fort surpris de cette défense, & particulierement du pretexte dont il se servit. Outré de la mortification qu'il avoit reçûë, & desirant d'ailleurs de se justifier auprés du Roi, en lui témoignant qu'il n'avoit jamais parlé de lui qu'avec respect dans toutes les Cours où il s'étoit trouvé ; il partit pour Paris, sans consulter personne, non pas même le Duc François, & sans faire reflexion que dans l'état où étoient les affaires, c'étoit une résolution temeraire, & une entrepriſe perilleuse, dans laquelle il étoit indubitable qu'il recevroit quelque chagrin ; ce qui ne manqua pas d'arriver. Car bien loin que le Roi fût disposé le moins du monde à écouter sa justification ; M. le Tellier chez qui il étoit allé descendre ayant fait avertir Sa Majesté de son arrivée & de son dessein, elle lui envoya un Capitaine de ses Gar-

des du Corps, avec ordre de sortir incessamment de la Ville, & dans quatre jours du Royaume.

M. le Marquis de Villequier qui étoit celui qui avoit porté cet ordre au Prince de Lorraine se retira en un moment aprés, & lui laissa un Exempt des Gardes avec commandement de l'accompagner par tout & de ne le quitter, qu'il ne l'eût mis hors des terres de France.

Cet ordre avoit été trop rigoureux pour n'avoir pas fait de l'éclat. Tout le monde sçût dans un moment que le Prince Charles étoit arrivé à Paris, & qu'on n'avoit pas plûtôt sçû à la Cour son arrivée, qu'on lui avoit fait commandement d'en sortir.

Madame la Ducheſſe d'Orleans, qui ne sçût ces choses que lors que tout le monde les eût sçûës, fit prier le Roi, au même-tems de lui vouloir accorder un jour, afin qu'elle pût voir le Prince son neveu. Le Roi lui fit dire qu'il lui accordoit deux heures, à sa consideration, pendant lesquelles elle le pourroit voir & entretenir tant qu'elle voudroit : & sur les plaintes qu'elle lui fit faire, que le Duc de Lorraine n'avoit pas voulu recevoir le Prince auprés de lui, dans l'ap-

prehenſion où il étoit que cela n'irritât Sa Majeſté ; il lui fit répondre que ce n'étoient pas-là ſes affaires, que le Duc de Lorraine le pouvoit recevoir dans ſes Etats, s'il le jugeoit ainſi à propos ; qu'il n'avoit jamais exigé de lui qu'il ne le fit point ; & que ſi le Prince Charles eût été ſage il ſe fût tenu là où il étoit.

Le Prince à qui on n'eût garde de dire toutes ces choſes ſe rendit au Palais d'Orleans, dés que la Ducheſſe ſa tante l'eût fait avertir, qu'il avoit la liberté de s'entretenir avec elle, & qu'elle l'eût fait prier inſtamment de la viſiter. Il y fut, ſuivi de ſon Exempt des Gardes. L'entretien qu'il eut avec la Ducheſſe dura quelques heures. Aprés quoi il monta à cheval, & ſortit le même jour de Paris.

Je ne ſçaurois m'empêcher de faire voir le peu de reſolution, & le peu de hardieſſe du Prince de Lorraine dans cette rencontre, quoi que ce fut un des plus reſolus & plus hardis Princes de ce ſiecle. L'ordre qu'il avoit reçû du Roi l'avoit épouvanté ſi fort, qu'il n'oſa aller voir Mademoiſelle de Nemours, quoi qu'il l'aimât éperdûment & qu'il fût marié avec elle : car enfin, le Duc François l'ayant épouſée en

son nom dans les formes il y avoit plus de six mois, il n'y avoit à dire à ce mariage, si ce n'est qu'il n'avoit pas été consommé encore. Lors que le Prince partit de chez Madame la Duchesse d'Orleans pour sortir de Paris, il passa devant l'Hôtel de Nemours. Comme il n'avoit choisi cette route que dans le dessein de tenter s'il y pourroit entrer un moment ; il demanda à l'Exempt des Gardes qui l'accompagnoit, s'il avoit ordre de l'en empêcher. L'Exempt lui répondit qu'à la verité, il n'avoit aucun ordre particulier pour cela: mais que cependant il lui conseilloit de se priver de voir Mademoiselle de Nemours ; qu'outre qu'il ne pouvoit lui permettre de l'entretenir que tres-peu de tems, cette visite ne pourroit qu'augmenter le mécontentement que le Roi avoit contre lui ; & qu'il feroit mieux de s'en priver, s'il ne vouloit achever d'irriter un Prince qu'il étoit de son interêt de ménager.

Il semble que le Prince de Lorraine ne devoit point raisonner dans cette occasion, & que mépriſant tous les dangers qu'il pouvoit courir & toutes les tempêtes que lui pouvoit attirer cette visite, il devoit se résoudre à la faire, puis qu'il ne

trouvoit aucun obſtacle. Il fut ſur le point deux ou trois fois de deſcendre de cheval. Cependant frapé d'une terreur panique, il defera au Conſeil de l'Exempt des Gardes : & comme ſi ſa paſſion eût été auſſi tranquile qu'elle étoit violente, ou qu'il n'eût eu aucun interêt à voir Mademoiſelle de Nemours, qui étoit la ſeule perſonne pour laquelle il eût dû entreprendre ce voyage, il ſortit de Paris ſans la voir.

Tout le monde fut ſurpris que le Prince Charles euſt donné cette marque de foibleſſe, & qu'il n'euſt pas fait reflexion qu'outre que cela ne pouvoit que lui faire tort dans le monde, cette viſite étoit capable de le rétablir dans ſes affaires. Car puis qu'ils étoient veritablement mariez, il n'euſt tenu, ſans doute, qu'à lui de conſommer ſon mariage : & s'il y euſt eu quelques raiſons de délicateſſe du côté de Mademoiſelle de Nemours qui l'euſſent empêché de s'en abſtenir, il y euſt eu toûjours quelque lieu de preſumer que la choſe avoit été faite. Mais apparemment il ne ſe fût trouvé en cela aucune difficulté. Car outre que Mademoiſelle de Nemours ſçavoit tresbien que ſon mariage avoit été fait dans

les formes, & que d'ailleurs elle avoit de la tendreſſe pour le Prince ; Madame de Nemours ſa mere ſouhaitoit avec tant de paſſion que ce mariage fuſt conclu, quelque revers qui fuſt arrivé à la fortune du Prince de Lorraine, qu'il n'y avoit que trop peu de tems qu'elle avoit fait offrir à ce Prince de lui amener la Princeſſe ſa fille comme ſon Epouſe dans quelque endroit du monde qu'il lui vouluſt deſigner, ſans conſiderer le hazard où elle ſe mettoit d'éprouver la colere du Roi. En éfet le Roi l'ayant preſſée déja pluſieurs fois à marier cette Princeſſe avec le Roi de Portugal, elle avoit toûjours rejetté cette propoſition, alleguant que Mademoiſelle de Nemours étant validement mariée avec le Prince de Lorraine, elle ne la pouvoit point marier à un autre, quelque avantageux que fût le mariage que Sa Majeſté lui propoſoit. En un mot, l'affection que Madame de Nemours avoit pour le Prince Charles étoit ſi connuë, que cette Princeſſe étant morte quelque tems aprés que ce Prince fut ſorti de Paris ; tout le monde crut qu'elle étoit morte de douleur, n'ayant pû ſupporter l'affliction qu'elle avoit de s'imaginer que le Roi s'oppoſoit à la concluſion du maria-

ge qu'il avoit fait lui même, & lequel elle ne se pouvoit point flater de voir accompli, aprés un obstacle de cette nature.

Tout le monde demeure d'accord que ce qui obligea le Roi a donner un ordre si rigoureux au Prince de Lorraine, fut l'apprehension qu'il eut, que si ce Prince sejournoit trop long-tems à Paris, il pourroit voir si souvent Mademoiselle de Nemours qu'il donneroit enfin des marques parlantes qu'ils étoient veritablement mariez, & il étoit de l'interêt du Roi que ce mariage se rompit : Car ce n'étoit que par ce moyen qu'il pouvoit dégager la parole qu'il avoit donnée à ce Prince en signant son Contrat de mariage, par laquelle il s'engageoit de le reconnoître le seul heritier capable de succeder aux Duchez de Lorraine & de Bar aprés la mort de Charler IV. ce qui rompit la donation qui lui avoit été faite des mêmes Duchez par le Traité de Montmarte.

Pour revenir au Prince de Lorraine, ce Prince s'étoit engagé si imprudemment dans son voyage de Paris, qu'il n'avoit pas la moitié de l'argent qui lui eût été necessaire. Madame la Ducheſſe d'Orleans à laquelle il en avoit demandé, lui

avoit fait connoître qu'elle n'étoit pas en état de lui en fournir sur le champ; & que sa Maison n'étoit pas plus riche que sous le Ministere du Cardinal Mazarin. Si bien que le Prince fut contraint de se contenter de la bonne volonté de la Duchesse ne pouvant plus differer de partir.

Il ne fut pas plûtôt sorti de Paris qu'il fit toute la diligence possible pour se rendre sur les Frontieres de France, où son Exempt le devoit accompagner. Il prit la route de Luxembourg & s'arrêta dans cette Place, jusqu'à ce qu'il eut trouvé quelqu'un d'assez honnête pour lui faire avoir quelque argent. Il eut une peine inconcevable à trouver ce qu'il desiroit; mais enfin, un Cavalier qu'il ne connoissoit point, lui ayant fait prêter environ deux cens écus, il retourna auprés de l'Empereur dans le dessein de s'attacher à son service. Car pour le Duc de Lorraine son oncle, il vit bien que ce seroit inutilement qu'il le solliciteroit à permettre qu'il se retirât dans ses Etats, sur tout lors qu'il viendroit à apprendre le succés malheureux du voyage qu'il venoit de faire à Paris.

L'Empereur reçût le Prince de Lorraine avec beaucoup de marques d'affection

Il lui témoigna le deplaisir qu'il avoit du mauvais accueil que lui avoit fait le Duc son oncle & le Roi de France, & lui promit de le proteger, comme il le lui avoit promis auparavant.

Peu de tems aprés l'arrivée de ce Prince à la Cour de Vienne, l'Empereur eut Guerre en Hongrie contre les Turcs. Je n'entrerai point dans le détail de cette Guerre, où le grand Vizir parut à la tête d'une Armée formidable, & où dans le dernier combat qui se donna, les Infideles laisserent huit mille morts sur la place, sans compter ceux qui furent engloutis dans la Riviere de Raab, au passage de laquelle les Chrêtiens en vinrent aux mains avec les Troupes Ottomanes.

Comme cette Guerre interessoit toute la Chrêtienté, tous les Princes Chrêtiens envoyerent des Troupes à l'Empereur, & la France en envoya qui se distinguerent.

Le Prince de Lorraine, à qui l'Empereur avoit déja donné un vieux Regiment de mille Chevaux, voyant qu'il y avoit dans les Troupes Françoises & dans les autres, un tres-grand nombre de jeunes Gentils-hommes qui avoient entrepris un assez long voyage pour se signa-

ler dans cette guerre, fut si touché d'émulation, qu'il fit connoître à Sa Majesté Imperiale qu'il souhaittoit tres-ardemment d'aller faire cette Campagne. Comme il y avoit beaucoup de risques à courir, à cause que l'Armée Ottomane étoit prodigieuse, & que d'ailleurs le Prince n'avoit encore que vingt ans; l'Empereur ne trouva pas à propos de lui accorder sa demande. Le Prince de Lorraine se vid donc contraint de demeurer à Vienne, tandis que les autres combattoient. Mais ne pouvant pas obtenir sur soi d'obeïr à l'Empereur dans une occasion où il y avoit à acquerir tant de gloire, il se déroba de la Cour & alla joindre l'Armée Imperiale.

Les Turcs avoient assiegé le Fort de Serin. Le Prince crut d'abord qu'il se trouveroit assez à tems pour joindre le secours qu'on y avoit envoyé déja. Mais ce Fort ayant été emporté un peu plûtôt qu'on n'avoit crû, il fut frustré de son esperance. Cependant comme il avoit eu un pressentiment qu'il se signaleroit dans cette Campagne, il ne fut pas long-tems sans trouver une occasion où il le fit d'une maniere extraordinaire.

Un détachement de sept ou huit mille

Turcs des plus determinez de l'Armée du Grand Seigneur, ayant été commandé par le Grand Vizir, de passer une Riviere qui separoit le Camp des Ottomans de celui des Chrêtiens, pour tâcher de les surprendre, attaqua avec tant de fureur l'Aîle droite de l'Armée Imperiale, qu'elle lâcha le pied sans faire presque la moindre resistance. Ce desavantage jetta une si grande terreur parmi les troupes Imperiales, que Montecuculli qui les commandoit en qualité de General, étant au desespoir de voir un si méchant commencement de combat, fut obligé de recourir à l'Aîle gauche, pour tâcher de lui faire réparer ce desordre. Le premier que Montecuculli rencontra, fut le Prince de Lorraine. Si bien que comme il n'y avoit point de tems à perdre, & qu'il ne pouvoit pas choisir les troupes qu'il vouloit. il dit au Prince, que dans la malheureuse conjoncture où il se trouvoit, il étoit contraint d'opposer son Regiment à la furie des Turcs, en attendant qu'il en pût faire avancer d'autres, mais que ce qui lui faisoit un chagrin qu'il ne lui pouvoit exprimer, étoit le danger où il voyoit bien qu'il faloit qu'il s'exposât necessairement, pour sauver l'honneur des

Chrêtiens. Le Prince lui répondit qu'il étoit ravi d'avoir une si belle occasion d'exposer sa vie ; qu'il n'avoit qu'à lui marquer où il faloit charger ; qu'il periroit infailliblement, ou qu'il repousseroit l'ennemi. Il ajoûta que le seul déplaisir qu'il avoit dans cette rencontre ; étoit qu'il manquoit dans son Regiment plus de cent cinquante Chevaux qu'on avoit envoyez à l'escorte des fourrages, mais que ce qui lui en restoit avoit tant de valeur qu'il ne doutoit point qu'ils ne donnassent dans cette journée des marques extraordinaires de leur courage.

Le General se trouvant pressé, & esperant beaucoup du grand cœur de ce jeune Prince, ne balança point à le mettre aux prises avec l'ennemi. La partie n'étoit pas fort égale, les Turcs étant quatre fois plus forts que lui, par rapport au nombre. Cependant disposé à mourir ou à vaincre, il enfonça les Turcs avec tant de vigueur & avec tant de presence d'esprit, que les vieux Officiers de son Regiment furent épouvantez de ce coup d'essai.

Il seroit difficile de represente avec quelle ardeur ce jeune Prince combattit. Comme il rencontra une vigoureuse

resistance dans les seconds Escadrons qui avoient soûtenu les premiers, il fut contraint de charger l'ennemi jusqu'à quatre fois avant que de le pouvoir faire plier : & il ne pouvoit enfin que succomber, si le Marquis de Coligni, General des Troupes Françoises n'eût fait promptement avancer le Comte de la Feüillade avec un renfort considerable, ce qui lui assura entierement la Victoire. Le Prince ne fit pas seulement l'office de Capitaine dans ce choc, il combattit même comme un simple soldat. Il arracha un Drapeau des mains d'un Turc qui venoit à lui dans le dessein de le percer d'un coup de Lance où son drapeau étoit attaché. Et ce Drapeau même dont l'Empereur lui fit present, fut envoyé au Duc François qui le fit mettre dans la Chapelle des Bourguignons prés de Nanci, avec une inscription au dessous, où est écrit le succez de ce Combat dans lequel les Turcs eurent plus de cinq mille hommes de tuez.

Le Comte de Ligneville qui étoit Maréchal de Camp dans cette Armée, ne quitta jamais le Prince Charles : & comme il avoit été témoin de tout ce qui se passa dans cette sanglante occasion, il en écrivit la Relation au Duc de Lorraine, dans

laquelle il lui marquoit en propres termes ; que l'Empereur devoit en quelque maniere le salut de ses Troupes au Prince son neveu, parce que la hardiesse avec laquelle il avoit chargé les Turcs, avoit redressé le Combat que toute l'Aîle droite avoit abandonné,& qu'elle avoit donné tems aux François qui étoient placez à l'extremité de l'Aîle gauche, de venir à son secours & de lui aider à remporter une pleine Victoire.

L'Empereur qui avoit des raisons pour finir la Guerre contre les Turcs,avoit fait faire des propositions de Paix qu'ils avoient toûjours rejettées. Mais comme ils furent battus pendant cette Campagne & dans la suivante,ils se virent contraints de les accepter:& ils firent même à leur tour des avances , quoique le Grand Visir fût encore à la tête de quarante mille hõmes.

Cette paix arrêtée & concluë,toutes les Troupes Françoises & une tres grande partie des Allemandes furent licentiées. Mais entre celles que Sa Majesté Imperiale retint,elle conserva le Regiment du Prince de Lorraine , dont elle a toûjours fait beaucoup de cas , depuis ce celebre Combat.

Comme les fatigues de la Campagne avoient été grandes,& que le Prince qui

étoit infatigable avoit voulu aller établir même son Regiment en quartier d'hyver en Silesie, où l'air est tres-mauvais en Eté, sur tout pour les étrangers : il ne fut pas plûtôt de retour à Vienne, qu'il y fut attaqué de la petite verole, & d'une fievre maligne si dangereuse, qu'on desespera fort long tems de sa vie. Il étoit pourtant d'une constitution si robuste, & il fut si bien secouru qu'il reprit bien tôt ses premieres forces. Mais il n'eût pas la joye de se feliciter long-tems du rétablissemét de sa santé : car à peine fut-il tout à fait hors d'affaires, qu'il apprit que Mademoiselle de Nemours étoit sur le point de se marier avec Son Altesse de Savoye, le pere du Duc de Savoye d'aujourd'hui.

Le Roi de France, par les raisons que j'ai déja touchées, avoit tant d'interêt que le Prince de Lorraine n'épousât jamais Mademoiselle de Nemours, qu'il n'y eut rien qu'il ne mit en œuvre pour faire rompre leur mariage : mais l'affection de Madame de Nemours pour le Prince avoit été un obstacle qu'il n'avoit jamais pû surmonter, n'ayant pas crû qu'il fût de la politique de faire intervenir son autorité Royale.

Madame de Nemours étant morte les affaires

faires changerent bien tôt de face. Le Roi fit mettre dans un Convent la jeune Princesse pour y faire le deüil de la Ducheſſe de Nemours ſa mere: & dans ce temps-là, les Religieuſes entre les mains deſquelles elle avoit été miſe la tournerent de tant de manieres, & lui inſinuerent ſi fortement que le Prince de Lorraine étoit un Prince, qui avec toutes ſes grandes qualitez, n'avoit qu'une fortune mediocre, qu'elle ſe laiſſa enfin ſeduire, & promit qu'elle étoit diſpoſée à faire tout ce que le Roi voudroit.

Il y avoit ſi peu de temps que le Duc de Savoye avoit perdu Mademoiſelle de Valois ſa premiere femme, fille de Gaſton de France Duc d'Orleans, qu'il faiſoit quelque difficulté d'epouſer ſi-tôt Mademoiſelle de Nemours : mais on lui fit comprendre que c'étoient des delicateſſes qui ne devoient pas entrer dans le cœur des Princes. La plus grande difficulté ne fut pas auſſi celle-là. Comme Mademoiſelle de Nemours étoit mariée avec le Prince de Lorraine, Son Alteſſe Royale ne pouvoit épouſer cette Princeſſe, qu'il n'eût auparavant une diſpenſe de Rome & le Pape la refuſoit ; s'étoit Alexandre VII.

Le Roi fit remontrer à ce Pontife que le

mariage n'ayant pas été consommé, Mademoiselle de Nemours en pouvoit être legitimement dechargée. Le Prince de Lorraine de son côté faisoit faire des remontrances toutes opposées à celles du Roi. Chacun alleguoit les raisons qui leur pouvoient être les plus favnrable; & que les Casuistes leur suggeroient. Alexandre VII. tout grand politique qu'il étoit, étoit pourtant bien embarrassé. Il voyoit bien que de quelque maniere qu'il s'y prit, il ne pouvoit pas contenter les deux Parties. Cependant comme il ne pouvoit pas se dispenser de connoître de cette affaire, il la commit au Nonce qu'il avoit en France & à l'Archevêque de Paris. Mais ces Commissaires ayant paru suspects au Prince de Lorraine, le Prince les recusa sans balancer. demandant que le procez fut vuidé à Rome & que le Pape le jugeât lui-même.

Le Roi étoit bien persuadé que cette affaire, toute épineuse qu'elle étoit, se termineroit à sa satisfaction: mais comme il apprehendoit les longueurs, il fit, pour abreger chemin, presenter une Requête au Pape par Mademoiselle de Nemours. Cette Princesse qu'on avoit gagnée & à qui on faisoit dire tout ce qu'on vouloit,

protestoit, qu'elle n'avoit jamais consenti dans son cœur à son mariage avec le Prince Charles de Lorraine, & que si elle avoit témoigné l'avoir fait elle y avoit été violentée par la Duchesse de Nemours sa mere. Elle ajoûtoit, que d'un autre côté, il paroissoit invinciblement que le Prince lui-même n'y avoit donné qu'un consentement imparfait, puis qu'il n'avoit envoyé la ratification de ce mariage, que tres long-temps aprés que le Duc François son Pere l'avoit épousée en son nom, que quand cela ne suffiroit pas pour faire voir, que le Prince ne s'oppiniâtroit dans cette conjoncture à vouloir conclurre leur mariage que par un pur effet de politique, & qu'il ne l'aimoit pas veritablement; elle n'avoit à alleguer que le procedé injurieux du Prince qui avoit été à Paris, sans la voir; & qu'enfin puis qu'il êtoit de notorieté publique que le Prince Charles n'avoit nul panchant pour elle, comme elle, de son côté, n'avoit nul panchant pour le Prince Charles, elle supplioit tres-humblement celui qui avoit seul le pouvoir de la délier, d'avoir égard à sa remontrance.

Dans le temps que cette Requête fut presentée, le Pape étoit tout à fait broüil-

lé avec le Roi de France, à cauſe de l'inſulte qui avoit été faite à Rome au Duc de Crequi ſon Ambaſſadeur Extraordinaire Des Soldats Corſes, qui ſont gens qui ſervent à la garde de Rome, & à eſcorter les Sbyres, dans la Ville aux executions de Juſtice, ayant eu querelle contre deux ou trois François de la ſuite de l'Ambaſſadeur, ces François ſe deffendirent ſi bien, qu'ils les repouſſerent & en bleſſerent quelques-uns. Les Corſes qui effectivement avoient été inſultez par les François ne penſant qu'à ſe vanger, donnerent au même temps l'allarme à toutes leurs Compagnies qui étoient compoſées de quatre cens hommes : & ces Compagnies ne furent pas plûtôt aſſemblées, qu'elles marcherent en armes vers le Palais de l'Ambaſſadeurs Drapaux déploiez & Tambour battant, comme s'il euſſent été en pleine Guerre. Le Duc de Crequi entendant le bruit que faiſoient les Corſes, parut d'abord ſur un Balcon dans le deſſein de les appaiſer, mais on ne lui répondit qu'à coups de mouſquet & de carabine : & ayant trouvé la Ducheſſe de Crequi par la Ville, ils tirerent pluſieurs coups dans ſon Carroſſe, & tuerent même un de ſes Pages qui tenoit la main ſur

une portiere. Ils exercerent plusieurs autres violences de cette nature qu'il seroit trop long de rapporter. Si bien que le Duc de Crequi ne se voyant pas assuré dans Rome, en sortit sans rien dire, avec la Duchesse sa femme & une partie de ses Domestiques ; & se retira à Florence.

Le Roi fut si outré de l'offence qu'il avoit reçûë en la personne de son Ambassadeur, qu'il déclara, au même tems la Guerre au Pape ; envoya des Troupes en Italie, & se saisit du Comte d'Avignon.

Alexandre VII. qui apprehenda les suites de cette Guerre, fit connoître au Roi, qu'il n'avoit eu aucune part à l'action des Corses ; qu'il étoit prêt à faire punir les coupable, & à donner satisfaction à son Ambassadeur, pourvû qu'il commandât à ses Troupes de se retirer & qu'il lui restituât les Terres qu'il lui avoient prises. Mais le Roi ne voulut entendre parler d'aucun accommodement que de celuy qui dépendroit de son bon plaisirs?

Le Pape fit tous ses éforts pour obliger les Princes Catholiques à se ligüer avec lui. Mais aucun Prince n'ayant voulu donner là dedans, il se vit forcé de faire tout ceque le Roi voulut, & consen-

tit à un accommodement qui fera éternellement la honte du Siége de Rome. Car il fut obligé non seulement de désavoüer d'une maniere flêtrissante ce qu'avoient fait les Corses ; mais son frere Dom Mario fut contraint de sortir de Rome ; les Corses furent bannis à perpetuité de la Ville ; le Cardinal Patron fut envoyé Légat à Paris pour demander pardon au Roi, le Cardinal Impérial, qui étoit Gouverneur de Rome en fut banni, il fut même forcé de se déclarer coupable, & de s'aller remettre à la discretion de la France ; & on éleva un Pyramide vis à vis le Corps de Garde des Corses, où fut gravée en lettres d'or une Inscription, où on lisoit la satisfaction que le Roi avoit exigée, & à laquelle on s'étoit soûmis. Il est vrai que quelque temps aprés, cette Pyramide fut abattuë.

Quelque ignominieux qu'eût été cet accommodement pour le Pape, ce Pontife fut neanmoins si content de ce que le Roi de France n'avoit pas été le brûler dans Rome comme il l'en avoit menacé qu'il n'avoit garde de se broüiller encore avec lui, de peur que pis ne lui arriva : le danger où il s'étoit vû avoit été trop grand pour s'exposer à un nouveau. Non con-

tent de garder des mesures avec la France il crut qu'il lui devoit faire connoître qu'il étoit toûjours disposé à embrasser ses interêts Si bien qu'il n'eût pas plûtôt lû la Requête de Mademoisele de Nemours, qu'il remit cette Princesse dans la liberté de se marier avec Son Alteſſe Royale de Savoye.

Le Duc de Lorraine fut sollicité d'envoyer à Rome, avant que Mademoiselle de Nemours fût arrivée en Piémon, pour remontrer au Pape, qu'il n'avoit pû donner la dispense qu'il avoit donnée, sans avoir auparavant communiqué la Requête de Mademoiselle de Nemours au Prince son neveu : mais le Duc ne le voulut point faire. Il consentit seulement que le Duc François y envoiat un de ses Gentilhommes, ce qui ne servit neanmoins de rien : car ce Gentilhomme étoit à peine arrivé à Rome qu'il aprit que le mariage avoit été consommé *. De sorte que toute la satisfaction qu'il reçût du Pape fut qu'il étoit marri de n'avoir pas été plûtôt informé de ses raisons, que ce qui étoit dit étoit dit, & qu'il n'y avoit plus de remede.

Comme l'Empereur étoit en Paix avec tous les Princes de l'Europe & avec le

* *Cela arriva en* 1664.

Turc, le Prince de Lorraine fut obligé, pendant quelques années de passer ses jours à Vienne dans l'inaction, tandis que le Comte de Vaudemont & le Prince de Lisbonne evoient occasion de se signaler tous les jours dans la Guerre que le Duc de Lorraine avoit avec l'Electeur Palatin & qui dura jusqu'à l'année 1666. Mais il tâcha de profiter de ce tems pour mettre ordre à ses affaires, ou pour s'établir une fortune qui le pût dédommager de la perte des Etats de Lorraine & de Bar, au cas que Charles IV. fût toûjours dans l'intention de le traverser, ou qu'il ne fut pas assez fort pour s'opposer au Roi de France.

Dés qu'on eut apris à Vienne le mariage du Duc de Savoye avec Mademoiselle de Nemours, tout le monde crut que le Prince Charles s'attacheroit à la sœur de l'Empereur, qui étoit une Princesse tresbien faite ; c'étoit la Princesse Eleonore-Marie: & que Sa Majesté Imperiale seroit bien aise de cet attachement : cette Alliance n'étant pas à mepriser, à cause des grands avantages qu'elle en pourroit tirer contre la France si le Prince Charles étoit Maître un jour des Etats du Duc de Lorraine. Mais on ne vit pas que ce Prin-

ce s'empressât fort pour rendre sensible cette jeune Princesse. Il étoit si rebuté du peu de succés qu'il avoit eu dans ses premiere inclinations, & d'ailleurs, il étoit si occupé du soin de ses affaires & de sa fortune ; qu'il ne s'étoit jamais apperçû que la Princesse Eleonore eût autant de charmes qu'elle en avoit. Comme il ne faisoit rien que par raport à son retablissement dans la succession des Etats du Duc son oncle, & dans la vûë de s'insinuer de plus en plus dans l'esprit de l'Empereur, duquel dépendoit uniquement son élevation dans la triste conjoncture où il se trouvoit ; il s'attacha à l'Imperatrice Doüairiére *, à laquelle il fit sa Cour avec beaucoup d'assiduité, parce que cette Princesse avoit un ascendant inconcevable sur l'Esprit de l'Empereur son fils.

Anne d'Autriche mere de Loüis XIV. mourut, § à peu prés, dans ce temps. Le

* *C'étoit Eleonor de Gonzague fille de Charles Duc de Mantouë ; troisiéme femme de Ferdinand III. & Mere de la Princesse Eleonore Marie.*

§ *Elle mourut au Louvre à Paris le 20. de Janvier 1666 âgée de 64. ans. Comme elle étoit fille de Roi sœur de Roi & épouse & mere de Roi, on fit mettre cette Epitaphe sur son tombeau :*

Et soror & conjux, & Mater nataque Regum.
Nulla unquam tantot Sanguine digna fuit.

Prince de Lorraine perdit beaucoup car c'étoit une Princesse qui l'avoit toûjours affectionné.

Le Duc de Lorraine Charles IV. dont on peut dire que la vie n'a été qu'un combat perpetuel, fut obligé, aprés la Paix qui fut faite entre lui & l'Electeur Palatin en 1666. de prendre de nouveau les armes contre cet Electeur. La France avoit signé dans ce temps là, la Paix conclue à Aix la Chapelle : & comme elle n'étoit plus en Guerre avec l'Espagne & qu'elle avoit même licencié une partie de ses Troupes, elle voulut que le Duc suivit son exemple.

Le Duc de Lorraine qui avoit tous les jours des avis, que l'Electeur Palatin assembloit les siennes, & qu'il formoit quelque dessein sur les Places Frontiéres, fit connoître au Roi le danger où il s'exposoit, s'il n'avoit plus d'Armée sur pied. Mais le Roi lui ayant fait proteſter, & lui ayant même donné sa parole que l'Electeur Palatin n'avoit aucune pensée de le troubler, il se détermina à congédier ses Troupes. Il le fit pourtant d'une telle maniere, qu'il ne lui étoit pas difficile de les rassembler, si la necessité le demandoit.

Les avis que le Duc de Lorraine avoit

eus que l'Electeur Palâtin avoit en vûë quelque entrepriſe, ne ſe trouverent que trop veritable. A peine eut-il donné congé à ſes Troupes, qu'il apprit que l'Electeur avoit aſſiegé & pris les Châteaux de Landſtoulle & d'Honec, & fait priſonniers le Commandant du Regiment du Prince de Vaudemont & quelques autres Officiers, qui ſ repoſant ſur l'aſſurance qu'on leur avoit donnée que l'Electeur ne remueroit point, ſe trouverent preſque ſans défenſe.

Le Duc n'eut pas pluſtôt reçût cette nouvelle, qu'il ramaſſa une grande partie de ſes Troupes, & les ayant raſſemblées en un Corps, il en donna le commandement au Prince de Liſlebonne, & ordonna au Prince de Vaudemont de l'accompagner avec ſon Regiment de Cavalerie.

Quoique l'Armée Lorraine ne fût pas, à beaucoup prés, ſi forte que celle de l'Electeur Palatin, elle ne laiſſa pas d'entrer dans le Palatinat : & apres pluſieurs eſcarmouches, les Princes de Liſlebonne & de Vaudemont s'étant allé poſter en preſence du Camp des ennemis il ſe donna un combat, où une partie de l'Armée de l'Electeur fut taillée en piéces, & l'autre entierement miſe en deroute.

Quelque pleine qu'eût été cette Victoire, le Duc n'en pût pas pourtant profiter. L'Electeur, aprés un desavantage auquel il ne s'étoit pas attendu, apprehendant pour son Païs, eut recours à la Protection du Roi de France. Il le fit prier par le Resident qu'il avoit à Paris, d'employer son autorité & sa puissance pour mettre fin à une Guerre qu'il ne pouvoit pas soutenir: & le Roi qui ne demandoit que des pretextes pour mortifier le Duc de Lorraine, & qui eût souhaité d'ailleurs qu'il eût fait quelque difficulté de faire ce qu'il lui demandoit, afin de luy declarer la Guerre & s'emparer de ses Etats. lui fit dire qu'il pretendoit qu'il licenciât incessamment ses Troupes. Lui faisant entendre que son Armée lui donnoit de l'ombrage, & qu'il faloit absolument qu'il se determinât à mettre bas les armes, conformement au Traité general de la Paix, qui lui ôtoit la liberté d'armer, & ne lui donnoit que celle de retenir les Compagnies de ses Gardes & de ses Chevaux-Legers, luy promettant neanmoins sa Protection contre l'Electeur Palatin, au cas qu'il ne desarmât point de son côté, & qu'il voulut faire quelque entrepriſe.

Le Duc qui avoit de la peine à se resou-

dre à faire ce que le Roi exigeoit de lui, répondit d'abord assez fierement que le Roi de France n'étoit pas son maître ; qu'il avoit des Troupes pour se défendre contre les insultes de ses ennemis;& que si on vouloit le contraindre, il y avoit des Princes dans l'Europe, dont il seroit appuyé infailliblement. Mais celui qui lui avoit parlé de la part du Roi lui ayant fait comprendre, que le Maréchal de Crequi étoit déja sur les Frontieres de ses Etat, & qu'il avoit ordre, en cas de refus, de s'avancer avec dix mille hommes ; le Duc fut si épouvanté de cette menace, qu'il crut que le meilleur parti qu'il avoit à prendre étoit celui de licencier ses Troupes.

Cette resolutiõ étant prise, le Duc commença à l'executer. Mais soit qu'il n'y procedât pas de la maniere qu'on le souhaitoit, ou que le Marêchal de Crequi, qui avoit été envoyé en Lorraine avec quelques Commissaires pour voir le licenciement de ces Troupes, fut fâché de voir que cette Guerre fut si-tôt finie & fit naître des sopçons exprés;on surprit les villes du Pont à Mousson, de S. Michel & quelques autres dans le temps même que le Prince de Vaudemont entroit dans une

de ces Places, pour aller trouver le Maréchal de Crequi de la part du Duc & achever avec lui ce qui restoit à faire pour satisfaire entierement le Roi. Il est vrai que le Duc s'étant plaint des violences du Maréchal ; le Roi, pour faire voir, qu'il n'avoit eu en vûë que le repos public & non pas l'invasion des Etats du Duc de Lorraine, fit retirer les garnisons que le Maréchal de Crequi avoit jettées dans les Places dont il s'étoit rendu maître, & toutes les autres Troupes qu'il avoit dans les Etats du Duc. Si bien que la Lorraine, dés ce moment là commença à joüir d'une tranquilité dont elle n'avoit pas joüi, il y avoit plus de trente-cinq ans : mais cette tranquilité fut de si peu de durée, qu'on n'eût pas le temps de s'en appercevoir.

Tandis que ces choses se passoient en Lorraine, les troubles de Hongrie commencerent. Il se forma d'abord une conspiration contre la vie de l'Empereur, où le Prince Charles eût eu une destinée bien triste, si les Conjurez eussent réüssi dans leur dessein. Je ne ferai pas ici mention de l'origine de ces troubles, parce que c'est une chose que personne ne peut ignorer. Je dirai seulement que

le Comte de Serin, qui jusques alors avoit été dans les interêts de Sa Majesté Imperiale, se rangea secrettement du parti des Mécontens, & que quelque temps aprés, le Comte François Nadasti fit la même chose, au sujet d'une Charge de Palatin que l'Empereur lui avoit refusée.

Ces deux Comtes, que leur fureur aveugla dans cette occasion, croyant que ce n'étoit pas assez de prendre les armes contre l'Empereur, formerent le dessein de s'en défaire : & pour venir plus aisement à leurs fins, ils dissimulerent si bien leur ressentiment, que personne ne s'apperçût qu'ils eussent la moindre intelligence avec les Mécontens de Hongrie.

Le Comte de Serin, sur tout, étoit si peu sopçonné de Sa Majesté Imperiale, qu'elle lui avoit confié le soin de faire fortifier les Places Frontieres : & ce fut dans le temps, que faignant d'étre occupé entierement à faire avancer les Travaux sur lesquels l'Empereur l'avoit commis, il resolut conjointement avec le Comte Nadasti d'attenter à la vie de ce Prince, qui devoit aller au devant de l'Imperatrice son Epouse, qu'on lui

amenoit d'Eſpagne * Pour cet effet, ils avoient fait deſſein de faire poſter cinq cens hommes dans un endroit, où ils ſçavoient que l'Empereur devoit paſſer en poſte, accompagné ſeulement du Grand-Maître de ſa Maiſon & de dix ou douze Gentilhommes, & le Commandant de ſes Troupes s'étoit engagé de poignader lui même l'Empereur. Mais les Conjurez ne furent pas aſſez diligens car l'Empereur ſe rendit auprés de l'Imperatrice, avant qu'ils fuſſent arrivez au rendez-vous.

Comme il étoit aſſez difficile de faire réüſſir un projet ſi horrible, le Comte Nadaſti tenta aprés cela une infinité de moyens qui furent toûjours ſans effet. Mais enfin, ayant gagné un charpentier qui travailloit à un nouvel Appartement que l'Empereur faiſoit faire dans ſon Palais, pour loger l'Imperatrice Doüairiére, ce charpentier mit le feu au Palais. Cependant, quoi que l'Empereur fut ſorti au mé-

* *Leopold I. epouſa le 25. d Avril 1666. Marguerite-Marie Thereſe, fille de Philippe IV. Roi d'Eſpagne. Il prit une ſeconde Alliance avec Claude Felicité d'Autriche d'Inſpruk en 1673. Et ſur la fin de la même année, il ſe maria en troiſieme nôces avec la Princeſſe Palatine de Neubourg, Eleonore-Marie Thereſe fille de l'Electeur Palatin dernier mort.*

me-temps de la Ville, comme Nadasti l'avoit bien prevû, ceux qu'il avoit postez pour se saisir de sa personne, ou pour le faire assassiner n'eurent pas assez de resolution pour executer ses ordres barbares. Nadasti ne se rebuta pas neanmoins : & croyant de faire mieux réüssir son entreprise par le poison que par le fer, il invita quelque temps aprés l'Empereur & l'Imperatrice, les Princesses Imperiales & le Prince Charles, à prendre le divertissement de la pêche à Puttendorff, qui étoit une Place qui lui appartenoit. Il leur fit un festin magnifique, & il ne tint pas à lui qu'on ne servit un paté empoisonné qu'il avoit fait faire. Mais la Comtesse sa femme s'étant apperçûë de son dessein, elle en fit servir un à peu prés semblable à celui qu'il avoit preparé, ce qui lui rompit ses mesures, & sauva la vie à l'Empereur, & à tous les conviez. La plûpart des choses dont je viens de parler se passerent l'an 1668. & 1669. Ce fut en ce temps que le Duc de Lorraine fit le mariage du Prince de Vaudemont avec Mademoiselle d'Elbœuf, Anne-Elisabeth de Lorraine, Princesse douée de beaucoup d'esprit, & d'une beauté distinguée.

Le Roi de Pologne Casimir V. s'étoit

déja démis de sa Couronne, pour passer le reste de ses jours en repos. Comme le Royaume de Pologne est Electif; les Polonois afin d'ôter tout sujet de jalousie & de Guerre civile entre ceux des Grands du Royaume qui eussent pû pretendre à la Royauté, avoient accoûtumé de n'élire que des Princes étrangers.

Le Duc de Neubourg * & le Prince de Condé avoient pensé d'abord à se faire élire, & ils avoient chacun un parti considerable dans le Royaume. Le Prince de Lorraine qui eut la méme pensée fit agir Sa Majesté Imperiale, & ce fut alors qu'il reconnut que l'Imperatrice Doüairiere étoit absolument dans ses interêts, car il n'y eût rien que cette Princesse ne mit en usage, pour faire qu'il l'emportât sur ses Concurrens, son dessein & celui de l'Empereur etoit de le marier avec la Princesse Eleonore-Marie.

Cependant, comme il s'agissoit de faire une dépense extraordinaire, car ces sortes d'Election ne se font qu'à force d'argent, & que le Prince n'avoit que la

* *C'est l'Electeur Palatin dernier mort, Philippe Guillaume, decedé à Vienne le 2. de Septembre 1690. dans sa soixante & quinzieme année.*

pension que lui faisoit l'Empereur & l'Imperatrice Doüairiere, le Duc de Lorraine fit connoître au Duc François, qu'il forniroit tout l'argent qui seroit necessaire pour faire réüssir cette entreprise, pourvû qu'il voulut signer le Contract de mariage du Prince de Vaudemont & le faire signer au Prince Charles.

Le mariage de ce Prince avoit été celebre avec tant de pompe, & avec des ceremonies si magnifiques, que le Duc François ne douta point que le Duc son frere n'eût toûjours en vûë de le faire regner aprés sa mort, au préjudice du Prince son fils. Les nôces s'en firent à Bar. Aprés quoi, le Prince de Vaudemont & la Princesse son Epouse ayant été conduit à Nanci, on leur fit une Entrée aussi éclatante, que si le Duc se fût marié lui-même. Jamais le Duc de Lorraine n'avoit fait paroître tant de joye, qu'il en fit paroître dans cette occasion. Outre les honneurs extraordinaires qu'il fit rendre à la nouvelle Epouse, il voulut que la Princesse de Lisle-bonne marchât aprés elle, quoi qu'elle fut niece du Prince son Epoux: & pour ce qui regarde les avantages qu'il fit au Prince son Fils, il lui accordoit en Souveraineté, une portion fort

considerable de ses Etats.

Toutes ces consideration avoient fait que le Duc François avoit toûjours refusé de signer le mariage du Prince de Vaudemont. Mais le secours que le Duc de Lorraine offroit de donner au Prince Charles, & qu'il lui donna effectivement pour le faire parvenir à la Couronne de Pologne, firent que le Duc François & le Prince Charles signerent non seulement ce mariage, mais encore un Traité particulier, en vertu duquel le Prince de Vaudemont entra en possession, au même temps, des principales Terres qui lui avoient été accordées.

Cependant, quelques mesures qu'eût pris l'Empereur, & quelque somme considerable d'argent qu'eût fourni le Duc de Lorraine pour faire réüssir l'Election du Prince son neveu, il fut impossible à ce Prince de pouvoir parvenir à son but. Car comme le Duc de Neubourg & le Prince de Condé, avoient chacun un parti dans le Royaume aussi bien que lui; les Polonois ayant aprehendé qu'aucun des Concurrens ne cederoit que par la force des armes, & à celui qui seroit élû, comme ils s'en étoient expliquez ouvertement; ils jetterent les yeux sur un Prince de leur

Nation pour éviter une Guerre civile; ce fut Michel Koribat Vviesnovviski, qui fut couronné le 29. de Septembre 1669.

Le déplaisir qu'eût le Prince Charles de n'avoir pû parvenir à être Roi de Pologne fut suivi d'un autre qu'il ne ressentit pas avec moins de douleur. Ce fut la mort du Duc François son pere, arrivée le 27. de Janvier de l'année 1670. & qui fut comme le presage des derniers malheur qui arriverent à sa Maison. Car cette même année le Roi de France chassa Charles IV. de ses Etats, & le contraignit d'aller chercher chez les Princes étrangers un azile, qu'il eut même toutes les peines du monde à trouver. Il est vrai qu'on peut dire, que ce Prince s'attira ce dernier revers : car n'ayant pû obtenir sur soi de garder des mesures avec la France, il fournit tant de pretexte à Louïs XIV que ce Monarque crut qu'il pouvoit le dépoüillez de ces Duchez & de s'en rendre Maître, sans qu'aucun Prince de l'Europe pût trouver à redire à sa conduite. J'avouë que le Duc de Lorraine étoit malheureux d'être toûjours obligé de recevoir les loix du Roi de France, lui qui avoit accoûtumé de dire, qu'étant Souverain, il ne dépendoit que de Dieu & de son épée:

Mais dans l'état où étoient les affaires, le Roi de France le pouvant mortifier dans toutes sortes d'occasions, il étoit de la prudence de s'accommoder au temps, & de dissimuler avec un Prince qu'il avoit si fort à redouter. Cependant, comme s'il eût eu assez de forces pour lui resister & s'opposer à ses entreprises, il se mit si peu en peine de le menager, qu'on eut dit qu'il n'avoit en vûë que de travailler à lui déplaire & lui fournir une occasion de se rendre Maître de son Païs.

Le grand desir qu'il avoit d'avoir une Armée sur pied fit que contre ses propres interêts il leva des Troupes à la premiere occasion qui se presenta. Les troubles de Hongrie dont j'ai parlé étant survenus, lui en fournirent une, qu'il ne laissa pas échaper, quoi qu'il vit bien qu'il choquoit en cela directement le Roi de France, qui l'avoit obligé à desarmer, sous pretexte que son armement lui avoit donné de l'ombrage ; & que cela étoit contraire aux Articles de Paix qu'il avoit signez. Mais comme pour contenter sa passion il se couvroit du pretexte de vouloir secourir l'Empereur, il fit faire plusieurs levées : & pour faire voir qu'il n'avoit uniquement en vûë que de don-

ner du secours à Sa Majesté Imperiale, il envoya le Prince de Vaudemont à Vienne avec six mille hommes.

Lorsque le Prince de Vaudemont arriva à la Cour de l'Empereur, on s'étoit déja saisi des principaux Chefs de la Conspiration, & comme l'Empereur n'avoit besoin d'aucun secours étranger, à cause que les principales Villes qui s'étoient revoltées avoit demandé grace & que le Turc ne remuoit point, il remercia le Duc de Lorraine, comme il avoit remercié tous les autres Princes qui lui avoient offert du secours. Si bien que le Prince de Vaudemont fut obligé de se retirer auprés du Duc, avec les Troupes qu'il avoit amenées à Vienne, aprés avoir fait tous les efforts possibles pour obliger le Prince Charles à consentir qu'il l'accompagnât en Hongrie, où il devoit aller prendre possession de la Charge de General de la Cavalerie que l'Empereur venoit de lui donner.

Il s'étoit fait, vers la fin de l'année 1668. une Ligue entre l'Angleterre, la Suede & la Hollande qu'on appella la triple Alliance: les Hollandois voulant par le moyen de cette Ligue arrêter le progrés de la France, qui avoit déja fait dans les

Païs-Bas, plusieurs conquêtes qui donnoient de l'ombrage à toute l'Europe, & principalement aux Etats Generaux.

Dans le temps que le Prince de Vaudemont étoit à Vienne, le Duc de Lorraine envoya un de ses Maîtres des Requêtes en Hollande, ce qui fit conjecturer à tout le monde & à la France particulierement, qu'il avoit dessein dans la triple Alliance; en effet, elle s'en plaignit. Mais ce qui acheva de gâter tout, fut que le Roi de son autorité ayant fait établir des Bureaux dans toutes les Frontiéres de la Lorraine, & dans la Lorraine, même au sujet de quelque affaire qui étoit survenuë entre le Duc & l'Intendant pour le Roi dans le Païs Messin; le Duc ordonna qu'on abatit les Poteaux sur lesquels on avoit élevé les Armes de France. Et comme les ordres du Duc ne furent executez que trop ponctuellement; cela irrita si fort le Roi, qui ne demandoit qu'un pretexte de cette nature, qu'il resolut, dés ce moment-là; non seulement de se rendre Maître des Etats de ce Prince, mais de se saisir même de sa personne.

Le Roi avoit déja plusieurs Troupes sur la Frontieres de Champagne & du Païs

Païs Messin, lesquelles il faisoit semblant de tenir-là, pour les employer contre la Hollande. Ce fut de ces Troupes dont il se servit pour tâcher de surprendre le Duc à Nanci. Le Marquis de Fourille fut employez pour executer cette entrepriſe. Et comme ce Marquis avoit ordre de prendre toutes les meſures poſſibles, pour ne manquer pas ſon coup ; il s'alla poſter une nuit avec quelque Cavalerie & quelques Dragons, dans un bois qui n'eſt qu'à un demi-quart de lieuë de Nanci, croyant que le lendemain à la pointe du jour il pourroit entrer dans la Ville, avant que le Duc fut levé. Pour abreger, le Duc de Lorraine eut moyen d'éviter cette ſurpriſe.

Le Marquis qui ne ſçavoit point que le Duc eut été averti qu'on avoit deſſein de le ſurprendre, ſe ſaiſit d'abord des portes du Palais, leſquelles il fit rompre à coups de hache, pour faire plûtôt ſa capture. Les Princeſſes de Vaudemont & de Liſlebonneſe firent voir ſur un Balcõ, pour tâcher d'empêcher cette violence. Mais le Marquis fit toûjours chemin. Il entra dans le Palais comme un furieux, & aprés avoir fait foüiller dãs tous les apartemens, il fut ſi deſeſperé de n'avoir pas réüſſi dans ſon

dessein, & de n'y trouver pas le Duc, qu'il y fit loger tous les chevaux de sa Cavelerie

Peu de tems aprés cette premiere expedition, le Maréchal de Crequi entra dens la Lorraine avec un Corps d'Armée considerable, où il exerça des hostitilité inouïes, n'y ayant pas jusqu'aux moindres maisons de plaisance qu'il ne fit brûler ou saccager entierement. Il ne fut pas plûtôt à Nanci qu'il fit piller le Palais du Duc, & emporter à Mets tous les meubles tous les papiers & toutes les armes qui s'y trouverent. Il n'eut pas de la peine à se rendre maître des petites Places, lesquelles il fit en même tems démanteler, & pour Chate & Espinal & les autres, où le Duc avoit jetté tout ce qu'il avoit pû avoir de Troupes; le Marêchal les ayant faites assiéger, elles se rendirent au même temps, ces Places n'étant pas assez fortes pour resister à une Armée de plus de vingt-cinq mille hommes.

Le Duc qui se vit dépoüillé de tous ses Etats; & qui ne sçavoit où s'arrêter parce que tout le monde apprehendoit de se brüiller avec la France, écrivit à presque tous les Princes de l'Europe, pour les solliciter à porter le Roi à lui restituer son Païs. Mais ce Monarque fut toûjours in-

flexible & il l'a été jusques ici, quoi qu'il eût protesté, par une lettre qu'il écrivit, dans ce temps-là, à la Diette de Ratisbonne; *qu'il n'avoit jamais eu aucun intention de profiter en rien de la dépoüille du Duc de Lorraine.* Car quoi qu'il ait donné quelquefois les mains au rétablissement de ce Duc ou du Prince Charles son neveu, ç'a été toûjours sous des conditions si dures qu'ils ont mieux aimé l'un & l'autre se voir privez de leurs Etats, pendant toute leur vie, que de les racheter à ce prix.

Le Prince Charles fut fort étonné d'apprendre la condition déplorable où étoit reduit le Duc de Lorraine. Mais sur tout, lorsqu'il vint à faire reflexion, qu'il étoit encore dans l'impuissance d'aller vanger les sanglans outrages que sa maison venoit de recevoir; cette pensée l'accabla si fort, qu'il ne pouvoit point se consoler. Cependant, comme c'étoit un mal sans remede il tâcha de dissimuler son ressentiment & son desespoir, se flatant, que si l'Empereur pouvoit venir un jour à bout de reduire tout à fait les Mécontens, & qu'il tournât ses armes contre la France, il pourroit se dédommager, & faire repentir Louïs XIV. de ne s'être pas contenté

d'avoir dépoüillé un ſouverain de tous ſes Etats, mais de lui avoit fait eſſuyer des indignitez auſſi grandes, que s'il eût chaſſé un Uſurpateur, ou le dernier de tous les hommes.

C'eſt de ces eſperances que le Prince de Lorraine ſe repaiſſoit, n'ayant pas de meilleur parti à prendre dans la conjoncture des affaires. Et il eſt bien certain qu'il ſe fut vangé, ſi les troubles de Hongrie euſſent pû étre aſſoupis entierement: car le deſſein de la Maiſon d'Autriche étoit de s'oppoſer aux progrés de la France, qui commençoit, depuis quelque temps, à donner de l'ombrage à tous ſes voiſins.

Tout ſembloit étre diſpoſé à ſeconder les vœux de Sa Majeſté Imperiale elle avoit dêcouvert la conſpiration qui avoit été traimée contre ſa perſonne. Le Prince François Ragotszki, qui étoit un des principaux Chefs des Mécontens s'étoit remis ſous ſon obeïſſance, & avoit congedié ſes Troupes Tous les troubles étoient appaiſez. Mais comme c'étoit le deſtin de l'Empereur d'avoir à ſoûtenir une guerre, qui aprés l'avoir reduit à deux doigts de ſa ruine pour ainſi dire, le devoit rendre le plus glorieux de tous les Princes de ſon ſiécle; il garda ſi peu de

mesures avec les Hongrois, qu'on se sosleva de nouveau en Hongrie, & les derniers Troubles de ce Royaume furent incomparablement plus grands que n'avoient été les premiers. Voici quelle fut l'origine de ces nouveaux desordres, qui ont fait repandre tant de sang pendant vingt année ; qui ont reduit l'Empire Ottoman à la derniere extremité, & qui ont été l'unique cause de tant de calamitez & de tant de miseres sous lesquelles gemit encore une partie de l'Allemagne.

Lorsque l'Empereur eut formé le dessein de reduire les Mecontens de Hongrie, aprés la découverte de la conspiration dont il a été déja parlé, il envoya des Troupes dans ce Royaume qui y firent une infinité de ravages. Les Hôgrois qui n'avoient point trempé dans cette conspiration, voyant que les troubles avoient été entierement appaisez, depuis que le Prince Ragotszki avoit quitté les armes, crurent que Sa Majesté Imperiale delivreroit leurs Païs de ces Troupe, qui achevoient de les desoler : mais elle n'en fit rien neanmoins. On eut beau se plaindre, qu'on envelopoit les innocens avec les coupables ; & que ces Troupes Allemãdes, sans considerer qu'elles n'étoient

plus en Pays ennemi, ne laissoient pas d'y faire les mêmes desordres qu'elles y avoient fait, quelque mois auparavant ? l'Empereur ne voulu écouter aucune plainte. Au contraire, le General Sphork qui commandoit l'Armée Impériale se voyant fortifié d'un Corps considerable qui lui avoit été amené de Boheme, entra dans le cœur du Païs ; son Infanterie étant commandée par le Marquis de Bade Gouverneur de Varadin & sa Cavalerie par le Prince Charles.

Je n'entrerai pas dans un plus long détail. Je dirai seulement que les Hongrois qui ne s'attendoient pas à voir dans leur Pays une Armée, en un temps où il n'y avoit plus d'ennemis à combattre, en furent si épouvantez, qu'ils resolurent de reprendre les armes, pour s'opposer aux desseins de l'Empereur : ce qui fut executé, en même temps, dans tous les endroits où ils crûrent être les plus forts.

Comme l'Armée de l'Empereur étoit nombreuse, les Mécontens furent pressez vigoureusement. Le General Sphork se saisit d'abord de tous les passages pour les empêcher de se retirer chez les Etrangers : & s'étant avancé avec quinze Regimens vers les principales Places; pour

y mettre des Garnisons, il ne se fut pas plûtôt presenté que ses Places lui ouvrirent les portes. Il n'y eut que Muran qui fit quelque resistance. Mais le Prince de Lorraine s'en étant approché avec un gros détachement de Cavalerie & d'Infanterie & s'étant saisit d'abord d'une hauteur qui commandoit la Ville, où il se fortifia, il fit sommer la Comtesse Vesselini qui étoit Maîtresse de la Place, d'avoir à se rendre ; la menaçant de ne faire aucun quartier à personne, s'il s'en rendoit Maître par force. La Comtesse qui étoit dans cette Ville avec un nombre assez considerables de Mécontens qui s'y étoient refugiez, fit mine de vouloir resister. Mais enfin, considerant que sa resistance seroit inutile, puisque le Prince de Lorraine étoit Maître de ce poste, elle se resolut à capituler Si bien que toutes les Places ayant été fournies de Garnisons, le General Spork & le Prince de Lorraine voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire en Hongrie, se retirerent à la Cour de Vienne pour rendre compte à l'Empereur de leur Expedition.

L'an 1672. le Roi de France déclara la Guerre aux Provinces Unies, & se rendit Maître dans un mois de trente-deux Vil-

les, qui étoient toutes capables de défe nſe. Ces Provinces étoient diviſées dans ce temps là par deux ou trois partis : & comme la France qui ſe prévaut de tout, fomentoit ſous main ces diviſions, ce n'eſt pas une choſe fort extraordinaire qu'elle fit en ſi peu de temps des conquêtes ſi conſidérables, outre qu'il y a apparence que quelque parti trahiſoit De quelque maniere pourtant que ſoit la choſe, l'Armée Françoiſe n'arrivoit pas plûtôt devant une Place, qu'elle en trouvoit les portes ouvertes, ou du moins on ne tardoit pas long temps à les ouvrir. Les François qui firent cette Campagne diſent qu'ils voyageoient plûtôt dans les Villes, qu'ils ne les aſſiegeoient, & que s'ils n'euſſent trouvé quelque reſiſtance à Nimegue, ils ne ſe ſeroient preſque pas apperçûs qu'ils euſſent à la Guerre. Le Roi qui avoit été preſent à tous ces Exploits en vouloit principalement à la Ville d'Amſterdam, & peu s'en falut qu'il ne vint à bout de ſon entrepriſe. Mais les Habitans de cette Ville ayant fait lâcher leurs Ecluſes, aimerent mieux chercher leur ſalut dans l'inondation des eaux qui les environnent & s'expoſer à ſouffrir toutes ſortes d'incommo-

dité, que de perdre leur liberté ; ce qui rompit les mesures de la France.

Comme le Païs fut tout inondé, le Roi se voyant dans l'impuissancé de pousser plus loin ses Conquêtes, se retira à Paris & laissa la conduite de ses Armées à M. le Vicomte de Turenne. L'Electeur de Brandebourg, que les Conquêtes de la France avoient allarmé, & qui d'ailleurs, que le Roi s'étoit emparé de Vvesel & de quelques autres Places qui lui appartenoient en propre, resolut de se mettre en Campagne, pour arrêter des progrés si rapides & s'opposer aux desseins de l'Electeur de Cologne & de l'Evéque de Munster qui s'étoient declarez contre la Hollande. Cependant, comme il ne se sentoit pas assez fort pour repousser les François, & les chasser de ses Etats, s'ils eussent entrepris d'y entrer, car il y avoit toutes les apparences du monde, qu'ils avoient formé ce dessein; il avoit si heureusement negocié à la Cour de Vienne, qu'il avoit porté l'Empereur à se joindre à lui avec un Corps d'Armée de quinze mille hommes choisis, que le General Montecuculli devoit commander. Si bien que l'Electeur de Brandebourg se vit en état vers le commencement du mois

d'Octobre d'aller camper au dessus de Mayence entre le Mein & le Rhin, avec une Armée de trente mille hommes.

Le Duc de Lorraine alla joindre l'Electeur avec quelques Regimens qu'il avoit encore dans la Bourgogne : & le Prince Charles qui n'avoit pû se resoudre à accepter quelques propositions d'accommodement que le Roi de France luy avoit fait faire, parce qu'il ne les avoit pas trouvées assez avantageuse, alla servir dans la même Armée, en qualité de General de la Cavalerie Imperiale. Mais ce Prince n'eut aucune occasion de se signaler : car outre que Montecuculli avoit ses raisons pour n'exposer pas trop ses Troupes, & qu'il avoit à faire à M. de Turenne ; le Prince de Lokovvits ayant differé de faire executer les ordres de l'Empereur, cette Campagne & la suivante se passerent, sans qu'il se fit rien de considerable, ce qui causa la disgrace de ce Ministre. Aprés quoi le Prince Charles retourna à Vienne.

Sur la fin de l'année 1673. le Roi de Pologne mourut. Ce Prince avoit été marié avec la sœur de l'Empereur, la Princesse Eleonore-Marie. Comme l'Empereur avoit eu la pensée de marier le Prince

Charles avec cette Princeſſe, s'il eût pû parvenir à le faire élire Roi de Pologne il reſolut de faire ce mariage aprés la mort du Roi Michel. Ce furent de nouvelles eſperance qu'eut le Prince de Lorraine de monter enfin ſur le Trône. Car il y avoit bien aparence que s'il épouſoit la Reine de Pologne, les Polonois l'éliroient plûtôt qu'aucun autre Prince étrãger, parce qu'outre la ſollicitatiõ del'Empereur qui ne pouvoit étre que d'un tres-grand poids, dans l'état où étoient pour lors les affaires, les Grands de Pologne avoient témoigné dans toutes les occaſiõs une affectiõ extraordinaire pour la Reine

Ceux qui aſpirerent à cette Couronne, outre le Prince de Lorraine, furent le Prince de Moſcovie, le Prince de Condé, le Duc d'York, le Prince George de Dannemark, le Prince d'Orange, l'Electeur de Brandebourg, le Prince de Vaudemont: & le fils aîné du Duc de Neubourg, qu'on avoit deſſein de marier avec la Reine.

Vers le commencement du moi de Mai de l'année 1674. les Grands de Pologne qui devoient aſſiſter à l'Election d'un nouveau Roi ſe rendirent à Varſovie; qui étoit le lieu ou cette Election ſe devoit

faire. Le Grand Marêchal Sobieski y arriva des premiers, avec quelques gens de guerre qui furent logez dans les Villages n'étant accompagné que d'un seul Regiment lorsqu'il fit son entrée dans la Ville. Aprés l'entrée du Grand Marêchal, les Ambassadeurs des Princes étrangers eurent Audience. Le Nonce du Pape qui fut introduit le premier, fit sa Harangue en Latin, & recommanda aux Electeurs de choisir un Roi Catholique. L'Ambassadeur de Sa Majesté Imperiale eut son Audience le lendemain. Il demanda la même chose, ajoûtant qu'il les supplioit de jetter les yeux sur un Prince qui fût dans les interêts de la Maison d'Autriche, & de seconder les vœux de la Reine. L'Evêque de Marseille Ambassadeur de France qui ne faisoit que d'arriver eut une Audience magnifique. Ce Prélat qui étoit insinuant & adroit, avoit été envoyé par le Roi dans cette Assemblée, avec de grosses sommes d'argent pour tâcher de gagner les Principaux du Royaume, ou pour offrir de donner du secours à la Pologne, qui avoit Guerre contre les Turcs. Il fit un discours éloquent, dans lequel, aprés avoir recommandé à l'Assemblée d'élire un Roi qui ne fût pas ennemi de Fran-

ce, il dit sans détour, que le Prince de Lorraine étoit incapable du Gouvernement d'un Royaume. Les Ambassadeurs du Duc de Neubourg, du Prince de Lorraine & des autres Princes qui aspiroient à l'Election de cette Couronne, parurent enfin à leur tour, & n'oublierent rien pour faire pancher la balance, chacun en faveur de leur Maîtres Tout le monde crut que le Prince de Lorraine l'emporteroit sur ses Concurens, & le Prince le croyoit si bien lui-même, qu'il s'approcha des Frontieres du Royaume pour donner plus d'ardeur par ce moyen là à ceux qu'il croyoit ses Partisans. En effet, il y avoit toutes les apparences du monde qu'il seroit preferé dans cette Election. Car outre que les Lituanois s'étoient déja declarez en sa faveur, il étoit apuyé de l'Empereur, & de la Reine, qui étoit favorisée d'un Parti tres-considerables dans l'Etat, pour lequel elle voyoit même qu'on avoit beaucoup de déference. L'Evêque de Marseille qui vit bien d'abord le train que prenoit cette affaire, & qui n'aprehendoit rien tant que l'Election du Prince Charles, fit tout ce qu'il put, pour l'empêcher, & pour faire tomber la nomina-

tion sur le Prince de Neubourg Il avoit déja gagné l'Evêque de Cracovie, qui Presidoit dans l'Assemblée, à la place du Primat du Royaume qui avoit quelque indisposition. Et comme l'Evêque de Cracovie avoit fait entendre à la plûpart des Grands de Pologne, qu'il leur étoit infiniment plus avantageux d'être protegez du Roi de France que de l'Empereur; à cause des grandes sommes d'argent que la France prodiguoit; il les avoit déja ébrãlez en faveur du Prince de Neubourg: les Polonois étant d'autant plus portez à cela, qu'ils étoient un peu irritez contre Sa Majesté Imperiale, de ce qu'elle avoit preferé la protection des Hollandois à la leur, nonobstant leur étroite Alliance par le mariage de la Reine sa sœur avec leur défunt Roi. Cependant, les Lituanois, en consideration des interêts de la Reine persistoient toûjours à vouloir élire le Prince Charles: & les Polonois s'étoiẽt partagez entre le Prince de Neubourg & un Prince de leur Païs, l'Evêque de Marseille, qui s'apperçût d'abord de la disposition où étoient les esprits, tâcha de profiter de cette division. Et voyant bien qu'il lui étoit impossible, de faire élire le Prince de Neubourg, il

insinua aux Polonois, afin d'exclurre le Prince Charles de la Couronne, qu'ils en devoient exclurre tous les Princes étrangers, & qu'ils ne sçauroient mieux jetter les yeux que sur le Grand Maréchal Sobieski, qui venoit de se signaler d'une maniere si éclatante dans la Bataille de Choczin, où les Turcs avoient perdu quatorze mille hommes, avec toute leur Artillerie & tout leur bagage.

Il s'étoit passé plus de quinze jours en contestations, lors qu'enfin on se resolut à terminer cette grande affaire. Cependant comme on vouloit sçavoir, avant que d'en venir à une conclusion, dans quels sentimens étoit encore la Reine, on lui envoya quelques Evêques, pour aprendre sa derniere disposition. La Reine repondit, qu'elle étoit sous la protection de l'Etat, sous lequel elle se reposoit entierement, & que pour ce qui regardoit l'Election d'un nouveau Roi, pour laquelle on étoit assemblé, elle esperoit qu'elle ne seroit point abandonné de ses amis, & qu'elle protestoit qu'elle ne vouloit point d'autre Roi ni d'autre Epoux que le Prince de Lorraine que Sa Majesté Imperiale lui avoit destiné. Et lors qu'on voulut sçavoir la derniere

resolution des Lituanois, ils dirent d'abord ; que puis que la Couronne n'étoit demandée par les Ambassadeurs, à proprement parler, que pour le Prince de Lorraine & celui de Neubourg, il ne falloit avoir aucun égard aux autres, & que sur cela, ils se détermineroient pour le Prince de Lorraine, ajoûtant qu'ils sortiroient de l'Assemblée si on leur refusoit leur demande. Cette réponse qui fut d'abord rapportée au Grand Maréchal & à l'Ambassadeur de France allarma un peu ce dernier. Mais le Grand Maréchal, bien loin de s'en émouvoir tant soit peu, dit avec un visage riant à quelques Seigneurs qui étoient avec lui ; que si les Lituanois sortoient de l'Assemblée, les Polonois y entreroient. Aprés quoi ayant pris par la main l'Evêque de Marseille il le rassura, en lui disant que tout iroit bien, & qu'il le garantissoit que le Prince de Lorraine n'avoit rien à esperer de cette Election.

Comme le Grand Maréchal étoit assuré qu'on excluroit les Princes étrangers & qu'on se détermineroit en sa faveur, il se rendit dans l'Assemblée, où il ne fut pas plûtôt arrivé, que le Vaivode Ruski le proposa, sans faire mention d'aucun des

autres Princes qui pretendoient à cette Couronne, & cette proposition ayant été acceptée de presque tous les Vayvodes, il fut Proclamé Roi le lendemain. Ce fut le 20. de Mai de l'année 1674.

Sobieski n'eut pas été plûtôt élû que la Reine en fit avertir le Prince Charles. Elle lui fit dire qu'elle étoit inconsolable de n'avoir pû réüssir à le faire élire, comme elle s'en étoit flatée ; que s'il n'avoit pas une Couronne, il n'avoit pas tenu à elle ; qu'il lui devoit suffire d'en être digne ; qu'elle se croit en cela aussi malheureuse que lui ; & qu'elle esperoit que quelque jour, ils pourroient avoir l'un & l'autre une destinée plus heureuse. Le Prince repondit à celui qui lui avoit parlé, de la part de la Reine, qu'il étoit veritablement malheureux, puisque n'ayant pû parvenir à être Roi, il voyoit échoüer ses plus douces esperance ; que s'il avoit souhaité d'être élevé sur le Trône de Pologne ce n'avoit été que parce qu'il pouvoit aspirer par ce moyen à un bonheur qu'il eût preferé à tous les Empires du monde ; & que cependant ce qui moderoit le desespoir où il se trouvoit, étoit l'affection qu'elle avoit la bonté de lui témoigner dans cette rencon-

tre. Il ne pût pourtant s'empêcher de faire éclater sa colere contre l'auteur de son infortune. Il dit, qu'il étoit tres-bien persuadé que c'étoient les pratiques du Roi de France & les artifices de son Ministre, qui avoient fait avorter son dessein, mais qu'il ne seroit pas, peut-être, toûjours malheureux, & qu'il se vangeroit d'un Prince qui sembloit n'être dans le monde que pour le persecuter par tout. En effet, étant parti d'abord des Frontieres de Pologne où il étoit, il se rendit à Vienne, où du moment qu'il fut arrivé, il pria l'Empereur de lui permettre d'aller rejoindre l'Armé Imperiale qui étoit en Flandres sous la conduite du Côte de Souches. L'Empereur à qui le Prince de Lorraine avoit paru animé contre la France d'une maniere extraordinaire n'eut garde de le retenir pendant cette Campagne, comme il avoit eu dessein de le faire. Si bien qu'étant parti le plûtôt qu'il lui fut possible, il rejoignit encore l'Armée assez à temp, , pour se trouver à la Bataille de Senef, l'une des plus memorables de ce siecle. Le desir qu'eût ce Prince de se signaler dans cette occasion, & de se rendre redoutable à la France, fit qu'il s'exposa comme le moindre de

l'Armée. Le signal du Combat ne fut pas plûtôt donné qu'il se jetta l'epée à la main au milieu des ennemis, sans rien craindre. Sa presence fut funeste à plusieurs François. Mais comme il n'étoit pas possible qu'un Prince qui s'exposoit si fort ne reçût enfin quelque blessure, il en reçût une si grande à la tête, qu'il fut obligé de sortir du Combat.

Quelque dangereuse qu'eût été la blessure du Prince de Lorraine, il fut neanmoins en état d'aller servir la Campagne suivante en Allemagne où le Vicomte de Turenne étoit à la tête de l'Armée de France. L'Empereur avoit opposé à ce grand Capitaine le Comte de Montecuculli qui l'année precedente n'avoit pas voulu se charger du Commandement de l'Armée Confederée, pour n'être pas obligé d'obeïr à l'Electeur de Brandebourg. Comme M. de Turenne & Montecuculli étoient des Generaux experimentez & qu'ils s'aprehendoient les uns les autres, ils se contenterent d'abord de s'observer. Montecuculli passa & repassa le Rhin plusieurs fois faisant mine de vouloir assieger Philisbourg, qui tenoit le Palatinat dans l'esclavage. M. de Turenne côtoya ce Fleuve du côté de Stras-

bourg, pendant les mouvemens de l'Armée des Confederez. Mais comme il se défioit de Strasbourg, quoi que cette Ville fut entrée dans la neutralité, depuis quelque temps ; il resolut lui-même de faire passer le Rhin à son Armée.

C'étoit une entreprise que les Confederez regardoient comme impossible, à cause que leur Armée étoit beaucoup plus forte que celle de France. En effet, M. de Turenne ayant fait preparer un Pont dans un endroit qui étoit tout environné de bois & de montagnes ; ils crurent que cene pouvoit étre que dans le dessein de faire passer un parti, d'autant plus qu'ils ne voyoient pas par où il feroit arriver les équipages de l'Armée. Mais comme ce General avoit accoûtumé ses Troupes à toutes sortes de metiers, elles firent un si grand abatis de bois, que l'ostacle qu'ō croyoit invincible se trouva levé. Si bien que son Armée ayant passé le Rhin, il s'empara d'abord de Vvildstat, voulant laisser consumer les Troupes Imperiales, qui prirent leur marche du cōté d'Offen bourg, que Montecuculli aprehenda que M. de Turenne n'eût dessein d'attaquer. L'Armée Imperiale souffrit beaucoup, parce que M.

de Turenne luy ôta la communication de Strasbourg. Mais celle de France ne souffrit pas moins à cause de la disette des vivres & principalement des fourrages, qui devinrent si rares que les chevaux furent plus de huit jour sans avoir autre chose que des feüilles d'arbres.

Cependant, comme le Pont que M. de Turenne avoit fait faire sur le Rhin incommodoit exrremement les Imperiaux, & qu'il leur importoit beaucoup de s'en rendre Maîtres, le Prince de Lorraine & le Comte de Caprara entreprirent de s'en saisir. Pour réüssir dans cette entrepriſe, ils avoient fait dessein d'attaquer l'Armée Françoise, l'un d'un côté & l'autre d'un autre, tandis que deux autres detachemens feroient une fausse attaque à deux autres postes. Pour cet effet, ils marcherent toute la nuit ayant chacun trois ou quatre mille Chevaux ou Dragons. Le Prince de Lorraine devoit prendre les ennemis par derriere, & il executa son dessein. Mais n'ayant pas été secondé par les autres detachemens, qui devoient faire au même tems, des attaques en divers endroits du Camp des François, comme on en étoit convenu, il fut contraint de se retirer,

parce qu'il se vit dans le moment sur les bras une grande parties des meilleures Troupes Françoises. Car M.de Turenne s'étant saisi des défilez par où le Prince devoit passer,il fut occupé à le chasser de là,avant que de passer plus outre. Il ne laissa pas neanmoins de forcer deux ou trois postes des ennemis ; de leur tüer quatre cens hommes ; de faire plusieurs prisonniers de marque,entr'autres Traci Major General de l'Infanterie,& de prendre trois Etandars,entre lesquels se trouva le Guidon des Dragons du Roi. Le Marquis de Vaubrun Lieutenant General fut bressé au pied dans ce choc. Cependant quoique le Prince de Lorraine n'eût pû venir à bout de se rendre Maître du Pont , parce qu'il ne fut pas secondé,il ne laissa pas de remporter beaucoup de gloire dans cette occasion , par le propre aveu des François & de M. de Turenne lui méme tant pour la vigueur avec laquelle il avoit fait ses attaques que pour le bon ordre de sa retraite.

Les deux Armées étant si prés l'une de l'autre,il ne se passa gueres de jour qu'il n'y eut quelque occasion ; mais on n'en venoit jamais à un combat general,quoi qu'il y eut une grande disette de vivres

aussi bien dãs le Camp de M. de Turenne que dans celui de Montecuculli, ce qui devoit, ce semble faire resoudre ces Generaux à terminer les affaires par une Bataille. Mais comme c'étoit un parti perilleux & qu'ils y vouloient trouver tous deux leur avantage, ce qui étoit assez difficile, ayant chacun autant d'experience l'un que l'autre, ils se cõtentoient de quelques legeres escarmouches afin de ne precipiter rien. Cependant Montecuculli ne pouvant plus resister à la necessité où il voyoit que son Armée étoit reduite, fit un mouvement qui fit croire à M. de Turenne qu'il avoit dessein de livrer Combat. Comme la plus grande passion qui faisoit agir M. de Turenne étoit le desir de la gloire, il cherchoit toutes les occasions d'en acquerir, & il n'en laissoit échaper aucune, quoi que jamais il n'y ait eu de General, dont la reputation ait été plus illustre & plus étenduë. Ayant donc dessein de remporter la Victoire, & ne voulant pas se laisser surprendre, il se transporta, sans perdre temps, sur une hauteur, où il avoit dessein de mettre une baterie. Mais comme il faisoit remarquer à S. Hilaire Lieutenant General de l'Artillerie ce qu'il devoit faire pour dé-

monter celle des Imperiaux qui tiroit, il fut emporté d'un coup de canon *, ce qui mit la consternation dans l'Armée Françoise, & l'obligea à repasser le Rhin.

Montecuculli voulant profiter du trouble où il jugea bien que les ennemis étoient, resolu de les poursuivre vigoureusement. Il attaqua d'abord Wildstat & s'é rendit Maître. Le Comte de Lorges qui conjointement avec le Marquis de Vaubrun avoient pris le commandement de l'Armée, ayant été averti que Vvildstat avoit été pris, & voyant bien qu'on le poursuivroit dans le dessein de le combattre, rangea son Armée en Bataille dans l'endroit qu'il crut lui étre plus avantageux. Il y eut-là un combat qui dura, depuis les onze heures du matin jusqu'à sept heures du soir, & qui fut à l'avantage des Imperiaux: car enfin quoi qu'il eût de grandes pertes d'un côté & d'autre, le Comte de Lorges fut obligé de ceder le terrain. Il est vrai qu'on demeure d'accord, qu'il fit la retraite d'un Capitaine consommé & qu'il ne fit dans cette occasion que ce que M. de Turenne eût fait lui même. Montecuculli, ensuite de cela, tenta plusieurs fois d'attirer au com-

* *M. de Turenne fut tué le 26 de Juillet 1675.*

combat l'Armée Françoise. Mais voyant que c'étoit inutilement qu'il la poursuivoit, à cause des postes avantageux où elle s'étoit retranché, il alla assiéger Huguenau, d'où il fut obligé de lever le siége, quelques jours aprés pour aller à la rencontre du Prince de Condé qui s'approchoit du côté de Strasbourg, & qui devoit commander l'Armée Françoise. Ce fut à ce siege que le Prince de Lorraine reçût un coup de mousquet : mais ce fut un coup si favorable, qu'il n'en fut nullement incommodé.

La mort du Duc de Lorraine son oncle suivit bien-tôt celle du Vicomte de Turenne ; ce fut environ un mois & demi aprés, le 20. du mois de Septembre. Ce Prince qui avoit essuyé pendant sa vie une infinité de revers de fortune, & qui s'étoit trouvé à plusieurs combats dangereux, mourut dans un petit Village proche de Coblents, aprés trois jour de maladie, âgé de soixante & douze ans ou environ. Il n'eût pas la joye de se voir rétabli dans ses Etats. Mais on peut dire neanmoins, qu'il mourut couvert de Lauriers, car il mourut immediatement aprés avoir défait le Maréchal

de Crequi dans une Bataille, & avoir pris la Ville de Treves, où le méme Maréchal de Crequi qu'il venoit de battre fut fait prisonnier de guerre aprés avoir refusé opiniâtrement de rendre cette Place, laquelle il étoit si impossible qu'il pût garder, que la plûpart des Officiers furent contraints de lui dire, qu'ils ne pretendoient pas se perdre pour lui faire recouvrer la gloire qu'il avoit perduë à la journée de Taverne. En effet, ils capitulerent eux-mémes.

Fin du second Livres.

LA VIE DE CHARLES V.

Duc de Lorraine & de Bar, Generaliſſime des Troupes Imperialles.

LIVRE TROISIE'ME.

DEpuis que le Prince de Condé s'étoit approché de Straſbourg, à la tête de ſon Armée, Montecuculli, comme je l'ai déja dit, avoit fait marcher la ſienne du méme côté : ſi bien que ces deux Generaux étoient preſque en preſence l'un de l'autre. Jamais le Prince de Lorraine n'avoit été plus neceſſaire dans

l'Armée de l'Empereur que dans cette circonſtance: car outre qu'on étoit obligé de faire des detachemens à toute heure; Montecuculli avoit reſolu de livrer Bataille au Prince de Condé, dés que l'occaſion ſeroit favorable. Cependant quelque neceſſaire qu'il fût en Alſace, il n'eût pas plûtôt apris la mort du Duc par un Officier que lui dépécha le Prince de Vaudemon, qu'il ſe rendit en toute diligence à la petite Ville de kyrrem, ſcituée dans le Honſruck; à la ſollicitation de ce méme Prince, qui s'y étoit rendu la veille de la mort du Duc ſon pere, & qui s'y trouvoit à la tête de ſes Troupes. Comme ces deux Princes vivoient en une parfaite intelligence, & qu'ils étoient aſſiſtez du Marquis de Grana, leur Ami commun, ils reglerent leurs affaires particulieres, d'une maniere qu'ils furent ſatisfaits l'un & l'autre Aprés quoi, le Prince Charles partit & conduiſit les Troupes Lorraines dans l'Armée de Montecuculli, pour étre au ſervice de l Empereur.

Le Prince Charles, que j'appellerai deſormais, ou Charles Cinquiéme, où le Duc de Lorraine, reçût de toutes parts, des complimens de condoléance & de fe-

licitation, ne s'étant trouvé aucun Etat ni aucun Prince dans toute l'Europe, qui ne le reconnût pour successeur de Charles IV. & qui ne le traitât de Souverain & de Frere, si l'on en excepte le Roi de France, qui lui retenoit ses Duchez.

Tout le monde s'étoit pourtant flatté que ce Monarque, bien loin de lui refuser ces Titres, lui restitueroit ses Etats. En effet, Madame de Guise lui ayant demandé permission d'écrire au nouveau Duc de Lorraine, & ayant desiré de sçavoir la qualité qu'elle lui donneroit, il luy repondit que pour elle, elle pouvoit lui donner toutes les qualitez qu'elle trouveroit à propos de lui donner. Ce qui fit presumer d'abord, qu'il avoit des dispositions à lui remettre ses Duchez: d'autant plus que personne ne pouvoit ignorer, que lors que le Comte de Vvindisgrats sollicitoit à Paris, de la part de l'Empereur le rétablissement de Charles IV. il lui avoit fait connoître plusieurs fois, qu'il ne s'étoit rendu maistre des Etats du Duc, que parce qu'il se défioit de lui, & que lors que ces Etats apartiendroient à un Prince qui lui seroit plus fidele, il ne feroit aucune difficulté de les lui rendre. Cependant, le Roi étoit

bien éloigné d'être dans cette disposition. La premiere marque qu'il en donna, fut qu'il ne prit le deüil du Duc de Lorraine, qu'en noir, ne le considerant que comme Sujet de sa Couronne, & non pas comme Prince Souverain; car à cet égard, il eût pris le deüil en violet, comme c'est la coûtume des Rois de France. Mais il n'en demeura pas là. Il y avoit environ deux ans que le Roi de Suede avoit voulut se rendre Mediateur d'une Paix entre la France, l'Empire & les Païs-Bas. La Ville de Cologne avoit même été acceptée pour le lieu de la Conference, & déja tous les Plenipotentiaires s'y étoient rendus. L'Empereur avoit paru d'abord ravi de la Meditation du Roi de Suede, Mais depuis, venant à faire reflexion qu'il étoit ligué avec l'Espagne, avec la Hollande, & avec la meilleure partie des Cercles de l'Empire, sur tout des Protestans; cela lui donna tant d'esperance de relever les affaires de la Maison d'Autriche, que ne voulant pas perdre une occasion si favorable, il entreprit de faire une chose qui parut formellement contre le droit des gens, afin de rompre par ce moyen là les Conferences de la Paix, & ôter toute esperance au Roi de France,

de la renoüer, s'il ne se résolvoit de restituer à l'Espagne, à l'Allemagne & à la Lorraine tout ce qu'il avoit conquis depuis le Traité de Pirenées. L'entrepriſe fut d'enlever le Prince Guillaume de Fuſtemberg *, Plenipotentiaire de l'Electeur de Cologne, ce qui fut executé dans Cologne même, aux yeux de tous les autres Plenipotentiaire, par les ordres du Marquis de Grana, Gouverneur de Bonn, lequel enſuite de cela fit enlever dans la même Ville quelque chariots des Ambaſſadeurs de France ſur leſquels il y avoit cinquante mille écus. Les Plenipotentiaires des autres Princes ne ſe croyant pas en ſeureté dans Cologne aprés ces deux actions, obligerent le Magiſtrat à en aller demander reparation au Marquis de Grana, qui avoit déja fait conduire le Prince Guillaume dans la Place où il étoit Gouverneur. Mais les remontrances du Magiſtrat furent inutile. Le Marquis repondit qu'en n'ayant rien fait que par le commandement de l'Empereur, dont il montra l'ordre par écrit, il ne pouvoit

* *C'eſt le Comte de F[illegible]emberg dont il a été parlé ci-devant. Cette Famille a reſon nom d'une Ville d'Allemagne dans la Suabe. Ceux de cette Famille ſont Prince de l'Empire.*

ni remettre le Prince de Furſtemberg en liberté ni reſtituer l'argent qui avoit été pris ſur les chariots des Ambaſſadeurs de France, ſans un nouvel ordre de Sa Majeſté Imperiale. Le Roi de France fut ſi outré contre l'Empereur, qu'il commanda à ſes Ambaſſadeurs de témoigner à ceux du Roi de Suede, qu'ils avoient ordre de ſe retirer, & qu'il étoit reſolu de vanger, par la force des armes, l'injure qui avoit été faite au Plenipotentiaire de l'Electeur de Cologne & celle qu'il avoit reçûë lui-même. De ſorte que les Plenipotentiaires de France, comme ceux qui avoient le plus à craindre, furent les premiers à penſer à la retraite, & à ne vouloir plus ouïr parler de Conference, ce qui obligea les autres à ſe retirer peu de temps aprés. Tout l'avantage que le Roi de France retira de cette rupture, c'eſt qu'ayant fait repreſenter au Roi de Suede, que les Alliez n'avoient aucune conſideration pour lui; qu'au mépris de ſa Méditation, ils avoient arrêté le Prince Guillaume, & ne l'avoient jamais voulu relâcher à la priere; & que c'étoit proprement ſur lui que rouloit l'affront; il l'engagea dans ſes interêts par cet artifice.

La violence exercée envers le Prince

Guillaume, & l'injure qu'avoit reçûë en particulier le Roi de France, faisoient apprehender à tout le monde, que la Paix ne fût de long-temps rétablie dans l'Europe, & que le Roi de France ne consentit jamais qu'on en reprit les negociations, que ces deux excés n'eussent été reparez auparavant. Cependant, à l'instance du Roi d'Angleterre, dont la Médiation avoit été generalement acceptée par tous les Princes qui étoient interessez dans cette Guerre depuis que les Suedois s'étoient déclarez pour la France, & à la sollicitation particuliere de l'Evéque de Strasbourg, qui avoit témoigné par une déclaration publique, qu'il preferoit les avantages de la Paix à la liberté du Prince de Furstemberg son frere; le Roi fit ceder les raisons de sa propre gloire à celles de ses interêts. Et ayant accepté la Ville de Nimegue pour le lieu des Conferences, il y envoya ses Plenipotentiaires; ce furent le Duc de Vitri, M. Colbert, & le Comte d'Avaux.

Comme il faloit qu'on accordât, de part & d'autre, des Passeports aux Ambassadeurs des Princes interessez, afin qu'ils se pussent rendre en seureté à Nimegue toute l'Allemagne étant sous les armes,

le Roi en accorda un aux Ambaſſadeurs du Duc de Lorraine, où il ſe contentoit de traiter le Duc de Couſin & de Prince de Lorraine ſimplement. Le Duc refuſa le Paſſeport, & ſe plaignit au Roi d'Angleterre de ce que le Roi de France ne lui avoit pas donné le Titre de Frere & de Duc de Lorraine. Le Roi d'Angleterre pour lever cette difficulté ; propoſa aux Alliez d'expedier lui même tous les Paſſeports, & pour faire réüſſir cet expedient il en écrivit à l'Empereur, & fit preſenter au même tems un Memoire aux Etats Generaux des Provinces-Unies, où il déduiſoit les raiſons qui l'avoient porté à faire cette propoſition, comme il avoit fait dans la lettre de l'Empereur. Sa Majeſté Imperiale répondit que cette propoſion ne pouvoit pas étre acceptée ; qu'il faloit que les choſes ſe fiſſent dans les formes ; & que le Roi de France ne pouvant pas changer le ſtile ordinaire des Paſſeports, il faloit donner à chacun les Titres qui lui appartenoient. Les Etats Generaux allerent même plus avant : car ils dirent en propres termes, dans une reſolution qu'ils prirent, & qui ſervoit de reponſe au Memoire du Roi de la Grand' Bretagne ; que les Hauts Alliez & eux

étoient fort surpris que le Roi de France continuât de refuser au Prince Charles le Tître & la Qualité de Duc de Lorraine, vû que le Traité de l'année 1662. en vertu duquel elle pretendoit posseder legitimement les Duchez de Lorraine & de Bar ne pouvoit étre regardé que comme nul : premierement, parce qu'il avoit été fait & conclu avec un Prince qui n'y avoit aucun droit ni aucun pouvoir, & en second lieu, parce que c'étoit une chose de notorieté publique, qu'elle n'avoit jamais satisfait à ce Traité, ni à la clause de Charles IV. qui y étoit compriſe comme une des choſes principales. Ils ajoûtoient outre cela, que le Roi de France n'avoit fait aucune mention du Traité de 1662. dans celui de 1663. Et qu'aprés la mort de Charles IV. ayant donné la permiſſion & le pouvoir aux Princes de ſa Maiſon de ſe donner le Tître de Ducs de Lorraine, leur ſurpriſe ne pouvoit que redoubler, de voir qu'il refuſât ce même Tître au nouveau Duc, & qu'il retardât par ce moyen une Paix ; apres laquelle toute l'Europe ſoûpiroit, & qu'il ſembloit ſi fort deſirer lui même. Le Roi répondit à toutes ces objections : mais comme il étoit de ſon interêt que cette

vois lieu presentement de leur en donner des preuves, je le ferois avec toute l'ardeur possible. C'est la protestation sincere que je leur fais, &c.

CHARLES DE LORRAINE.

De ... Juin 1676.

L'Armée de France qui étoit toûjours dans l'Alsace, devoit être commandée cette année 1676. par le Duc de Luxembourg, que le Roi avoit preferé au Prince de Condé par les intrigues de M. de Louvois, qui n'étoit pas ami de ce Prince : & celle de l'Empereur le devoit être par le Duc de Lorraine. Car Montecuculli ayant eu permission de se retirer à Vienne, lui en avoit laissé le Commandement, par ordre de Sa Majesté Imperiale.

Dés le commencement de la Campagne, le Duc de Luxembourg étoit parti de Scheleſtat à la tête de prés de cinquante mille hommes, & au bout de sept ou huit jour de marche, il avoit fait camper son Armée, sur les nouvelles qu'il avoit euës que le Duc de Lorraine marchoit contre lui avec une Armée qui n'étoit pas moins

forte que la ſienne, & qu'il étoit ſur le point de paſſer la Sarre. Il eut d'abord de la peine à croire que le Duc de Lorraine fût dans le deſſein de le combattre. Car comme il étoit perſuadé que ce Prince vouloit aſſiéger Philiſbourg, qui étoit bloqué depuis quelque tems, il ne pouvoit pas comprendre que ce General voulût hazarder une Bataille. Mais ayant été confirmé par quelques priſonniers, de la marche de l'Armé Imperiale, il s'avança lui-même avec un gros détachement avec ordre au reſte de l'Armée de le ſuivre. Le Duc de Lorraine, s'étoit déja ſaiſi d'une hauteur, d'où il fit un feu épouvantable. La Garde que le Duc de Luxembourg avoit fait paſſer au de là d'un petit Ruiſſeau qui ſeparoit les deux Armées ayant été obligée de repaſſer, il jetta des Dragons & de l'Infanterie dans les hayes, de peur que les Imperiaux ne le pouſſaſſent davantage : mais cela ne les ayant pas arrêtez, il y eut un combat d'environ deux heures, qui ne fut pas à l'avantage du Duc de Luxembourg.

Quoi qu'il fût impoſſible tant aux Imperiaux qu'aux François de demeurer dans les poſtes où ils venoient de combattre, à cauſe de la difficulté qu'il y avoit

d'y faire amener des vivres; les uns & les autres ne laisserent pas de s'y retrancher comme s'ils n'eussent dû s'en bouger de toute la Campagne. Mais comme ce n'étoient pas des postes tenables, ils furent obligez de les abandonner ; le Duc de Luxembourg commença. Il fit partir les gros bagages à l'entrée de la nuit, lors que le Duc de Lorraine s'y attendoit le moins, & ayant décampé à la sourdine, il laissa dans les defilez tout autant de Dragons & d'Infanterie qu'il crut necessaire pour favoriser sa retraite. Mais les Imperiaux s'étant apperçûs qu'il avoit décampé battirent aux champs, & leurs Dragons ayant forcée les siens, & s'étant ouvert un passage, leur Cavalerie alla fondre avec tant d'impetuosité sur son Arriere-garde, & le Duc de Lorraine combattit avec tant de fermeté & avec tant de courage, que si le Comté de Hamilton qui s'alla poster dans un terrain qui lui étoit avantageux, ne se fût mis la pique à la main à la tête de son Regiment c'en étoit fait de l'Armée Françoise.

Le Duc de Luxembourg s'étant tiré de peril par la bravoure de cet Anglois, qui fut tué dans cette occasion, aprés avoir mis par sa resistance l'Armée Imperiale

dans une eſpece de deſordre qui l'obligea à ſonner la retraite ; gagna un Ruiſſeau, ſur le bord duquel il fit camper ſon Armée, qui travailla d'abord à s'y retrancher. Mais le Duc de Lorraine l'y ayant ſuivi & s'étant campé en preſence, il canonna l'Armée ennemie d'une maniere ſi furieuſe, que le Duc de Luxembourg en fut épouvanté. Cependant comme il s'étoit campé d'une maniere ſi avantageuſe qu'il étoit impoſſible qu'on le forçât, le Duc de Lorraine rebroufla chemin, prit ſa route du côté de Strasbourg, qui s'étoit declaré pour l'Empereur, depuis la mort du Vicomte de Turenne; & y ayant fait embarquer ſon gros canon & ſon Infanterie, marcha tout droit à Philisbourg, qu'il avoit ordre d'aſſiéger.

Le Prince Frederic de Bade Dourlak General de l'Armée des Cercles fut chargé de la conduite de ce ſiége, où il eût beaucoup de difficultez à ſurmonter, à cauſe que la Place étoit forte, que la garniſon qui y étoit dedans étoit nombreuſe, & que le Rhin deborda ſouvent, quoi que ce fût dans une ſaiſon où les debormens de ce Fleuve ſont fort rares. Cependant ce Prince, qui avoit ſous lui le Prince Hermande Bade, General de l'Artillerie

de l'Empereur & le fameux Vveitmuller, se rendit Maître de cette Place qui se défendit vigoureusement, pendant quatre mois, & que le Duc de Luxembourg fut toûjours dans l'impuissance de secourir, par la bravoure & la vigilance du Duc de Lorraine qui le battit plusieurs fois pendant le siége, qui l'arrêta toûjours; & qui le fit enfin retirer, quoi qu'il fut à la tête d'une Armée de cinquante mille hommes, à la vûë presque des assiegeans. On dit que le Prince de Condé, qui entendoit un peu mieux le métier de la guerre que le Duc de Luxembourg, repondit au Roi, qui lui demandoit ce qu'il eût falu faire pour sauver cette Place; qu'il faloit empêcher que le Duc de Lorraine y eût mis le siége, & que puis que la faute étoit faite, il faloit hasarder l'Armée & à quelque prix que ce fût, aller forcer l'ennemi dans ses retranchemens: mais bien loin que le Duc de Luxembourg fit cela, il temporisa toûjours, & lâcha le pied à la fin: ce qui le fit si fort mépriser, qu'on en fit mille railleries * dans son Armée.

* *Entr'autres celle ci.*

Sur le Rhin une male bête
Menaçoit d'un fort grand fracas:
Charles pourtant ne l'apprehenda pas.
En effet, elle étoit sans tête,
Quoi qu'elle eût bien cent mille bras.

Ce General un peu honteux de n'avoir rien fait avec une Armée auſſi puiſſante qu'étoit la ſienne, prit le chemin de Schelestat, dans le deſſein de s'aller de dommager dans le Briſgau des avãtages qu'avoit eus ſur lui le Duc de Lorraine. Pour cet effet il travailla à faire conſtruire un Pont ſur le Rhin, au deſſous de Briſac. Mais cela ſe fit avec tant de lenteur, que le Duc de Lorraine eut le temps de s'oppoſer à ſes deſſeins & de jetter des Troupes dans Fribourg, qui étoit la ſeule Place pour laquelle il avoit à craindre. Si bien que tous les exploits du Duc de Luxembourg aboutirent à fourrager quelques Villages, à jetter du ſecours dans des petites Places qu'il craignoit que le Duc de Lorraine qui l'avoit pourſuivi n'attaquât, & à être ſur la defenſive. Aprés quoi ayant repaſſé le Rhin, il s'alla camper entre Briſac & Bâle, tandis que le Duc de Lorraine obſervant toûjours ſes demarches, s'avança du côté de cette derniere Ville, dans l'aprehenſion où il fut qu'il ne tâchât de s'en rendre Maître, quoi que ce fut une Ville neutre.

Comme la ſaiſon commençoit à devenir facheuſe & qu'il n'y avoit rien à faire dãs ces poſtes, les deux Armées reſolurent de

ſe retirer. Le Duc de Luxembourg laiſſa une partie de ſes Troupes en Alſace & renvoya l'autre en Lorraine & en Bourgogne, qui en chemin faiſant ſe ſaiſit de la Comté de Montbeillard, le Roi ayant fait publier dans la ſuite, que ce n'avoit pas été dans le deſſein de s'emparer de ce Païs, mais pour le prendre ſous ſa protection : cela n'empêcha pourtant pas le Prince & la Princeſſe de Montbeillard qui ne ſe ſoucioient gueres de tels Protecteurs, de ſe retirer à Bâle. Pour ce qui eſt du Duc de Lorraine comme ſes Troupes étoient extremement fatiguées du ſiege de Philiſbourg, & qu'elles avoient beſoin de repos, il les envoya en quartier d'yver dans la Suabe & dans la Franconie, aprés avoir pris toutes les meſures neceſſaires pour n'étre pas ſurpris par le Duc de Luxembourg.

Le ſuccés qu'avoit eu le Duc de Lorraine lui fit concevoir de grandes eſperances pour l'année ſuivante. Il crut qu'il ne lui ſeroit pas difficile de rétrer dans ſon Païs, où il ſçavoit qu'il étoit deſiré paſſionnément de ſes Sujets. Si bien que dans cette penſée, il ne ſongea qu'à ſe mettre de bonne heure en Campagne, ce qui fut executé avant la fin du mois d'Avril

comme il étoit assuré du Pont de Strasbourg, car cette Ville s'étoit entierement declarée pour l'Empereur, il donna rendez-vous à ses Troupes sur le bord du Rhin, tandis que le Prince de Saxe Eisenak faisoit travailler à un Pôt sur ce Fleuve, pour entrer dans l'Alsace par un autre endroit. Ce Prince avoit été elû General des Troupes des Cercles à la place du Marquis de Bade Dourlak, qui étoit mort de maladie aprés la prise de Philisbourg.

Le Roi de France, qui fut averti de ce dessein; & qui aprehenda que le Duc de Lorraine ne se fit un passage pour entrer dans ses Etats s'il mettoit le pied dans l'Alsace, fit faire un si terrible degât dans ce Païs-là afin que l'Armée Imperiale n'y pût subsister, qu'il n'y eût point de Village qu'il ne brûlât, ni de Ville tant soit peu considerable dont il ne fit démolir les murailles & les fortifications, si on en exepte Schelestat & deux ou trois autres Places qu'il crût assez fortes pour pouvoir arrêter les Imperiaux. On peut dire que le Roi de France n'avoit jamais eu tant de sujet de craindre, depuis le commencement de la Guerre, qu'au commencement de cette Campagne. Il avoit à faire à un ennemi victorieux, qui

étoit à la tête de plus de soixante mille hommes ; à un General-plein de valeur qui combattoit proprement pour soi ; & qui de l'air dont il commençoit de s'y prendre, ne pouvoit manquer, si on ne l'arrêtoit, de se rendre Maître de la Lorraine, & de se voir en état de porter la Guerre jusques dans le cœur de la France. Si bien qu'il ne faut pas être surpris, que dans les allarmes où il étoit, il se vit contraint de prendre le terrible parti de ravager son propre Païs, & de faire un vaste desert d'une des plus belles Provinces de l'Allemagne. Ce ne fut pas la seule precaution que prit ce Monarque. Dans la crainte qu'il eut que le Duc de Luxembourg n'eût pas un plus heureux succés que celui qu'il avoit eu la Campagne precedente, il donna au Maréchal de Crequi le Commandement de l'Armée qu'il vouloit opposer à celle du Duc de Lorraine : & quelque confiance qu'il eût en ce nouveau General, il ne le mit pourtant à la teste de ses Troupes qu'à cette condition, qu'il ne hasarderoit rien, & qu'il éviteroit d'en venir aux mains avec l'ennemi, autant qu'il lui seroit possible.

Cependant le Duc de Lorraine, qui ne

pouvoit pas ignorer les aprehenſions où étoit la France, & qui voyoit que de ſon côté les choſes étoient diſpoſées pour faire de nouvelles Conquêtes, fit mettre ſur ſes Etandars ces mots en Latin, *Maintenant ou jamais*; paſſa le Rhin ſur le Pont de Straſbourg, & prit le chemin de Mets dans la reſolution de forcer les paſſages de la Meuſe, qu'il ſe douta bien qu'on ne manqueroit point de garder: tandis que le Prince de Saxe Eiſenak marcha dans l'Alſace à la tête de l'Armée des Cercles.

La premiere choſe à laquelle le Duc de Lorraine penſa, fut de faire des Magazins à Tréves ce qui fit croire au Maréchal de Crequi que le Duc avoit quelque penſée, de ce côté-là. Aprés quoi s'étant avancé le long de la Sarre, il fit un detachement de quelques Troupes qui s'étant aprochées du Château d'Illinghen, le contraignirent de ſe rendre à diſcretion.

Il fit un ſecond detachement pour ſe ſaiſir de la petite Ville de Surbruk, où le Gouverneur fit mettre le feu, dés qu'il vit aprocher les Troupes Imperiales & ſe retira dans le Château avec quatre ou cinq cens hommes. Les Imperiaux que ce procedé avoit animez dreſſerent une

batterie de quatre pieces de canon, & comme à mesure qu'ils canonoient le Château, d'un côté, ils le bombardoient d'un autre : le Gouverneur qui se vit pressé extraordinairement fit battre la Chamade & demanda à parlementer, mais on ne voulut lui accorder aucune Capitulation. Si bien qu'il fut amené prisonnier à Treves, une partie de la Garnison ayant été passée au fil de l'épée. Les Imperiaux prirent encore le Château de kirchel. De sorte que le Duc de Lorraine se voyant Maître de presque toutes les petites Places qui étoient le long de la Sarre, se mit à poursuivre les François, qui étoient proche de la Seille.

Les François passerent cette Riviere, du moment qu'ils virent aprocher les Imperiaux, & ne se croyant pas en seureté dans l'endroit où ils camperent d'abord, ils se retirerent plus loin. Le Duc de Lorraine passa la Riviere en cinq endroits & s'alla camper à une demi-lieuë des ennemis: si bien que les deux Armées eussent été en vûë, n'eût été qu'il y avoit un bois & une grande hauteur qui les empêchoit de se voir.

Le Marêchal de Crequi, qui venoit de recevoir dans ce temps là un renfort de

huit Escadrons des Gardes du Corps, & de deux autres des Gendarmes & des Chevaux Legers de la Garde, fit jetter un Pont à Longeville sur la Seille, comme s'il eût eu dessein de repasser cette Riviere. Mais comme ce n'avoit été qu'une feinte, il prit la route de Morville, d'où il chassa un Corps de Garde des Imperiaux, aprés avoir fait beaucoup de resistance : & s'étant emparé, ensuite, de quelques hauteurs, il y fit planter son canon. Tout ce que pût faire le Duc de Lorraine, fut de saisir d'un bois qui étoit à la droite des Troupes Françoises. Comme il s'étoit imaginé que les ennemis sortiroient de leurs retranchemens, il fit mettre son Armée en Bataille. Voyant cependant que ce n'étoit pas leur dessein, il tâcha de faire approcher son Artillerie pour l'opposer à celle des François : mais avant qu'elle pût arriver dans un endroit commode, les Imperiaux furent obligez de soûtenir un choc où ils furent fort maltraitez, quoique les ennemis y fissent des pertes qui étoient assez considerables.

Les François étoient retranchez d'une maniere trop avantageuse, pour pouvoir être forcez dans leurs postes. Si bien que le

le Duc de Lorraine crut qu'il étoit de la prudence de faire retirer un peu ſon Armée, afin d'attirer le Maréchal de Crequi en platte campagne. Mais ayant toûjours reconnu que ce General évitoit d'en venir à un Combat, il repaſſa la Seille & s'étant allé poſter un peu plus proche de Mets qu'il n'avoit fait auparavant, il fit attaquer le Fort d'Eſpli que les François avoient fait ſur la Riviere. Le Maréchal de Crequi détacha d'abord deux mille hommes pour aller ſecourir ce Fort, mais ce ſecours fut repouſſé avec tant de vigueur, que la plûpart des Soldats furent obligez de ſi jetter dans l'eau pour ſe ſauver, & les autres rompirent le Pont que le Maréchal de Crequi qui avoit conſtruire dans cet endroit, pour avoir le temps de ſe retirer, avant que les Imperiaux puſſent étre en état de les pourſuivre.

Cependant les Troupes du Duc de Lorraine faiſant des courſes de tous côtez, allerent faire contribuer juſqu'aux portes de Mets & de Thionville. Le Duc luimême étoit à cheval nuit & jour. Et il eſt tres certain, qu'il s'expoſoit un peu trop pour un General. En effet, ayant paſſé un jour la Sarre avec le Marquis de Grana &

mens, qu'il falut quelquefois les acheter bien cher. Cependant les Convois passerent toûjours. Mais comme c'étoit avec des difficultez presque insurmontables, le Duc de Lorraine resolut de décamper du lieu où il étoit. Il passa pour cet effet la Moselle, croyant d'obliger les François à combattre en dépit qu'ils en eussent. Mais ayant vû que la chose étoit absolument impossible; parce qu'ils se retiroient toûjours; il crut que le seul parti qu'il y avoit à prendre, étoit d'aller du côté de la Meuse, pour donner de l'occupation aux ennemis, de ce côté-là. Cette resolution n'eût pas été plûtôt prise, qu'il fit occuper quelques hauteurs qui se trouvoient sur son chemin, afin de se pouvoir couvrir par ce moyen. Le Marechal de Crequi ayant crû qu'il ne cherchoit qu'à passer la Moselle & se voyant trompé par cette fausse marche, fit tous ses efforts pour le suivre: mais le Duc ayant gagné trop d'avance, il lui fut impossible de l'atteindre. De sorte qu'il se retira en Lorraine, tandis que l'Armée Imperiale continua sa route du côté de Mouzon.

Le Roi de France, qui avoit apprehendé le dessein du Duc de Lorraine avoit

envoyé le Maréchal de Schomberg vers la Meuze avec vingt Escadrons de Cavalerie ou de Dragons & quelques Milices, pour tâcher de couvrir Sedan & les autres Places voisines, & avoit fait emporter de Mouzon tout ce qu'on en pouvoit retirer. Si bien que lors que le Duc de Lorraine y arriva, il trouva que cette Place étoit abandonnée. L'Armée saccagea cette Ville, & ayant passé la Riviere, pilla & brûlâ plusieurs Villages, & fit payer de grosses Contributions Mais le Duc de Lorraine n'ayant pas osé s'engager plus avant, à cause des bois dont tout ce Païs est presque couvert par tout, il rebroussa chemin, dans le dessein d'aller joindre le Prince de Saxe Eisenak qui étoit dans l'Alsace, quoi qu'il y eût eu entre ces deux Generaux de petites mesintelligences, qui ne contribuerent pas peu à faire échoüer les desseins de l'Empereur, & toutes les esperances de cette Campane. Jamais General n'avoit eu plus de besoin de secours, qu'en avoit pour lors le Prince de Saxe Eisenak.

Ce Prince, qui quelques jours auparavant, avoit enfermé l'Armée que commandoit le Baron de Monclar, dans un endroit, où il faloit qu'elle mourut de faim,

ou quelle se rendit, si le Maréchal de Crequi ne l'eût secouruë, le vit enfermé à son tour, dans une Isle que forme le Rhin entre le Pont de Strasbourg & la Ville, où le même Maréchal de Crequi, à la tête de dix mille Chevaux ou Dragons l'avoit forcé de s'aller jetter avec trois ou quatre mille hommes. Comme il attendoit que le Duc de Lorraine viendroit à son secours, ou que la Ville de Strasbourg qui s'étoit declaré pour l'Empereur feroit son devoir; il tâcha de subsister dans cette Isle autant qu'il lui fut possible : & pendant ce temps là, il se battit avec tant de fureur, que le Duc de Crequi perdit en divers petits combats qui se donnerent, jusqu'à des Regimens entiers & plusieurs Officiers de marque. Mais la Ville de Strasbourg ayant apprehendé les menaces du Maréchal de Crequi, & s'étant contentée de negocier quelque accommodement entre ces deux Generaux, le Prince de Saxe Eisenak fut obligé de capituler & de se rendre, à cette condition, qu'il quitteroit les armes pendant tout le reste de la Campagne: condition neanmoins à laquelle le Maréchal eût peine à consentir, quelque dure qu'elle fut pour le Prince de Saxe: car il pretendoit pour le

mo s que ce Prince se rendit prisonnier avec toute son Armée. Mais ayant craint que tandis qu'il s'amusoit à disputer, Strasbourg ne lui joüât quelque méchant tour, ou que le Prince de Saxe ne reçût quelqu'autre secours d'ailleurs, il resolut d'accepter le parti.

Le Duc de Lorraine qui marchoit nuit & jour pour aller délivrer ce Prince, fut inconsolable, lors qu'il aprit dans sa route, de quelle maniere cette affaire s'étoit passée. Mais ce ne fut pas le seul chagrin qu'il eut à essuyer avant que la Campagne fut finie. Comme il crut qu'il n'y avoit plus rien à faire, & que le Maréchal de Crequi refuseroit toujours le Combat, il ne voulut plus fatiguer ses Troupes, & s'étant resolu de prendre de bonne heure ses quartiers d'hyver, il se retira. Le Marêchal de Crequi de son côté fit semblant de se retirer aussi. Mais dés que le Duc eut été assez éloigné de l'Armée Françoise, il fit investir Fribourg par sa Cavalerie, pendant que son Infanterie suivoit à petites journées pour achever de former le siége.

Le Duc de Lorraine à qui on donna avis du dessein du Marêchal de Crequi en fut fort surpris. Il eut même toutes les peines

du monde à ajouter foi à cette nouvelle. Cependant comme la choſe lui fut confirmée par pluſieurs Couriers, il en dépêcha d'abord un au Gouverneur de la Place, pour l'avertir qui marchoit inceſſamment à ſon ſecours & qu'il ne perdit pas courage. Mais les chemins étoient ſi mauvais, à cauſe que la ſaiſon étoit fort avancée, que quelque diligence qu'il fit; il ne fut pas à moitié chemin, qu'il aprit que le Gouverneur s'étoit rendu. Cette ſeconde nouvelle le ſurprit encore davantage car la Place lui paroiſſoit trop forte pour avoir capitulé ſi tôt. En effet, elle étoit revétuë de deux murailles; deffenduë par une Citadelle à quatre Baſtions & par quelques autres Fortifications conſiderable; & la Garniſon que l'Empereur y avoit étoit aſſez nombreuſe; car il y avoit plus de trois mille hommes. Mais le Maréchal de Crequi preſſa le ſiége ſi vigoureuſement & avec tant de diligence, que le Gouverneur ſe trouva bien embarraſſé, quelque reſolution qu'il témoignât d'abord. Le méme jour que la Place fut aſſiegée, le Maréchal de Schomberg à la teſte de trois cens hommes ſoûtenus de quelques Brigades attaqua deux Redoutes ſur la hauteur de la Cita-

delle, lesquelles il emporta l'épée à la main & on ouvrit la tranchée ensuite, qui fut poussée presque jusqu'au Fossé, & on canonna si vigoureusement les murailles qu'il y eut dix-huit toises de bréche. Aprés quoi on somma le Gouverneur de se rendre. Le Gouverneur repondit, qu'aiant apris son metier parmi les François, il se montreroit indigne des leçons qu'ils lui avoient données, s'il ne sçavoit pas les mettre en pratique, lors qu'il en étoit besoin. C'étoit le General-Major Schutz qui commandoit dans cette Place. En effet, ayant vû que la bréche étoit difficile à approcher, à cause qu'elle étoit fort élevée & que les fossez étoient profonds, il crut qu'avant qu'ils fussent remplis, & que les ennemis pussent s'avancer, il pourroit encore se défendre, ce qui obligea le Maréchal de Crequi de presser le siége avec plus de vigueur qu'il n'avoit fait auparavant, quelque vigoureuses qu'eussent été les premieres attaques qu'il avoit fait faire. Comme il s'apperçût que les Assiegez ne travailloient point sur la bréche, il resolu d'y faire un logement: & quelque danger qu'il y eût dans cette entrepriſe, cela fut executé avec une hardiesse extraordinaire. Cependant

le Marêchal de Schomberg ayant emporté avec deux Bataillons un Ouvrage de terre qui couvroit une redoute qui incommodoit fort les Assiégeans, fit faire un si grand feu, qu'il força ceux qui la defendoient à se rendre prisonniers. Les François avoient tenté de faire un logemens proche de Parapet du revetement du Fossé mais le feu continuel que faisoient les assiégez empécha toûjours qu'ils ne le pussent achever. Si bien que le Marêchal de Crequi qui vouloit bien tôt voir la fin de ce siége, ayant ordonné qu'on preparât des Fascines en grand nombre, des sacs à terre, des piquet & autres outils pour jetter l Escarpe dans le Fossé, ce travail épouvanta si fort le Gouverneur qu'il demanda à capituler. De sorte que cette Place se rendit aprés sept ou huits jours de siége *, ce qui fit que la plûpart des gens crurent qu'il y avoit eu trahison. En effet les Officiers Imperiaux se plaignirent, qu'on n'avoit jamais donné les ordres necessaire ; qu'on n'avoit jamais fait assembler de Conseil de guerre, qu'on s'étoit toûjours defendu sans ordre ; & que le peu de resistance que les François avoient

* *Fribourg fut assiegez le 10. de Novembre 1677. & il se rendit le 17. du même mois.*

trouvé leur avoit fait tout entreprendre. Et pour plus grande preuve qu'on ſoupçonnoit qu'il y avoit eu intelligence dans la Place, Sa Majeſté Imperiale fit arréter le Gouverneur, quelque tems aprés mais ne l'ayant pû convaincre que de peu de réſolution, elle le fit remettre en liberté ſe contentant de lui avoir dit, qu'il avoit fait tres mal ſon devoir & que le Duc de Lorraine ne pouvoit pas étre par tout.

Cependant, comme on ne juge ordinairement des affaires que par les évenemens, le Duc de Lorraine fut blamé d'avoir fait ſi-tôt retirer ſes Troupes; & n'avoir pas prévû ce ſiége. Mais ceux qui jugeoient plus ſainement des choſes, dirent que ce General n'avoit été que malheureux dans cette occaſion; & que quand il eût prévû le deſſein du Maréchal de Crequi il pouvoit ſi peu prevoir qu'une Place comme Fribourg ſe dût rendre dans une ſemaine, que cela n'eût pas dû l'empécher de donner du repos à ſon Armée aprés les fatigues qu'elle avoit ſouffertes, puiſqu'il pouvoir ſecourir cette Place, quand il eût été beaucoup plus éloigné qu'il n'étoit, ſi le Gouverneur euſt eu le courage de riſquer que le Maréchal de Crequi le paſſât au fil de l'épée,

plûtôt que de se rẽdre comme il se rendit.

Les François enflez de cette conquête crûrent qu'ils n'en devoient pas demeurer là. Ils marcherent du côté de Vvalkrik qu'ils raserent avec quelqu'autres Châteaux dans le voisinage, & ayant vû que c'étoit-là tout ce qu'ils pouvoient faire, ils repasserent le Rhin & allerent prendre leurs quartiers d'hyver. Le Duc de Lorraine alla prendre aussi les siens, aprés avoir mis des Garnisons dans toutes les Places que l'Empereur avoit auprés de Fribourg.

Pendant que ces choses se passoient en Allemagne, on travailloit toûjours à Nimegue aux negociations de la Paix: mais les choses alloient fort lentement. Les Mediateurs furent occupez, pendant fort long tems à regler les ceremonies & ménager les interests de chaque Prince. Et d'ailleurs les Ambassadeurs des Princes interessez ne furent pas si exacts à se rendre au lieu où cette Paix se negocioit, que l'avoient été ceux de France.

Le Presidẽt Canon & le Baron de Serinchamp qui étoient les Plenipotentiaires du Duc de Lorraine, n'arriverent à Nimegue que vers le commencement du mois de Mai 1677. Les interests de ce

Prince qui étoit dépoüillé de ſes Etats donnerent d'abord beaucoup de peine aux Mediateurs. Les Ambaſſadeurs du Roi de France ne refuſoient pas d'admettre ces deux Miniſtres : mais ils prétendoient qu'il n'étoient pas obligez de les écouter dans leurs propoſitions & dans leurs demandes, qu'on n'eût admis auparavant, l'Envoyé de l'Evêque de Strasbourg, pour vuider l'affaire du Prince Guillaume de Furſtemberg ſon frere, à quoi les Imperiaux s'oppoſoient, alléguant que le Duc de Lorraine étoit un Prince Souverain au lieu que l'Evêque de Straſbourg n'étoit qu'un ſimple Sujet de l'Empereur, dont l'affaire ne pouvoit être traitée que dans l'Empire, & devant les Juges dont il dépendoit. Outre cela les Ambaſſadeurs de France ne voulurent jamais reconnoître pour Ambaſſadeurs les Miniſtres du Duc de Lorraine.

Le Preſident Canon diſputa long temps dans des Conferences particulieres, pour prouver qu'ils avoient droit d'être reconnus ſous ce Titre. Mais comme tout cela n'aboutiſſoit à rien, il preſenta le 16. du mois d'Août une Remontrance aux Mediateurs, où il fit voir d'une maniere ſi ſolide les interêts du Duc ſon maître, ſur ce

ſujet que les Ambaſſadeurs de France ſe trouverent bi n embarraſſez, lors qu'il fut queſtion de répondre. Il repreſenta, aprés avoir parlé de toutes les petites chicanes que les François leur avoient faites, principalement, au ſujet des Saufconduits ou des Paſſ ports, que n'ayant pû ſe defendre de donner au Duc de Lorraine le Tître de Duc & de Frere, ils s'étoient enfin aviſez de refuſer à ſes Miniſtres la qualité d'Ambaſſadeurs: & que cependant n'ayant pû que convenir, que c'étoit un droit des Souverains, qu'on ne leur pouvoit pas conteſter, ils s'étoient retranchez à dire, pour éluder la choſe & la traîner en longueur, qu'il faloit que le Duc de Lorraine prouvât que les Ducs ſes Predeſſeurs avoient envoyé avec ce Tître des Miniſtres dans les Cours des Princes étrangers.

Ce Plenipotentiaire avoüoit, que ce ſeroit effectivement le veritable moyen de vuider bien-tôt cette conteſtation, ſi toute l'Europe n'étoit informée, que les François avoient enlevé tous les Papiers & Tîtres du Duc, leſquels ils avoient fait vendre aux Epiciers de Mets & de Nanci, ou diſtribuez aux ſoldats pour allumer leur feu dans leurs Corps de Garde.

Mais que cependãt quoi qu'on ne fut pas dãs le pouvoir de produire les Lettres de Creance & de Recreance, les Commissions, les Plein pouvoirs, & autres Actes semblables, parce qu'ils les avoient enlevez; on en avoit fait voir d'assez autentiques, pour ne leur contester plus ce droit. En effet, le Président Canon avoit allegué le Traité fait en pleine Diete de l'Empire, à Nuremberg, le 26. d'Aoust 1542. entre l'Empereur Charles-Quint & Ferdinand Roi des Romains, d'une part, & Antoine Duc de Lorraine, de l'autre, qui y avoit quatre Ministres qualifiez Ambassadeurs. Il avoit fait avoir que la méme dénomination se trouvoit dans le Contract de mariage qui fut fait peu aprés, entre le Duc François fils d'Antoine & Marguerite d'Autriche sœur du même Empereur Charles-Quint. Et pour n'oublier rien de ce qui pouvoit démontrer que le Duc de Lorraine avoit un droit inconteſtable de Legation, il avoit mis en avant les diverses Alliances des Ducs de cette Maison, entre lesquels il s'en trouvoit quatre qui avoient été mariez avec des filles d'Empereur, sans parler du Duc François fils d'Antoine.

Tout cela pouvoit manifestement le

droit qu'avoit le Duc de Lorraine d'envoyer des Miniſtres à Nimegue, en qualité d'Ambaſſadeurs, de l'aveu même des François, lors qu'ils raiſonnoient en particulier de cette affaire. Mais comme ils ne voulurent pourtant jamais ſe rendre à ces raiſons, & que le Duc de Lorraine qui ne voulut point retarder la Paix, avoit cruſt qu'il pouvoit paſſer par deſſus cet obſtacle, & ſe contenter que ſes Miniſtres euſſent le Titre de Plenipotentiaires, puis que Sa Majeſté Imperiale le Roi d'Eſpagne & les Etats Generaux, ne leur avoit pas refuſé la qualité d'Ambaſſadeurs; le Préſident Canon ne s'étendit pas davantage ſur cet Article, ſur lequel pourtant il fut bien aiſe d'avoir appuyé quelque têmps, pour faire connoître les droits de ſon Maître.

Le fort de la Remontrance de ce Miniſtre roula ſur les longueurs des Ambaſſadeurs de France, qui n'avoient pas daigné répondre aux propoſitions & aux demandes du Duc de Lorraine, quoi qu'il y euſt plus de ſix mois qu'elles leur avoient été preſentées. Il diſoit que ces Ambaſſadeurs avoient refuſé d'y repondre, parce que le Duc n'avoit point encore ſes Miniſtres à Nimegue, & que dans la ſuite ils

l'avoient refusé, parce qu'ils y étoient arrivez. Il se plaignoit du peu de disposition où il voyoit la France à restituër les Duchez de Lorraine & de Bar, quoi qu'elle vit bien que sans cette condition la Paix ne pouvoit jamais se conclure. Et aprés avoir remontré d'une maniere pathetique & insinuante, que le Duc de Lorraine ne demandoit que son Patrimoine, & l'heritage de ses Ancêtres, que soixante & cinq Ducs consecutifs, dont il avoit l'honneur d'être issu, avoient possedé; il demandoit instamment, qu'ils sollicitassent & pressassent les Ambassadeurs de France à vouloir donner quelque réponse, & à se disposer, en même temps, à faire justice au Duc son Maître. Quelques instances que fissent les Mediateurs, il se passa pourtant 9 ou 10. mois, sans que le President Canon eut de réponse positive. Mais enfin le Roi de France ayant dressé lui même un projet de Paix, lequel il envoya à ses Ambassadeurs à Nimegue, & qui fut delivré le 15. d'Avril 1678 aux Ambassadeurs & Ministres des Alliez, par les mains des Mediateur Anglois; les Plenipotentiaires du Duc de Lorraine virent, aprés lui avoir lû les conditions qui regardoient les autres Etats & Princes

intereſſez, que Sa Majeſté Tres Chrêtienne déclaroit Que pour achever de donner le dernier témoignagne de ſes intentions pour la Paix, quelques raiſons qu'elle pût avoir de demeurer en poſſeſſion de la Lorraine, elle trouvoit bon d'y faire rentrer le Prince Charles, ſous l'une des deux Alternatives dont elle lui laiſſoit le choix: Que la premiere ſeroit de le rétablir conformement aux Articles portez dans le Traité des Pyrenées, ſans rien changer ni alterer dans aucun. Et la ſeconde, de lui remettre generalement tous ſes Etats, à l'exception de la Ville de Nanci, qui lui demeureroit en toute Souveraineté, & du chemin dont il avoit été convenu par le Traité de 1661. pour paſſer de ſes Frontieres en Alſace, comme des autres chemins qui ſeroient neceſſaires, pour paſſer de France à Nanci, & de Nanci à Mets, à Brilac & dans la Franche-Comté: à condition toutefois, que pour le dédommager de la Ville de Nanci, il lui remettroit celle de Thoul. Le Roi de France demandoit encore dans ce projet, que Lonvvik & ſa Prevôté lui fuſſent cédées, mais avec cet offre qu'il faiſoit de recompenſer le Duc de Lorraine d'une autres Prevôté de pareille valeur dans

les trois Evêchez. Et pour ce qui regardoit Marsal, il disoit, que comme cette Place ne faisoit plus partie de la Lorraine, elle n'entroit point dans cette restitution

Le Roi envoyant ce projet avoit déclaré à ses Ambassadeurs qu'il ne pretendoit pas que ces conditions ausquelles il vouloit faire la Paix l'engageassent au de-là du 10. du mois de Mai, & que les Puissãces avec lesquelles il étoit en guerre n'ayoient qu'à se determiner au plûtôt. Les Ambassadeurs des Alliez se récrioient là-dessus. Ils disoient qu'il n'étoit pas possible, qu'une affaire d'une aussi grande importante que celle de la Paix se pût conclurre dans un terme aussi court que celui que le Roi avoit prescrit. Mais enfin, car je ne veux pas entrer dans un plus long détail, aprés plusieurs petites negociations de la part des Ambassadeurs de France, on reconnut que l'Espagne & que la Hollande étoient fort portées à recevoir la Paix aux conditions qui leur étoient offertes par la France. Les Imperiaux & tous les Ministres des Princes du Nord crierent hautement contre les Espagnols & les Hollandois Ils dirent hautement que le Roi les vouloit tromper, & qu'il ne vouloit faire la Paix avec

eux que pour les soûmettre dans la suite. Les autres Ministres biaisérent. Mais pour le Président Canon, il rejetta absolument les conditions du Roi de France. Il s'étendit sur la dureté des Alternatives que ce Prince offroit à son Maître. Il fit voir que la premiere absordoit presque tout son Païs, par un démembrement de la moitié de ses Etats, & que l'autre, en lui ôtant la Capitale, & la Souveraineté des quatre Routes que la France demandoit, lui ôtoit, en méme temps, la communication de ses propres Terres. Et il protesta enfin, que si la foi de tous les Traitez faits avec les Alliez ne servoit de rien à son Maître, pour obtenir son retablissement, ce Prince renonceroit à son Païs, & s'en banniroit plûtôt volontairement, que d'y rentrer à des conditions si dures. Je quitte les négociations de Nimegue.

Depuis la mort du Roi Michel, l'Empereur, comme on l'a déja dit, avoit fait dessein de marier la Reine de Pologne sa sœur avec le Duc de Lorraine. Cette Princesse s'étoit declarée en sa faveur, lors qu'il avoit été question d'élire un nouveau Roi, elle avoit dit positivement quelle regardoit ce Prince comme son

Epoux. Et le Duc de Lorraine, qui du commencement n'avoit rien ſenti pour la la Reine de Pologne, en étoit devenu ſi amoureux, que le chagrin qu'il avoit eu d'avoir manqué une Couronne n'avoit rien été en comparaiſon de la douleur qu'il reſſentit, lors qu'ils vint à faire reflexion que n'étant point Roi, il ne pouvoit plus penſer à cette Princeſſe. Cependant, quelque malheureux qu'eût été ce Prince, & tout dépoüillé de ſes Etats qu'il étoit, l'Empereur ni la Reine de Pologne ne changerent pas de ſentiment. Et lors qu'il parti de Vienne pour aller en Flandres, Sa Majeſté Imperiale lui promit d'une maniere ſi poſitive qu'il ne tiendroit jamais à elle, qu'il n'entrât dans ſon Alliance, & d'un autre côté, il reçût de la Reine tant de marques d'affection & d'eſtime, qu'il ne pouvoit que compter là-deſſus.

Quoique ce fût un mariage preſque fait, quatre ou cinq années neanmoins s'étoient écoulées ſans que l'Empereur eût parlé d'en venir à la concluſion. Son deſſein étoit de voir ce Prince retabli auparavant dans ſes Etats, ce qui ſelon toutes les apparences ne pouvoit qu'arriver bien-tôt, les negociations de la Paix con-

tinuant toujours à Nimegue & la plupart des Princes de l'Empire étant disposez à l'accepter. Mais comme ces negociations traînoient en longueur, & qu'il lui tardoit, de recompenser les services du Duc de Lorraine, il lui dépêcha un Courrier vers la fin de la Campagne, par lequel il eut ordre de se rendre à Vienne, pour y conclurre son mariage.

Ce fut une nouvelle si agreable pour le Duc, qu'il ne put contenir sa joye. Il dit en soûriant, aprés avoir lû la lettre que l'Empereur lui avoit écrite, qu'il se consoloit de la perte de Fribourg & que l'honneur que lui faisoit Sa Majesté Imperiale étoit un presage si certain que sa mauvaise fortune commençoit à l'abandonner, qu'il ne doutoit point, que dés qu'il se pourroit remettre en Campagne il ne reprit cette Place sur les François, & ne fit ressouvenir le Maréchal de Crequi de la valeur des Duc de Lorraine. Il se disposa donc à partir : & afin de ne perdre point tems, il se hâta de visiter les Places que l'Empereur avoit sur le Rhin. Mais comme les plus grandes joyes, sont celles qui sont le plus souvent melées des plus grandes amertumes, il lui arriva un accident à Philisbourg, où

peu s'en falut, qu'il ne vit finir avec sa vie ses projets & ses esperances. Car passant un jour sur le Pont de cette Place, & ayãt mis le pied sur une planche qui n'étoit point cloüée, cette planche ayant mãqué malheureusement, il se jetta dans le fond du Fossé : mais quoi que le danger qu'il courut fut grand il en fut quitte pour un coup qu'il reçût à une jambe, dont il fut fort incommodé. On parla de cette chute fort diversement dans le monde. Il y en eut qui crurent que cet accident avoit été un accident imprevû : mais il s'en trouva aussi qui soûtinrent que s'avoit été un piége qui lui avoit été tendu par le Gouverneur de la Place, * dans le dessein de le faire perir & de le sacrifier à la France. En effet, ce Gouverneur fut arrêté & mené à Vienne, mais il fut impossible de le convaincre quelques perquisitions qu'on fit. Quoi qu'il en soit, le Duc ne fut pas plûtôt en état de souffrir les fatigues du voyage, qu'il partit, ayant laissé au Prince Herman de Bade le Commandement des Troupes Imperiales, dont une grande partie étoit aux environs

* *Voyez un petit Livre intitulé*, L'Empereur & l'Empire, trahis par qui & comment, *page* 38. *Exemp.* 6.

d'Offembourg, & l'autre disperſée dans des Places & des quartiers d'hyver. Comme il étoit toûjours fort incommodé de ſa chute, il ne pût marcher qu'à petites journées. Si bien que tout ce qu'il pût faire fut d'arriver à Bade, entre Vienne & Neuſtat le 4. du mois de Février. Il s'arrêta là pendant quelque jours, pour y prendre les bains, & le Marquis de Grana, le Comte de Bucquoi & quelques autres Seigneurs l'y furent recevoir pour l'accompagner à Neuſtat, où étoit alors la Cour Imperiale. La derniere journée, que fit le Duc, il fût rencontré à moitié chemin de Vienne, par le Grand Ecuyer de Sa Majeſté Imperiale qui étoit venu au devant de lui, accompagné du Comte de Vvallenſtein, Capitaine de Cavalerie, & des Comtes de Mansfeldt & de Schaffemberg, qui étant ſortis tous quatre de leurs Carroſſes lui firent leurs complimens, aprés quoi ils reprirent tous enſemble le chemin de Neuſtat où ils arriverent de fort bonne heure. Le Duc de Lorraine fut reçû hors de la porte du Château, au bas de l'eſcalier, par le Maître d'Hôtel & les Chambellans, & en haut par le Grand Chambellan, qui le conduiſit juſqu'à la Cham-

bre de l'Empereur, qui en ſortit & vança trois pas, ce qui eſt un honneur extraordinaire. L'Empereur le fit entrer enſuite dans ſa chambre; lui fit donner un ſiege où il s'aſſit; & aprés avoir parlé un peu enſemble, Sa Majeſté Imperiale le mena elle-même juſques dans l'Antichambre de l'Imperatrice Regente. Le Duc ſe rendit un moment aprés chez l'Imperatrice Doüairiere, où étoit la Reine de Pologne & l'Archiducheſſe ſa ſœur. Aprés quelques momens de converſation l'Imperatrice Doüairiere & l'Archiducheſſe ſe retirerent: ſi bien que le Duc demeura ſeul avec la Reine de Pologne juſqu'à l'heure du ſouper.

On ne ſçauroit exprimer les honneurs que l'Empereur fit rendre à ce Prince. Ses Gentilshommes & les Miniſtres étrangers qui étoient à la Cour le conduiſirent a l'Arſenal, où on lui avoit preparé un Apartement, & il fut ſervi à ſouper par les Officiers de Sa Majeſté Imperiale.

Comme il étoit un peu fatigué, il ne voulut pas manger en public, & il demeura même toûjours ſur un lit de repos, juſqu'à ſept heures du ſoir qu'il ſe rendit dans la chambre de l'Imperatrice Doüairiére

riére d'où l'on devoit aller à la Chapelle du Palais, où se devoit faire la ceremonie du mariage.

Lors qu'on partit de l'Appartement de l'Imperatrice Doüairiere pour se rendre à la Chapelle, un grand nombre des Officiers de la Cour marcherent les premiers, ayans tous des habits en broderie d'or & d'argent. Ces Officiers furent suivis des principaux Ministres de l'Empereur, aprés lesquels marchoient douze Chevaliers de la Toison d'or habillez de noir, avec leur Ordre. Le Duc de Lorraine marcha ensuite, precedé du Prince de Lixhim son Marêchal, & du Baron de Chaunivecq, Capitaine de ses Gardes du Corps. Peu aprés parut l'Empereur, devant lequel marchoient le Comte de Lamber, ou Grand Marêchal, & les Comtes de Bade, de Vvalstein & de Mansfeld. Les deux Grands Marechaux des deux Imperatrices : le Grand Marêchal de la Reine de Pologne, & l'un des plus anciens Chambellans menoient les deux Imperatrices, la Reine de Pologne & l'Archiduchesses qui étoient suivies de plusieurs Dames & Filles d'honneur & de quelques Princesses étrangeres.

On avoit dressé dans la Chapelle une

maniere de Theatre de trente pieds de haut & large de dix à douze pas, mais le nombre des Dames qui assistoient à cette ceremonies étoit si grand que n'ayant pû s'y placer toutes, la plûpart furent obligées de se tenir sur les montées.

Vis à vis de l'Autel on avoit fait un Echafaut couvert d'un tapis de velours cramoisi, à franges d'or, où l'un avoit mis deux Fauteüils, sur lesquels la Reine & le Duc s'assirent. A côté il y avoit un autre Echafaut, où se placerent l'Empereur, l'Imperatrice, l'Imperatrice Doüairiere & l'Archiducheſſe. La ceremonie fut celebré par l'Evêque de Neustat assisté de deux autres Prelats : & elle ne fut pas plûtôt finie, que l'Evêque s'étant adressé au Duc & à la Reine pour leur demander leur consentement, la Reine lui fit connoître qu'il s'adressât à Leurs Majestez Imperiale : & Leurs Majestez ayant fait signe qu'elles consentoient à ce mariage, les nouveaux Epoux reçûrent la benediction. Le *Te Deum* fut chanté ensuite, aprés quoi l'Empereur s'aprocha du Duc, pour l'embrasser, mais le Duc se baissa si fort, qu'il fut impossible à Sa Majesté Imperiale de lui donner cette marque de son affection. Toutes les

ceremonies étant finies, on s'en retourna au bruit des Trompetes & de plusieurs autres Instrumens, dans le méme ordre qu'on étoit allé à la Chapelle. Les jours suivans se passerent en festins & autres divertissemens : mais comme le Duc devoit encore commander l'Armée de l'Empereur en Allemagne ; aprés avoir passé le Carême à Inspruk avec la Reine son Epouse ; il partit au milieu des delices de son mariage, pour aller joindre le Prince Herman de Bade, à peu prés, comme avoit fait autrefois le Maréchal de Boüillon, pere de M. de Turenne, qui endossa les armes la nuit de ses nôces pour aller surprendre Stenai. Le Duc de Lorraine arriva aux environs de Vvormes, où étoit son quartier general, avant la fin du mois d'Avril 1678.

Ce Prince n'étoit pas encore tout à fait remis de sa chûte, & d'ailleurs il étoit extrêmement fatigué de son voyage. Cependant, dans l'impatience où il étoit d'entrer en Campagne, pour surprendre le Maréchal de Crequi & tâcher de reprendre Fribourg, il fit marcher son Armée dés le commencement du mois de Mai. Il avoit vingt quatre Regimens de Cavalerie, cinq Regimens de Dragons, &

environ seize mille hommes d'Infanterie, ce qui faisoit une Armée de quarante mille combattans, sans y cõprendre trois Regimens des Garnisons de Tréves & de Luxembourg qui devoient l'aller joindre. L'Armée Françoise ne fut pas d'abord à beaucoup prés si forte, mais dans la suite, le Marêchal de Crequi reçût tant de renforts, que les Armées furent fort égales, quoi qu'en ayent dit les François. Le Duc de Lorraine reçût dans sa marche le Comte de Koningseck, que l'Empereur avoit choisi pour l'assister de ses conseils. Ils convinrent d'abord qu'il faloit pouvoir à quelques magazins & s'assurer de pouvoir tirer des vivres de Strasbourg : ce qui ayant été executé, ils camperent entre Offembourg & le Fort Kel, qui couvroit le Pont de Strasbourg, du côté d'Allemagne.

Le grand dessein du Duc de Lorraine étoit d'empécher que les François ne passassent dans le Brisgau. Pour cet effet; il resolut de jetter un Pont sur le Rhin au dessous de Strasbourg & de marcher dans la Haute-Alsace avec une bonne partie de son Armée pour y attirer le Marêchal de Crequi, tandis que le reste des Troupes Imperiales feroient le siége de Fribourg.

Dans cette vûë il fit passer trois cens Chevaux à Ruperschau sur un Pont volant, avec ordre de s'aller poster entre Blosheim & Altenheim pour couvrir le Pont qu'il faisoit construire dans cet endroit. Et au même temps, le Prince Herman de Bade avoit été chargé d'assemblerdeux mille Païsans, & de leur faire accommoder les chemins, par où il faloit conduire le canon pour le siege de Fribourg.

Toutes choses sembloient favoriser l'entreprise du Duc de Lorraine. Mais le Maréchal de Crequi qui vouloit soûtenir la reputation qu'il s'étoit acquise l'année precedente, avoit commencé, dés le dixiéme du mois de Mai, de former un Corps d'Armée, d'environ vingt mille hommes, avoit jetté deux Bataillons dans Fribourg avant que les Troupes Imperiales l'en pussent empécher; & ayant sçû dans la suite que le Duc de Lorraine faisoit travailler à un Pont à Altenheim, il alla camper entre Brisac & Schelestat dans un endroit, d'où il pouvoit selon le besoin, ou s'oposer au passage des Imperiaux en Alsace, ou se jetter par Brisac dans le Brisgau. Ayant consideré neanmoins qu'il étoit plus necessaire de passer dans le Brisgau, avant que les Imperiaux

fussent en état de rien entreprendre, il passa le Rhin avec toute son Armée sur le Pont de Brisac & sur un autre Pont qu'il avoit fait dresser à une lieuë au dessous de cette Place. Le Duc de Lorraine le suivit & s'alla camper à six lieuës de son Armée, dans le dessein ou de l'attaquer ou de lui faire repasser le Rhin, voyant bien que toutes ses mesures étoient rompuës, & qu'il ne pouvoit plus ni passer en Alsace, ni couvrir Fribourg. Le Maréchal de Crequi qui s'apperçût bien du dessein du Duc alla camper à demi lieuë de Rhinfeld: & enfin dans les divers mouvemens que firent les deux Armées, elles se trouverent inopinement en presence, n'étant separées que de la Riviere d'Eltz qui étoit gayable par tout : mais elles n'oserent s'attaquer pourtant ni l'une ni l'autre, parce qu'à cause des défilez qui les separoient, il étoit impossible quelles en vinssent aux mains, que celle qui attaqueroit ne reçût beaucoup de desavantage. Il ne se fit que quelques détachement où les Imperiaux firent quelques prisonniers, & donnerent souvent l'allarme à l'Armée Françoise. Les deux Armées se preparent, mais peu de tems aprés, elles revinrent toutes deux sur le

bord de l'Eltz. Elles étoient si proches l'une de l'autre, qu'il n'y avoit presque point de jour qu'il n'y eût des Escarmouches, où tantôt l'avantage étoit du côté des Fraçois, tantôt du côté des Imperiaux, mais le plus souvent du côté de ces derniers. Voilà à quoi aboutirent tous ces mouvemens des deux Armées. Car pour en venir à une Bataille, ce fut en vain que le Duc de Lorraine se tourmenta pour y obliger le Marêchal de Crequi : ce General n'ayant en vûë que de fatiguer les Imperiaux, comme il avoit fait la Campagne precedente ; de leur rompre les desseins qu'ils avoient sur Fribourg ; & de se saisir roûjours de quelque poste avantageux, où il ne pût étre forcé, ne se souciant pas d'atquer lui même.

Le Duc de Lorraine étoit au desespoir de voir toutes ses mesures rompuës, étant bien persuadé, que ce ne pouvoit étre que par le gain d'une Bataille qu'il pouvoit venir à ses fins. Si bien que ne sçachant de quelle maniere s'y prendre pour faire réüssir ses entrepriſes, il passa la Riviere d'Eltz, & s'alla poster entre Brisac & l'Armée Françoise, croyant que c'étoit le moyen de faire décamper le Marêchal

de Crequi & de le mettre dans l'impuiſſance de refuſer d'en venir aux mains.

Le Marêchal de Crequi leva effectivement le Camp, le méme jour, mais il alla ſi bien ſe fortifier ſur une hauteur, à demi lieuë de Fribourg, qu'il eût été bien difficile à l'Armée Imperiale d'y aller attaquer les François avec avantage. Cependant, comme le Duc étoit entre Briſac & eux, il crut que le defaut des vivres forceroit l'Armée Françoiſe à changer de Camp, car ne pouvant recevoir que de Fribourg de quoi ſubſiſter, depuis qu'il lui avoit ôté la communication de Briſac, il n'y avoit pas beaucoup d'apparence qu'elle voulut affamer une Place, que l'on menaçoit d'aſſiéger. D'un autre côté parce qu'il ſe flatoit, que ſon Armée pouvoit ſubſiſter dans ſon poſte, il pourroit s'aprocher de Fribourg; cette penſée lui enfloit le cœur, & il commençoit déja à concevoir de grandes eſperances. Mais la diſette n'étant pas moins dans le Camp des Imperiaux que dans celui des François, il fut obligé de decamper lui-même & de voir échoüer tous ſes deſſeins.

Je ne pourrois qu'ennuyer ſi je m'attachois à décrire tous les mouvemens des Armées, les precautions que prit le Marê-

chal de Crequi pour empêcher qu'elles ne fussent jamais en état de decider par une Bataille la destinée de Fribourg; les grandes Actions du Duc de Lorraine, & les succez & desavantages qu'il eut pendant cette Campagne. Il battit deux ou trois fois des partis qui étoient assez considerables. Il se saisit de divers postes d'où il chassa les ennemis. Il fit quelquefois des prisonniers, prit des Etandars, & contraignit en divers rencontres de gros détachemens de l'Armée Françoise à prendre la fuite & à plier, comme dans le petit cõbat qui se donna sûr la Riviere de Kintz, où le Marquis de Rannes Colonel General des Dragons & Lieutenant General fut tué, dans le temps qu'il tâchoit de rallier ses Troupes qui étoient entieremẽt en desordre. Mais les ennemis de leur côté n'eurẽt pas de moindres avantages: car outre qu'ils firent des prisonniers à leur tour, qu'ils enleverent des Etandars & des pieces d'Artillerie; ils battirent le Comte de Staremberg dans la Plaine de Rhinfeld; lui taillerent en pieces un detachement tout entier; & l'ayant contraint de se retirer avec le reste de ses Troupes, qui s'étoient defenduës pourtant avec une vigueur incroyable, à l'exẽple de ce-

lui qui les commandoit ils poursuivirent les Imperiaux avec tant de fureur jusques sur le Pont de Rhinfeld, & firẽt un si horrible carnage, que si le Gouverneur de la Ville ne se fut avisé de sacrifier une partie des Troupes de l'Empereur en faisant lever le Pont-levis, le Maréchal de Crequi fut entré, peut être dans cette Place & s'en fut rendu Maître, comme il le fit ensuite du Château d'Ortambourg & du Fort de kell : des Forts de l'Etoile, & de l'Isle & du Château de Lichtembergh.

On peut voir par ces divers progrez que fit l'Armée Françoise pendant cette Campagne, que le Duc de Lorraine fut bien éloigné de remplir les grandes esperances dont il s'étoit flaté d'abord. Mais ce ne fut ni faute de courage, ni par aucune entreprise temaire & mal concertée qu'il vit échoüer ses desseins. Il y eut deux choses qui contribuerent principalement au peu de succez qu'eût sur le Rhin l'Armée de l'Empereur. La premiere, fut que le Duc de Lorraine ne reçût jamais l'argent qui lui étoit necessaire pour faire subsister ses Troupes, comme il s'en plaignit hautement, & que les Ministres de l'Empereur, soit par trahison ou manque de prevo-

yance, n'ayant fait faire que tres-peu de Magasins, il fut presque toûjours obligé d'abandonner des postes, dans lesquels, s'il eût pû subsister pendant trois ou quatre jours seulement, il eut pû aller mettre le siege devant Fribourg, comme il le fit déclarer à Sa Majesté Imperiale par le Comte de Mansfeld. Et la seconde fut le peu de vigueur qu'il trouva dans la plûpart de ses Officier, qui lui firent manquer la seule occasion ou il eut pû donner Bataille. Ce fut peu de tems aprés le Combat où le Marquis de Rannes fut tué. On en jugera par le recit que j'en vais faire.

Le Brisgau où estoient alors les deux Armées avoit été si ruïné qu'on n'y trouvoit plus ni vivres ni fourrages. Le Maréchal de Crequi, dont l'Armée souffroit beaucoup, resolut de passer la Riviere de Kintz, au de-là de laquelle étoit une Plaine assez fertile, où il pouvoit subsister quelque tems. Dés que le Duc de Lorraine eut avis de ce dessein, il se presenta pour défendre le passage de la Riviere, sur le bord de laquelle il se retrancha. Mais n'ayant pûempécher que le Maréchal ne passât, il s'alla camper dans un lieu fort avantageux, ou il ne crut pas qu'on osât l'attaquer ni

qu'on en eut même le dessein. Cependãt le General François qui se crut le plus fort, & qui voulut profiter d'une espece de desordre où avoit été l'Armée Imperiale, voulant donner quelque chose à la fortune aprés avoir recule si souvent, resolu de donner Bataille. Si bien qu'ayant fait prendre quelque relâche à ses Troupes, aprés avoir passé la Riviere, il les fit marcher contre les Imperiaux.

Le Duc de Lorraine, qui s'apperçût bien du dessein du Marêchal de Crequi, & qui ne demandoit qu'à combattre, assembla d'abord son Conseil de guerre, où assisterent les Principaux Officiers de l'Armée. Il leur allegua toutes les raisons qui les devoient porter à ne refuser pas le Combat. Mais il se trouva seul de son avis, chacun ayant soûtenu fortement, qu'il y eût eu de l'imprudence à le faire, & qu'il faloit attendre une autre occasion, n'étant pas possible qu'on ne la trouvât plus favorable ; au premier mouvement que feroit l'Armée Françoise, ajoûtant d'ailleurs que s'il faloit hazarder une Bataille, il valoit bien mieux que ce fût au de-là du Rhin, que dans leur Païs, qui demeuroit en proye à l'ennemi, si la fortune leur étoit contraire,

puiſque le Maréchal de Crequi ne ſe pouvoit deffendre de repaſſer ce Fleuve, n'ayant pas de quoi ſubſiſter dans ſon Camp. Si bien qu'il ſe vit obligé de ſe retirer ſous Offembourg, ce qui lui réüſſit tres-mal. Car comme ç'avoit été un peu trop tard qu'on s'étoit aviſé de prendre ce parti, à peine avoit-on donné les ordres pour la retraite, que le Maréchal de Crequi ſe preſenta & chargea les Gardes Imperiales. Cependant quelque deſordre qu'il y eût d'abord dans l'Armée du Duc de Lorraine, à cauſe qu'elle ne ſçavoit ſi elle devoit combattre ou prendre la fuite, elle ne laiſſa pas de ſuivre le chemin d'Offembourg & de s'y aller mettre en ſeureté, aprés avoir perdu environ huit cens hommes Les François en perdirent bien preſqu'autant dans cette rencontre : mais quelqu'égales qu'euſſent été les pertes, le Duc de Lorraine fut inconſolable, d'avoir trouvé ſi peu de reſolution ou tant de ſageſſe parmi ſes Officiers, s'imaginant que ſi ſon conſeil eût été ſuivi, il eut taillé en pieces l'Armée ennemie. Il fit dans la ſuite tout ce qu'un grand Capitaine pouvoit faire pour reprendre les Châteaux & les Forts dont les François s'étoient emparez. Mais comme ils avoient

brûlé le Pont de Straſbourg & qu'il faloit qu'il en fit conſtruire de nouveaux, il ne lui fut pas poſſible de rien entreprendre, quoi qu'il eût paſſé ce Fleuve prés de Philisbourg, où il avoit jetté un Pont. Tout ce qu'il pût faire fut de battre quelques partis, & de ſe ſaiſir de Landau qu'il abandonna, aprés l'avoir mis au pillage, ne s'étant pas ſoucié de le conſerver. Mais comme c'étoient de petits exploits en comparaiſon des deſavantages qu'il avoit reçût; & par raport aux eſperances qu'il avoit conçûës, il avoüa qu'il n'avoit rien fait, pendant cette Campagne, quoi qu'il n'eût pas tenu à lui que les choſes ne fuſſent allées autrement, comme il en fit convenir Sa Majeſté Imperiale.

Cependant, comme dans ce temps-là; les Eſpagnols & les Hollandois laſſez des fatigues & des dépenſes de la Guerre, avoient accepté & ſigné le Traite de Paix aux meilleures conditions qu'ils avoient pû & que tous les autres Princes & Etats étoient ſur le point de faire la même choſe; l'Empereur voiant, que quelqu'aſſiſtãce qu'il eût reçûë des Alliez, il lui avoit été impoſſible d'avoir fait aucunes Conquêtes en deçà du Rhin, reſolu de ſuivre

l'exemple du Roi d'Espagne & des Etats Generaux. Et il n'eût pas plûtôt pris cette resolution, qu'il envoya au Duc de Lorraine de repasser le Rhin. Le Maréchal de Crequi ne sçachant pas quel étoit le but de ce General, & apprehendant qu'il n'eût encore quelque dessein sur Fribourg passa ce Fleuve aprés lui. Mais ayant reconnû qu'il ne pensoit en aucune maniere à cette Place, il le repassa avec toute son Armée. Aprés quoi ayant jetté une Garnison dans le Château de Lichtemberg, & fait démolir les Forts de l'Etoile & de l'Isle, les Armées entrerent en quartier d'hyver, en attendant la Paix Generale que tous les Princes signerent enfin, excepté le Duc de Lorraine, qui n'ayant pû se resoudre à l'accepter aux conditions auſquelles le Roi de France le vouloit assujettir, pour entrer dans son Païs, aima mieux vivre en homme privé, que de signer un Traité si desavantageux: & tout le monde demeurera d'accord, qu'il avoit pris le meilleur parti.

Comme le Roi de France n'avoit pas voulu reconnoître pour Ambassadeurs les Envoyez du Duc de Lorraine; il n'avoit jamais voulu traiter avec eux. En effet les Ministres de France n'avoient eu

que cinq Pleinpouvoirs pour traiter avec les cinq principaux Alliez qui étoient en Guerre avec cette Couronne. Si bien que le Duc de Lorraine, aprés beaucoup de conteſtations, ayant été obligé de ſe ranger ſous quelqu'un des Princes Alliez, avoit remis ſes intereſts entre les mains des Miniſtres de l'Empereur. Ces Ambaſſadeurs devoient donc ſtipuler pour les pretentions de ce Prince, & fournir la ratification des Articles qui le concernoient, parce qu'ils étoient inferez dans le projet de Paix entre le Roi de France & leur Maître. Mais ils furent bien embarraſſez, ayant vû que le Preſident Canon avoit proteſté, que le Duc de Lorraine ne ſigneroit jamais cette Paix, aux conditions qui lui étoient impoſées, ſi la France ne les moderoit pour les rendre plus recevables. Ils déclarent neanmoins que ces conditions étoient ſi dures, que ſi le Roi de France ne vouloit relâcher rien de ſes pretentions, il faloit les rayer du Traité, ou declarer qu'elles ſeroient cenſées comme non compriſe, puis que l'Empereur ne les pouvoit faire agréer. Mais c'étoit un embarras nouveau, parce que les Ambaſſadeurs de France repondirent, que la ratification du Roi leur Maî-

tre, laquelle ils avoient entre leurs mains étant pure & simple, celle de Sa Majesté Imperiale le devoit être aussi. Tellement qu'aprés plusieurs instances, qui furent toujours sans succez, ils se contenterent de déclarer que Sa Majesté Imperiale ne pretendoit pas étre plus obligée aux Articles qui regardoient le Duc de Lorraine, que Sa Majesté Tres-Chrêtienne avoit elle-méme déclaré y étre obligée; ensuite de quoi ils demanderent, que la Paix entre la France & ce Prince fut reservées à un autre tems, protestant qu'ils étoient prêts à signer le Traité de Paix à ces conditions, ce qui fut fait à Nimegue le cinquiéme de Février 1679.

Le Duc de Lorraine n'ayant plus rien à faire en Allemagne aprés la conclusion de la Paix, se retira à la Cour de Vienne auprés de la Reine de Pologne son Epouse, dans le dessein d'aller servir en Hongrie, si l'Empereur le trouvoit necessaire: car les troubles de ce Royaume n'avoient jamais été si bien apaisez qu'il n'y eût toûjours des Mécontens. Ce Prince avoit été si genereux, que dans la Protestation qu'il fit faire à Nimegue aux Mediateurs, qu'il ne pretendoit pas étre obligé

aux Articles ſtipulez pour lui dans le Traité de l'Empire, ſes Plenipotentiaires avoient declare en même temps, qu'il n'entendoit pas neanmoins être cenſé ennemi de la France, & moins encore du Roi Tres Chrêtien. Tellement qu'il ſe flatoit de cette eſperance, que ce Monarque ſe laiſſant fléchir à la fin, il pourroit entrer dans ſon Païs. Mais comme le Roi de France, en faiſant la Paix avoit eu des vûës qui n'ont que trop éclaté depuis; les Etats du Duc de Lorraine étoient trop à ſa bienſeance pour les vouloir ceder à d'autres conditions que celles qu'il avoit faites lui-même. Son deſſein étant, s'il eût pû, de ſe rendre Maître de l'Allemagne, aprés avoir, par la Paix de Nimegue, rompu la Ligue qui avoit été faite contre lui; il faloit qu'il conſervât neceſſairement la Lorraine ou s'il la reſtituoit au Duc, que cela ſe fit de telle maniere, qu'il l'en pût chaſſer quand il lui plairoit, comme il en avoit chaſſé le Duc ſon oncle. Ainſi le Duc de Lorraine ſe trompoint de compter, comme il faiſoit ſur ſes Etats, s'il ne vouloit ſe réſoudre à s'y voir enclavé, & à y étre auſſi eſclave que l'avoit été Charles I V. aprés les divers Traitez qu'on lui fit ſigner.

Je ne m'arrêterai pas à faire voir que l'un des principaux desseins de la France, dans les negociations de la Paix generale, fut de surprendre l'Empereur dans la suite. Ce Prince l'éprouva bien-tôt. Car à peine avoit-on achevé à Vienne les réjoüissances qui s'y firent à l'occasion de cette Paix, que le Roi de France se saisit de Strasbourg, lequel il demembra de l'Empire pour l'incorporer à sa Couronne. Et peu de temps aprés on decouvrit que M. de Nointel n'avoit été envoyé à Constantinople en 1673. que dans la vuë de faire une Alliance entre la France & la Porte, pour obliger le Grand Seigneur à porter ses armes dans la Hongrie.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur ayant achevé de se broüiller avec les Protestans de ce Royaume, en leur ôtant leurs Temples & les privant de leurs Exercices; ils eurent recours au Prince Abaffi, qui leur envoya, au méme temps, des Troupes sous le Commandement du Comte Tekeli, qui s'étoit retiré en Transilvanie, & avoit sçû si bien gagner l'esprit de ce Prince, qu'il étoit devenu, peu de temps son premier Ministre.

Aprés la mort du Comte Paul Vvesseli-

ni General des Troupes des Mécontens, le Comte Tekeli fut mis à sa place. Ce nouveau General ne se rendit pas moins redoutable que l'avoit fait Vvesselini. Les Mécontens faisoient des progrez. Mais comme l'Empereur venoit de faire la Paix avec la France, il leur opposa tant de Troupes, quoi qu'il en eust licentié la plus grande partie, que craignant d'en être accablez, ils se mirent sous la protection des Turcs, ne trouvant de plus seur parti à la vûë du terrible orage qui alloit fondre sur leur teste, que celui de s'aller jetter entre les mains des infideles.

Les Turcs qui ont eu toûjours plus de passion d'étendre leur Empire du côté de la Hongrie, que d'aucun autre, & qui depuis l'Ambassade de M. de Nointel, l'avoient envisagé les troubles arrivez dans ce Royaume, comme une chose dont ils pourroient tirer un jour de grands avântages, repondirent d'abord aux Mecontens, que puis qu'ils les regardoient comme leurs Protecteurs, ils ne permettroient jamais qu'on les opprimât. En effet, quoi qu'ils fussent en Treve avec l'Empereur, & que cette Treve dût durer encore quelques années, ils ne laisserent pas de donner d'abord de

petits secours cachez aux Hongrois, leur promettant, qu'à l'avenir, ils leur en donneroit ouvertement, & que sous leur domination ils jouïroient avec tant de douceur de leurs Libertez & de leurs Privileges, qu'ils auroient sujet d'être satisfait du changement de leur destinée.

L'Empereur qui eut d'abord quelque soupçon des intelligences que les Mecontens avoient avec les Turcs, fit faire diverses propositions à la Porte, pour le renouvellement de la Tréve, quoi qu'elle ne dût pas expirer de long temps, s'imaginant que par ce moyen, il acheveroit de s'éclaisir. Les Turcs feignirent de vouloir donner dans ce renouvellement, de sortes que les deux Empires parurent dans une parfaite intelligence. Cependant, des le commencement de l'année 1682. le Résident de Sa Majesté Imperiale à Constantinople écrivit que les preparatifs de Guerre que le Grand Seigneur faisoit étoient si extraordinaires qu'ils ne se pouvoient plus cacher, & qu'on devoit presumer que quoi qu'il les fit pour secourir les Mecontens il devoit avoir de plus grandes vûës. L'Empereur voulant être plus précisement informé de ce qui se passoit à la Porte y envoya le Cõ-

te de Crapiara en qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire, & ce Miniſtre manda peu de temps aprés, que les conditions ſous leſquelles le Grand Seigneur vouloit conſentir à la prolongation de la Treve étoient ſi dures & ſi injuſtes, qu'il ne doutoit point que les Turcs ne les euſſent propoſées pour empécher l'accommodement des Mecontens dont ils ſe déclaroient Protecteurs & pour avoir par là un pretexte de faire la Guerre en Hongrie. Ce n'eſt pas tout. Les Turcs firent faire de nouvelles propoſitions que l'Empereur trouva encore moins receva-bles que les premieres : & dans le temps qu'on negocioit pour le renouvellement de cette Tréve, ils donnerent des Troupes aux Mecontens, qui ſe rendirent Maîtres de pluſieurs Places, & Tekeli fut declaré par Sa Hauteſſe Prince de Hongrie.

Pour n'entrer pas dans un plus long détail des affaires de ce Royaume, l'Empereur apprit enfin, que les preparatifs qui ſe faiſoient à Conſtantinople, & dans la plûpart des lieux de l'Empire Ottoman, paſſoient tous ceux que l'on avoit faits depuis plus d'un ſiécle contre la Chrêtienté ; que le Grand Seigneur avoit dé-

claré la Guerre contre la Hongrie; qu'il devoit parti pour se rendre à Belgrade, que pour marque que son départ étoit resolu, il avoit ordonné qu'on arborât les queuës de cheval sur la porte de son Serrail : & peu de temps aprés on eut des nouvelles certaines, que l'Armée Ottomane étoit en marche. Si bien qu'on ne douta plus à la Cour de l'Empereur, que les Turcs n'eussent en vûë quelqu'entrepriſe extraordinaire & qu'ils ne tentassent le siége de Vienne.

Le Duc de Lorraine qui sortoit d'une maladie qui l'avoit fait languir pendant tout l'Hyver n'avoit pû aller l'année precedente en Hongrie, où sa presence eût été extrêmement necessaire. Mais comme sa santé étoit entierement retablie, il eut ordre de se tenir prêt pour la Campane, & d'aller joindre les Troupes Imperiales à Presbourg, où elles devoient passer en revûë. L'Empereur s'y rendit le sixiéme du mois de Mai 1683. & ayant fait ranger l'Armée en Bataille dans les Campagnes de Kits, aprés que la revûë generale de ses Troupes fut faite, il lui en donna le Commandement; ce qui lui fit bien des envieux, car il y avoit d'autres Prince qui s'étoient flatez, que l'Empe-

pereur les honoroient de cet Emploi préferablement au Duc de Lorraine.

Les Troupes des Turcs étoient déja aux environs de Belgrade lors que l'Empereur declara Generaliſſime de ſon Armée le Duc de Lorraine. Comme ces Troupes Ottomanes étoient fatiguées d'une longue marche, & qu'elles avoient beſoin de repos, le Duc qui ſe vit à la tête d'une Armée forte d'environ quarante mille hommes, crut qu'il faloit faire un effort pour tâcher de ſurprendre quelque Place, avant que les Infideles fuſſent en état de s'y oppoſer : voyant bien qu'il ſeroit obligé dans la ſuite de demeurer ſur la defenſive, & conſiderant, d'ailleurs, que s'il avoit aſſez de bonheur pour faire quelques Conquêtes, elles ſerviroient à couvrir Vienne, ou en feroient du moins retarder le ſiége.

Il n'y avoit que Gran & Neuhauſel que ce Prince pût attaquer. Il ſe détermina pour cette premiere Place, qu'il crût être la plus facile à ſurprendre. Et au même temps, ayant marché vers Raab avec ſon Armée, il ſe mettoit en état d'aller mettre le ſiége devãt Gran qu'il étoit allé déja reconnoître en perſonne, lors qu'il apprit que non ſeulement les Turcs avoient

jetté

té du secours, mais que le Grand Visir marchoit du côté de Bude avec une Armée considerable. Si bien que l'appreh:nsion où il fut de ne reüssir pas dans cette entrepriſe, fit qu'il abandonna le deſſein de ce ſiége.

Cependant, comme il étoit neceſſaire qu'il commençat la campagne par quelque Action d'éclat, il n'eût pas plûtôt chãgé de reſolution, à l'égard du ſiége de Grã, qu'il s'alla poſter devant Neuhauſel.

Le Bacha qui commandoit dans cettte Place avoit fait de ſi grand détachemens, pour ſecourir la ville que le Duc de Lorraine avoit eu deſſein d'aſſiéger, qu'il ne crut pas d'abord pouvoir reſiſter à l'Armée de l'Empereur. Dans l'embarras où il ſe trouvoit, il crut qu'il devoit à ſon tour embarraſſer le Duc de Lorraine. Si bien qu'il lui envoya dire, que s'il entreprenoit le ſiége de Neuhauſel, il lui déclaroit qu'il ſeroit reſponſable de la rupture de la Trêve entre les deux Empires, croyant par-là de l'arrêter. Mais le Duc ſe mocqua de cette menace. Le Bacha voiant que ſon ſtratagême avoit été trop grôſier pour pouvoir réüſſir, fit d'abord arborer ſur les Rampars deux Drapeaux blancs & un rouge,

pour offrir la Paix & la Guerre, & pour marquer, en même temps, qu'il étoit bien moins porté à la Guerre qu'à la Paix. Mais toutes ces ruses ne produisirent aucun effet : car le Duc de Lorraine ayant fait avançer ses Troupes, alla mettre le siége devant cette Place.

Les commencemens de cette entreprise furent d'abord assez heureux: car trois ou quatre jours aprés, l'Armée Imperiale avoit passé le Danube, s'étoit campée autour de la Ville & avoit placé son canon. Le Duc de Lorraine avoit même sommé le Bacha de se rendre. Le Bacha avoit répondu fierement, qu'il lui apprendroit à qui le Grand Seigneur confioit ses Places, & ayant fait quelques prisonniers dans une sortie, où les Imperiaux se surmonterent, & les ayant fait mourrir sur le champ, il avoit fait exposer leurs têtes sur les murailles de la Ville. Cependant, loin que cela eût intimidé les Assiégeans, qui avoient traité de la même maniere les prisonniers Turcs qu'ils avoient faits ; ils avoient si fort avancé leurs Travaux, qu'ils étoient prêts à ouvrir la Tranchée. Mais le Duc de Lorraine ayant eu ordre de ne continuer plus ce siege, sur des nouvelles certaines

que l'Empereur avoit euës, que les Turcs s'avançoient à grands pas vers Neuhausel avec une Armée de prés de deux cens mille hommes, il fut obligé de le lever. *

Le Duc fut consterné pendant quelque tems de s'être vû contraint d'abandonner cette Conquête, qui lui avoit paru si assurée. Mais ç'avoit été un mal sans remede: Car enfin, le Grand Seigneur étoit arrivé lui-même à Belgarde ; Le Grand Visir avoit reçû de ses mains l'Etandard, que les Turcs crioient avoit été donné à Mahomet par l'Ange Gabriel, & sous lequel les Troupes Infidéles se doivent rendre, dés qu'il est arboré en quelque endroit ; Et l'Armée Ottomane composée de toutes sortes de Nations, marchoit avec tant de diligence qu'il apprehendoit d être surpris. Tout ce que pût faire ce Prince dans l'extremité où il se voyoit reduit, fut de loger tout autant d'Infanterie qu'il lui fut possible dans quelques maisons à un quart de lieu de Neuhausel, pour favoriser la retraite de son Armée, aprés quoi il fit battre la marche, & se retira du côté de Co-

* *Neuhausel fut assiegé la premiere fois le 3. du mois de Juin* 1683. *& le siége en fut levé le* 10. *du même mois.*

morre, où il jetta d'abord du secours. Cependant, comme l'Armée des Turcs s'avançoit, il marcha vers l'Isle de Schut, & ayant passé le Raab sur un Pont qu'il y fit construire, il s'alla camper dans un poste assez avantageux, où à peine fut il arrivé, que les ennemis parurent, & s'allerent camper entre Albe-Royale & la Ville de Raab, n'y ayant que la Riviere du même nom qui separât les deux Armées, ce qui jetta d'abord l'épouvante dans le Camp des Imperiaux.

Pendant que les deux Armées s'observoient, les Tartares qui faisoient un Corps de trente mille hommes sous la conduite de leur Cham, ayant fait un détachement extraordinaire & passé le Raab à la nage, mirent tout à feu & à sang, jusqu'à la Riviere de Leithe, qui separe la Hongrie d'avec l'Autriche. L'incursion de ces Troupes Barbares, & les excés horribles qu'elles avoient commis, n'ayant épargné ni âge ni sexe. donna à penser au Duc de Lorraine: & d'ailleurs considerant que ce qui lui restoit de Troupes, aprés les détachemens qu'il avoit été obligé de faire, pour renforcer les Garnisons de Raab

& de Comorre, étoit reduit à vingt-quatre mille hommes, & qu'il ne pouvoit, sans danger, s'exposer à être enfermé par les ennemis & attaquez de deux côté; ayant fait assembler son Conseil, il leva le Camp, & se retira du côté de Vienne, mais ce ne fut pas sans difficulté.

L'Armée marchoit vers l'Isle de Schut, lors que le Duc apprit que les ennemis avoient aussi décampé, & que six mille Hongrois des Troupes de l'Empereur commandez par les Comtes Dralkovitz & Budiani, qui gardoient un passage considerable, s'étoient jetté dans l'Armée des Mécontens, & avoient laissé passer les Infideles. Cette nouvelle jetta la terreur dans les Troupes Imperiales, & ce qui acheva de les épouvanter, c'est qu'outre que tous les Partis qu'on envoyoit, pour reconnoître l'ennemi, revenoient en desordre ou diminué de la moitié, on sçut que les Turcs mettoient le feu par tout où ils passoient & exerçoient des hostilitez inouïs. La consternation étoit si grãde, que le Duc de Lorraine avoit toutes les peines du monde à faire des detachemens, pour aller reconnoître les ennemis. Cependant, son Armée s'avãçoit toûjours, & marchoit mê-

me en fort bon ordre. Mais sur un avis qu'on eut que les Infideles n'étoient qu'à une lieuë d'une petite Riviere que l'Armée étoit sur le point de passer, la Cavalerie se retira, pour éviter la fureur des Turcs & abandonna l'Infanterie, quelque éfort que fissent les Officiers pour la retenir. Le Duc fit dans cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre de son experience & de son courage. Il n'oublia rien pour ramener ces Troupes timides qui avoient tourné si lâchement le dos. Mais comme dans le temps qu'il les exhortoit à rejoindre l'Armée & à faire une retraite plus honorable, les ennemis s'étoient approché & avoient attaqué son Arriére-garde, il ne pensa qu'à sauver son Infanterie. D abord les Bagages du Duc de Saxe Lavvembourg, du Prince Loüis de Bade, du Comte de Caprara & de Montecuculli furent pillez & ceux qui les conduisoient taillez en piéces. Ce ne fut pas tout. Ces Troupes furieuses se prevalant de leurs forces & de la fuite de la Cavalerie Imperiale commencerent à se jetter sur l Infanterie & à faire un carnage horrible. Le Duc qui se crut perdu & qui voulut perir en grand Capitaine, ou délivrer son Infanterie, aiant exhorté

tout ce qu'il avoit d'Officiers à le suivre, & s'étant ouvert un passage le sabre à la main, au milieu des ennemis, cette Infanterie qui commençoit déja à plier, & à laquelle se joignit une partie de la Cavalerie, fut si animée, par l'exemple de son General & combattit avec tant de fureur, que les Turcs qui ne s'étoient pas attendus à cela & dont la plûspart s'amusoient à conserver le butin qu'ils avoient fait, furent si étourdis, qu'ils lâcherent en même temps le pied. Le Duc qui avoit dégagé ses Troupes, ne se soucia pas de poursuivre les ennemis, Il continua sa marche & arriva heureusement dans l'Isle de Leopolstat sous le canon de Vienne, où le reste de la Cavalerie l'attendoit.

La premiere chose que firent les Turcs, aprés la retraite du Duc de Lorraine, fut de mettre le siége devant Raab Mais le Grand Visir regardant comme une petite conquête la prise de cette Forteresse il laissa le soin de ce siége au Bacha de Bude, & résolut d'aler droit à Vienne. Le siege de cette Ville étoit d'une trop grande consequence pour étre entrepris, sans y avoir pensé auparavant. Le Grand Visir fit assembler son Conseil de guerre

pour deliberer sur cette entrepriſe. Ceux qui compoſoient ce Conſeil furent tous d'avis de differer le ſiége de cette Ville à une autre Campagne & de continuer celui de Raab, dont la conquête aſſujettiroit Comorre, tandis que les Tartares porteroient la déſolation dans la Sileſie & la Moravie & mettroient les Chrêtiens hors d'état de ſubſiſter dans ces Païs-là, faute de vivres & de retraite. Ce conſeil étoit accompagné de beaucoup de ſageſſe, & il ne pouvoit qu'être fatal à la Chrétienté, ſi le Grand Viſir l'eût ſuivi. Mais cõme ce General ſe vouloit rendre recommandable par cette entrepriſe & qu'il ſe fioit trop à ſes forces, il fut toûjours d'un avis contraire. On fit tout ce qu'on pût pour le détourner de ce deſſein. Mais rien n'ayant été capable de le faire retracter, il ſe diſpoſa à faire ce ſiége. Les divers détachemens qu'il avoit été obligé de faire pour obſerver les Imperiaux ; les Troupes qu'il avoit laiſſées devant Raab ; un Camp volant qu'il avoit dans la Haute Hongrie, & les pertes qu'ils avoient faites en divers petits combats qui s'étoient donnez, avoient fort affoibli l'Armée Ottomane. Cependant elle étoit encore forte de plus de cent cinquante mille-hommes.

Le Grand Visir ne se fut pas plûtôt mis en marche, que les Tartares s'avancerent jusques à deux lieuës de Vienne. Ils défirent quelques Regimens & mirent le feu à plusieurs Villages. La nouvelle de la marche des Turcs & les ravages continuels que faisoient les Tartares, épouvanterent si fort l'Empereur, qu'il resolut de sortir de Vienne. Il en sortit le 7. du mois de Juillet avec toute sa Cour & se retira à Lintz, d'où il partit pour Passau sept ou huit jours aprés, dés qu'il eut appris que les Turcs avoient commencé de former leur siége; ce qu'ils avoient fait le 14. du même mois.

Le Duc de Lorraine qui étoit demeuré jusqu'alors campé dans l'Isle de Leopolstat avec la Cavalerie, & qui ne croyoit point en devoir bouger, changea de dessein neanmoins, & resolut de faire passer ses Troupes sur quatre Ponts qui regardoient du côté de la Moravie. Cette resolution ne fut pas plûtôt prise, qu'il se mit en état de sortir de l'Isle, & étoit déja en marche, lors qu'il vit paroître un gros de Tartares & de Turcs qui s'approchoit des Ponts & qui se mettoit en devoir de le poursuivre. Le Duc ne se laissa point surprendre. Il déta-

cha d'abord le Général Schulz, qui aprés un combat fort opiniâtre repoussa enfin l'ennemi. Aprés quoi il s'alla poster au de là des Ponts du Danube. Ceux qui ne pénétroient pas les desseins du Duc de Lorraine, disoient que ce Prince ne devoit pas avoir abandonné l'Isle de Leopolstat, & qu'il devoit en avoir conservé les Ponts qu'on avoit été obligé d'abattre, parce que cela eut conservé la communication de Vienne avec l'Empereur, & qu'il eut été facile, en conservant ce poste, de faire entrer à toute heure du secours & des vivres dans la Place. Mais il étoit necessaire que le Duc fut en platte Campagne avec ses Troupes.

Je n'entre en aucune maniere dans les circonstances d'un siége qui a fait tant de bruit dans le monde, & dont on peut lire par tout les diverses Relations qui en ont été faites. Je me borne à parler simplement de ce que fit Charles Cinquiéme pendãt ce siége mémorable.

L'Empereur qui vit que les Turcs pressoient Vienne, & qu'il n'étoit pas en état de pouvoir délivrer cette Ville, n'ayant pas les Troupes qui lui eussent été necessaires, envoya plusieurs Courriers au

Roi de Pologne, pour lui demander du secours; & le solliciter à venir lui-même à la tête de son Armée. Ce Prince, la terreur des Ottomans, pressé par le Nonce du Pape, mais bien plus encore par son grand cœur & par sa générosité, écrivit à Sa Majesté Imperiale, qu'elle pouvoit compter sur lui, & qui quoi qu'il ne fût point en Guerre avec les Turcs, il se disposeroit néanmoins à marcher à son secours, & qu'il tâcherois de se rendre aux environs de Vienne, vers le commencement du mois de Septembre.

Quoi que ce terme fût assez court, & qu'il fût impossible au Roi de Pologne, de faire une plus grande diligence que celle qu'il promettoit de faire, il étoit assez long pourtant, par rapport aux progrés que faisoit le Grand Visir, qui avoit déja ouvert la Trancheé par trois endroit differens, & menacé le Comte de Staremberg Gouverneur de la Ville, de faire passer au fil de l'épée, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, s'il ne se disposoit à se rendre.

Cependant, tandis que les assiégez faisoient des sorties assez vigoureuses, & qu'ils empêchoient, autant qu'il leur étoit possible, que les ennemis n'avan-

cassent leurs Travaux, le Duc de Lorraine ne s'endormoit pas. Il ecrivit des lettres à Vienne, que le Comte de Staremberg reçût le vingt deuxiéme d Août par lesquelles il marquoit à ce Gouverneur, qui se distingua si bien pendant ce siége, que les Troupes qui devoient marcher à son secours s'assembloient incessamment; que les Bavarois, les Saxons, ceux de Franconie, les Polonois & les Imperiaux s'approchoient de Krembs; que le Roi de Pologne en personne venoit en diligence aussi bien que les Electeurs de Baviere & de Saxe; que l'Empereur méme, pour étre plus prés de Vienne descendoit jusqu'à Lintz; qu'il ne s'agissoit plus que de tenir bon jusqu'à ce que les Troupes fussent jointes, ce qui seroit apparemment sur la fin du mois, Qu'au reste, il alloit marcher vers Crembs pour presser par sa presence la construction des Ponts necessaires; Qu'il s'exposeroit à toutes sortes de perils, & qu'ils tenteroit toutes choses plûtôt que d'abandonner Vienne; Qu'il vouloit bien qu'il sçût, & qu'il souhaitoit méme qu'ō publiât, qu'il avoit défait le Comté Tekeli auprés de Presbourg, qu'il avoit pris tout son bagage; qu'il avoit brûlé

ou coulé à fond les bateaux qu'il avoit destinez à la construction d'un Pont sur le Vvaag ; Qu'il avoit fait entrer sous l'obeïssance de l'Empereur la Ville de Presbourg qui vouloit se livrer aux Mécontens ; qu'il avoit, depuis, remporté une autre Victoire sur le même Tekeli auprés de la Riviere de la Mark, qu'il lui avoit pris six Drapeaux, & défait une grande partie de ses Troupes.

Il seroit impossible de décrire tout ce que fit ce Généralissime, en attendant la jonction des Troupes, qui marchoient au secours de Vienne ; les mesures qu'il prit pour rompre les desseins des Mécontens qui vouloient couper l'Armée Polonoises ; & les avantages qu'il remporta sur les Turcs & sur les Tartares, toutes les fois qu'il en vint aux mains avec eux, ce qui arriva fort souvent. On peut dire qu'il fut dans un mouvement perpetuel ; qu'il porta l'épouvante & l'effroi dans tous les endroits où il parut ; Et que ce fut lui, à proprement parler, qui delivra Vienne, puis qu'il empâcha que le Grand Visir ne pût jamais recevoir aucun renfort dans son Camp, soit en occupant les principaux passages, soit en obligeant les

Troupes Ottomanes & Hongroises qui étoient en campagne à se tenir dans leurs postes & à combattre à tous momens.

Tandis que le Duc tenoit en haleine les Troupes des Turcs & des Mécontens, le Grand Visir faisoit ses efforts pour se rendre Maître de Vienne, & les Assiegez à leur tour, se défendoient vigoureusement. Quoi que les Turcs n'eussent pas été long-temps devant cette Ville, ils étoient néanmoins si affoiblis par les maladies qui avoient régné dans leur Armée & par la disette de vivres; ils étoient si fatiguez des pluyes presque continuelles qu'il avoit fait, & ils avoiét été si souvent repoussez par les sorties qu'avoit faites le Comte de Staremberg, qu'ils commençoient à desesperer de venir à bout de cette conquête Les principaux Officiers s'endormant sur nne Prédestination outrée, que les Mahométans font profession de croire, étoient devenus si indolens, que quoi qu'ils reçussent, presque à toute heure des avis, que le Roi de Pologne s'avançoit, & qu'il alloit joindre l'Armée du Duc de Lorraine, il ne s'en mirent pourtant point en peine: & ils se fussent laissez surprendre, si la prise de deux Courriers

que l'Empereur avoit dépêché au Comte de Staremberg, pour l'avertir que les Polonois n'étoient qu'à trois journées de Vienne, n'eût réveillé le Grand Visir, qui se flatoit toûjours d'emporter cette Place avant qu'elle pût être secouruë, mais qui commença à perdre esperance à l'approche du Roi de Pologne. Le Bacha de Bude dans un Conseil que le Grand Visir fit tenir, ne fut pas d'avis qu'on attendit que les Polonois les vinssent attaquer dans leur Camp. Il dit qu'il en falloit sortir, retirer les Janissaires des Tranchées, abattre les bois voisins pour traverser les passages, tirer un retranchement profond couvert de terre, pour loger l'Infanterie, & dresser une grosse Batterie; qu'il n'y avoit que ce seul moyen pour arrêter le Roi de Pologne, & que les Assiégez capituleroient immanquablement, plûtôt que de risquer d'être emportez d'assaut, lors qu'ils viendroient à faire reflexion qu'il n'y avoit aucune apparence de recevoir du secours d'ailleurs. Ce que disoit ce Bacha fut trouvé si judicieux que tout le monde fut de son avis, mais le Grand Visir s'y opposa. Cependant, comme le Roi de Pologne recevoit à tous momens des

Courriers pour lui repreſenter le mauvais état où étoit la Place, ce Prince marcha avec tant de diligence, que comme il s'y étoit engagé, il arriva au commencement de Septembre à Helbron qui n'eſt qu'à quatre lieuës de Vienne; & le Duc de Lorraine avoit ſçû prendre ſi bien ſes meſures, que les Troupes Polonoiſes & les ſiennes ſe joignirent ſans oppoſition. Le Comte de Staremberg qui ſe voyoit preſſé faiſoit inceſſamment jetter des fuſées pour avertir le Duc de Lorraine de la neceſſité où il étoit d'être ſecouru promptement. Le Duc lui repondoit d'abord par quelqu'autre ſignal de cette nature dont ils étoient convenus enſemble, que le ſecours étoit tout prêt. En effet, toutes les Troupes qui avoient été deſtinées pour aller au ſecours de Vienne ayant été jointes, le Roi de Pologne marcha à la teſte de l'Armée Chreſtienne, dans la réſolution d'aller attaquer les Infideles & de les forcer dans leur Camp. Lors que toutes les Troupes furent jointes, cette Armée fut d'environ cent mille hommes.

Le Grand Viſir qui s'attendoit bien à voir fondre ſur lui le Roi de Pologne & le Duc de Lorraine, & qui s'étoit méme

preparé à les recevoir & à se bien défendre, eut portant besoin de toute sa resolution lors qu'il apprit les forces des Chrêtiens, & qu'il vit paroitre sur une colline leur Avant-garde. Il commença à se repentir de n'avoir pas suivi les sentimens du Bacha de Bude, mais il n'en étoit plus temps alors. Le Bacha d'Andrinople qui vit l'embarras où il se trouvoit, conseilla qu'on levât le siége & qu'on ramenât les Troupes du côté de Neuhausel, allégant aprés plusieurs raisons, l'exemple du Grand Soliman, qui avoit fait la même chose dans une semblable rencontre. Mais le Grand Visir, soit par presomption ou par desespoir, ne fût pas encore de cet avis Il repondit que les Assiégez étoient reduits à la derniere extremité, & qu'il leur étoit impossible de tenir encore trois jours; qu'il faloit ou vaincre ou mourir. Et pour ce qui regardoit le secours qu'on voyoit paroître, il ajoûtoit fierement, qu'il n'étoit point à redouter, qu'outre que l'Armée Polonoise ne pouvoit qu'être fatiguée, les Polonois avoient plus de fausse bravoure que de veritable fermeté; que pour les Imperiaux il sçavoit déja ce qu'ils tenoient, qu'il n'y avoit gue-

res parmi eux que le General des Chrêtiens, en parlant du Duc de Lorraine, qui eust quelque habileté & quelque courage ; & qu'en un mot, il aimoit mieux mourir en combattant, que de mourir par les mains d'un Muët, ou vivre dans l'opprobre & dans l'Infamie.

Cette réſolution étant priſe, il ſe mit en état, ſur le champ, d'aller à la rencontre des Chrêtiens: & n'aiant laiſſé que vingt mille hommes devant la Place, qui continuërent toujours à la preſſer, il ſe mit en marche avec le reſte de ſon Armée, dõt il forma trois Corps, pour faire téte à toutes les attaques des Troupes Chrétiennes, qui marchoient auſſi ſous trois lignes.

Je ſerois trop long, ſi je voulois rapporter ici tout ce que fit le Duc de Lorraine, à qui le Roi de Pologne voulut bien confier, en quelque maniere, le ſoin de la marche de toute l'Armée. Il la conduiſit ſi ſurement, & la fit paſſer par des endroits, où elle fut toûjours ſi à couvert des inſultes des ennemis, qui pouvoient l'arréter ſi aiſément, ſans la grande prudence de ce General, qu'aprés avoir deſcendu une Montagne, au pied de laquelle l'Armée du Grand Viſir étoit en Bataille, elle fut en état de combattre.

Comme elle étoit divisée en trois Corps, l'un desquels étoit commandé par le Duc elle fut attaquée par trois côtez. Le Cõbat fut rude & dura trois heures. Tout le monde s'y signala, mais on rendit cette loüange au Duc qu'il s'y étoit distingué plus qu'aucun autre.

Les Troupes Ottomanes se défendirent pendant quelque temps. Mais quelque resistance qu'elles fissent, on les repoussa si vigoureusement, que si la nuit ne fut survenuë ce qui favorisa leur retraite, elles eussent été entierement défaites. Elles rentrerent dans leur Camp toutes délabrées & en desordre : mais n'ayant pas crû d'y être en seureté, elles prirent la fuite à la faveur des tenebres. * L'épouvante des Turcs fut si grande, & leur fuite si précipitée, qu'ils abandonnerent toutes leurs Tentes, la plus grande partie de leur équipage, toutes leurs munitions generalement, toute leur Artillerie & l'Etandard de l'Empire Ottoman avec les Queuës de cheval, qui sont les marques du pouvoir absolu

* *Le siége de Vienne fut commencé le 14 de Juillet 1683 & il fut levé le 1. de Septembre de la même année. Le même jour les Turcs prirent la fuite.*

que les Grands Visirs ont dans leurs Armées. Car on raconte que dans une Bataille que les Turcs livrerent aux Chrêtiens, les Turcs ayant perdu leur grand Etandard, qui lui fut enlevé dans la mêlée ; le Visir voyant que depuis cette perte, les Troupes commençoient à prendre la fuite, il abattit, d'un coup de sabre, la queuë d'un cheval & que l'ayant attachée à une demi-pique, & s'étant écrié, en l'élevant ; *Voici le Grand Etandard*, les Turcs reprirent en même tems courage : & que c'est depuis ce temps-là, que les Grands Visirs ont des Queuës de cheval à leurs Bannieres, qu'ils font porter toûjours devant eux, ou élever sur les portes de leurs Tentes pour marquer leur autorité. Quoi qu'il en soit, les Turcs laisserent cet Etendard, dont la perte passé dans l'esprit des Turcs pour un presage presque infaillible de la décadence de leur Empire : & le Grand Visir qui se trouva presque seul, fut contraint d'emporter lui-même celui de sa Loi, & de se sauver sans Veste, tandis que tous les Ottomans dont la peur précipitoit la fuite, prirent la route de Raab, où ils arriverent en une nuit & un jour, aprés avoir fait vingt-cinq grandes

lieuës, sans s'arrêter qu'ils n'eussent joint les autres Troupes qui étoient restées au Blocus de cette Place. Le lendemain le Duc de Lorraine envoya complimenter le Roi de Pologne sur la Victoire que l'Armée Chrêtienne avoit remportée sur ses ennemis. Il lui fit dire que le succés de cette journée memorable lui étoit dû entieremẽt, & que n'étoit pas la premiere fois que sa presence avoit épouvanté les Infideles. Mais le Roi de Pologne qui avoit été témoin de ses actions & de celles des autres Generaux, lui fit répondre que c'étoit une Victoire à laquelle tout le monde avoit part, mais que cependant on en devoit tout l'honneur à sa conduite, & à la fermeté des Troupes Allemandes, qui étoient entrée les premieres dans le Camp & dans les Travaux des ennemis. Il ne tint pas au Duc de Lorraine qu'on ne poursuivit les Troupes du Grand Visir, du momẽt quelles eurent pris la fuite : mais le Roi de Pologne trouva que son Armée étoit si fatiguée, qu'il crut qu'il étoit necessaire de la faire repoſer pendant deux ou trois jours. En effet, les Troupes Polonoises entrerent dans le Camp du Grand Visir le même jour que les Turcs l'aban-

donnerent ; ils commencerent à le piller ; & celles de l'Empereur étant ſurvenuës, le pillage fut continué le lendemain. Il n'y eut perſonne dans Vienne qui n'en ſortit & qui tâchat de profiter du debris de l'Armée Ottomane, qui avoit laiſſé des richeſſes infinies. Le Roi de Pologne entra dans les Tentes du General des Turcs, dont le Parc étoit d'une étenduë auſſi vaſte que Vvarſovie & où l'on voyoit juſqu'à des jardins, de grands canaux, & tout ce qu'on peut ſouhaiter dans une grande Ville. Il y voulut même paſſer la nuit : & ce fut de là qu'il écrivit le lendemain à la Reine ſon Epouſe une lettre, où aprés lui avoir fait un petit détail de ce qui s'étoit trouvé de plus precieux dans ces ſuberbes Tentes, il lui dit d'une maniere ſi agréable : *Vous ne me pourrez pas dire ce que diſent les femmes des Tartares à leurs maris, lors qu'elles les voyent revenir de l'Armée les mains vuides* ; Vous n'étes pas un homme puis que vous revenez ſans butin. *Car je reviendray chargé de tant de dépoüilles precieuſes, que vous demeurerez d'accord que je me ſuis trouvé au combat.*

Fin du troiſiéme Livre.

LA VIE DE CHARLES V.

Duc de Lorraine & de Bar, Generaliſſime des Troupes Imperialles.

LIVRE QUATRIE'ME.

SI le ſentiment du Duc de Lorraine eût été ſuivi, les Turcs étoient ſi épouvantez & ſi peu en état de ſe défendre, qu'on les eût tous taillez en piéces. Mais pendant les deux ou trois jours que l'Armée Chrêtienne fut dans l'inaction, & que le Roi de Pologne & les autres Generaux étoient dans Vienne, ou viſitoient les Tentes du Grand Viſir, les Troupes Ottomanes qui avoient pris la fuite en deſordre ayant eu le temps de ſe remettre & de ſe réjoindre, jetterent du ſecours dans des Places qu'on eût pû aiſément ſurprendre, & ſe mirent enfin à couvert des inſultes de leurs ennemis.

Tout le monde demeure d'accord que l'Armée victorieuse ne sçut pas profiter de son avantage ; qu'elle eût pû, tout d'un coup, assurer à l'Empereur toute la Hongrie & pousser plus loin ses Conquêtes. Le Duc de Lorraine fut au desespoir de s'être vû obligé, par complaisance, de deferer aux avis d'un Prince qui avoit quitté son Royaume, exposé sa vie & celle de ses Sujets pour le bien de la Chrestienté, & qui enfin avoit mis en fuite une Armée nombreuse & formidable, qui étoit sur le point de vaincre & d'entrer triomphante dans Vienne. Le Roi de Pologne qui s'apperçût bien dans la suite que le Duc avoit eu raison, témoigna à l'Empereur le chagrin qu'il en avoit : car après avoir dit à ce Prince qui le remercioit dans leur premiere entrevûë, de la Victoire signalée qu'il avoit remportée : que toute la gloire de cette Victoire étoit dûë à Dieu, & qu'il n'avoit fait dans cette occasion que ce qu'un Prince Chrêtien étoit obligé de faire ; il ajoûta, qu'il étoit bien fâché de n'avoir pû continuer la Victoire, en poursuivant les ennemis incessamment ; mais que la marche que son Armée avoit

fuite

faite pendant trois jours & trois nuits, par les sómets des montagnes & dans les plus profondes valées, par des chemins impratiquables & escarpez, sans bagage. lequel il avoit falu laisser d'erriere, l'avoi si fort fatiguée & abatuë par le defaut de nourriture & de fourrages, qu'il avoit été contraint de lui dónner ces deux ou trois jours de repos, afin qu'elle se pût refaire, & étre capable de servir dans la suite, & de défaire entierement les Infideles.

Cependant, les mesures du Duc de Lorraine, qui n'aspiroit pas moins qu'à la defaite entiere des Troupes Ottomanes furent rompuës, & ce qui faillit à le déconcerter entierement, fut qu'une partie des Alliez croiant qu'ils avoient fait assez d'avoir contribué à la délivrance de Vienne, parlerent de se retirer, & l'Electeur de Saxe se retira effectivement avec ses Troupes : & quelques autres Princes furent sur le point de suivre son exemple. ce qui ne fut point arrivé, si par une promte marche, on eut mis tous les Princes Chrêtiens dans l'engagement de poursuivre la Victoire.

Dans l'apprehension où étoit le Duc de Lorraine que ses desseins ne vinssent à

échoüer, si les Princes Alliez se retiroient, il travailla si fortement à les engager tous à n'abandonner pas l'Empereur dans une circonstance si importante, qu'à l'Electeur de Saxe prés, tous les autres Princes se déterminerent à continuer la Campagne : mais les choses allerent pourtant autrement.

On parla d'abord de partager l'Armée en plusieurs Corps, pour l'occuper en même tems à diverses expeditions; on eut sur cela plusieurs conferences. Mais comme on ne se déterminoit à rien, le Duc qui ne pensoit qu'à profiter du reste de l'Eté, proposa tout ce qu'il crut de plus favorable, ou pour la reduction de la Hongrie, ou pour le siége de quelque Place.

Il étoit impossible de prevoir en quel endroit les Turcs avoient fait dessein de s'arréter. C'est pourquoi le Duc fut d'avis qu'on les iroit chercher. Et son sentiment aiant été approuvé par sa Majesté Imperiale & par le Roi de Pologne; l'Armée Polonoise & celle de l'Empereur se mirent en marche le dix huitiéme; & s'allerent camper, deux jours aprés, proche de Presbourg, pour y attendre les Troupes des Alliez qui avoient promis

de s'y rendre. Mais ces Troupes ayant changé de dessein, leurs Chefs ayant leurs raisons, pour demeurer dans leur Camp prés de Vienne, ou pour se retirer dans leur Païs; le Roi de Pologne & le Duc de Lorraine, aprés avoir pris leurs mesures pour faire quelque entreprise, independamment des autres Alliez, en cas de plus grand retardement ou d'abandon, resolurent de continuer leur marche, & allerent camper le deuxiéme d'Octobre à Vvisvvar, qui n'est pas fort éloigné de Comorre. Ils apprirent là que le Comte Tekeli avec les Troupes des Mecontens, étoit à Levents; que le gros de l'Armée Turque etoit prés de Buda; que le Grand Visir avoit fait avancer un détachement fort considerable vers Gran; & qu'il avoit jetté quatre mille hommes dans Neuhausel pour en fortifier la Garnison On consulta d'abord sur ce qu'on devoit faire, & le Duc panchoit fort à aller attaquer Neuhausel, ou à mettre le siége devant Gran. Mais la saison étoit si avancée; le Païs si dénué de tout, & si peu en état par consequent de pouvoir faire subsister les Troupes; les Garnisons de ces deux Places estoient si fortes; en un mot, l'entreprise étoit si pe-

rilleuſe, à cauſe que les Troupes des Alliez n'avoient pas ſuivi; que le Duc aprés y avoir bien pensé & fait les reflexions neceſſaires, crut que pour aſſurer Gran & Neuhauſel, il faloit commencer par attaquer le Fort de Barcam, qui eſt à la tête du Pont de la premiere de ces Places; le Roi de Pologne y donna les mains.

Dans le tems qu'on ſe preparoit pour executer cette entrepriſe, le Prince Louïs de Bade réjoignit l'Armée avec l'Infanterie du Duc de Baviere. Si bien que ce renfort aiant donné un nouveau courage, on commença à paſſer le Vvag. La Cavalerie ſe campa ſe même jour ſur les bords de ce bras du Danube, en attendant les autres Troupes qui n'avoient pas eu le temps de paſſer. Et d'abord le Duc de Lorraine envoya un gros détachement du côté de Tranſchin, où les Mecontens paroiſſoient avec quelques Troupes. Le Duc attendoit l'Infanterie, afin que l'Armée pût marcher en Corps vers Barcam & fraper un coup conſiderable. Il comptoit que le lendemain, qui étoit le huitiéme, tout ſeroit prêt pour commencer la marche, le Comte de Staremberg qui conduiſoit l'in-

fanterie ayant eu ordre de joindre l'Armée ce jour-là. Mais le Roi de Pologne anticipa le temps. Il envoya au Duc de Lorraine qu'il marchoit pour aller attaquer la Place, qu'on étoit convenu d'attaquer, & qu'il le prioit instamment de se mettre en état de le suivre : le Duc fut extrémement surpris du changement du Roi de Pologne. Il se disposa pourtant à marcher. Mais auparavant, lui ayant envoyé le Comte de Dunevvald pour lui representer le besoin qu'il y avoit d'attendre l'Infanterie, & le peril où on pouvoit se jetter, si on se separoit dans le voisinage des Armées des Turcs & des Mecontens, & comme à la porte de leurs Places ; le Comte trouva le Roi qui étoit déja à cheval & qui repondit, qu'ayant eu avis que le détachement des Turcs du côté de Barcam n'etoit pas considerable, il ne voyoit aucun inconvenient à continuer sa marche. Le Duc qui vit la resolution de ce Prince le suivit, n'ayant laissé qu'un Regiment de Cravates pour accompagner l'Infanterie.

Le Roi de Pologne n'étoit qu'à une heure de Barcam, lors qu'il fut averti par les premieres Troupes de son Avantgarde, que quelques Escadrons des ennemis pa-

roiſſoient. Il ordonna d'abord qu'on fit quelque détachement pour les repouſſer. On les repouſſa vigoureuſement. La Cavalerie Turque plia. Mais ayant été ſoûtenuë d'un plus grand corps, les premieres Troupes Polonoiſes qui l'avoient attaquée furent repouſſées elles-mêmes. Le Roi fit marcher, au même temps, d'autres Eſcadrons. Et le combat étant engagé, il s'avança lui même avec toute ſa Cavalerie. Le gros de la Cavalerie ennemie fort d'environ ſept ou huit mille hommes, qui étoit demeuré juſqu'alors couvert d'une grande colline parut lors que le Roi de Pologne s'y attendoit le moins. Avant que les Polonois fuſſent en état de ſe mettre en bataille, ils furent chargez ſi vivement & en flanc & en tête, qu'ils furent obligez de prendre la fuite, & de laiſſer leur bagage & quelques Etandards. Le Duc de Lorraine qui fut averti que les ennemis étoient aux mains avec les Polonois s'avança en diligence pour les aller ſecourir. Il vit d'abord en arrivant que la Cavalerie Polonoiſe étoit entiérement rompuë & que les Turcs la ſuivoient de prés. La premiere choſe que fit ce Prince fut de commencer à mettre en Bataille les pre-

mieres Troupes de l'Empereur,& il n'eut pas plû ôt formé quelques Escadrons, que s'avançant vers les ennemis, ce mouvement les épouvanta si fort, qu'ils prirent sur le champ la fuite & se retirerent sous Barcam. Cependant la terreur ne laissoit pas d'être dans l'Armée Polonoise. Le Roi de Pologne s'étoit si fort avancé, & en des endroits même si exposez, afin d'animer ses Troupes par son exemple,qu'on crut fort long temps qu'il étoit tombé entre les mains des Infideles, parce qu'il ne se retira que des derniers, & long temps aprés que le Duc de Lorraine eut dissipé les Troupes Ottomanes. La presence de ce Prince que son Armée regardoit déja comme captif n'avoit pas été capable de calmer tout à fait les esprits. Les pertes que les Polonois avoient faites & les risques qu'ils avoient courus, les avoient si fort intimidez,que les principaux Officiers de l'Armée commençoient à persuader au Roi qu'il devoit abandonner la resolution qu'il avoit prise, d'aller attaquer Bercam, & qu'il étoit de la prudence de songer à prendre ses quartiers. Le Duc de Lorraine qui eut quelque vent de la disposition où étoit le Conseil du Roi de Pologne, se

rendit aussi-tôt au quartier de ce Monarque, & les raisons qu'il allégua, pour faire voir la facilité qu'il y auroit à ce rendre Maîtres de ce Fort, furent trouvées si convainquantes qu'on se resolut de l'attaquer & de marcher le lendemain.

Sa Majesté Polonoise ayant eu avis pendant la nuit que le détachement des Turcs avoient été fortifié par quelques corps qui étoient commandez par le Bacha d'Alep & par quelques autres Bachas, & craignant que ces Troupes ne fussent suivies du reste de l'Armée Ottomane, délibera de nouveau sur l'entreprise qu'ō avoit resolu d executer. Mais le Duc de Lorraine lui ayant fait voir manifestement que l'Armée entiere des ennemis ne pouvoit pas être arrivée devant Barcam, & que quand elle y seroit arrivée, on ne devoit pas changer de dessein; le Roi se détermina pour l'attaque, & marcha vers les ennemis à la tête des deux Armées. Les Turcs qui étoient rangez en Bataille dans une plaine n'attendirent pas qu'on les attaquât; ils livrerent le combat eux mêmes. L'Aîle gauche des Polonois fut attaquée la premiere, & l'attaque fut si furieuse qu'elle commençoit à plier. Mais le Duc de Lorraine ayant quitté ses lignes

pour accourir à ſon ſecours, a raillia avec tant de promptitude ; & s'étant mis, au même temps, à la tête de quelque Cavalerie Allemande, alla fondre avec tant de vigueur ſur les ennemis ; & les Polonois les ſeconderent ſi bien, qu'ils les mirent entierement en déroute. Comme il faloit profiter de ce deſordre, le Comte de Dunevval fut chargé de ſuivre ces Troupes. Si bien qu'elles furent repouſſées juſques dans les portes de Barcam avec une ſi grande perte, que celles que le Grand Viſir avoit faite à la levée du ſiége de Vienne n'avoit été rien en comparaiſon. Car outre que dans le combat on avoit fait un carnage épouvantable de Turcs, un Pont ſur lequel ceux qui avoient pris la fuite paſſerent pour entrer dans le Fort, ayant foindu ſous eux, il y en eut un tres-grand nombre qui furent precipitez dans le Danube.

L'occaſion étoit trop favorable pour n'en profiter pas ſur le champ. L'Armée Chrêtienne s'avança. Le Duc fit dreſſer une batterie, & on fit d'abord un ſi terrible feu que la garniſon de Barcam demandant à capituler, en arborant un Etandard blanc, elle ſe rendit à compoſition. Mais cela n'empêcha pas que les Polonois ne la

taillassent en pieces, ce qui fit du chagrin au Duc de Lorraine, qui avoit reçû la capitulation.

On croit que de quatorze ou quinze mille Turcs qui s'etoient avancez pour le secours de Bercam, il ne s'en sauva pas quatre mille. Mais ce qu'il y a de constant, c'est qu'on fit plus de mille prisonniers, entre lesquels il y eut deux Bachas & quelques Agas des Janissaires. *

Le Duc de Lorraine voyant le succés qu'avoient les Armes de l'Empereur, resolut de faire le siége de Gran, avant que de finir la Campagne. Le Roi de Pologne y consentit. Et toutes choses étant disposée pour cette entreprise; on commença à passer le Danube sur des Ponts qu'on y avoit fait jetter.

Lors qu'on pris cette resolution, toute l'Armée du Grand Visir étoit campé aux environs de Bude, il ne paroissoit aucunes Troupes des ennemis aupres de Gran. Mais dans la crainte où furent les Turcs qu'on n'allât assiéger cette Place, ils firent quelques détachemens pour la secourir en cas de

* *Le Fort de Barcam se rendit au Duc de Lorraine le 9. d'Octobre 1683. un peu moins d'un mois aprés la levée du siége de Vienne.*

besoin, ce qui joint à ce qu'on disoit que l'Armée Ottomane étoit encore de quatre-vingt mille hommes, fit déterminer le Roi de Pologne à abandonner le dessein de ce siége. Le Duc de Lorraine fut inconsolable d'apprendre cette resolution. Quoi qu'il se crût assez fort tout seul avec les Troupes de l'Empereur & celle des Alliez qu'il commandoit, pour reduire en peu de temps cette Place, il vouloit menager le Roi de Pologne. Car outre que ç'eust été s'opposer d'une maniere trop mepriſante aux avis d'un Prince à qui l'Empereur avoit des obligations infinies, les Turcs & les Mécontens neussent pû que se prévaloir de la separation des deux Armées.

Dans l'embarras où étoit le Duc, il n'y eut rien qu'il ne mit en œuvre pour ramener le Roi de Pologne & ceux qui composoient son Conseil. Il trouva d'abord des difficultez: mais il s'y prit d'une maniere si insinuante & allégua des raisons si fortes: qu'enfin le Roi consentit à concourir à son dessein.

Comme il étoit de la derniere importãce qu'on ne perdit point de temps, parce que la saison étoit déja avancée, & que d'ailleurs, il faloit profiter de la dispositiõ

où etoit le Roi de Pologne, le Duc de Lorraine fit avancer ſes Troupes & leur fit d'abord occuper trois postes, d'où on pouvoit battre le Château. L'Armée Polonoiſe ſe logea d'un autre côté. Chacun dreſſa ſes Batteries. Et deux jours aprés que le ſiége eut été formé, on preſſa les ennemis avec tant de vigueur qu'ils furent obligez d'abandonner la Ville & de ſe renfermer dans le Château, qui capitula trois jours aprés * quoi que la Garniſon de cette Place fut forte de plus de trois mille hommes, qui étoient commandez par deux Bachas.

Cette glorieuſe Expedition étant finie, les Troupes de Baviere & de Suabe ſe retirerent. Comme la ſaiſon étoit trop facheuſe & les Armées trop fatiguées pour penſer à aucune entrepriſe conſiderable, le Duc de Lorraine repaſſa le Danube, & les deux Armées ſe mirent en marche pour aller prendre leurs quartiers d'hyver.

Aprés la priſe de Barcam : le Comte d'Humanai & quelques autres Chefs des

* *Gran fut aſſiegé le 22. d'Octobre 1683. & fut rendu à compoſition le 27. du meme mois, cinq jours aprés, & quinze ou ſeize jours aprés la priſe de Barcam.*

Mécontens avoient été envoyez au Roi de Pologne par le Comte Tekeli, pour le prier de solliciter leur Paix auprés de sa Majesté Imperiale. Les propositions des Mécontens furent d'abord rejettées. Mais le Roi de Pologne, qui souhaitoit avec passion, qu'on put menager quelque accommodement avec Tekeli, dont les Envoyés ne s'étoient pas retirez encore, pria le Duc de Lorraine de faire assembler un Conseil sur les interêts des Mecontens, avant que les Armées se separassent, & qu'elles fussent dans leurs quartiers. Le Duc s'excusa d'abord, alleguant qu'il n'avoit aucun ordre de Sa Majesté Imperiale pour traiter avec les Rebelles. Mais le Roi de Pologne fit tant d'instances, que ce Conseil fut assemblé. Le Vice-Chancelier de Pologne, aprés un long discours qu'il fit sur les grands avantages que procuroit la Paix à un Prince, exposa les pretentions des Mecontens, qui se reduisoient à ces points. 1. A la conservation des Privileges du Royaume, & principalement de leur Religion 2. A la restitution des biens confisquez. 3. A la Convoquation d'une Diéte. 4. à A leur accorder des quartiers d'hyver & une Trêve pendant la négociation. 5. A dé-

clarer Prince le Comte Tekeli. 6. Et enfin, à lui accorder les Comtez qu'on lui avoit fait esperer autrefois. Mais le Duc de Lorraine ayant répondu qu'il faloit que les Mécontens se separassent des Turcs, & qu'ils missent les armes bas, avãt qu'on les pût écouter, ce Conseil n'aboutit à rien. Comme il étoit necessaire qu'on pensât aux preparatifs qu'il faloit faire pour la Campagne suivante, le Duc laissa le cõmandement de son Armée en Hongrie au Comte de Rabata & partit pour Lintz où étoit la Cour Imperiale; il y arriva le troisiéme du mois de Decembre.

Le Roi de Pologne avoit fait dessein de passer l'hyver dans les quartiers qu'il avoit choisis : il changea d'avis cependant, & se retira dans ses Etats avec son Armée, ce qui fit quelque peine à l'Empereur. Mais le Duc de Lorraine lui ayant fait esperer que sans le secours de Sa Majesté Polonoises & des autres Princes Alliez, qui s'étoient retirez déja, on ne laisseroit pas de reduire la Hongrie ; il se reposa sur ce Prince, qui au milieu des divertissemens de la Cour & des delices qu'il goûtoit, auprés de la Reine de Pologne son Epouse, ne negligea rien, pour étre en état de se remettre de bon-

bonne heure en Campagne, & d'aller porter de nouveau la terreur dans les Armées des Turcs & des Mecontens.

La levée du siége de Vienne, la prise de Barcam & de Gran, la reduction de plusieurs Villes Franches de la Haute-Hongrie dont le Roi de Pologne s'étoit rendu Maître dans sa marche, & les diverses Victoires que les Chrêtiens avoiét remportées, allarmérent si fort le Grand Seigneur, qu'il fit pendant l'hyver des preparatifs extraordinaires, pour tâcher de se dédommager de toutes les pertes qu'il avoit faites. Comme le peu de succés qu'avoient eu ses Armes en Hongrie fut attribué unanimement à la mauvaise conduite de Cara Mustapha, (c'étoit le nom du Grand Visir;) la premiere chose que fit Sa Hautesse, fut de faire étrangler ce Ministre, & d'élever un autre Visir à sa place, pour aller commander ses Armées. En effet, le temps d'ouvrir la Campagne étant venu, Cara Ibrahim, qui lui succeda ayant reçû le Bâton de Commandement, partit d'Andrinople le seiziéme du mois de Juin 1684. & alla joindre l'Armée Ottomane.

Si le nouveau Visir se disposoit à se biẽ défendre, le Duc de Lorraine n'oublioit

rien pour être en état de l'attaquer, & de faire de nouvelles conquêtes. Il étoit déja en Hongrie où toutes ses Troupes s'étoient renduës, lors que le Grand Visir y arriva : & il avoit même assiégé & pris Vicegrad* cette Ville autrefois si fameuse, pour avoir été le lieu de la residence des Rois de Hongrie, & dont la conquête étoit tout à fait importante parce que c'étoit une Place forte, etant batie sur un Rocher au bord du Danube, on se rendoit Maître de ce Fleuve, & on coupoit les vivres aux Turcs. Le nouveau Visir fier de la dignité éminente, où il venoit d'être elevé, ne voulant rien negliger pour la bien remplir, n'eut pas plûtôt joint les Troupes Ottomanes, qu'il fit marcher un Corps d'Armée du côté de Bude pour remettre à couvert cette Place; le Duc de Lorraine, qui avoit déja repassé le Danube, & qui apprit que le Bacha de Bude s'avançoit à la tête de quinze mille Turcs, s'avança lui même du côté où ce Bacha marchoit, afin de l'engager au combat : & l'ayant rencontré prés de Vveitzen, il le battit, le mit en déroute, lui enleva son canon & plusieurs Etan-

* *Cette Ville fut assiegée le 15 de Juin 1684. & capitula deux jours après.*

dards, prit une partie de son bagage, fit un tres grand nombre de prisonniers, & se rendit Maître de la Place, qui se rendit à discretion, aprés avoir resisté trois ou quatre heures, & s'être défenduë vigoureusement. Peſt qu'il alla attaquer en suite eut le même sort que Weitzen. Il commença d'abord à bombarder si furieusement cette Place, qu'elle fut contrainte de lui ouvrir les portes. Mais le Duc n'en demeura pas là Il battit quelques jours aprés l'Armée Ottomane prés de Bude, où elle étoit rangée en Bataille, & alla mettre le siége devant cette Place qui avant l'invasion des Turcs en Hongrie étoit la Capitale de ce Royaume.

La terreur étoit si fort répanduë dans les Troupes Ottomanes, qu'ils n oserent faire aucun détachement pour s'opposer au siége de Bude, quoi que leur Armée fût aussi forte que celle du Duc de Lorraine. Dés les premiers jours, les Imperiaux se saisirent du Faux-bourg, & de quelques postes

* *Vreitzen ou Vaccie fut pris le 28. de Juin 1684. Et Peſt quelques jours aprés. Ce sont deux Villes situées sur le Danube, la derniere est si prés de Bude, & cette Place la domine si fort qu'elle en peut être foudroyée à coups de canon.*

avantageux, d'où ils chasserent les ennemis : & huit jours aprés que le siége eut été formé, on avoit si fort battu la Ville qu'on avoit fait une bréche considerable. Ces commencemens qui étoient heureux faisoient esperer un bon succés. Mais le Grand Visir s'étant réveillé, fit marcher une Armee de vingt mille Turcs, commandé par le Seraskier, pour aller au secours de cette Place. Le Duc de Lorraine qui en eût avis, craignant que si ces Troupes s'avançoient trop, il ne fut obligé de lever le siége, resolut de les aller combattre. Si bien que s'étant détaché à la tête de quinze mille hommes il attaqua l'Armée ennemie avec tant d'avantage, qu'il demeura dans ce combat plus de quatre mille Turcs sur la place. Une grande parties des autres furent blessez ou faits prisonniers : & ceux qui échaperent des mains des Chrêtiens prirent la fuite si épouvantez & avec tant de precipitation, qu'ils laisserent tout leur bagage, toutes leurs munitions, tout leur canon, & le grand Etandard du Grand Visir, comme à levée du siege de Vienne.

Pendant que ces choses se passoient, on canonnoit toûjours la Ville : & le Duc de

Lorraine étant retourné au Camp, aprés la défaite du Seraskier, continua de presser le siége. Les Assiégez, pendant plus de deux mois, firent presque tous les jours de sorties si vigoureuse, que l'Armée Imperiale commençoit à diminuer. Mais ces pertes n'avoient pas empêché neanmoins; qu'on n'eût gagné beaucoup de terrain, qu'on ne le fut avancé jusques aux Remparts; qu'on n'eût fait joüer plusieurs fois des mines dont l'effet avoit été merveilleux; & que la brêche qu'on avoit faite ne fût d'environ trente pas. Le Duc de Lorraine se disposoit même à hasarder un assaut general; mais étant tombé malade dans ce temps-là, il fut obligé de se retirer & de laisser le soin du siége au Comte de Rabata, qui étoit un homme de tête & d'une grande experience, & qui ne fut pas d'avis qu'on hasardât rien.

Pendant l'indisposition du Duc de Lorraine, le Duc de Baviere arriva au Camp avec un secours assez considerable. Il n'eût pas plûtôt visité les Travaux & vû la disposition de la Place, qu'il fit sommer le Gouverneur de se rendre, lui promettant bonne composition. On esperoit que ce Gouverneur, se voyant pressé, & sans

eſperance d'étre ſecourut pendant que l'Armée Impériale recevoit des renforts, ne refuſeroit pas le parti. Mais il ne répondit au Duc de Bâviere que par des ſorties continuelles, qui deſoloient l'Armée Chrêtienne, quoi que les Aſſiégez, de leur côté, ne fiſſent pas de petites pertes.

Le Duc de Lorraine dont la ſanté n'étoit pas tout à fait rétablie ne laiſſa pas de ſe rendre au Camp dans l'impatience où il étoit de ſe rendre Maître de Bude. Mais la face des choſes avoit bien changé pendant ſa maladie. Le Seraskier s'étoit approché de la Place avec de nouvelles Troupes : & tandis que les Aſſiégé faiſoient leurs ſorties, l'Armée Ottomane faiſoit de ſi gros détachemens, que celle du Duc de Lorraine ſe trouvoit bien embarraſſée, ayant à ſe défendre de deux côtez. A la faveur même des ſorties que les Aſſiégez faiſoient tous les jours, ils reçûrent du ſecours pluſieurs fois : & de quelque maniére qui s'y prit le Duc de Lorraine, il ne pût jamais empêcher qu'on ne fit entrer pluſieurs fois de vivres & des munitions dans la place. Enfin, aprés pluſieurs attaques, aprés pluſieurs ſorties ſanglantes, aprés pluſieurs efforts inutiles, & une perte de plus de dix

mille Chrêtiens, qui perirent pendant ce siege lequel dura trois mois & demi; le Seraskier ayant reçu un renfort de dix mille Tartares, & ayant marché tout droit à l'Armée Imperiales, il fit des attaques si vives, & ceux qui furent attaquez s'en tirerent avec tant de desavantage, que le Duc de Lorraine reconnut qu'il faloit penser à la retraite. Le secours jetté dans la Place; la diminution de ses Troupes, & le mauvais état où elles étoient, faute de fourages & de vivres; l'incommodité de la saison; de petites mes-intelligences qui s'étoient glissées parmi quelques Generaux; la fuite d'un parti de Hõgrois, & le hazard auquel il se fut exposé, en donnant un assaut general, dans lequel il eut eût à combattre en même temps & ceux de la Ville & le Serakier, qui n'étoit pas éloigné de ses lignes; toutes ces considerations acheverent de la determiner à lever le siége, & à faire ceder sa valeur à sa sagesse & à la prudence.* Ce ne fut pas neanmoins sans se faire une violence extrême, qu'il consentit à cette retraite: mais elle fut si honora-

* *Buda fut assiégé le 14. de Juillet 1684. & le siége en fut levé le premier de Novembre de la même année.*

ble, qu'il en pouvoit tirer vanité. Car quelque nombreuse que fût l'Armée des ennemis, elle n'osa jamais attaquer son Arriére-garde, tant le Seraskier étoit épouvanté des avantages qu'il avoit eûs sur lui pendant le siége. Voilà qu'elle fut la fin de cette Campagne, dont les commencemens heureux promettoient un dénoüement bien contraire. Le Seraskier alla prendre ses quartiers d'hyver: & le Duc de Lorraine les siens, aprés avoir mis de fortes Garnisons dans Vicegrad & dans Vveitzen, & fait démolir Pest qu'il étoit impossible de conserver, pouvant être foudroyé par le canon de Bude. Il se fit pendant l'Hyver de petites courses de côté & d'autre. On prit & reprit quelques Châteaux, & l'Armée de l'Empereur bloqua Neuhausel, afin d'ouvrir la Campagne par le siége de cette Place: mais cela n'empêcha pas que les Turcs n'y jettassent du secours plusieurs fois, & ne fissent de tems en temps des ravages.

La levée du Siége de Bude; les courses continuelles que faisoient les Turcs dans une saison où les Troupes demeurent ordinairement en repos, & les grands préparatifs qu'on faisoit à Constantinople,

ayant fait juger à l'Empereur que l'Armée du Duc de Lorraine ne pouvoit pas être assez forte pour tenter quelque nouvelle entreprise ce Prince crût qu'il étoit necessaire d'avoir recours aux Electeurs & aux autres Princes & Etats de l'Empire, pour ne courir pas le danger de voir échoüer ses desseins. Et comme il étoit de leur interêt d'abaisser, s'il étoit possible, l'ennemi commun de la Chrêtienté, ils s'engagerent, pour le Printems prochain, de faire marcher en Hongrie une Armée de plus de soixante mille-hommes, tandis que d'un autre côté, le Pape promis d'ouvrir ses tresors, pour contribuer autant qu'il pourroit, à l'entretenement des Armées qui devoient marcher contre les Infideles.

Il seroit impossible de representer ce que souffrirent dans leurs quartiers les Troupes de l'Empereur & du Duc de Baviere. Elles manquoient par tout de vivres & de fourages, parce que les Armées avoient tout ravagé Et le peu de nourriture qu'elles prenoient, ou les méchans alimens dont elles étoient obligées de se nourrir, causerent tant de maladies, qu'elles faillirent toutes à perir. Cependant quelque diminué que fut l'Armée Imperiale, elle

En effet, les Fortifications de Bude etoiét en beaucoup meilleur état que l'Empereur ne s'imaginoit, & le nouveau Bacha qui commandoit dans cette Place & qui avoit achevé de faire démolir les maisons qui avoient été ruïnées, pendant le siége, pour se mettre en état de se mieux défendre, avoit une Garnison de plus de dix mille-hommes. Il y avoit outre cela dix-mille Turcs entre Bude & Albe Royale, & douze mille avoient passé le Pont d'Essèck, pour aller joindre dix mille Tartares. Si bien que le Duc de Lorraine se voyoit sur les bras une Armée de soixante mille hommes, compté les détachemens que les ennemis pouvoient faire des Garnisons des Places voisines. Toutes ces considerations le dégoûterent fort de ce siége. Cependant, cela n'empêcha pas qu'il ne détachât le Comte de Caprara avec trois mille chevaux, pour aller reconnoître Novigrad. Quoi que la Garnison de cette Place eût reçû depuis peu, un renfort de cinq cens Janissaires, elle abãdonna la Ville & se jetta dans le Château à la vûë de ce détachement. Mais comme le Comte de Caprara n'avoit aucun ordre pour le siége, il revint sans rien entreprendre. Et sur le rapport qu'il fit de

l'état où étoit la Place, le Duc abandonna le dessein qu'on avoit eu de l'attaquer, & resolut d'assiéger Neuhausel, ce qui fut approuvé par l'Empereur, à qui le Duc de Lorraine en écrivit.

L'Armée Imperiale investit Neuhausel le septiéme du mois de Juillet 1685. & le lendemain les Troupes du Duc de Baviere & celles des Princes de Brunsvvick, de Lunebourg & de quelques autres Princes d'Allemagne, étant arrivées au Camp, le Duc de Lorraine accompagné de quelques Volontaires & des principaux Generaux, alla reconnoître la Place & fit dessein de l'attaquer, de la méme maniere que les Turcs l'avoient attaquée, & prise en 1663. La chose fut executée, & le siége fut poursuvi ensuite, avec tant de vigueur, que quoi que les Assiégez eussent fait des sorties continuelles, depuis les premier jours qu'ils avoient été investis, & qu'ils se fussent défendus de la maniere du monde la plus vigoureuse, ils desesperetent pourtant de soûtenir les efforts des Chrétiens.

Cependant, tandis que l'Armée Chrétiéne assiégeoit Neuhausel les Turcs surprirent la Basse-Ville de Vicegrad, laquelles ils pillerent & brûlerent ensuite, aprés

avoit passé la plûpart des habitans au fil de l'epée, & avoit fait prisonniers les autres. Et ensuite de cette expedition ils allerent assieger la Ville de Gran esperant de se rendre Maîtres de cette Place ou de faire lever le siege de Neuhausel.

Le Duc de Lorraine étoit sur le point de tenter un assaut general, lors qu'il eut avis que Gran étoit pressé d'une maniere extraordinaire ; que les Turcs poussoient leurs Tranchées, & que le Seraskier, dont l'Armée étoit forte de plus de soixante mille hommes avoit fait déja donner deux Assauts.

Dans le dessein où étoit le Duc de donner du secours à cette Place & de livrer Bataille au Seraskier, il partit du Camp de Neuhausel avec l'Electeur de Baviere & quelques autres Generaux, à la tête de trente mille hommes, s'étant contenté d'en laisser vingt mille devant Neuhausel, sous le commandement du Comte de Caprara, qui eut le soin de continuer le siége. Le même jour l'Armée campa à Comorre : & le lendemain ayant passé le Danube sur deux Ponts, à la construction desquels on avoit travaillé pendant toute la nuit, elle commença à marcher en Bataille, & con-

tinua ainſi la marche juſqu'à-ce qu'elle eût rencontré l'ennemi, qui venoit à la rencontre de l'Armée Chrêtienne. Dans l'apprehenſion où fut le Seraskier que le Duc de Lorraine ne le battit, comme il avoit fait la Campagne precedente, il n'eût pas plûtôt appris que ce General s'avançoit avec ſes Troupes, qu'il leva le ſiége de Gran & ramaſſa toutes ſes forces. Si bien que le Duc le rencontra rangé en Bataille avec une Armée de plus de ſoixante mille hommes dans un poſte tres-avantageux : car il avoit, de deux côtez, des montagnes couvertes de bois, & devant ſoi un marais qui s'étendoit juſqu'au Danube, ſur le bord duquel il avoit commencé ſes lignes qu'il avoit menées depuis ce Fleuve, juſqu'à une éminence, où il avoit planté ſon gros canon. Les premiers jours il ſe fit quelques eſcarmouches. Cependant les Turcs avancerét leur Camp à la même diſtance du marais qu'étoit celui de l'Armée Imperiale, étendant leur aîle droite le long du Danube & leur gauche ſur les hauteurs.

Mais le Duc de Lorraine ayãt été averti que les ennemis avoient levé le ſiége de Gran & que quelque ſecours qu'il avoit envóyé dans cette Place y étoit entré, &

n'étant pas obligé par conſequent de paſſer le marais, qui étoit entre l'Armée Ottomane & la ſienne, n'eut dés-lors autre choſe en vûë, que d'obliger le Serakier à le paſſer lui-même, afin de l'attirer au combat, ſans être dans l'obligation de fatiguer ſes Troupes, pour cet effet il n'y eut rien qu'il n'imaginât pour faire réüſſir ce deſſein. On tint ſur cela Conſeil de guére, & il fut enfin reſolu qu'õ feindroit une retraite precipitée, pour attirer le Serakier. Cette reſolution étant priſe, on ne penſa qu'à l'executer. On fit plier inceſſamment les Bagages. On leur fit prendre les devants à l'entrée de la nuit, & deux heures aprés les Troupes Imperiales décamperent. A peine l'Armée étoit-elle en marche qu'on entendit des cris effroyables, ce qui fit conjecturer que le Serasxier avoit deſſein de la pourſuivre. En éfet, ce General ſur de faux avis, s'étãt imaginé que l'Armée Chrêtienne n'étoit forte que de vingt mille-hommes, avoit fait travailler inceſſamment à combler le marais & l'avoit paſſé, dans le deſſein de donner Bataille & d'aller enſuite ſecourir Neuhauſel. Le Duc de Lorraine qui étoit venu à ſes fins ſe prepara pour le combat, & aiant fait faire volte face à ſon Armée,

étoit couverte par le Danube, ils retomberent sur le Prince Louïs de Bade. Le Duc de Lorraine qui vit les efforts que faisoiét les Turcs fit marcher l'Aile qu'il commandoit au petit pas, avec ordre d'essuyer le premier feu des ennemis sans faire la moindre décharge. Le Duc de Baviere donna les mémes ordres à l'Aîle gauche qu'il conduisoit : Si bien qu'aprés que les Turcs eurent fait leurs premieres décharges, sans que les Imperiaux eussent tiré un seul coup, ceux-ci firent un si grand feu sur eux qu'ils les contraignirent de plier. Le Duc qui voulut profiter de leur desordre, ordonna à ses Troupes de les pousser au petit pas, sans se rompre, & en même temps il les fit poursuivre par les Hongrois, qui étant accoûtumez à la maniere de combattre des Turcs, se rallient aussi fort aisement. Les Turcs qui avoient pris la fuite commencerent à se raillier dés-qu'ils furent hors de la portée de l'Artillerie des Imperiaux. Ils tournerent téte contre les Hongrois qui les poursuivoient & ils les mirent même en desordre. Ce petit avantage ayant donné du cœur aux-Infideles, ils revinrent à la charge pour la secõde fois: mais ils furent reçûs par les Imperiaux avec tant de fer-

meté que la plûpart de ceux qui portoiẽt les Etandards des Turcs furent tuez à la tête de leurs Escadrons, ce qui les mit de nouveau en desordre & les obligea une seconde fois à prendre la fuite.

Dans le danger où les Turcs se virent, ils se jetterent tous d'un côté & allerent fondre sur l'Aîle du Duc de Lorraine pour tâcher de la prẽdre en flanc. Le Duc qui penetra ce dessein par les premiers mouvemens des ennemis, le rendit entierement inutile, en faisant redoubler le feu de la premiere ligne, à mesure que les Turcs s'avançoient. Il donna ordre aussi au même temps au Comte de Dunevvald de marcher de ce côté-là avec les Escadrons & les Bataillons les plus proches de la seconde ligne : & tous les ordres qu'il donna furent executez avec tant de bonheur, que le Duc de Baviere s'étant avancé, un moment aprés à la tête de l'Aîle gauche, la confusion commença à se mettre parmi les Troupes Ottomanes, qui prirẽt enfin la fuite avec tant de terreur, qu'elles s'engagerent dans les endroits du marais les plus difficiles. Le Duc les fit poursuivre d'abord par un détachement de Hongrois & de Croates, & quelques Escadrons de Dragons & de

Cavalerie : & cela augmenta si fort leur desordre qu'elles perdirent plus de deux mille hommes, avant que d'avoir repassé le marais. La plûpart des Janissaires, qui s'étoient engagez sur une hauteur, furent presque tous taillez en piéces, parce que la Cavalerie les abandonna. Les Turcs tâcherent de se ralier. Mais le Duc de Lorraine aiant fait passer le Marais à son Armée par les mêmes endroits ou les Turcs l'avoient repassé, & qu'ils avoient comblez eux mêmes ; cela acheva si fort de les épouvanter, qu'ils abandonnerent leur Camp, & chercherent leur salut dans la fuite. Dans ce desordre des Troupes Ottomanes, qu'il seroit impossible de bien décrire ; les Janissaires ne faisoient nulle difficulté de tuer les Spahis, pour tâcher d'avoir leurs chevaux. Si bien qu'on peut dire que le Serraskier perdit plus de gens par la terreur & le desordre de ses Troupes, qu'il n'en avoit perdu dans le combat, où plus de trois mille Turcs ou Tartares étoient demeurez sur la place, tandis que le Duc de Lorraine n'avoit pas perdu trois cens hommes. On trouva dans le Camp des Turcs vingt-quatre pieces de canon, quelques mortiers, plus de mille bombes,

quantité de munitions & de vivres & quarante Etandards.

Pendant la déroute des ennemis à la Bataille de Gran, le Comte de Caprara avoit si fort avancé le siege de Neuhausel ; que voyant que les Assiégez ne faisoient nulle mine de se rendre, il resolut de donner l'Assaut. Trois mille hommes furent d'abord commandez pour aller attaquer deux Bastions où l'on avoit fait des Brêches considerables. Ces Troupes animées par l'exemple du Comte de Schaffemberg, du Baron d'Assi & du Colonel Kalets, qui commandoient aux deux attaques & qui furent les premiers à la brêche, taillerent en pieces dans un moment tous les Turcs qui se presenterent. De sorte que les autres épouvantez & par ce carnage, & par le feu extraordinaire de plus de soixante & dix pieces de canon & de vingt mortier qui jettoient incessamment des bombes & des carcasses, arborerent le Pavillon blanc & battirent la chamade. Mais ils se reveillerent trop tard. On ne voulut pas les recevoir à capituler. Si bien que la Place aiant été emportée par force,* ils furent tous pas-

* *Neuhausel fut investi le 7. de Juillet* 1685. *Le* 11. *il fut assiegé dans les formes, & le* 19. *d'Août de la même année il fut emporté par assaut*

sez au fil de l'epée. Le Serakier, aprés sa defaite, s'etant retiré devant Bude, où il avoit fait étrangler d'abord quelques Officiers sous pretexte qu'ils n'avoient pas fait leur devoir dans le combat. Mais le Bacha de cette Place aiant fait tirer quelques volées de canon sur ses Troupes, & lui ayant mandé que Sa Hautesse l'avoit envoyé pour combattre l'Armée Chrêtienne & non pas pour prendre la fuite; ce reproche le toucha si fort & lui donna tant de courage, qu'il se remit d'abord en marche avec le debrit de son Armée, pour alla chercher les Imperiaux, mais toute cette grande resolution n'aboutit à rien. Au contraire ayant envoié quelques jours aprés un Chaoux au Duc de Lorraine avec la rançon d'un Aga qui avoit été fait prisõnier, il lui écrivit en méme tems une lettre, dans laquelle, aprés lui avoir fait des proposition de Paix, de la part du Grand Seigneur, il le prioit, qu'en attendant qu'il en avertit Sa Majesté Imperiale, il lui accordât une suspension d'armes. Le but du Serasxier, aprés avoir obtenu cette Tréve, étoit de faire traîner en longueur la negociation de la Paix qu'il proposoit, & de menager si bien les choses, qu'on envoyât un Ambas-

ſadeur à la Porte, croyant que pendant ce tems-là, le Grand Seigneur aiant le moyen de mettre ſur pied de nouvelles Troupes, on pourroit être en état dans la ſuite de chaſſer l'Empereur de Hongrie. Mais le Duc ſe mocqua de ces propoſitions : & s'étant retiré de Vveitzen où il s'étoit campé avec ſon Armée pour obſerver les mouvemens du Seraskier ; il s'en retourna à Neuhauſel. Chacun ne penſa dés-lors qu'à entrer en quartier d'hyver: mais le Duc de Lorraine, avant que de prendre les ſiens, fit rétablir les Fortifications de Novigrad, & bloquer la Ville d'Agria. Ceux qui ſçavent l'Hiſtoire du Seraskier, ſçavent qu'il s'étoit ſignalé en Pologne, pendant pluſieurs Campagne, & nous avons vû que ce fut lui qui fit léver le ſiege de Bude. Cependant, quelque brave qu'il fût, le Grand Seigneur ne laiſſa pas de le condamner à la mort. Ce n'eſt pas qu'on crût à Conſtantinople que le Seraskier fût criminel & que tout le monde n'y fût convaincu qu'il avoit fait toûjours ſon devoir. Mais c'étoit aſſez qu'il eût été malheureux pendant deux Campagnes, pour être regardé comme indigne de vivre : car les Turcs ſont ſi ſuperſtitieux, qu'ils s'imagi-

nent, que les malheurs des particuliers pouvant bien se communiquer a tout l'Empire, il y a une espece de justice de les sacrifier au bien public.

Lors qu'il fut question d'élire un nouveau Seraskier, le Grand Seigneur fut bien embarrassé, ne sçachant sur qui jetter les yeux, pour opposer au Duc de Lorraine, dont le seul nom épouvantoit les Ottomans les plus intrepides. Mais le Grand Visir, lui ayant proposé Soliman Bacha qui commandoit alors en Pologne, il se détermina en sa faveur; & le fit rappeller incessamment. Soliman ne fut pas plûtôt arrivé à la Porte, que le Sultan lui dit qu'il l'avoit choisi pour aller commander les Troupes de Hongrie, & qu'il n'avoit trouvé que lui digne de remplir cet Emploi On eût regardé cet honneur chez une Nation moins Barbare, comme une fortune extraordinaire. Mais c'étoit lui prononcer l'arrêt de sa mort pour la fin de la Campagne, dans la situation où étoient les affaires. Quelque affligé que fût le Bacha de sa nouvelle Dignité, il dissimula pourtant son chagrin, pour se vanger du Grand Visir, qui l'avoit sacrifié dans cette rencontre. En effet, s'étant jetté aux pieds du Sultan, quelques

jour aprés, il le supplia de le dispenser d'accepter l'Emploi qu'il lui donnoit. Il lui dit que les Troupes Ottomanes étoiét des Troupes épouvantées; que le General des Chrétiens combattoit avec tant de bon-heur, qu'il n'avoit qu'à paroître pour vaincre & mettre une Armée en déroute; que les Victoires des ennemis les avoient rendus intrepides; & que prevoyant bien que leur bonheur ne les abandonneroit pas si tôt, & que la Campagne ne pouvoit finir que par la perte de sa tête il le prioit, de le faire mourir plûtôt que de l'envoyer en Hongrie, où les affaires de la Guerre étoient en trop mauvais état, pour y pouvoir étre rétablies, qu'aprés des pertes, peut-étre, plus grandes que celles qu'on y avoit fait déja. Soliman qui avoit son but, ajoûta un moment aprés, que le mauvais succés de la derniere Campagne venoit de la faute du Grand Visir qui avoit manqué à plusieurs choses dont il lui fit un fort long détail, & que cependant, quelque destinée qu'il dût avoir, il s'offroit d'accepter la Charge dont Sa Hautesse vouloit l'honorer, si elle vouloit se rendre en Hongrie à la teste de ses Armées comme avoient toûjours fait ses Predecesseurs, sans

les abandonner à la disposition d'un Visir. Ce discours frapa le Sultant & fit tant d'éfet sur son esprit, qu'il deposa le Grãd Visir de sa Charge ; en revetit Soliman Bacha ; & resolut d'aller en Hongrie.

Pendant que toutes ces choses se passoient à Constantinople, on se preparoit à Vienne pour l'ouverture de la Campagne. Comme on avoit dessein de fraper un grand coup & de se prevaloir de la consternation, où les Victoires des Chrétiens avoient reduit les Troupes Ottomanes, on tint divers Conseils de guerre, dans lesquels on delibera si on assiegeroit Agria qu'on tenoit bloqué & en méme tems Albe-Royale ; on ne se détermina pourtant à rien. Mais enfin, le Duc de Lorraine qui vouloit qu'on assiégeât Bude étant arrivé avec l'Electeur de Baviere le 20. de Mai à Neustat, où étoit alors l'Empereur, il fut resolu qu'on commenceroit la Campagne par le siége de cette Place. Comme le succés de cette conquéte paroissoit douteux, on avoit debatu fort long temps sur l'execution de cette entreprise. Le Dûc étoit cõvenu d'abord que ce siege ne se pouvoit faire sans beaucoup de peine, à cause que les Fortifications de la Place avoient été tres-bien

retablies & qu'on y avoit ajoûté quelques Ouvrages, pour en fortifier les dehors le long du Danube jusqu'à la Montagne, & que le Fossé avoit été approfondi, & élargi de l'autre côté de la Ville. Il avoit ajoûté qu'il sçavoit tres-bien que l'on avoit contremine les endroits où il avoit preparé des mines lors qu'il l'assiégea en 1684. qu'on avoit pratiqué de fausses portes pour faire des sorties par dessous; qu'on avoit dépavé les ruës, ôté les toits, fait couvrir de terre toutes les maisons, pour empêcher l'effet des bombes & des carcasses; que la Garnison étoit de plus de dix mille hommes choisis entre les Spahis & les Janissaires; & que le Bacha Abdi qui commandoit dans la Place étoit un homme consommé dans le metier de la guerre, un Renegat determiné qui avoit été long-tems Officier dans les Armées Chrêtiennes, & qu'il avoit sous lui six Agas qui étoient tous gens experimentez. En un mot, le Duc de Lorraine n'avoit rien oublié pour faire voir les difficulté qu'il y avoit à surmonter, pour se rendre Maître de Bude. Mais ensuite aiant fait demeurer d'accord l'Empereur, l'Electeur de Baviere & les autres Generaux qui avoient assisté au Conseil;

n'avoit jamais vû une si belle Armée que celle qui devoit entrer en Campagne, & que les Turcs n'avoient jamais été plus foibles ni plus consterné ; ayant representé qu'on profiteroit des fautes qu'on avoit faites pẽdãt le dernier siége, & enfin, aiant allegué toutes les raisons qu'il avoit pour prouver qu'il n'étoit pas impossible d'emporter la Place, on s'étoit determiné à l'assiéger & à y faire marcher deux Armées, l'une qui devoit être la plus nombreuse, commandée par le Duc de Lorraine & l'autre par l'Electeur de Baviere.

Du moment que cette resolution eut été prise, on travailla sans perdre temps, à tout ce qui pouvoit contribuer à la faire réüssir. Le rendez-vous general fut donné aux Troupes dans les Plaines de Barkam pour le trentiéme du mémemois, & d'abord les deux Armées se mirent en marche. Comme les Troupes de Brandebourg & de Suabe n'avoient pû marcher qu'à petites journées, parce qu'elles avoient pris leur route par la Silesie & les défilez de Jablunckа, il leur fut impossible d'arriver à temps. Et d'ailleurs, quelques accés de fiévre ayant retenu le Duc de Lorraine à Edimbourg, cela fit que la revûë generale fut remise au

huitiéme de Juin, & elle se fit ce jour-là. Jamais entrepriſe n'a été deſiré avec tant d'ardeur, & on ne s'eſt jamais preparé à une expedition avec plus de courage & avec plus de joye. Les Volontaires accouroient de toute parts en foule, pour se trouver à ce fameux ſiége; on en compta juſques à ſix mille; & toutes les Troupes en general donnerent tant de marques du deſir qu'elles avoient de ſe ſignaler, que le Duc de Lorraine dit hautement qu'il étoit aſſuré de venir à bout de cette Conquéte.

Le dix huitiéme du mois de Juin, les Armées étant arrivées devant Bude, la Place fut inveſtie. Le même jour on travailla aux lignes de circonvalation. Le lendemain on ſerra la Ville de tous les côtez par où elle étoit acceſſible. Et le vingt deuxiéme aprés qu'on eut commencé à travailler aux Tranchées, par l'ouvertures de trois grandes Places d'armes, beaucoup plus prés de la Ville que l'on n'avoit fait au ſiége précedent, on reſolut qu'il y auroit trois attaques, la premiere commandée par le Duc de Lorraine, la ſeconde, par l'Electeur de Baviere, & la troiſiéme, par les Troupes de Brandebourg, auſquelles on devoit joindre quelques Regimens Impe-

riaux & quelques autres Troupes Auxiliaires ; ce projet fut executé. Je n'entre point dans les circonſtances de ce ſiege. Tout le monde ſçait avec quelle vigueur il fut preſſé, depuis le premier jour juſqu'au dernier, & avec qu'elle intrepidé les Troupes Chrêtiennes combattirent. Le Bacha qui commandoit dans Bude ne s'épouvanta point neanmoins, quelque vigoureuſes que fuſſent les attaques des Aſſiégeans, & quelque maltraitées que fuſſent ſes Troupes toutes les fois qu'elles firent des ſorties, ce qui arriva fréquemment. Comme il avoit reſolu de ſe bien défendre, il fit d'abord publier un Ordre du Grand Seigneur qui condamnoit à la mort ceux qui parleroient de ſe rendre, & il fit même mourir quelques Janiſſaires qui avoient parlé un peu trop avantageuſemét des forces de l'Armée Chrêtienne. Il fit ſortir tous les Païſans & toutes les bouches inutiles, de peur qu'elles ne conſumaſſent les proviſions qu'il deſtinoit pour ceux qui devoient ſoûtenir le ſiége. Et dans la reſolution où il étoit de ne capituler jamais, à quelque extrémité qu'il ſe vit reduit, il envoya hors de la ville tout ce qu'il avoit de plus precieux, dans le deſſein de le faire

conduire à Belgrade, mais cela lui fut enlevé.

Cette perte toute considerable qu'elle étoit, ne fut pas capable d'abattre le courage du Bacha. Et quoi que les Assiégeans eussent avancé leurs Travaux & planté toutes leurs Batteries, quoi qu'ils eussent bombardé & battu la Ville, de la maniere du monde la plus terrible; & qu'il eut perdu un tres-grand nombre de ses gens dans les diverses sorties qu'il avoit fait faire, ou lors qu'il avoit voulu repousser les Chrêtiens, il ne laissa pas de se defendre toûjours & de faire une resistance incroyable. En effet, environ un mois aprés que la Place eut été assiegée, le Duc de Lorraine aiant resolu de donner l'Assaut general, si une mine qu'on devoit faire joüer avoit l'éfet qu'on s'en pouvoit promettre, & cependant, aiant trouvé à propos de faire sommer les Assiégez, avant que d'en venir à cette extrémité; le Bacha lui écrivit cette lettre:

GRAND VISIR DES CHRESTIENS,

Tu és bien présomptueux de venir une

seconde fois mettre le siége devant Bude, qui a déja coûté tant de monde & tant d'argent à la Chrêtienté. Il est bien vrai que ce siége nous a surpris, parce que nous ne nous y attendions point. Mais par l'assistance de Dieu & de nôtre Prophete Mahomet, vous aurez été par deux fois repoussez honteusement, & vous n'aurez pas à nous donner tant d'assauts que vous vous imaginez. Nous esperons qu'il vous en arrivera, comme il vous est deja arrivé. Au reste, si vôtre Empereur vous à commandé de nous attaquer, nous avons ordre du nôtre de nous bien défendre.

ABDI BACHA,
Visir de Bude.

Cette reponse pleine de fierté obligea le Duc de Lorraine à faire joüer le canon des trois attaques & à bõbarder la Place, avec beaucoup plus de furie, pour ainsi dire, qu'il n'avoit fait auparavant. Ensuite, il fit joüer la mine qu'on avoit déja perfectionnée, avant qu'il eût fait sommer le Bacha : mais cette mine n'ayant pas produit l'effet qu'on s'étoit promis & au contraire, ayant comblé les premiers postes des Tranchées des Imperiaux, il falut re-

mettre l'assaut à une autre fois. Il se donna trois ou quatre jours aprés le vingt-septiéme de Juillet, environ les six heures du soir. Il y eut de part & d'autre un feu effroyable. Si le canon, les bombes, les carcasses, les grenades & la mousquetairie des assiegeans firent un fracas qui eut pû épouvanter les plus intrepides, le feu que les assiegez firent & par leur canon & par leurs morties à pierres qu'ils accompagnoient d'une grêle de fléches, de dards, de bombes & autres machines qu'ils faisoient rouler du haut des brêches, où ils s'exposoient a corps découvert, fit voir aux Chrêtiens, qu'ils avoient à faire à des gens déterminez & qui avoient dessein de vendre chérement leurs vies. Les Imperiaux furent ceux qui s'avancerent les plus, des logemens où les Assiegez s'étoient retranchez, mais ils eurent peine à se conserver dans leurs postes, à cause du grand nombre des fourneaux qu'on y fit joüer. On voyoit sauter jusqu à deux ou trois cens hommes à la fois. & la resistance des ennemis étoit si grande, que les Troupes Imperiales qui étoient allées à l'Assaut furent repoussées pendant trois fois, & firent des pertes considerables. Le Duc de Lorraine

qui s'en apperçût, du lieu où il donnoit les ordres, s'avança lui méme au pied de la bréche avec de nouvelles Troupes, pour les soûtenir. Et sa presence les anima tellement, que voyant leur General s'exposer comme eux aux plus grands dangers & vouloir se rendre temoin de leurs actions, ils forcerent les Infideles dans leurs logemens & se rendirent Maîtres d'une Rondelle, d'où dépendoit en quelque maniere la prise de la Place. L'Electeur de Baviere &, les Troupes de Brandebourg n'eurent pas moins de succé à leurs attaques que le Duc de Lorraine en avoit eu à la sienne. Cet Assaut, qui fut le second qu'on donna dura pendant trois heures, & la nuit qui commençoit d'approcher ne permit pas qu'on avançât davantage Le Duc fut blessé legerement dans cette occasion d'un coup de pierre à la jambe & son Aide de Camp General fut tué auprés de lui. Tout se disposoit pour emporter la Place d'Assaut. Mais le Duc de Lorraine jugeant qu'il y alloit du service de l'Empereur d'éviter cette extremité, s'il étoit possible, envoya une seconde fois sommer le Bacha de se rendre. Le Bacha qui commençoit déja à craindre, parla d'un ton un peu moins

engagé, lors qu'il avoit accepté la Charge de grand Visir, l'avoit detourné de ce voiage, en lui representant qu'il ne pourroit marcher sans avoir a sa suite un grand nombre de personnes inutiles, & qu'une bonne partie des Troupes qui devoient composer l'Armée ne fussent obligées de demeurer auprés de sa personne pour la garder. Si bien que Sa Hautesse s'étant renduë à ces raisons & à quelques autres qu'il lui allegua, se retira à Constantinople: & le Grand Visir se chargea du commandement de l'Armée, avec un nouveau Seraskier, qu'il fit marcher à la tête de vingt mille hommes, & qu'il suivit, avec trente mille & quarante pieces de Canon, en attendant quelques autres Troupes. Si bien que l'Armée Ottomane, aprés la jonction des Tartares qui se fit peu de tems aprés, fut forte d'environ cent mille-hommes. Le Grand Visir se presenta plusieurs fois, mais comme son dessein n'étoit pas d'en venir à une Bataille, il se contenta de faire entrer par surprise de petits secours dans la Place, & d'envoyer divers detachemens de l'élite de ses Troupes, qui furent plusieurs fois battus. De sorte que son Armée toute forte qu'elle étoit au commen-

cement, étant affoiblie & intimidée; & n'étant plus en état de faire un éfort pour donner dans les Lignes des Chrêtiens, qui de leur côté étoient encouragez par les avantages continuels qu'ils remportoient sur les partis que le Grand Visir détachoit; le Duc de Lorraine résolut de tenter le dernier Assaut & d'emporter la Place par force L'avis de quelques Generaux étoit de livrer auparavant Bataille au Visir, de peur que quand on monteroit à l'Assaut, son Armée ne forçat les Lignes, & qu'on ne courût risque d'être investi. Mais le Duc de Lorraine ayant fait voir par plusieurs raisons, qu'il n'y avoit rien à craindre de ce côte-là, & que d'ailleurs, les Troupes Chrêtiennes assurées, pour ainsi dire, de la Victoire, & animées par l'esperance du pillage, combattoient avec plus de vigueur, que si on les menoit combattre un Armée contre laquelle il n'y auroit à gagner pour elles que des coups; son avis fut suivi unanimement & on se disposa pour cette entrepriſe.

On fit d'abord sortir des Lignes, trente mille hommes de Cavalerie & dix mille d'Infanterie, qu'on fit ranger en Bataille dans la Plaine oposée au front du terrain

que les ennemis occupoient. Le dessein du Duc de Lorraine étoit de rompre les ennemis, en faisant mine de les attaquer, & de leur ôter par ce moyen l'envie qu'ils pouvoient avoir de profiter du tems de l'Assaut, pour tâcher de forcer les Chrêtiens dans leurs lignes: & ce dessein lui réüssit. Car soit que le Visir ne se doutât point de l'Assaut, ou qu'il apprehendât les Troupes Chrêtiennes, il ne fit d'abord aucun mouvement. L'Assaut se donna le lendemain, aprés que le Duc de Lorraine, l'Electeur de Baviere & le General Schoning, qui commandoit les Troupes de Brandebourg eurent donné dans leurs Attaques tous les ordres qu'ils crurent n cessaires. Jamais Assaut n'à été entrepris av c plus d'ardeur & avec plus d'intrepidité, & jamais Garnison ne s'est mieux défenduë que fit celle de B de dans cett occasion. Les Imperiaux furent obligé plusieurs fois de reculer, mais enfin aprés plusieurs éforts, d'un côte & d'autre, les Assi gez aiant perdu courage par la mort de leur Gouverneur qui fut tué sur la Brêche les Infideles futent repouss z & forcé dans leurs retranchemens à l'attaque du Duc d· Lorraine. Les Troupes de Brandebourg entrerent

em même tems dans la Ville, & penetrant d'abord dans les ruës, elles firent main-baſſe ſur tout. Un Bacha qui defendoit la Place, du côté de l'attaque de Baviere avec un courage inoüi, fut enfin obligé de ceder, voiant qu'elle étoit emportee aux Attaques de Lorraine & de Brandebourg, & s'étant retiré dans une Rondelle, entre le Château & la Ville, il ſe rendit à diſcretion avec tous ceux qui l'avoient ſuivi. Ainſi Bude fut pris par Aſſaut * par les trois endroits des trois Attaques, mais premierement par celle du Duc de Lorraine. Cette Conquête fut d'autant plus glorieuſe qu'elle ſe fit à la vûë de l'Armée des Ottomãs, qui ſans oſer rien tenter laiſſerent prendre une Place auſſi importante que celle-là, qui avoit été attaquée pluſieurs fois en vain & dont les Infideles étoient en poſſeſſion, depuis prés d'un Siecle & demi. On trouva dans la Place trois à quatre cens pieces de Canõ, ſoixante Mortiers, & un nombre incroyable de Boulets, de Grenades, de Carcaſſes, de Bombes & autres Machines

* *Bude fut aſſiégé le* 18. *de Juin* 1686. *& emporté d'Aſſaut le* 2. *de Septembre de la même année:*
bVDa ſeXtò IneXpVgnabILIs ſeptIMò fit Cæſar S

de guerre ; on fit environ deux mille prisonniers. Les Turcs qui étoient dans Bude se battirent en desesperez : aussi perirent-ils la plûpart, avant que la Ville fût prise. Et pour les Generaux Chrêtiens, ils se signalerent dans ce siége par tant d'Actions de bravoure & de prudence, que les ennemis du Duc de Lorraine ont été contraint d'avoüer, qu'il y fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand & experimenté Capitaine.

J'aurois horreur d'étaller ici ce que firent les Troupes Chrêtiennes, aprés la prise de cette Ville. Dans les premiers momens de leur fureur, elles commirent des cruautez inoüies. Les Generaux eurent beau faire leurs efforts, pour empêcher que les soldats ne soüillassent leur Victoire par des barbaries ; ils passerent tout au fil de l'épée sans distinction d'âge ni de sexe, & sans se laisser émouvoir aux cris & aux larmes d'une infinité de miserables qui leur demandoient la vie à genoux. Dans l'esperance de trouver de l'or ou quelques petits joyaux ils foüilloient dans les entrailles de ceux qu'ils venoient d'égorger. Et il en eut qui pousserent la brutalité si loin, qu'ayant trouvé des femmes avec des enfãs de deux ou

trois mois, ils leur ouvrirent le ventre & y fourrerent ensuite ces innoceus. Je laisse cet affreux spectacle, pour venir à l'Armée des Ottomans, qui n'étoient qu'à une lieuë des Lignes des Chrêtiens. Comme ils ne s'etoient pas imaginez que la Place fût emportée de la maniere qu'elle le fut, ils n'eurent pas plûtôt la nouvelle que les Troupes Chrêtiennes y étoient entrée qu'ils donnerent mille marques ridicules de leur desespoir : & dans l'apprehension, où ils furent, qu'on ne les vint forcer dans leur Camp, ils se retirerent la nuit, à la faveur des tenebres.

On a dit que la joye qu'eut le Duc de Lorraine de la prise de Bude l'ébloüit si fort, qu'il ne pensa point à poursuivre ces Troupes, lesquelles il eut entierement défaites dans l'épouvante où elles étoient, & que ce fut une faute que n'eût point faite M. de Turenne, ni le Prince de Condé. Si l'on vouloit parcourir la vie des plus grands Capitaines, on trouveroit, peut-être, qu'ils n'ont pas toûjours sçû profiter de tous les avantagea qu'ils pouvoient tirer de leurs Victoires. J'en ai déja fait voir un exemple en la personne du Roi de Pologne ; aprés la levée du siége de Vienne ; les Heros ne

ſont pas infaillibles. Comme je ne fais pas le Panegeryque du Duc de Lorraine, je veux avoüer qu'il s'oublia dans cette rencontre, & qu'il ne ſçut pas donner aſſez de bornes à ſa joye. Mais il eſt certain, que comme ceux qui lui ont reproché cette faute euſſent été bien marris qu'il ne l'eût point faite, ils n'euſſent pas manqué de dire, s'il eût été repouſſé par les Turcs, qu'on ne remporte pas deux Victoires dans une journée, que ç'eût été une entrepriſe temeraire; & que ces grands hommes qu'on a bien voulu élever au deſſus de lui, ſe fuſſent contentez d'avoir emporté la Place, ſans aller riſquer de ſe faire battre, aprés un ſuccés ſi heureux.

Quelque temps avant la priſe de Bude le Preſident Canon, que le Duc de Lorraine avoit envoyé à Paris, arriva au Camp. Ce Miniſtre avoit ordre de demander la reſtitution des Etats de Lorraine & de Bar, ou de menager quelque accommodement ſous des conditions moins dures que celles que le Roi de France avoit exigées à la Paix de Nimegue, mais il revint ſans avoir rien fait.

Pour reprendre la ſuite de ce diſcours, l'Empereur n'eut pas été plûtôt informé

de l'heureux succés des Armes Chrêtiennes, que pour profiter de la consternation où il jugea bien que devoit étre le Grand Visir & toutes les Troupes Ottomanes, il voulu que le Duc de Lorraine allât attaquer le Pont d'Essecк *. & le Fort qui est au de-là de la Riviere. Le Duc fit representer la difficulté qu'il y auroit d'executer cet ordre sans ruïner entieremẽt l'Armée, parce qu'il faloit traverser un grand Païs, où il ne se trouvoit ni vivres ni fourrages, mais on n'eut point d'égard à ses remontrances. Si bien qu'aprés que l'Armée se fut reposée deux ou trois jours, on fit embarquer dix mille hommes d'Infãterie avec douze pieces de Canon, vingt Mortiers & quantité de vivres & de munitiõs, pour décendre vers le Pont d Essecк, où les Troupes de Croatie avoiẽt eu aussi ordre de se rendre: & le lendemain l'Electeur de Baviere & le Duc de Lorraine les suivirent par terre, avec vingt-quatre mille Chevaux, si mille Hongrois, dou-

* *Ce Pont qui est peut étre, le plus grand qu'il y ait dan tout le monde, est long de 8565. pas Geométiques & large de 17. Il est en partie sur la Deave, en partie sur la Rivêere de Fennes & sur un grand Marais. Il fut bâti par Soliman en 1521. & une grande partie fut brûlée en 1686. par les Turcs ou les Troupes imperiales.*

ze mille Fantaſſins & trois mille Haiduques. L'Armée ſouffrit beaucoup dans la marche, pendant laquelle on eut avis que les Turcs avoient fait ſauter les Fortifications d'Hatvvant, ne ſe voiant pas en etat de le conſerver; que les munitions & les vivres avoient été tranſportez à Agria; & que le Grand Viſir étoit campé avec avantage au deçà du Pont d'Eſſeck, ſur la petite Riviere de Saubits, ayant un Marais derriere lui; & que ſon deſſein étoit de demeurer dans ce poſte pour obſerver les mouvemens des Imperiaux. L'Armée étant arrivée enfin prés de Tolna, d'où les ennemis n'étoient éloignez que de trois lieuës, le Duc de Lorraine fit conſtruire un Pont ſur la Riviére de Saubits, pour engager le Grand Viſir au Combat, s'il étoit poſſible. Mais ce Prince n'ayant pû ſubſiſter dans ce poſte à cauſe de la grande diſette de fourrages, ne jugea pas à propos de paſſer la Riviere, ayant appris, d'ailleurs, que les Turcs s'étoient retirez en deçà de la Drave prés de Darda, où ils avoient un Château tres-fort qu'ils avoient fait conſtruire pour couvrir le Pont d'Eſſeck.

Le Duc de Lorraine prenant d'autres

meſure, diviſa ſon Armée en deux Corps dont l'un commandé par le Prince Louïs de Bade eut ordre de ſe joindre aux Troupes de Croatie, commandées par le Comte de Scherffemberg & d'aller attaquer Cinq Egliſes. Cette Place fut priſe & enſuite Daida & Kapoſvvàr, cette derniere capitula & les deux premieres furent obligées de ſe rendre à diſcretion.

Pendant ces expeditions du Prince Louïs de Bade, le Duc de Lorraine paſſa le Danube à Tolna, ſur un Pont de bateaux & revint à Peſt avec ſon Armée. Il fit d'abord un détachement de quelques Regimens qui marcherent à petites journées vers la Haute-Hongrie & vers la Teyſſe, où le Comte Caraffe & le General-Heuſler en devoient prendre le commandement pour attaquer Segedin. Cette Place ſe rendit encore, aprés que le Comte Veterani eut battu deux fois les Infideles, qui avoient deſſein d'y jetter du ſecours.

La priſe de Bude & des autres Places; les Conquétes des Venitiens dãs la Dalmatie & dans la Morée, qui n'avoient pas été moins grãdesque celles des Imperiaux en Hongrie; & certains ſoupçon qu'on eut que le Roide Pologne avoit deſſein de dé-

clarer la Guerre à la Porte, cauſeront de ſi grandes allarmes à Conſtantinople, (que le peuple commença à murmurer contre le Grand Seigneur. Il y eut des Imans, ce ſont les Predicateurs des Moſquées,) qui lui reprocherent, qu'au lieu d'étre à la tête de ſes Armées, à l'exemple de ſes Predeceſſeurs, il demeuroit enfermé dans ſon Serrail, & qu'il n'en ſortoit que pour aller à la chaſſe: Et generalemét tout le monde ſe plaignoit de ſon indolence. Ces plaintes touchoient peu le Sultan. Cependent, venant à faire reflexion que les ſuites en pourroient être facheuſes, il dépoſa le Mufti de ſa Dignité, l'accuſant d'avoir été la cauſe de tous les malheurs qui étoient arrivez à l'Empire Ottoman, par la cõplaiſance qu'il avoit euë de ſigner, à la priere du Grand Viſir Cara Muſtapha, le conſentement pour commencer la Guerre, ſans lui en avoir repreſenté les conſequences, comme le devoir de ſa Charge l'y obligeoit. Ce Pontife fut enſuite exilé & ſa Dignité conferée à un autre Le Sultant fit aprés cela, de grandes reformes dãs le Serrail; retrancha lui même de ſes équipages de chaſſe; fit aſſébler divers Cõſeils extraodinaires pour trouver les moyens de retablir l'Armée de

Hongrie, & prevenir par de grands préparatifs les malheurs dont son Empire étoit menacé. En un mot il n'oublia rien, pour se mettre en état de se défendre & de repousser les Chrêtiens. Mais toutes ces precautions n'empécherent pas que les peuples ne continuassent à murmurer: jusques là, qu'ils crioient hautement au milieu des Places publiques; que les ennemis vaincroient toûjours, & que le General des Chrêtiens étoit né pour être le fleau des Musulmans, tandis que le Gouvernement & les premieres Dignetez seroient entre les mains des personnes efféminées.

Si le Grand Seigneur étoit agité à Constantinople, le Grand Visir ne l'étoit pas moins à Belgrade où il s'étoit retiré. Cõme il apprehendoit pour sa tête, il tira un Ecrit signé de tous les principaux Officiers de son Armée, lequel il envoia à la Porte, pour justifier au Sultan, qu'il n'avoit rien entrepris durant la Campagne, que sur leurs avis, & sur les resolutiõs qui avoient été prises dans les Conseils de guerre. Il ajoûta à ce Témoignage, que les affaires étoient si desesperées en Hongrie lorsque les Troupes Ottomanes arriverent, & qu'elles y arriverent même si tard, qu'il

sembloit qu'elles ne s'étoient mises en marche, que pour être les témoins de la prise de Bude; Et enfin, il promit au Grãd Seigneur, que s'il vouloit continuer de lui confier ses Troupes, & donner ordre qu'elles ne manquassent de rien, il prendroit si bien ses mesures, qu'il repareroit peut-être, dans une Campagne, ce que les autres Visirs avoient perdu, depuis la levée du siége de Vienne. Quoi que ce Ministre eut fait courir le bruit qu'il partoit pour Cõstantinople, & qu'il eût déja fait prendre les devans à son équipage, il étoit bien éloigné de cette pensée. Il fit au contraire tout ce qu'il pût, pour éviter un voyage qu'il ne pouvoit regarder que comme funeste. Et sçût si bien persuader que sa presence étoit absolument necessaire sur la Frontiere, qu'il obtint une lettre du Sultan, par laquelle, aprés lui avoir marqué, que le malheureux succés de la derniere Campagne n'avoit fait naître dans son esprit aûcun soupçon ni de son zele ni de sa conduite, & qu'il n'attribuoit la perte de tant de Places qu'aux ordres de Dieu, qui vouloit punir l'Empire Ottoman; il lui ordonnoit de demeurer en Hongrie pour continuer les Fortifications de Belgrade & d'Es-

ſeck, & ſe tenir ſur ſes gardes contre les mouvemens des Imperiaux, en attendant qu'il lui envoyât de nouvelles Troupes pour entreprendre quelque choſe au Printemps prochain avant que les Chrétiens ſe remuaſſent. Le Viſir, qui étoit venu à ſes fins mit tout en uſage pour être en état de repouſſer les Troupes Imperiales & de tenter même quelque entrepriſe, avant qu'elles puſſent s'y oppoſer. Il y alloit ſi fort de ſon interêt que les affaires changeaſſent de face, qu'il n'oublia rien pendant l'Hyver, pour mettre la fortune de ſon côté, à l'ouverture de la Campagne; il fit tous les efforts imaginables pour engager les Moſcovites & le Prince de Tranſilvanie à demeurer en Paix avec Sa Hauteſſe; il envoya un Aga au Roi de Pologne qui s'étant approché de la mer noire ſembloit menacer les Turcs de s'ouvrir un paſſage pour aller fondre à Conſtantinople, Il fit faire pluſieurs propoſitions de Paix à la Cour de Vienne, pour tâcher d'endormir l'Empereur: Mais ayant vû que toutes ſes négociatiõs & ſes ſtratagêmes n'avoient pû empêcher, que les Etats de Tranſilvanie n'euſſent conclû un Traité avec l'Empereur, qu'il ne ſe fût fait une Ligue entre

les Polonois & les Moſcovites contre les Turcs ; & qu'enfin on ne fit des preparatifs à Vienne pour le commencement du Printemps; il travailla avec tant d'aſſiduité à avoir des Troupes, que ſon Armée fut plûtôt prête que celle que devoit cõmander le Duc de Lorraine; mais cette grande diligence ne ſervit de rien. Les partis qu'il détacha furent toûjours battus ; Et on peut dire, qu'excepté le Château de Mohats qu'il ſurprit & quelques Villages qu'il pilla & qu'il fit brûler, il ne remporta aucun avantage ſur les Imperiaux.

L'Armée Chrétienne étoit moins forte qu'elle n'avoit été les années precedentes, parce que la plus grande partie des Troupes avoit peri, & que celles de Saxe, de Brandebourg & de Suede s'étoient retirées. Mais comme cette Armée, toute diminuée qu'elle étoit, avoit la ſuperiorité que donne la Victoire, le Duc de Lorraine fut aſſuré qu'elle combattroit avec tant de confiance, que le Grand Viſir ſeroit battu avec toutes ſes precautions, & quelque vigoureuſes que fuſſent ſes Troupes. Ce Prince tout rempli d'eſperance partit de Vienne où il étoit allé conferer avec l'Empereur & arriva à Bude le quatriéme du mois de Juin.

Il n'eut pas plûtôt donné les ordres neceſſaires pour continuer la construction de quelques nouveaux Ouvrages, qu'on avoit commencez dans cette Place, qu'il ſe mit en marche vers la Drave avec une partie de ſon Armée, pour ſe rendre du côté du Pont d'Elleck, où le Comte de Scherffemberg le devoit ſuivre avec neuf Regimens. Du moment qu'il y fut arrivé il ſe ſaiſit du Fort qui étoit proche de ce Pont, il fit faire de Nouveaux Ouvrages, brûla entierement les Ponts qui étoient ſur les marais : & continuant toûjours ſa marche, en remontant la Drave, il arriva prés de Siclos le premier de Juillet, aprés avoir été obligé de ſoûtenir divers chocs & avoir perdu bien dumõde. Le lendemain l'infanterie s'aprocha juſqu'à demi lieuë d'un Fort que les Imperiaux avoiẽt ſur la Drave, mais il lui fut impoſſible d'avancer davãtage, parce que ce Fleuve étoit ſi debordé, que les Põts qu'on y avoit jettez étoient ſous les eaux, & le Fort ſi inondé, que la Garniſon avoit été contrainte de ſe lõger ſur les Parapets. Le Duc de Lorraine qui s'étoit imaginé qu'il pourroit faire paſſer ſõ Armee en cet endroit-là ſe trouva bien embarraſſé Cõme il étoit au deſeſpoir de voir que la belle

saiſon ſe paſſoit, ſans qu'il pût tenter la moindre entrepriſe, il forma le deſſein d'aſſiéger Sigeth, mais les pluyes continuelles, & les débordement des Rivieres ayant rendu inacceſſibles les Marais dont cette Place eſt environnée, il falut qu'il changeât de ſentiment : & ce fut alors qu'il reſolut de nouveau de paſſer la Drave, n'y ayant point d'autre parti à prendre. Quelques difficultez qu'il y eût, il paſſa enfin ce Fleuve, peu de jours aprés, avec ſes Troupes & le Duc de Baviere le ſuivit avec les ſiennes. La Riviere de Walpo ne fut pas ſi difficile à paſſer que l'avoit été la Drave. Les deux Armées la paſſerent le ſeiziéme du méme mois. Il y a ſur cette Riviere une petite Place de ce nom que le Duc de Lorraine fit deſſein de l'attaquer. Il crut d'abord qu'elle ſe rendoit, des qu'elle verroit paroître les Troupes Imperiales. Mais quatre ou cinq cens Turcs qui la gardoient firent un feu ſi épouvantable, que n'aiant pas jugé à propos de perdre temps à l'aſſiéger, il la fit inveſtir & continua à marcher vers Elleck. Aprés deux ou trois jours de marche, pendant leſquels il falut eſcarmoucher preſque à tous momens & occuper une partie des Troupes à abattre à droite & à gauche les

arbres d'un bois extrêmement épais qu'il faloit necessairement traverser, les deux Armées se trouverent enfin en presence des ennemis. L'Armée Chrêtiéne n'etoit pas à beaucoup prés, si nombreuse que celle du Grand Visir. Elle n'étoit que de cinquante cinq-mille hommes, au lieu que celle des Ottomans étoit forte de quatre-vingt mille. Soit que le Duc de Lorraine ignorât en quoi consistoient precisement les forces des ennemis, ou qu'il comptât sur la bravoure de ses Troupes & de celles que commandoit l'Electeur de Baviere, il ne se fut pas plûtôt retranché dans un terrain, où les deux Armées camperent, qu'il s'avança vers la premiere ligne des retranchemens des Turcs, qui avoit douze cens pas de front, & qui étoit fortifiée d'un double Fossé extrêmement large & de la profondeur d'une Pique, avec deux rangs de Palissades terrassées & une batterie de cinquante pieces d'Artillerie. Cette entreprise precipité couta plus de huit cens hommes aux Chrêtiens, entre lesquels il y eut des Officiers de distinction. Car outre que les Turcs, à l'approche des Troupes Imperiales firent de gros détachemens, qui taillerent d'abord en pieces les premiers

qui se presenterent, ils tirerent en moins de trois heures plus de quatre mille coups de canon. Le Duc de Lorraine, aprés cette perte, aiant fait ranger son Armée en Bataille à demi-lieuë du Camp des Turcs, fit tout ce qu'il pût pour les attirer au Combat mais tout cela fut inutile. Il reconnut à leur contenance qu'ils n'avoient pas dessein d'abandonner leurs retranchemens, & qu'il ne vouloient pas risquer une Bataille. En effet, ils se contenterent de faire joüer leur Artillerie, & d'envoyer quelques détachemens. Si bien que le Duc de Lorraine voyant que les Turcs, qui avoient eu le tems de se retrancher aussi avãtageusement qu'il leur avoit plû avoient applani toutes les hauteurs & le bois qui pouvoit couvrir l'Armée Chrêtienne, en sorte qu'elle étoit découverte de tous côté & exposée au feu du Canon & de la Mousquetairie, il ne jugea pas à propos de les aller attaquer dans leur poste, n'étant pas possible qu'il le fit avec avantage, comme il le sçavoit déja par sa propre experience. Ainsi, aprés avoir demeuré vingt-quatre-heures en presence des ennemis, essuiant un feu cõtinuel du Canon du Camp & de celui de la Fortereſſe d'Esseck, il fut resolu dans

Conseil de guerre, qu'on n'exposeroit pas davantage l'Armée; qu'on attendroit une occasion plus favorable pour combattre les Infideles; & qu'on decamperoit incessamment. La retraite du Duc de Lorraine se fit à la vûë du Grand Visir, sans qu'il osât branler de son Camp. Le même jour l'Armée Imperiale arriva prés de Vvalpo; elle repassa cette Riviere deux jour aprés: & les suivans elle alla camper à une lieuë de Mohats, d'où on détacha d'abord cinq Regimens pour passer le Danube & aller renfoncer les Troupes du blocus d'Agria.

On croit que le Duc de Lorraine, témoigna un peu trop d'ardeur à faire passer la Drave aux Troupes Imperiales, qu'il les exposa sãs necessité à trop de fatigues, & qu'il les engagea à un trop grand peril. Mais ce sont des reflexions qui n'ont été faites qu'aprés coup, & qu'on n'a fondées que sur le mauvais succés de l'entreprise. Le dessein du Duc étoit d'égager le Grãd Visir au Combat pour ne faire pas une Campagne inutile, & s'il eut la mortifications de ne pas réüssir & d'étre obligé de se retirer, aprés avoir fait des pertes considerables, tout ce que l'on en peut conclurre, c'est qu'on n'est pas toûjours heu-

reux, Quoi qu'il en ſoit, on doit avoüer, qu'on ne pouvoit pas faire une retraite plus honorable & plus prudéte que celle qu'il fit: & je ne ſçai ſi ce n'eſt pas une action auſſi digne de loüange de ſçavoir ſe retirer à propos que de remporter une grande Victoire.

Outre le detachement qu'avoit fait le Duc de Lorraine pour renforcer les Troupes qui avoient bloqué Agria, il en fit un autre pour couvrir Siclos & cinq-Egliſes. On reſolut encore d'aſſi ger Siger. Mais les mémes raiſons qui avoiét fait échouër ce deſſein avant qu'on eût paſſé la Drave, le fit échouër encore une fois. On avoit fait deſſein de faire paſſer le Danube à toute l'Arm'e ſur le Pont qui avoit été conſtruit prés de Mohats: mais cette marche fut differée, parce qu'on apprit que le Gr. Viſir avoit dêja paſſé les Ponts prés deſſek avec toute ſon Armée. Si bien qu'on reſolut de marcher vers les Infideles pour tâcher de les attirer au combat.

Aprés la retraite du Duc de Lorraine, le G. Viſir avoit eu en vûë de pourſuivre les Imperiaux, mais s'étant imaginé d'abord que céte rettraite n'étoit qu'une feinte, pour l'obliger à quiter ſon Cam, il les laiſſa retirer en repos. Depuis venant à

faire reflexion que l'Armée Chrêtienne fuioit veritablement, il quitta le poſte qu'il occupoit & s'alla camper avec ſon Armée pres de Darda. Cependant, comme ce General ne craignoit rien tant que d'en venir aux mains avec l'Armée Chrêtienne, il ne penſa qu'à ſe retrancher. Le Duc de Lotraine qui vit bien que le Viſir fuyoit le combat, & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on le pût attirer hors de ſes retranchemens, à moin qu'on ne ſe ſervit de quelque ſtratagême, fit tantôt avancer ſon Armée, tantôt il la fit retirer, comme s'il eût eu peur des ennemis Il fit pluſieurs détachemens, dont les uns paſſerent le Danube, & les autres marcherent du côté de Siclos & de Sigeth, avec ordre neanmoins de ne s'éloigner du Camp que d'une lieuë. Mais toutes ces feintes n'ayant ſervi de rien, & le Duc voiant d'ailleurs que ſes Troupes ne ſe trouvoient pas en état de ſubſiſter dans le lieu où elles étoient, il reſolut de ſe retirer, & cette reſolution ne fut pas plûtôt priſe qu'il commença à decamper Le Viſir n'ayant pû penetrer juſqu'alors à quoi pouvoient aboutir tant de mouvemens de l'Armée Chrêtienne, crut enfin que le Duc de

Lorraine se croioit trop foible pour entreprendre de l'attaquer & que sa fuite étoit une marque qu il n'avoit pas dessein decombattre. Si bien que voulãt profiter de l'avantage qu'il croyoit avoir, il fit faire aussi tôt des detachemens, pour donner sur l'Arriére Garde & sur le Bagage dés Imp riaux: & aiant fait ensuite, avancer un plus grand nombre de Troupes le comba s'engagea insensiblement.

On vit paroître d'abord dix mille Spahis & cinq mille Janissaires qui marchoient droit à l'Aîle gauche des Imperiaux, où le Duc de Baviere commandoit avec le Prince Louïs de Bade. Ces Troupes étoient precedées par un Gros de Cavalerie dont le General Dunevvald soûtint vigoureusement la charge. Un moment aprés, les Janissaires se posterent sur une eminence avec quelque pieces de Canon chargées à cartouche qui incommoderent fort l'Aîle gauche, aprés quoi les dix mille Spahis s'approcherét. Le Duc de B viere qui vit bien que les Turcs avoient dessein cette fois-là de combattre, fit étendre le front de son Aîle, à proportion qu'il app rçût que les ennemis s'étendoient. L'attaque fut brusque & vigoureuse. Mais le Duc de Ba-

viere soûtint le choc en grand Capitaine, & quoi qu'il se fut exposé cõme un simple soldat & qu'il sẽ fot trouve par tout, il ne reçût qu'un coupsde mousquet à la main qui ne lui fit qu'une legere blessure.

Pendant que ces choses se passoient à l'Aîle gauche & que le Duc de Baviere se signaloit, le Duc de Lorraine forma un Croissant, de l'Aîle droite, dont le côté droit s'étendoit vers le flanc des ennemi avec lesquels il étoit déja aux prises : & le côté gauche vers un Corps de Spahis & de Janissaires qu'il vit approcher pour fondre sur lui. Le combat fut long & sanglant, & on remarque que les Turcs combattirent avec beaucoup plus d'ordre qu'ils n'ont accoûtumé ordinairement, & qu'ils combattirẽt même avec beaucoup de courage, mais ils furent pourtant repoussez Le Grand Visir qui n'avoit pas crû que le combat s'engageât sitôt & que les Troupes qu'il avoit détachées chargeassent l'Armée Chrétienne avec la precipitation qu'elles le firent, n'avoit pas mis encore tous ses gens en bataille, ou plûtôt, ne s'étant pas imaginé que les Troupes Chrétiennes fissent la resistance qu'elles firent, il fut si déconcerté d'abord, & donna des ordres si embarrassez,

rassez, qu'il fut impossible à ceux qui les reçûrent de les executer. Les Turcs furent dans un desordre dont le Duc de Lorraine sçût bien profiter, aussi bien que l'Electeur de Baviere. Ils les renverserent les un sur les autres & firent un carnage effroyable. Le grand Visir qui avoit apprehendé ce qu'il voyoit & qui ne l'avoit pû empêcher avec toutes ses precautions, se porta dans tous les endroits où il y avoit le plus de peril, afin de rallier ses Troupes. Il le fit en quelque maniere, mais comme il étoit impossible qu'il fut par tout, les Turcs lâcherent le pied en plusieurs endroits, & le champ de Bataille demeura aux Chrêtiens. * Les Troupes qui avoient le plus resisté & combattu avec le plus de fureur, perdirent peu à peu leur terrain, plierent quelque tems aprés, & prirent toutes enfin la fuïte. On les poursuivit jusques dans le Camp, où la plûpart furent massacrez, & ceux qui échaperent au Vainqueur ayant été chassez de leurs retranchemens, on les mena battant jusqu'auprés de la Drave, où ils eussent été tous taillez en pieces

* *La Bataille de Mohats fut donnée le 10. d'Août 1687.*

si la nuit ne fut venuë. Ce combat se donna à peu prés dans le même endroit où se donna en 1526. la fameuse Bataille de Mohat, dans laquelle Soliman second fit perir vingt-deux mille Chrétiens, entre lesquels fut Louïs II. Roi de Hongrie. Toute l'Artillerie des ennemis qui consistoit en quatre vingt-dix pieces de canon & douze mortiers demeura aux Vainqueurs, & generalement toutes leurs provisions & toutes leurs richesses. Les Turcs s'étoient si peu attendus à cette déroute, qu'on trouva leurs chariots sans être atellez, leurs Chameaux & leurs Elephans au piquet & leurs Tentes toutes tenduës. Le Duc de Baviere qui entra des premiers dans leur Camp, poussa droit à celle du Grand Visir, qui étoit reconnoissable par sa richesse extraordinaire & par plusieurs marques qui sont singulieres aux Generaux des Infideles, & il y trouva une Cassette, dans laquelle il y avoit plus de deux millions en or ou en Pierreries. Ce fut dans cette Tente qu'on fit chanter le *Te Deum* deux jours aprés; le lendemain l'Armée décampa pour n'étre pas infectée de la puanteur des corps morts. On

croit que les Turcs perdirent prés de douze mille hommes dans cette Bataille.

Dans le temps que les Imperiaux remportoient une si considerable Victoire, le Seraskier de la Morée fut battu par le Comte de Roniſmark, & la déroute de ce General avoit causé une si grande épouvante parmi les Turcs, qu'ils avoient aussi-tôt abandonné Patras, le Château de la Morée, celui de Romelie, & la Ville & le Château de Lepante

Le Grand Visir, qui deux jours avant sa défaite, avoit appris la Victoire & les Conquêtes des Venitiens, fut au desespoir de ce qu'il avoit été battu à son tour. Il prévit bien d'abord, que tant de pertes arrivées toutes à la fois, ne pourroient que lui être funestes : & il n'eut point lieu d'en douter, car toute l'Armée murmura contre luy & faillit à se soûlever. Cependant, s'étant retiré du côté d'Esseck avec environ quarante mille hommes & faisant effort sur son esprit, pour ne se laisser pas entierement abatre sa mauvaise fortune, il tâcha d'appaiser ses Troupes & de les encourager, en

même temps. Il leur dit que le malheur qui venoit de leur arriver ne leur devoit pas faire perdre cœur, que les armes étoient journalieres ; que le mal n'étoit pas si grand qu'on s'étoit imaginé ; que l'Armée étoit encore nombreuse ; qu'il n'y avoit aucune Ville de prise ; & que supposé même que leur défaite eût été plus grande qu'elle n'étoit, la saison étoit si avancé que les Chrêtiens seroient dans l'impuissance de rien entreprendre. Ce discours & quelque distribution d'argent qu'il fit faire ranimerent ces Troupes allarmées Elles resolurent de se défendre. Si bien que le Grand Visir se vit en quelque maniere en état de faire tête au Duc de Lorraine. Ce ne fut pas pourtant la resolution des Troupes Ottomanes qui arrêterent ce Prince au milieu de sa Victoire. Comme celles qu'il commandoit étoient animées par d'heureux succés, il y a apparence qu'elles eussent été toûjours victorieuses, si elles eussent pû combattre : mais la saison les empêcha d'aller fondre sur l'ennemi. Le Duc de Lorraine fit tout ce qu'il pût, pour engager de nouveau le Visir au combat, mais comme c'étoit tenter

une choſe impoſſible, à cauſe des pluyes continuelles qu'il faiſoit, & des débordemens des Rivieres qui rendoient les chemins impratiquables, il fit aſſembler un conſeil de guerre ſur le Champ de Bataille, pour voir les meſures qu'on avoit à prendre. La plûpart furent d'avis de paſſer encore la Drave : mais la peine qu'on avoit ſoufferte en la paſſant la premiere fois, en ayant fait ſurſeoir la reſolution, juſqu'à ce qu'on ſçût poſitivement ce qu'étoient devenus les ennemis, le Duc de Lorraine prit ſoin, en attendant, de reparer le deſordre qu'il étoit impoſſible qu'une journée comme celle de Mohats, n'eût apporté dans ſon Armée. Il fit ſçavoir cependant à l'Empereur ce qui s'étoit paſſé dans cette Bataille, & l'Empereur luy écrivit de ſa propre main, pour le feliciter & le remercier d'une Victoire ſi glorieuſe; il écrivit auſſi au Duc de Baviere.

On fit de grandes réjoüiſſances à Vienne aprés la défaite du grand Viſir. Mais la joye de l'Empereur fut un peu moderée, par une lettre du Comte Caraffe, qui étoit dans la Haute-Hongrie, par laquelle il luy apprenoit que

le Prince de Transilvanie s'étoit déclaré en faveur de la Porte, nonobstant le Traité dont j'ay fait mention par lequel le Prince Abaffi & ses Etats s'étoient engagez de contribuer à la subsistance des troupes Imperiales & de leur fournir des munitions & de l'argent. La nouvelle étoit d'autant plus fâcheuse que l'Empereur avoit resolu, depuis le Traité d'envoyer ses Troupes en quartier d'hyver dans la Transilvanie. Le Duc de Lorraine, qui eut bien-tôt la même nouvelle, voyant qu'il luy faloit abandonner les desseins qu'il avoit au delà de la Drave, ne balança pas à marcher dans la Haute Hongrie pour tâcher de faire rentrer le Prince Abaffi dans le devoir. Il jetta du renfort dans les Places dont il s'éloignoit, & y ayant laissé un camp volant au tour, par l'avis du Duc de Baviere & des autres Officiers Generaux, il s'avança vers les Frontieres de Transilvanie. Comme cette marche étoit longue & les chemins mauvais, les Troupes souffrirent beaucoup: mais les avantages qu'elles esperoient de recevoir dans leurs quartiers leurs firent supporter patiemment ces incommoditez & ces fatigues. Ce-

pendant le Duc de Lorraine qui n'oublioit rien pour déconcerter les mesures des Troupes Ottomanes, fit mine de marcher vers Temesvvart. Le Grand Visir apprehendant que le Duc n'eût formé le dessein de faire le siége de cette Place fit un gros détachement pour aller de ce côté-là. Le Duc n'eut pas plûtôt la nouvelle de la fausse démarche qu'il avoit fait faire au Grand Visir, qu'il envoya ordre au Comte Erdedi Gouverneur de Croatie de joindre le Comte de Dunevvald, & de marcher incessamment vers l'endroit où le Visir avoit moins de Troupes. Les Infideles qui ne s'attendoient pas à cela se trouverent un peu surpris. Ils abandonnerent Essel. Le Comte de Dunevvald se rendit ensuite maître de Vvalpo dont on avoit si souvent tenté la prise, & s'empara de plusieurs Châteaux & de quelques petites places qu'il eut falu necessairement assieger au commencement d'un autre Campagne.

Pour revenir à la marche du Duc de Lorraine, il ne fût pas plûtôt sur les Frontieres de Transilvanie, qu'il demanda des quartiers d'hyver pour ses Troupes. Les Etats repondirent que

leurs Païs étant tout ouvert & sans défense, ils ne pourroient empêcher les Turcs d'y entrer & d'y exercer toutes sortes d'hostilitez, s'il se déclaroient si ouvertement contr'eux. Mais comme les Imperiaux étoient à leurs portes & qu'ils étoient plus à apprehender que les Troupes Ottomanes, ils offrirent d'abord au Duc de Lorraine de donner des quartiers à quelques-uns de ses Regimens. Quoy que ce fut déja quelque chose le Duc n'en fut pas pourtant satisfait. Il leur fit dire qu'il seroit contraint de prendre par force ce qu'on refusoit de luy accorder à l'amiable, & cette menace n'ayant produit aucun effet, il s'avança dans le Païs; se saisit du Château de Samblock, qui se trouva sur sa route; & aprés l'avoir fait fortifier, pour demeurer maître de ce passage, il se rendit devant Clausembourg, qui est une Ville considerable & où les Etats de Transilvanie s'assemblent. Le Duc ne fut pas plûtôt devant cette Place, qu'il resolut d'y faire entrer quelques Troupes & il en fit faire la proposition au Commandant. Le Commandant repondit d'abord, que comme il faloit pour cela un ordre exprés du

Prince Abaffi, il le prioit de luy donner le temps de luy en écrire. Mais la reponce ne venant pas assez-tôt & le Duc se mettant en état d'attaquer la Place, elle ouvrit en même temps les portes, & la Garnison du Prince Abaffi en étant sortie, aprés certaines conditions dont on convint, trois mille Imperiaux y entrerent Tambour battant & Enleignes déployées plusieurs autres Villes suivirent l'exemple de Clausembourg & reçûrent Garnison Imperiale. Cependant, le Prince Abaffi qui avoit l'un de ses fils en ôtage à Constantinople ayant fait connoître aux Turcs l'état où étoient les affaires, & de quelle maniere il étoit pressé, les sollicita à luy donner du secours. Mais pendant que les Troupes Imperiales s'avançoient & gagnoient toûjours du Païs, le Comte de Dunevvald ayant pris Possega Capitale de l'Esclavonie, & les Turcs ayant abandonné quelques Châteaux & plusieurs petites Villes entre la Drave & la Save, les Etats de Transilvanie resolurent de se mettre sous la protection de l'Empereur, dans la crainte où ils furent que le Duc de Lorraine ne se saisit de leurs meil-

leurs Places ; & au même temps la repartition des quartiers d'hyver fut faite. Les principaux Articles qui furent signez par le Duc de Lorraine, le Prince Abaffi & les Etats de Tranſilvanie, furent ; 1. Que le Prince de Tranſilvanie, ſes enfans, tous ceux de ſa Maiſon, tous les Nobles, & en general tous les Tranſilvains, auroient une entiere liberté de ſortir de Vveiſſembourg, qui eſt la Ville où le Prince fait ordinairement ſa reſidence, & de toutes les autres Villes; d'y revenir, & de ſe retirer où ils jugeroient à propos de le faire. 2. Que le Prince & Michel Abaffi ſon fils aîné, qui avoit été declaré ſon Succeſſeur, ſeroient revêtus de la même autorité, & garderoient la même puiſſance, qui leur avoit été confirmée par la Porte Ottomane & par les Etats, & qu'ils continueroient à l'exercer, ſelon les Loix & les Coûtumes du Païs. 3. Que les Peuples pareillement ſeroient maintenus dans leurs Privileges & Franchiſes. 4. Et qu'enfin, on maintiendroit les quatre Religions reçûës en Tranſilvanie, la Calviniſte, la Lutherienne, la Catholique Romaine, & celle des

Unitaires ; ce ſont les Ariens ou Sociniens. Outre ce Traité, il y en eut un particulier touchant les Contributions & les Quartiers, par lequel, les Princes & les Etats conſentiroient à loger & entretenir pendant l'Hyver une partie des Troupes Imperiales, dont le Duc laiſſa le commandement au Duc de Croi, & au Comte de Scherffeinberg. Aprés quoy il quitta la Tranſilvanie avec le reſte de ſes Troupes. & prit la route de la Haute-Hongrie, où il leur fit prendre leurs quartiers d'hyver.

Fin du quatriéme Livre.

LA VIE DE CHARLES V.

Duc de Lorraine & de Bar, Generalissime des Troupes Imperialles.

LIVRE CINQUIE'ME.

LE grand Visir, aprés la Bataille de Mohats, se retira, comme je l'ay dit, du côté d'Essek, avec le debris de son Armée. Il se campa prés de Petri-Vvaradin, & ayant fait assambler un Conseil de guerre, il fut resolu qu'on envoyeroit douze mille Spahis chacun avec un sac de farine en croupe, pour tâcher de jetter du secours & des Troupes dans Agria, que les Imperiaux tenoient bloqué. Quoy que les Troupes Ottomanes eussent témoigné generalement une resolution extraordinaire de s'opposer aux efforts des Chrêtiens, aprés le discours que leur avoit fait le

Grand Visir & l'argent qu'il leur avoit distribué ; ces Spahis apprehenderent pourtant si fort d'en venir aux mains avec des Troupes, qui étoient accoûtumes à vaincre qu'ils refuserent de marcher. Cependant, comme ils n'oserent faire paroître que ce fût l'apprehension d'être battus qui les empéchât d'obeïr, ils prirent pour pretexte, qu'on leur avoit retenu trois mois de paye ; que c'étoit uniquement ce qui les obligeoit à mepriser les ordres de leur General : & en même temps ils demanderent d'être payez, de la maniere du monde la plus seditieuse. Cette revolte qui ne commença que par un simple murmure augmenta insensiblement ; & enfin toute l'Armée se mutina. Elle jetta les yeux sur un Chef qui fut contraint de se mettre à la tête de ces Troupes rebelles : & il y eut un Bacha qui se trouvant dans la Tente du Visir, fut assez hardi pour luy dire, en presence de deux autres Bachas, du Tresorier de l'Armée & du Secretaire d'Etat ; *que les Musulmans vouloient etre payez de leur solde, & qu'ils n'étoient plus d'humeur à souffrir, que plus de quinze mille Bourse qui avoient été tirées*

du Treſor Imperial & envoyées en Hongrie depuis l'ouverture de la Campagne, fuſſent employées à l'enrichir, luy & ſes creatures, tandis qu'ils ſacrifioient leur vie pour la défenſe de l'Etat. Le Viſir qui dans un autre tems eût fait repentir le Bacha de cette remontrance inſolente, eut aſſez d'aſcendant ſur ſoy, pour diſſimuler ſon reſſentiment. Il ſe contenta de luy dire; que c'étoit un pretexte que prenoient les Troupes; qu'il étoit trop éclairé lui-même pour ne le pas voir; mais qu'enfin, au lieu de trois mois de paye, on leur en feroit payer ſix. Cette réponſe quelque ſoûmiſe qu'elle fut pour un General qui n'a pas moins d'autorité dans ſon camp qu'en auroit le grand Seigneur luy-même, ne rendit pas le Bacha plus traitable. Il ajoûta ſur le même ton; *qu'il n'étoit pas digne de la place qu'il occupoit, puis qu'on ne pouvoit attribuër qu'à ſa lâcheté & à ſon peu de conduite le mauvais ſuccez de la Campagne qu'on finiſſoit avec tant de honte, où plûtôt, qu'on n'étoit pas en état de finir puis qu'on étoit obligé de fuyr devant les Chrétiens.* Et achevant de le pouſſer à bout, il luy declara, que l'Armée ne vouloit

plus le reconnoître pour son Chef, & luy demanda ensuite le Sceau de l'Empire & l'Etendard de Mahomet. Dans le danger où se vit le grand Visir, il ne sçût d'abord quel party prendre. Il répondit neanmoins sur le champ, que pour les marques de sa Souveraineté, il ne les pouvoit rendre qu'à Sa Hautesse, qui les luy avoit confiées. Cependant, pour éviter la fureur des Troupes, il s'embarqua sur le Danube dés que la nuit parût, pour se rendre à Belgrade, d'où il partit incessamment pour Constantinople.

Le Visir n'eût pas plûtôt disparu, que les chefs de l'Armée rebelle firent partir six Deputez, qui ne furent pas plûtôt arrivez à la Porte, qu'ils declarerent au grand Seigneur, qu'ils ne vouloient plus obeïr à Soliman, ny au Caïmakam son Lieutenant, ils demanderent ensuite, au nom des Troupes, que Siaoux Bacha, qui étoit celuy qu'elles avoient choisi pour leur premier Chef, fut mis à la place du Grand Visir & Cuprogli son beau frere à celle du Caïmakan : & portant l'insolence aussi loin que des Sujets Ottomans la peuvent porter, ils ajoûterent, que Sa Hautesse

que Sa Hauteſſe n'avoit qu'à ſe déterminer, parce que les Troupes ne leur avoient donné qu'environ un mois, pour attendre à quoy elle ſeroit reſoluë.

Quelque inſolence que fut cette demande, & quelque repugnance qu'eût d'ailleurs le Sultant à donner le commandement de ſon Armée à Siaoux Bacha, il ſe vit obligé, dans le deſordre où il voyoit les affaires, de luy envoyer la Patente de Grand Viſir & l'Etandard de Mahomet, que Soliman lui avoit déja fait remettre. Cela ne fut pas capable pourtant d'appaiſer les ſeditieux. Dix ou douze mille Spahis ou Janiſſaires ayant abandonné l'Armée, marcherent du côté de Conſtantinople, ſous un Chef nommé le Petit Mahomet Un Bacha les ſuivit avec huit mille Chevaux Et les Troupes qui étoient demeurées avec Siaoux contraignirent ce nouveau Viſir à prendre la même route, pour aller demander au Grand Seigneur la tête de Soliman & de quelques autres Officiers Generaux.

Il ſeroit bien difficile de repreſenter les troubles qui regnoient alors dans Conſtantinople & les agitations du

Grand Seigneur. Ce Prince, quoy que convaincu que Soliman n'etoit pas coupable, fut obligé neanmoins de le faire étrangler, d'envoyer la tête de ce malheureux Visir aux Troupes rebelles, afin qu'elles en repuſſent leurs yeux. Il abandonna à leur rage les principaux Officiers, dont elles s'étoient obſtinées à vouloir la mort. Il leur fit tenir tout l'argent qu'on tiroit de ceux qu'on avoit arrêtez & qu'on appliquoit tous les jours à la tourture pour en tirer encore davantage. Mais toutes ces lachetez n'empecherent pas que Mahomet IV. ne fut depoſſedé, & qu'on n'elevât ſur le Trône Soliman ſon frere, qui étoit enfermé dans une priſon depuis quarante-ans; tout le monde ſçait cette Hiſtoire.

Pendant les troubles de Conſtantinople, le Duc de Lorraine ayant établi ſes Troupes en quartier d'hyver, partit de Tranſilvanie, pour aller viſiter le Blocus d'Agria. Il ne fut pas plûtôt arrivé devant cette Place, qu'on fit une décharge de tout le Canon & de toute la Mouſqueterie qui étoit en differens poſtes du Blocus. Le Commandant d'Agria qui fut averti par le bruit de cette décharge, de l'arrivée du

à capituler, quelque temps aprés que le Duc de Lorraine fut parti ; * & le jour qu'il sortit de la Place, il protesta, qu'il avoit subsisté sans pain, pendant sept mois entiers, luy & toute sa Garnison. Le Duc de Lorraine fut reçû à Presbourg par leurs Majestez Imperiales avec mille marques de joye qu'il ne seroit pas possible d'exprimer. Il en partit peu de jours aprés pour se rendre à Vienne, & de là à Inspruck, auprés de la Reine Doüairiere de Pologne son Epouse : les differens pour la préseance ne luy permettant pas de se trouver au Couronnement du Prince Joseph. Cette Ceremonie se fit le neuviéme du mois de Decembre.

Le nouveau Visir s'étoit flaté que la déposition de Mahomet IV. remettroit la tranquilité dans l'Empire Ottoman, mais il se vit bien éloigné de ses esperances. Comme il étoit de son interêt d'entretenir le calme à Constantinople, il y envoya deux mille hommes sous la conduite du Petit Mahomet, & quelque temps aprés, il s'y rendit luy-mê-

* *Agria capitula le* 18. *de Novembre* 168. *Et la Garnison de cette Place en sortit le* 9 *du mois suivant, la même jour que l'Archiduc fut Couronné.*

me. Mais à peine eut-il quitté l'Armée, que les Spahis & les Janissaires, qui n'étoient campez qu'à quelques milles de la Ville s'étant debandez, y entrerent par petites troupes : si bien que dans peu de jours il s'y en trouva plus de cinq mille, qui firent une infinité de desordres. Siaoux eut bien de la peine à appaiser ces Troupes effrenées quoi qu'elles l'eussent choisi pour leur Chef. Elles luy dirent hautement, parce qu'il leur vouloit remontrer leur devoir, qu'il commençoit de bonne heure à suivre le mauvais exemple de ceux qui l'avoient precedé dans sa Charge ; qu'il devoit apprehender une fin aussi malheureuse que la leur, & sur quelques paroles assez vigoureuses qu'il leur repartit, elles demanderent sa tête au Sultan, & s'étant divisées en divers quartiers de la Ville, elles commirent des hostilitez effroyables. Soliman III. fut bien embarrassé à la vûë de tant de desordres. Il avoüa de bonne foi, qu'ayant été prisonnier pendant quarante ans, il n'avoit pû apprendre à gouverner un Empire, & que d'ailleurs, son pouvoir n'étant pas encore bien affermi, il ne sçavoit comment s'y prendre pour appaiser ces

Troupes farouches. Cependant, comme ces Troupes prenoient pour pretexte de leur rebellion qu'on leur avoit retenu leur solde, on leur fit distribuer une grande partie de ce qu'il leurs étoit dû : & aprés avoir tâché par toutes les voyes de douceur de les ramener à leur devoir, on obligea la plûpart de sortir de Constantinople, & d'aller prendre les quartiers d'hyver qu'il leur avoient été assignez. On travailla dés lors aux preparatifs de la Campagne prochaine ; on fit faire de nouvelles levées ; Hassan nouveau Bacha d'Alep qui étoit resté à Belgrade, fut nommé Seraskier en Hongrie, suivant l'usage ordinaire de l'Empire Ottoman, qui est que ce Bacha doit toûjours commander l'Armée principale en l'absence du Grand Visir; & dans un Divan qui fut assemblé, il fut resolu, que comme les Imperiaux craignoient autant les Siéges que les Turcs apprehendoient les Batailles ; on feroit garnir extraordinairement les Plàces qui étoient encore sous la domination Ottomane, & qu'on en tireroit des détachemens dans la necessité, pour former de petits Corps capables de battre la Campagne & de harce-

ler le Duc de Lorraine. On envoya des Chaoux aux Princes de Transilvanie. de Moldavie & de Valachie, pour leur apprendre l'élevation du nouveau Sultan, & les solliciter en même temps de ne se départir pas des interêts de la Porte. Et comme Soliman vit bien que tandis qu'il seroit en guerre avec l'Empereur, il ne jouïroit d'aucune tranquilité pendant son Regne, il déclara, qu'il condamnoit la déclaration de la Guerre qui lui avoit été faite par Mahomet IV. avant que la Tréve fut expirée, ajoûtant que pour reparer la mauvaise foy qu'on avoit fait paroître en contrevenant aux Traitez, & il n'y avoit point de honte pour les Ottomans, de marquer à sa Majesté Imperiale, qu'ils étoient prêts d'entrer en negociations, pour traiter d'une Paix qui pût arrêter l'effusion du sang qui se répandoit tous les jours.

Ces sages precautions faisoient esperer que Soliman III. en montant sur le Trône remettroit le calme dans son Empire: & qu'au cas que l'Empereur ne voulût pas donner les mains à une Paix, qu'il vouloit bien lui offrir luy-même, il feroit tous ses efforts pour se

mettre en état de lui resister, & de l'arrêter au milieu de ses Conquêtes. Il n'y avoit qu'un seul obstacle qui luy pût faire apprehender que ses précautions seroient inutiles. Le Tréſor Imperial avoit été presque épuisé. Les Troupes n'étoient pas entierement payées, & une grande partie des mutins avoient demeuré à Constantinople pour se faire faire raison. Il faloit entretenir diverses Armées, & faire des dépenses infinies pour les preparatifs d'une nouvelle Campagne. Le seul expedient que trouva le nouveau Visir fut de faire des impositions sur le peuple ; les sommes immenses qu'on avoit déja ramassées, en contraignant ce même peuple de payer les taxes ausquelles on l'avoit condamné, n'ayant pû suffire pour satisfaire les Troupes. Et ce furent ces impositions qui firent recommencer les troubles d'une maniere si horrible, que peu s'en falu que Constantinople ne fut entierement saccage & le nouveau Sultan massacré par les Rebelles. Les Spahis qui étoient demeurez dans la Ville accompagnez de quelque Milice & d'une partie de la populace, déposerent eux,mêmes les principaux Officiers de

leurs Charges : & ayant assiegé le Palais de Siaoux, ce nouveau Visir fut massacré de la maniere du monde la plus impitoyable. Je ne parle que d'une partie des desordres de Constantinople. Le grand Seigneur fit supprimer les nouveaux impôts : & cela luy attira si fort l'amour du peuple, qu'ayant fait exposer l'Etendart de Mahomet, il s'assembla autour du Serail plus de cent mille hommes, qui quoy que la plûpart sans armes, montrerent une si grande resolution, que la plûpart des Mutins furent dissipez ou taillez en pieces. Soliman créa ensuite Grand Visir Ismaël Bacha qui fut fort agreable au Peuple, ce qui acheva en quelque maniere de retablir le repos à Constantinople : mais ce nouveau Ministre fut déposé peu de temps aprés, & Mustapha Bacha mis à sa place. Le Bacha qui commandoit à Belgrade & qui avoit sous luy toutes les Troupes de Hongrie, se soûleva à la premiere nouvelle qu'il eut de l'élevation du nouveau Visir ; à laquelle il pretendoit, aprés avoit fait deposer Ismaël par ses artifices & ses intrigues. Si bien que le repos dont sembloit joüir l'Empire Ottoman n'étant qu'une

qu'une ombre de tranquilité, qui pouvoit être à tout moment dissipée, il y avoit lieu d'esperer, que si l'Empereur étoit aussi bien servi qu'il l'avoit été dans les Campagnes precedentes, il ne luy seroit pas difficile de continuer ses conquêtes & de se rendre maître de toute la Hongrie: mais deux circonstances inopinées luy firent apprehender qu'il se verroit dans l'impuissance d'entreprendre rien de nouveau & de se prevaloir des troubles & des divisions des Infideles.

La premiere circonstance qui fit craindre à sa Majesté Imperiale que les projets qu'elle avoit formez avec le Duc de Lorraine & les autres Generaux ne fussent entierement rompus, fut la nouvelle qu'on eut, que l'Electeur de Baviere avoit resolu de ne faire point la campagne. On avoit déja reglé le Corps d'armée que ce Prince devoit commander; les Officiers Generaux qui devoient servir sous lui avoient été même nommez. Mais dans le tems qu'on l'attendoit à Vienne, on reçût un Courrier de sa part par lequel on apprit qu'il luy étoit impossible de marcher en Hongrie, à cause du mariage de la Princesse sa sœur avec le Prince de Toscane.

On soupçonna d'abord que ce Prince, qui s'étoit si fort distingué dans les Campagnes precedentes, se lassoit de servir avec un autre Chef, & que le mariage de la Princesse sa sœur n'avoit été qu'un pretexte qu'il avoit été bien aise de trouver, pour n'être pas dans l'obligation de partager sa gloire avec le Duc de Lorraine. On crût que le dessein de cet Electeur étoit d'avoir luy seul le commandement. En effet, on disoit pour lors, qu'un Ministre avoit proposé à l'Empereur de le créer Generalissime de ses Armées, & de laisser le Duc de Lorraine à Vienne, pour être Chef du Conseil de guerre, car cette charge venoit d'être ôtée au Prince Herman de Bade. Mais quoy qu'il en soit, comme l'Empereur étoit bien éloigné de faire cette injustice au Duc de Lorraine; auquel il venoit de sacrifier, pour ainsi dire, le Prince Herman de Bade, en l'envoyant à la Diete de Ratisbonne en qualité de son premier Commissaire, dans la seule vûë de luy ôter de devant les yeux un ennemi dont il se plaignoit; comme il luy avoit donné une infinité de marques de l'affection qu'il avoit pour luy, & de la confiance qu'il

prenoit en ſes conſeils ; la reſolution du Duc de Baviere, lequel il eût preferé à tout autre qu'au Duc de Lorraine, & dont la preſence étoit ſi neceſſaire en Hongrie, luy donna un chagrin extrême.

L'autre circonſtance qui fit apprehender à l'Empereur que tous ſes deſſeins ne fuſſent renverſez, & qui étoit un peu plus facheuſe que la premiere, fut que le Duc de Lorraine fut attaqué à Vienne, d'une maladie ſi dangereuſe, que tout le monde craignit d'abord pour la vie de ce grand Prince. Les frequens vomiſſemens & pluſieurs autres ſymptomes fâcheux qui accompagnerent ſont mal firent qu'on ſoupçonna, en méme temps qu'il avoit été empoiſonné. Et comme tous les Medecins unanimement deſeſperent de ſa gueriſon, l'Empereur en fut inconſolable. Sa ſanté commença pourtant à ſe retablir, à force de ſoins & de remedes. Mais dans le tems qu'on avoit ſujet de tout eſperer, & qu'il étoit méme comme hors d'affaires, il tomba dans une rechute ſi dangereuſe, que les Medecins l'abandonnerent. On avoit caché du commencement, la maladie de ce Prince à la Reine Doüairiere de

Pologne. Mais lors qu'on crut qu'il n'y avoit plus d'éſperance de gueriſon, on luy dépêcha un Courrier a Imſpruck, afin qu'elle eut la conſolation de voir ſon Epoux, avant qu'il mourut ; cette Princeſſe ſe rendit à Vienne. Les jugemens que les Medecins avoient faits ſe trouverent faux heureuſement. Ce Prince fut mieux tout d'un coup. Mais il luy reſta une ſi facheuſe indiſpoſition, & de ſi grandes foibleſſes, que l'Empereur vit bien, qu'il étoit impoſſible qu'il fût en état de ſouffrir les fatigues d'une Campagne, quand même ſa ſanté acheveroit de ſe retablir. Si bien qu'en attendant qu'il pût ramener le Duc de Baviere, il donna le commandement de l'Armée en chef au Comte de Caprara.

On n'avoit rien oublié à Vienne pendant l'Hyver, pour les preparatifs de la Campagne, car on n'avoit pas voulu entendre parler de Paix avec la Porte. Le Grand Viſir Soliman, aprés la derniere Bataille qu'il avoit perduë, avoit écrit une lettre pleine d'éloges au Duc de Lorraine, dans laquelle il luy confeſſoit, que les pertes que ſon Parti avoit faites ne venoient que de ce que le grand Sei-

gneur avoit rompu contre la bonne foy, les Traitez qui subsistoient entre les deux Empires : mais qu'en ayant assez payé la peine par tout ce qui étoit arrivé, depuis quatre ans que la guerre avoit commencé, il étoit temps d'arrêter l'effusion de sang qui avoit déja été si grande de part & d'autre. Mais l'Empereur n'avoit pas voulu qu'on fit reponse à ce Ministre. Au contraire, il avoit traité avec plusieurs Princes & Etats de l'Empire, pour avoir une partie de leurs Troupes d'Infanterie, afin de les incorporer dans les vieux Regimens, dont on faisoit incessamment des recrûës. Il avoit fait ramasser toutes les sommes necessaires, pour l'entretenement des Troupes. Et il sçût dans la suite, si bien menager l'esprit du Duc de Baviere, que non seulement il luy accorda trois mille hommes pour distribuer dans les vieux Corps, mais il consentit même d'aller en Hongrie, où les Turcs commençoient à se remuër. Toutes les Troupes qui étoient en quartier d'hyver excepté quelques Regimens qu'on laissa en Transilvanie eurent ordre de se rendre à Esseck, où le rendez-vous fut fixé pour le commence-

ment du mois de Juin. L'Armée Imperiale n'étoit forte que d'environ soixante mille hommes.

Lors que le Duc de Baviere arriva en Hongrie, il trouva que les Turcs avoient abandonné Petri-Waradin & Islock que le Comte de Caprara avoit assi-gé, quoy que cette Place toute petite qu'elle étoit, pût esperer de faire grande resistance, à cause de sa scituation avantageuse. L'Armée Imperiale fut divisée en deux Corps, dont l'un, qui étoit le plus considerable fut commandé par l'Electeur, & l'autre par le Prince Louïs de Bade. Ce dernier eut ordre de passer la Save, & de faire le siége de Gradisca, que les Turcs abandonnerent d'abord, aprés y avoit mis le feu: & le Duc de Baviere alla mettre le siege devant Belgrade qu'il emporta l'épée à la main. *

Quelques menagemens qu'eût pris Soliman III. pour appaiser les troubles qui desoloient l'Empire Ottoman, il luy avoit été impossible d'en venir à bout. Les châtimens qu'il avoit employez, pour faire rentrer les Rebelles dans leur devoir n'avoit fait que les ir-

* *Belgrade fut emporté le 6. du mois de Septembre 1688.*

riter. Les douceurs qu'il avoit exercées dans la ſuite les avoient rendus plus inſolens ; la plûpart des Bachas ſe prevalant des deſordres de l'Empire s'étoient revolté en Egypte, en Aſie, dans la Notalie & ailleurs, où ils s'étoient érigez en Souverains. Les troupes deſertoient tous les jours, ou ſe ſoûlevoient, parce que dans l'état où étoient les affaires, il n'étoit pas poſſible qu'on trouvât aſſez d'argent pour les faire ſubſiſter comme elles ſouhaitoient. Et celles ſur la fidelité deſquelles il pouvoit compter, étoient des Troupes ſi épouvantées qu'elles ſe laiſſoient battre par tout.

Outre que le nouveau Sultan n'aimoit pas la Guerre, il n'avoit été occupé, pendant toute ſa vie, qu'à lire l'Alcoran & les autres livres de la Loy de Mahomet, il ſe voyoit ſi peu affermi ſur ſon Trône, qu'il ne ſoûpiroit qu'aprés une Paix. Mahomet IV. n'eût pas été plûtôt depoſſedé, qu'il blama hautement la conduite qu'il avoit tenuë à l'égard de l Empereur, auquel il avoit declaré la Guerre, avant que la Tréve qui étoit entre les deux Empires fut expirée, comme je l'ay déja remarqué,

Il avoit proposé souvent à ses Ministres, que n'y ayant que la Paix qui pût sauver l'Empire Ottoman, qui étoit si prés de la décadence entiere, il ne seroit pas honteux aux Musulmans de la demander à leur Vainqueur. Il avoit recommandé aux nouveaux Visirs qu'il avoit créez d'en faire eux-mémes les ouvertures avec les Generaux des Chrêtiens Il avoit sollicité les Ministres étrangers qui étoient à la Porte, & les Princes auxquels il avoit fait part de son élevation, de le seconder dans ce grand dessein. Et comme il avoit bien prévû que les Imperiaux ouvriroient la Campagne par le siége de Belgrade, il avoit recommandé au Bacha qui y commandoit, de n'oublier rien pour les obliger à finir par quelque accommodement une Guerre qui avoit fait verser tant de sang. Plusieurs Princes étrangers avoient commencé à s'interesser à cette Paix Le Grand Visir & le Bacha de Belgrade qui ne la souhaitoient pas moins que le Grand Seigneur, n'avoient rien n'égligé pour faire réüssir ce projet. Mais comme l'Empereur avoit ses vûës, il avoit toûjours rejetté les propositions qui luy avoient été faites, quelque a-

vantageuſes qu'elles fuſſent. Un autre Prince que Soliman ſe fût peut-être rebuté, aprés tant de démarches inutiles, & eût mieux aimé courir riſque d'étre depoſſedé, comme l'avoit été Mahomet IV. que demandier une Paix qu'on perſiſtoit à lui refuſer. Mais le ſalut de ſon Empire, ou plûtôt ſon propre repos, luy tenoient ſi fort au cœur, qu'il n'y eût rien qu'il ne mit en œuvre pour flêchir l'Empereur; & tentant la derniere voye & la ſeule qui luy pouvoit réüſſir, il reſolut de luy envoyer des Ambaſſadeurs à Bude, pour luy faire part de ſon élevation ſur le Thrône, & luy demander en même temps la Paix.

Dans le temps que l'Empereur eut avis de la reſolution du Sultan, l'Electeur de Cologne mourut. Comme le Cardinal de Furſtemberg avoit été élû Coadjuteur de cet Archevêque, quatre ou cinq mois auparavant, il pretendit que les mêmes Capitulaires qui l'avoient élû le devoient nommer Electeur, à la place de celuy qui venoit de mourir, quoy que le Pape eût refuſé de confirmer leur Election, & que l'Electeur défunt dans ſon Teſtament leur eût recommandé le Prince Clement de Baviere.

La nomination se fit, aprés plusieurs contestations. De vingt-quatre voix, le Prince Clement n'en eut qu'onze, & le Cardinal de Furstemberg en eut treize. Mais comme le Cardinal de Furstemberg n'avoit pas les qualitez requises par les Loix du Païs, & que par les mêmes Loix du Païs, il avoit besoin des deux tiers des voix, pour l'emporter par *postulation* * sur le Prince Clement de Baviere, sa nomination ne fut pas legitime.

Le Roi de France, qui avoit en vûë d'avoir un Electeur à Cologne qui fut entierement à sa devotion, comme eût été le Cardinal de Furstemberg, avoit gagné par ses presens & par ses brigues les Capitulaires qui lui avoient donné leurs voix. Il comptoit déja sur

* *Lors qu'on met quelqu'un en Election qui n'a pas l'âge de vingt & un ans, qui n'est point Allemand de Nation, qui n'est pas Chanoine de la Cathedrale, & qui a plusieurs Benefices; ces quatre chefs ensemble, ou l'un, ou plusieurs, font ce qu'on appelle* l'ostulation. *Le Cardinal de Furstemberg étoit dans ce cas à cause de l'Evêché de Strasbourg, dont il étoit pourvû. Le Prince Clement n'y fut pas quoy qu'il n'eût pas encore vingt & un an, parce qu'il eût pour cela dispense de Rome. Voyez la Monarchie Universelle de Louïs XIV Tom. 2. M. Leti debroüille admirablement cette affaire.*

une partie de l'Allemagne, & peut-être, ſur la Hollande. Cependant, ayant vû que nonobſtant la pluralité des ſuffrages cette nomination étoit conteſtée & regardée comme nulle ; il crût qu'il faloit élever, par la force, le Cardinal à l'Electorat & ſe mettre au deſſus des Loix, en cas que le Pape, entre les mains duquel on avoit remis cette affaire, decidât en faveur du Prince Clement, comme il avoit ſujet de l'apprehender. Pour cet effet, il déclara d'abord, par des Manifeſtes qu'il fit preſenter aux Etats Generaux & à la Diéte de Ratisbonne ; qu'il regardoit comme ſes ennemis, les ennemis du Cardinal de Furſtemberg, & ne ſe contentant pas de ces menaces, il fit avancer des Troupes du côté de Cologne, en attendant le dénouëment de cette affaire, qui ſe devoit decider à Rome.

L'Empereur, qui juſques alors, avoit fermé les oreilles aux propoſitions de Paix qui luy avoient été faites par la Porte, & qui vit bien, que de la maniere dont les choſes ſe diſpoſoient, il auroit infailliblement Guerre avec la France, crût que pour n'avoir pas deux ennemis ſur les bras, il ne fa-

loit pas rejetter les offres que luy faisoit le Sultan, & il voulut que le Duc de Lorraine se rendit à Bude pour écouter ses Ambassadeurs.

Le choix que Sa Majesté Imperiale fit de ce Prince étoit une marque certaine qu'il avoit dessein de finir cette Guerre, s'il pouvoit faire une Paix tant soit peu avantageuse: car il est constant que le Duc de Lorraine ne souhaitoit rien avec tant de passion. Il avoit fait souvent convenir l'Empereur, qu'il ne gagnoit que des Païs deserts en Hongrie, pendant qu'il faisoit des pertes considerables du cõté du Rhin, par les continuelles entreprises du Roy de France. Il luy avoit fait entrevoir les vûës qu'avoit ce Monarque. Il luy avoit fait toucher, comme au doigt, que de la maniere dont il s'y étoit pris, depuis la Paix concluë à Nimegue, il couroit à la Monarchie Universelle; & qu'on ne pouvoit trop se hâter de mettre des bornes à ses desseins. Et certainement, quand tout ce que disoit le Duc de Loraine n'eut pas été tout à fait veritable, il étoit si fort de son interêt que l'Empereur tournât ses armes du côté de la France, qu'il ne

pouvoit que desirer qu'il finit la Guerre avec les Turcs.

L'Empereur qui n'avoit écouté que sa gloire, & qui ne voyoit que des triomphes pour luy du côté de la Hongrie, quelque desert & ruïné que fût le païs dont il se rendoit Maître, n'avoit jamais fait attention à ce que luy avoit dit le Duc de Lorraine, quoy qu'il fut demeuré d'accord de la sagesse de ses conseils. Il s'imaginoit que le Roy de France, aprés s'étre saisi de Strasbourg & de Luxembourg, n'oseroit plus rien entreprendre; qu'il demeureroit en repos; & que venant à faire reflexion sur les grandes victoires qu'il remportoit tous les jours sur les Ottomans, il apprehenderoit d'en venir aux mains avec un Prince en faveur duquel la fortune s'étoit entierement déclarée. Mais lors qu'il vit que ce Monarque s'opiniâtroit à soutenir le Cardinal de Furstemberg, lequel il regardoit depuis longtemps, comme l'ennemy capital de l'Empire; lors qu'il vit qu'il faisoit marcher ses Troupes vers Cologne; & qu'il ne put plus revoquer en doute, qu'il n'eut Guerre avec luy sur le Rhin, il ne balança plus un moment à écouter

les propositions de Paix qui luy étoient faites par le grand Seigneur, supposé qu'elles ne luy fussent pas tout à fait desavantageuses, & afin qu'on ne traînât pas les choses en longueur, il voulut choisir pour cette negociation un Prince qui eût luy même interêt.

Il y avoit même une autre raison qui fit que l'Empereur jetta plûtôt les yeux sur le Duc de Lorraine que sur un autre Ministre, pour traiter avec les Ambassadeurs du grand Seigneur. Les Turcs s'étoient imaginez que ce Prince, qui étoit la terreur de leurs Troupes, n'ayant pû se mettre en Campagne, n'étoit plus en état d'aller à l'Armée, & que c'étoit, en quelque maniere, ce qui obligeoit Sa Majestez Imperiale à vouloir entendre parler de Paix En effet, on croyoit à Constantinople que le Duc ne se releveroit jamais de la maladie, & les Imans disoient déja dans leurs Mosquées, qu'on avoit sujet d'esperer que leur Prophete s'apaiseroit, puis que le General des Chrétiens étoit aux portes du sepulchre. Il étoit donc d'une necessité presque absoluë que le Duc de Lorraine se fit voir, pour faire une Paix plus avantageuse. Si bien que ces deux raisons

jointes enſemble obligerent l'Empereur à le choiſir, preferablement à tout autre, pour cette importante negociation.

La ſanté du Duc ſe retabliſſoit peu à peu : & il ne fut pas plûtôt en état de ſuporter les incommoditez d'un voyage, qu'il partit de Vienne avec la Reine Doüairiere ſon Epouſe, pour ſe rendre à Bude, où il arriva heureuſement. Ceux qui n'étoient pas du ſecret crûrent que ce Prince étoit allé à l'Armée : & ſes ennemis publierent qu'il n'avoit formé ce deſſein, quoy qu'il ne fut pas encore tout à fait remis de ſa maladie qu'afin que l'Electeur de Baviere, qui s'étoit aquis tant de gloire l'année precedente, à la Bataille qui ſe donna contre les Turcs, n'en aquit encore une nouvelle, par la conquête de Belgrade. Mais outre que le Duc de Lorraine n'étoit pas en état encore de ſouffrir les fatiques d'une Campagne ; outre que la Reine ſon Epouſe avoit voulu être du voyage ; & qu'il avoit conſenti que l'Electeur de Baviere yroit en Hongrie pour y commander l'Armée en Chef ; la maniere obligeante & genereuſe, dont il en uſa à l'égard de ce General le juſtifia dans

le monde : car s'étant trouvé au Camp de Belgrade, il en partit la veille de l'Assaut, pour lui laisser toute la gloire & tout l'honneur de cette Conquête.

Les Ambassadeurs Turcs arriverent à Bude, & ils n'y furent pas plûtôt arrivez, qu'ils offrirent au Duc de Lorraine de luy faire voir la Commission qu'ils avoient reçûë du grand Seigneur pour negocier une paix avec lui. Dans le même temps on eut avis, que les troubles avoient recommencé à Constantinople ; que les Janissaires avoient massacré un grand nombre des Officiers du Divan ; qu'ils avoient voulu attenter à la vie du nouveau Visir, qui avoit été obligé de se sauver en Asie ; & comme on outre toûjours les nouvelles, on ajoûtoit même que le Sultan avoit été déposé, & que Mustapha fils aîné de Mahomet IV avoit été mis sur le Trône.

La nouvelle de ces nouveaux troubles toute incertaine qu'elle étoit, eût, peut être obligé un autre que le Duc de Lorraine, à surseoir les Negociations qui l'avoient amené à Bude. Les Turcs qui avoient accoûtumé de se

faire demander la paix, & de retenir pour cet effet, à leur suite, des Ambassadeurs en ôtage, se voyoient reduits à envoyer les premiers, & à s'aviser pour pretexte, de faire part à l'Empereur du couronnement de leur nouveau Maître, ce qui ne leur étoit jamais arrivé. Ces avances inaccoûtumées marquoient manifestement que la Porte ne sçavoit plus où elle en étoit; & ces nouveaux mouvemens dont on parloit & qui avoient quelque apparence de fondement achevoient de faire voir, que quoy que Sa Majesté Imperiale pût faire une paix tres-avantageuse, il étoit pourtant de son interest de continuer la Guerre. Mais toutes ces considerations n'ébranlerent pas le Duc de Lorraine. Il crût que tout ce qu'on gagneroit sur les Turcs ne vaudroit pas ce qu'on perdroit ou qu'on risqueroit de perdre en Allemagne: & faisant reflexion que l'Empereur ne pouvant pas soûtenir deux Guerres à la fois, il étoit de la politique de donner la paix à ceux qui la recherchoient, afin de tourner ensuite toutes ses forces du côté de la France; il fit dire aux

Ambaſſadeurs de la Porte, qu'il n'avoit quitté la Cour Imperiale que pour negocier avec eux un accommodement qui pût mettre en repos les deux Empires. Mais dans le temps qu'il étoit ſur le point d'entrer en Conference avec ces Miniſtres, la fiévre l'ayant repris mal-heureuſement, il fut obligé de retourner à Eſſeck, d'où il écrivit à l'Empereur qu'il avoit reſolu de ſe faire porter à Gratz par l'Eſclavonie & la Croatie, & de là à Inſpruck pour achever de s'y remettre. Le Comte Caraffe eut ordre de conduire les Ambaſſadeurs Turcs à Preſbourg.

Le Roi de France qui depuis la Tréve de vingt-ans qui avoit été concluë en 1684. avoit paru vouloir garder des menagemens avec l'Empire, n'avoit pas jugé à propos d'interrompre les progrés de l'Empereur ſur les Infideles trouvant mieux ſon compte à laiſſer ce Prince engagé dans une guerre dont il courroit les riſques, & dont le ſort avoit paru ſi douteux, quelque tems auparavant, qu'à rompre une Trêve qui le laiſſoit jouyr en repos du fruit de ſes Conquétes, & qui luy donnoit le tems de fortifier ſes Frontieres qu'il avoit ſi

considerablement étenduës, depuis la Paix. Il se flattoit que l'Empereur content de n'étre point traversé dans ses desseins, luy laisseroit recüeillir en Paix tous les avantages que la mort de l'Electeur de Cologne sembloit assurer au Cardinal de Furstemberg, ce qu'il souhaitoit ardemment, afin d'avoir un pied si avant dans l'Empire, qu'il pût fraper un jour un grand coup. Mais lors qu'il vit le mauvais succez de ses negotiations; le Cardinal de Furstemberg frustré d'une Digneté, où il sembloit avoir plus de part que tous ses concurrens; le Pape mal disposé en sa faveur; l'Empereur toûjours Victorieux; les Princes de l'Empire resolus de soûtenir le Prince Clement de Baviere, & la Paix avec le Turc prête à étre concluë, malgré toutes ses menaces & les Troupes qu'il avoit fait approcher de Cologne; toutes ces choses luy faisant sentir, qu'aprés tous les pas qu'il avoit faits, sa reputation étoit engagée trop avant, pour pouvoir reculer davantage sans se faire tort, & que s'agissant d'attaquer où d'étre attaqué, il étoit de son interêt de commencer l'action; il resolu d'attaquer l'Empire, quoy que l'Empereur

n'eût fait encore aucun mouvement Et pour cet effet, il fit marcher des Troupes, du côté de Philisbourg, qu'il assiégea, & qui se rendit, peu de temps aprés, à M. le Dauphin. *

Quoy que le Roy de France sçût bien, que le siege de cette Place ne pouvoit etre regardé par l'Empereur, que comme une rupture de la Treve, puis que c'étoit luy qui prenoit le premier les Armes : cependant, voulant faire paroître, qu'il avoit plûtôt dessein de se défendre que d'attaquer ; il fit publier un Manifeste, où il exposoit toutes les raisons qui l'avoient obligé à faire une irruption dans l'Empire: protestant, que son intention n'étoit que de procurer le repos public, qu'il étoit en état de rendre Philisbourg, aprés l'avoir pris & en avoir fait demolir les fortifications, & d'y joindre même Frisbourg, pourvû que le Cardinal de Furstemberg fut mis en possession de l'Electorat de Cologne ; que la Treve fut changée en une Paix perpe-

* *Philisbourg fut assiégé le 6. du mois d'Octobre 1688. Il capitula le 29. du même mois, & le premier de Novembre la garnison imperiale en sortit, c'étoit le jour de la naissance de M. le Dauphin*

tuelle ; & qu'en vertu de cette Paix, il pût conserver toutes les nouvelles Fortifications qu'il avoit fait construire sur le Rhin, & tous les lieux qui avoient été réünis à sa Couronne, en consequence des Traitez de Munster & de Nimegue. L'Empereur répondit, quelque temps aprés à toutes les raisons de ce Manifeste : & ayant refusé de consentir que la Trêve fut convertie en Paix aux conditions que le Roy de France proposoit, parce que c'eût été ceder à perpetuité prés de la sixiéme partie de l'Empire, dont ce Prince s'étoit emparé, il ne pensa qu'à se défendre.

Comme on n'avoit pas prevû à Vienne, ny aux autres Cours de l'Empire l'irruption des François en Allemagne, & qu'on s'y étoit endormis sous la foy de la Treve de vingt-ans, le Roy de France n'eût pas beaucoup de peine à faire des Conquêtes dans un païs qu'il trouva presque sans défense. Aprés la prise de Philisbourg, il envahit le Palatinat sous le pretexte que chacun sçait ; se saisit de Vvormes & de Spire ; mit la Garnison Françoise dans Mayence ; assiégea Coblents & le

rien pour être en état de chasser leur ennemi commun, dés que la saison leur permettroit de mettre leurs Troupes en Campagne : & l'Empereur outré jusqu'à l'ame prit de si vigoureuses resolutions, qu'il dit hautement qu'il esperoit, que ses Troupes ne seroient pas moins victorieuses sur le Rhin qu'elles l'avoient été sur le Danube, & qu'il humilieroit les François, comme il avoit humilié les Ottomans.

Cependant, l'Empereur se trouvoit bien embarrassé, quelque fermeté qu'il fit paroître. Il se voyoit deux ennemis sur les bras, qui dans la scituation où étoient les affaires étoient redoutables, quoy qu'ils ne fussent pas également puissans. La Paix qu'on négocioit avec la Porte n'étoit pas une affaire prête. Depuis l'irruption de la France, les Turcs sembloient avoir pris cœur. Leurs Ambassadeurs ne témoignoient plus ces empressemens extraordinaires d'en venir à une conclusion, qu'ils avoient fait paroître d'abord. Au contraire, ils faisoient naître des incidens : & d'un autre côté, il faloit y faire consentir les Venitiens, & sur tout le Roy de Pologne, qui s'y opposoit, & sans

lequel on ne pouvoit rien conclurre, aprés les grandes obligations qu'on luy avoit. Mais ce n'étoit pas la seule chose qui jettoit l'Empereur dans l'embarras, le Duc de Lorraine étoit toûjours malade. Quoy qu'il y eût quelque esperance que la santé de ce Prince se retabliroit, il ne pouvoit point compter cependant, sur les services qu'il luy pouvoit rendre ; Et supposant même qu'il fut en état d'aller à l'Armée, à l'ouverture de la Campagne, il ne sçavoit, à son égard, à quoy il se devoit determinez, car il voyoit qu'il étoit necessaire en Hongrie & en Allemagne.

Dans ce temps-là le Prince d'Orange assisté des Vaisseaux & des Troupes des Hollandois, fit en Angleterre cette descente inesperée dont toute la terre a oüi parler & qui a été si funeste au Roy Jaques, tandis qu'elle a tiré des fers l'Europe qui étoit depuis si long-témps esclave. Ce Prince partit de Hollande le quinziéme du mois de Novembre : & le vingt-sixiéme du même mois, le Roy de France declara la Guerre aux Etats des Provinces-Unies, sous pretexte qu'elles avoient pris des engagemens avec l'Empereur, pour traverser

traverſer l'établiſſement du Cardinal de Furſtemberg à l'Electorat de Cologne. Il ne fut pas difficile de voir le Roy de France avoir d'autres motifs que celuy-là. Mais quoy qu'il en ſoit, cette Republique floriſſante fut un ennemi nouveau qui fit eſperer à l'Empereur qu'il ſe pourroit vanger des François. En effet, les Etats Generaux s'engagerent d'abord à l'aſſiſter : & l'Ambaſſadeur qu'ils avoient à Vienne s'empreſſa avec tant d'ardeur à conclurre la Paix qui ſe negocioit avec la Porte, qu'il ne tint pas aux ſoins de ce Miniſtre que cette negociation ne réüſſit.

Si l'Empereur étoit affligé de l'indiſpoſition du Duc de Lorraine, le Duc de Lorraine ne l'étoit pas moins. Ce Prince qui juſques alors avoit ſupporté ſes incommoditez avec une patience admirable, commença à ſe plaindre de ſon deſtein. Les affaires étoient venuës au point qu'il les avoit ſouhaitées, depuis long-temps. Il voyoit une ample moiſſon de lauriers à cüeillir ſur les bords du Rhin, depuis que la Hollande étoit attaquée. Il voyoit tous les Princes d'Allemagne diſpoſez unani-

voit contribuer à la guerison d'un malade, il eût été bien tôt hors d'affaires ; on n'a jamais souhaité avec tant d'ardeur de se porter bien que ce Prince le souhaitoit : mais c'étoient des desirs impuissans. Cependant, dans le temps qu'il avoit le moins d'esperance de se voir en état d'agir, la fiévre le quitta un peu. Il étoit si necessaire qu'on sçût à Vienne ce commencement de guerison, qu'il y depêcha d'abord un Courrier. L'Empereur en témoigna une joye extraordinaire, & il luy écrivit, en même temps, qu'étant son conseil & son bras, il souhaitoit qu'il se rendit auprés de luy, dés que sa santé seroit entierement rétablie.

Pendant que le Duc de Lorraine reprenoit ses forces à Inspruck, on ne negligeoit rien à Vienne ni aux autres Cours de l'Empire pour les Operations de la Campagne. Comme on avoit vû que les Ambassadeurs de la Porte commençoient à se prevaloir de la Guerre que le Roi de France avoit declarée à l'Empereur, & que d'ailleurs, la Paix qu'on negocioit avec eux étoit une affaire qui ne pouvoit qu'être traînée en longueur ; à cause des interêts des Ve-

des Places, & huit Regimens d'Hanover s'avancerent ; en même temps, du côté de Tréves, pour couvrir Coblents & les Païs circonvoisins.

Ces demarches des Princes d'Allemagne, & les preparatifs extraordinaires qu'on faisoit par tout, allarmerent un peu la France, quoy qu'elle eût médité cette Guerre, depuis long-temps & que les Troupes qu'elle avoit sur pied fussent de beaucoup plus nombreuses que celles de tous les Alliez ensemble, que cette irruption avoit surpris. Comme elle n'avoit pas prévû la Revolution d'Angleterre, elle apprehenda un revers. Cependant, dissimulant ses apprehensions, elle commença dans le Palatinat, dans le Virtemberg, & dans plusieurs Villes Imperiales ces inhumanitez inoüies dont toute l'Europe a fremi : & au même temps qu'elle reduisoit tout en cendres & qu'elle permettoit tout à ses troupes, elle faisoit publier par tout, qu'elle ne souhaitoit que la Paix, & qu'elle s'en étoit expliquée dans son manifeste. Elle la fit même proposer en particulier à l'Empereur, s'imaginant que ses hostilitez avoient jetté l'épouvante dans

Vienne ! & l'on disoit même que le Duc de Lorraine, à qui elle faisoit esperer la restitution de ses Etats, sollicitoit Sa Majesté Imperiale à en venir à un accommodement. Mais ce Prince étoit bien éloigné de cette pensée. Il luy écrivit au contraire, que les presens des ennemis ne devoient jamais étre acceptez; qu'on s'en devoit toûjours défier ; qu'il faloit déclarer la Guerre à la France ; Que faire la Paix avec une Couronne, qui ne manquoit jamais de la violer, lors qu'elle y trouvoit ses avantages, seroit une faute irreparable, dans une circonstance aussi favorable que celle où étoiét les affaires, par l'union de tant de Puissances ; Que pour ce qui le regardoit, les interêts de l'Empire étoient les siens ; qu'il n'agiroit jamais que par rapport à la cause commune ; & qu'il étoit seur qu'il n'y avoit point de Prince en Allemagne qui ne fût dans les dispositions où il étoit, s'en trouvant méme qui soûtenoient, qu'il ne seroit pas besoin d'aucune Declaration, attendu que sans aucun avertissement préalable, le Roi de France s'étoit déclaré ennemy de l'Empire, par des actes d'hostilité dont la seule pensée faisoit horreur.

En effet, peu de temps aprés, on vit paroître le Resultat de la Diete de Ratisbonne, où l'on fulminoit contre Louïs XIV. Cette Assemblée mettoit en avant. 1. Que contre les Traitez de Munster & de Nimegue, ce Prince s'étoit emparé de plusieurs Places qui appartenoient à l'Empire, qu'il avoit élevé des Citadelles, bâti des Ponts sur le Rhin, coupé des Bois, & qu'il s'étoit approprié des Païs entiers par ses pretenduës reünion. 2. Que dans les Places ainsi prises & réünies, il avoit fait des changemens injustes, tant en ce qui regardoit le Spirituel que le Temporel. 3. Que pour arrêter les progrés des Armes Chrêtiennes contre les Ottomans, il avoit attaqué l'Empire par surprise, assiegé & pris Philisbourg, envahi & opprimé les Païs, Villes & Forteresses de plusieurs Electorats & autres Principautez, en violant les Traitez de Paix & de Trêve, & les assurances Royales qu'il avoit si souvent reïterées. 4. Que contre la foy des Capitulations signées par M. le Dauphin, il avoit exigé de ceux qui s'étoient soûmis à luy des Contributions excessives; fait perir par le fer ou de misere, des peuples, qui

roit comme telle. 2. Qu'on oppoſeroit aux pretextes de Religion malicieuſement inventez dans le Manifeſte du Roi de France, pour deſunir les Membres de l'Empire, une concorde & union de toutes les forces, pour rétablir les choſes dans leur premier état, & pour contraindre l'ennemi commun à reparer les dommages qu'il avoit cauſez, & à donner des aſſurances pour l'avenir. 3. Qu'on ne pourroit entretenir, ſous quelque pretexte que ce fût, aucune correſpondance, ou neutralité avec la France, ni avec ſes Miniſtres ou adhérans, & que tous ceux qui l'aſſiſteroient ou directement ou indirectement ſeroient declarez ennemis. 4. Qu'on donneroit avis de ce reſultât aux Princes & Etats d'Italie, aux Couronnes & autres Puiſſances étrangeres, & à tous ceux generalement qui étoient du reſſort de l'Empire Romain. 5. Que Sa Majeſté Imperiale ſeroit ſuppliée de conclurre la Paix avec le Turc, afin que conjointement avec les Princes intereſſez, elle pût d'autant plus fortement ſoûtenir la Guerre contre la France. 6. Et qu'enfin, on concerteroit au plûtôt enſemble

les moyens d'entretenir & de continuër cette Guerre, ſelon les Conſtitutions de l'Empire.

Voilà quel fut le Reſultat de cette Diéte que le Prince Herman de Bade approuva *, en tous ſes points, au nom de l'Empereur, avec ce ſupplément; *Qu'étant notoire que la Couronne de France avoit fomentée la Rebellion en Hongrie, & excité le Turc contre Sa Majeſté Imperiale; & que méme on avoit des avis certains, qu'elle avoit fait Offrir à la Porte Ottomane une Alliance offenſive, avec aſſurance que comme elle avoit commencé la Guerre, pour procurer ſon rétabliſſement, elle ne feroit la Paix que conjointement avec elle; On devoit, à cauſe de cela, tenir & declarer cette Couronne, pour l'ennemie commune; non ſeulement de l'Empire, mais auſſi de toute la Chrêtienté, de même que le Turc, ainſi qu'il fut pratiqué en 1544. en pareil cas contre la France, par la Concluſion de l'Aſſemblée generale tenuë à Spire.*

Mais ce ne furent pas de ſimples pa-

* *L'Acte qui portoit ces choſes fut preſenté à la Diéte de par le Prince Hermand de Bade le 4. de Mars 1689.*

roles. L'Empereur n'eust pas plustôt declaré la Guerre à la France, qu'il pensa aux moyens de la soutenir. Il fit établir des Magazins dans tous les endroits où il crût qu'ils étoient necessaires. Il pressa les levées qu'on avoit commencées déja. Il rappella une partie des Troupes qui avoient servi contre les Turcs. Et afin, que l'Armée qu'il devoit envoyer en Allemagne fut animée par un Chef qui eust interêt au succés de cette entrepriſe, il resolut d'en donner le commandement à l'Electeur de Baviere, & de charger le Duc de Lorraine d'aller commander en Hongrie.

Ce n'est pas que le Duc de Lorraine ne fust plus interessez que le Duc de Baviere, à voir la France humiliée. Les interêts du Prince Clement n'étoient rien en comparaison de ceux de ce Prince, qui se voyoit dépoüillé de ses Etats par les usurpation, de cette Couronne. Mais comme l'Empereur avoit dessein de fraper deux grands coups tout à la fois, & que le nom du Duc de Lorraine étoit la terreur des Ottomans, il crut qu'il étoit necessaire de l'oppoſer à des ennemis qu'il avoit si souvent vaincus, & que l'Electeur de Bavie-

combattant pour ſes propres interêts auſſi bien que pour ceux de l'Empire, ne ſe rendoit pas moins redoutable à la France, qu'il l'étoit à la Porte Ottomane, depuis ces glorieuſes Conquêtes auſquelles il avoit eu tant de part dans les Campagnes de Hongrie.

Il y avoit une autre raiſon qui avoit porté l'Empereur à choiſir l'Electeur de Baviere preferablement au Duc de Lorraine, pour aller commander ſur le Rhin; c'eſt que le Duc de Lorraine étoit encore un peu indiſpoſé. Et comme la France attaquoit, au lieu que la Porte ne faiſoit que ſe défendre, & que d'ailleurs, il y avoit toutes les apparences du monde, que les François ſeroient plus forts en Allemagne que les Turcs en Hongrie, il étoit d'une neceſſité abſoluë d'oppoſer aux François un General qui pût agir, & qui fût en état d'ouvrir la Campagne par quelque ſiége, ou par quelque action vigoureuſe.

Dans le temps que Sa Majeſté Imperiale avoit pris cette reſolution, & qu'on publioit dans le monde; que l'Electeur de Baviere agiroit ſur le Rhin, avec une Armée conſiderable, laquelle on faiſoit avancer tous les jours & qui

devoit aller joindre les Troupes des Alliez, tandis que le Duc de Lorraine iroit en Hongrie, pour achever de reduire ce Royaume & en chasser les Infideles, si santé le luy permettroit; la santé de ce Prince se retablit entierement. Si bien qu'il se vit en état de quitter Inspruck, pour aller assister aux Conseils de l'Empereur, & prendre les mesures necessaires pour les deux grands desseins qu'on projettoit.

Comme le Duc de Lorraine ne souhaitoit rien avec tant de passion que d'aller commander en Allemagne, il ne fust pas plustôt à Vienne, qu'il n'y eut rien qu'il ne mit en œuvre pour faire changer de sentiment à l'Empereur. Il luy protesta d'abord neanmoins qu'il n'avoit d'autre volonté que la sienne; qu'il étoit prest de marcher en Hongrie; & qu'il demeuroit même d'accord avec luy que sa presence ne seroit pas inutile dans ce Royaume. Mais aprés luy avoir fait voir, qu'il étoit impossible que les Turcs fussent en état de rien entreprendre, pendant la Campagne qui s'alloit ouvrir, les Troupes Ottomanes étant des

Troupes sans discipline, la plusspart levées par force, & intimidées par les Victoires que les Chrêtiens avoient remportées; Aprés lui avoir representé qu'il ne manquoit pas de Generaux habiles pour opposer à l'Armée Ottomane, & que le grand effort qu'on devoit faire étoit sur le Rhin, où le Roy de France, qui s'étoit preparé, depuis long temps à cette Guerre, ne manqueroit pas de faire marcher ce qu'il avoit de meilleures Troupes; Sa Majesté Imperiale considerant, que la presence du Duc étoit plus necessaire de ce côté-là, qu'en Hongrie, se rendit aux raisons de ce Prince, & resolut enfin, aprés y avoir meurement pensé, d'avoir deux Armées en Allemagne, l'une commandée par l'Electeur de Baviere, l'autre par le Duc, & d'envoyer en Hongrie le Prince Louïs de Bade qui venoit de se signaler dans la Bosnie, où avec quatre ou cinq mille hommes, de ses Troupes, il avoit défait entierement une Armée de vingt mille Turcs.

Enfin, le temps des deliberations & des preparatifs, ayant fait place à celuy de l'execution, le Duc de Lorraine partit de Vienne & arriva avec quatorze

ou quinze mille hommes aux environs de Coblents, où il devoit joindre les Troupes de l'Electeur de Saxe & celles du Lantgrave de Hesse. L'Electeur de Baviere marcha vers le Haut Rhin avec une Armée de dix mille Bavarois, sept mille Imperiaux & quatre mille Suabes. Et l'Electeur de Brandebourg s'avança du côté de Cleves avec environ vingt mille hommes de ses Troupes & celles de l'Evêque de Munster.

Les mouvemens des Armées Confederées furent funestes à plusieurs Villes. Les François qui s'étoient rendus maîtres de plusieurs avant que leurs ennemis fussent en état d'entrer en Campagne les abandonnerent, excepté Philisbourg, Bonn, Mayence, Keyserswvart & quelqu'autre peu considerable ; Mais en les abandonnant ils les brûlerent, & firent d'un des plus beaux païs de l'Europe un vaste & affreuse solitude, aprés y avoir exercé des inhumanitez que les siecles futurs auront peine à croire. Celles d'Openheim, de Vvormes & de Spire, qui s'étoient renduës à eux, & qui s'étoient flatées qu'on ne les traiteroit que selon les Loix ordinaires de la Guerre éprouverent une destinée qui

ne fut pas moins cruelle & moins terrible qu'avoit été celle du Palatinat ; car non seulement elles furent entierement détruites & consumées par le feu, mais outre cela, les Habitans à qui on avoit permis d'emporter leurs principaux effet, furent exposez au pillage & à la fureur du soldat. Voilà quels furent les exploits auxquels la France se borna au commencement de cette Campagne.

Pendant ces hostilitez & ces incendies les Princes Alliez ne s'endormirent pas. Je n'entreray icy dans aucun détail. Ils chasserent les François de quelques Forts & de quelques petites places qu'ils avoient eû pouvoir conserver ; ils les battirent en plusieurs rencontres, & Keyserswvart, que l'Electeur de Brandebourg assiégea, se rendit à ce Prince en quatre jours de tranchée. Aprés un prelude si avantageux, & qui étoit d'un si bon augure, tous les Generaux s'étant rendus à Francfort, ils y tinrent un Conseil de guerre, où aprés qu'ils eurent tous unanimement consenti qu'on cederoit l'honneur du commandement au Duc de Lorraine, & qu'ils luy eurent même promis qu'ils ne quitteroient jamais l'épée qu'ils ne l'eus-

sent rétably dans ses Etats, il fut resolu qu'on assiégeroit Mayence & Bonn, avant que de rien entreprendre, n'étant pas possible de s'avancer avec seureté dans le païs ennemy, qu'on ne se fust emparé de ces deux villes.

Mayence n'étoit pas une place considerable; avant que le Roy de France s'en fut rendu le maître. Mais parce qu'à cause de sa scituation, elle étoit capable d'arrêter les Imperiaux, on n'y eut pas plûtôt jetté garnison Françoise, qu'on travailla à la fortifier, & le Marquis d'Vxelles qui en étoit Gouverneur y fit continuër les travaux avec tant d'assiduité & de diligence, qu'il est incroyable combien cette ville fut renduë forte, pendant le peu de tems qu'elle fut entre les mains des François.

Comme on s'étoit bien attendu que les Alliez l'assiégeroient, il y avoit plus de dix mille hommes de Troupes choisies & les meilleurs Officiers de France. Les difficultez de ce siége n'arrêterent pas pourtant le Duc de Lorraine. Il passa le seiziéme de Juillet une petite Riviere à 2. lieuës au dessous de la place avec une Armée de plus de vingt mille hommes, & fit avancer d'abord

quatre mille Croates, que les François n'oserent jamais attaquer, quoy qu'ils fussent allez à leur rencontre avec un gros détachement de Cavalerie. Le lendemain l'Electeur de Saxe & le Lantgrave de Hesse passerent le Mein au dessus de Mayence, & s'allerent poster avec leurs Troupes, à une portée de Canon de la Ville, dans l'endroit où l'Armée du Duc de Lorraine commençoit à camper: il y eut ce méme jour plus de deux mille Tentes de dressées. Le dixhuitiéme on fit travailler plus de trois mille Païsans aux approches. Les François firent ce jour-là une sortie. Ils furent repoussez avec une vigueur extraordinaire par les Imperiaux : & le Duc de Baviere étant arrivé au Camp avec neuf ou dix mille hommes, on se disposa à battre la Ville, & à l'assiéger dans les formes.

Je ne m'arréterai pas ici à rapporter toutes les particularitez de ce Siége. La Place fut attaquée par trois endroits. Le Duc de Lorraine commanda à une Attaque, & l'Electeur de Saxe & le Lantgrave de Hesse, aux deux autres. Les ennemis se défendirent en desesperez, & firent de sorties si frequentes & si

vigoureuſes, qu'ils ruïnerent fort ſouvent en un ſeul jour tous les Ouvrages auſquels les Alliez avoient été occupez pendant des ſemaines entieres. Le ſeizieme du mois d'Août, lors qu'on s'y attendoit le moins, ils ſortirent en plein midi au nombre d'environ deux mille hommes de leurs meilleures Troupes, & allérent fondre ſur le quartier des Saxons avec tant d'impétuoſité qu'ils renverſerent dans un moment tout ce qui ſe preſenta devant eux. Mais le Duc de Lorraine étant venu au ſecours de l'Electeur de Saxe, les Impériaux animez par la preſence & l'exemple de leur General, repouſſerent les François avec tant de vigueur, & ſe battirent avec tant de furie, qu'il reſta dans cette occaſion ſur la place, plus de douze cens hommes, d'un côté ou d'autre. Mais cette ſortie ne fut rien en comparaiſon de ce qui arriva quelques jours aprés. Les Aſſiegez firent trois ſorties, en un même jour, & à deux heures l'une de l'autre. Dans les deux premieres, ils firent un carnage épouvantable & nettoyerent la Tranchée, & parce que ces deux actions leurs avoient réüſſi, ils en firent une troiſiéme où

vit paroître trois mille hommes Tambour battant & Enseignes deployées. Comme le Duc de Lorraine & les autres Generaux ne s'étoient pas attendus à ce troisiéme effort, cela jetta un peu l'épouvante dans le Camp. Les François s'etant prevalus de cette espece de desordre, firent main basse sur quatre ou cinq cens hommes qui vendirent cherement leurs vies ; encloüerent deux pieces de canon ; & ayant comblé les Travaux des Alliez, posterent leur grande Garde de cavalerie dans l'endroit où les Assiégeans avoient fait l'ouverture de la Tranchée.

Il eut été bien difficile que dans une Action aussi vigoureuse que l'avoit été celle-là, les Troupes des Alliez n'eussent pas été un peu déconcertées. Elles le furent pendant quelque temps. Mais leurs Generaux les ayant ralliées, elles repousserent les ennemis ; en taillerent en pieces un tres-grand nombre, & reprirent leur premier poste.

Cependant le Duc de Lorraine ayant resolu de faire un éfort pour emporter la Place d'assaut, & apprehendant que les François ne tentassent de la secourir, écrivit à l'Electeur de Bran-

debourg de luy envoyer quelques Regimens de ſes troupes, afin que ſon Armée étant renforcée par ce ſecours, il pût au même-tems, continuer & preſſer le Siége, & aller au devant des François, au cas qu'ils s'avançaſſent pour entreprendre de le faire lever. Cette precaution étoit d'autant plus neceſſaire, qu'on faiſoit courir le bruit, depuis quelque temps, que le Marêchal de Duras s'avançoit avec ſon Armée, avec ordre de livrer Bataille. Mais les Troupes de Brandebourg que l'Electeur fit marcher inceſſamment furent inutiles, car le Marêchal de Duras ne parut point.

Quelque reſiſtance que fiſſent dans la ſuite les Aſſiegez, on s'empara pourtant, peu à peu, des principaux dehors qu'ils occupoient, & on fit des logemens. On dreſſa des Batteries dans les trois attaques, & on ſe rendit maître de tant de terrain, pendant que le Canon faiſoit brêche, que le Duc de Lorraine reſolut de donner l'Aſſaut.

On diſpoſa d'abord de toutes choſes. Et le lendemain, aprés que cette reſolution eut été approuvée par tous

les Generaux, dans un Conseil de guerre qui se tint, on commença dés la pointe du jour, à tirer sur la ville, de toutes les Batteries, ce qui continua jusques à quatre heures du soir. Aprés quoy, ayant jetté une bombe, qui étoit le signal dont on étoit convenu, on attaqua de tous côtez, avec tant de vigueur, & avec tant de courage, qu'aprés trois heures & demy de combat on emporta la Contrescarpe.

Les François, que cette fermeté avoit animez, & qui étoient au desespoir de la perte qu'ils alloient faire, firent des efforts incroyables. Comme, à quelque prix que ce fut, ils vouloient conserver cette Place; dés les premiers momens du Combat, la terre fut jonchée de morts. Les Imperiaux furent ceux qui perdirent le plus de monde dans cette rencontre. Car le Marquis d'Uxelles, qui connoissoit le Duc de Lorraine, ayant crû que le plus grand effort des Alliez seroit à l'attaque que commandoit ce Prince, se precautionna si peu aux autres attaquès, pour resister à celle de Lorraine, que les Saxons & les Troupes de Hesse & de Lunebourg furent maîtres de la Contrescarpe une

heure avant les Imperiaux. Quelque heureux qu'eût été pour les Assiégeans le succez de cette entrepriſe, les François ne cesserent point de faire feu de leur Canon. Ils firent même sauter trois mines qui firent un ravage épouvantable. Mais cela n'empêcha pas que les Saxons accompagnez des Troupes de Lunebourg ne poursuivissent l'ennemy jusques aux portes de la ville, & que les Imperiaux ne se logeassent sur l'un des principaux Bastions, aux travers du feu du Canon & d'une infinité de Bombes qu'on jettoit incessamment de la Place.

Les Alliez perdirent dans ce combat, qui avoit été extrêmement rude, plusieurs Officiers de consideration, & un grand nombre de soldats. Mais la perte des François ausquels les Allemands ne donnoient point de quartier fut incomparablement plus considerable; ce qui obligea le Marquis d'Uxelles, qui vit bien que s'il vouloit defendre plus long-temps la place, il perdroit entierement tout son monde, à penser à se rendre. Il fit mine pourtant de tenir encore. Mais ayant vû que les Alliez commençoient à combler le fossé pour

donner à l'Assaut à la Ville, il fit demander à capituler, & les Otages ayant été envoyez de part & d'autre, la Capitulation fut concluë. * Ce Siége ne dura qu'environ deux mois, & il est bien certain que si on eût voulu se servir de Bombes, on eût obligé les François à se rendre plûtôt qu'ils ne firent, quelque forte que fût la Place, & quelque nombreuse qu'en fût la Garnison. Mais on vouloit conserver Mayence, & on aima mieux employer un peu plus de tems, & sacrifier un peu plus de monde, que de ruïner cette Ville & ne prendre que des Mazures.

Tandis que le Duc de Lorraine se signaloit en Allemagne, le Prince Louïs de Bade battoit les Turcs ; il remporta dans la Servie une Victoire considerable. L'Empereur en reçût la nouvelle, à peu prés, dans le méme temps qu'il apprit la prise de Mayence. Mais quelque succés qu'eussent eu ses armes & sur le Rhin & sur la Morave, sa joye fut fort imparfaite : car les François, pour se dédommager de la perte qu'ils

* *Le 17. du mois de Juillet 1689 Mayence fut investi, & le 11. du mois de Septembre de la méme année, il se rendit.*

venoient

venoient de faire, continuant leurs hostilitez, de la maniere qu'ils les avoient commencées, brûlerent tout, depuis Heidelberg jusques à Strasbourg, & firent éprouver le méme sort à Frankendal, qui étoit la seule Ville du Palatinat qu'ils avoient jusqu'alors épargnée.

Lors qu'on mit le Siége devant Mayence, on avoit fait dessein de faire aussi celuy de Bonn, afin de s'emparer, tout à la fois, de ces deux Villes, si la chose eût été possible. L'Electeur de Brandebourg, qui devoit attaquer cette derniere Place, & qui avoit déja emporté le Fort de Buel, qui est à l'opposite, fit d'abord une tentative pour essayer de la reduire par le Canon & par les Bombes, son dessein etant d'épargner ses Troupes & celles des Alliez. Il ne se fût pas plûtôt approché de la Place, à la tête d'une partie de ses Troupes, de celles de l'Evéque de Munster & de quelques Regimens Hollandois, qu'il fit dresser ses Batteries. L'effet en fut prompt & terrible : car en moins de deux jours la Ville fut détruite & reduite en cendres, à l'exception d'une grosse Tour & d'une Eglise que ceux de

Munſter ruïnerent enfin avec leur Canon. Mais cela n'ayant pas fait perdre courage aux François, qui bien loin de ſe rendre firent de continuelles ſorties ; l'Electeur de Brandebourg reſolut d'aſſiéger la Place dans les formes. Tout étoit diſpoſé pour le Siége, & on ne doutoit pas que la Ville ne fût emportée en tres-peu de temps, aprés les ravages que les Bombes y avoient faits. Mais dans le temps que tout étoit prêt, l'Electeur reçût trois nouvelles qui luy rompirent ſes meſures, & qui l'obligerent enfin à ſuſpendre ſa reſolution.

La premiere luy vint, de la part de l'Electeur de Treves, qui luy marquoit que le Marquis de Boufflers ayant ramaſſé un Corps conſiderable des Troupes, s'avançoit du côté de Coblents. Cette nouvelle l'obligea de détacher le General Schoning avec ſept ou huit mille hommes qui Marcherent inceſſamment ſur le Rhin. La ſeconde nouvelle qu'il recût, fût que le Prince de Vvaldeck qui étoit moins fort en Cavalerie que le Marêchal d'Humieres, ſouhaitoit d'avoir celles des Provinces-Vnies qui étoit déja devant Bonn,

ce qui l'obligea de faire encore ce detachement de sept Regimens. Enfin, le Duc de Lorraine luy ayant écrit du Camp de devant Mayence, comme je l'ai déja remarqué, que dans le dessein où il étoit de prendre par Assaut cette Place, il avoit besoin d'un renfort de ses Troupes; l'Electeur fit marcher d'abord un troisiéme détachement, ce qui diminüa si fort son Armée, que se voyant dans l'impuissance de mettre le Siége devant Bonn, il se contenta de le Bloquer.

Quoy que la Place fût étroitement serrée; que la Garnison diminuât tous les jours, à cause des maladies qui y régnoient; & que les Troupes y fussent extrémement incommodées, toutes choses commençant à y manquer; cependant le Baron d'Asfeld qui y commandoit ne pensoit nullement à se rendre, & faisoit tous les jours des sorties. Il s'imaginoit que les Troupes des Alliez étant occupées au Siége de Mayence, on ne seroit pas en état de l'Assiéger, & que pendant ce temps là, il pourroit recevoir du secours, & étre assez fort pour repousser l'Armée de l'Electeur de Brandebourg. Tandis qu'il se repa-

soit de cette esperance, Mayence se rendit au Duc de Lorraine, & cette nouvelle à laquelle il ne s'attendoit pas si-tôt, jetta une si grande consternation dans la Place, que l'Electeur de Brandebour l'ayant fait sommer de se rendre, il demanda à capituler : mais les propositions qu'il fit furent trouvées si peu raisonnables dans la disposition où étoient les affaires, qu'on resolut de former le Siége, ce qui fut executé peu de jours aprés.

Mayence n'avoit pas été plûtôt reduit, que les Troupes de Saxe qui avoient été extrémement fatiguées pendant le Siege, entrerent en quartier de rafraîchissement; celles de Baviere s'avancerent vers le Palatinat; & une parties de celles de l'Empereur marcherent du Côté de Bonn; le Duc de Lorraine y marcha luy-même. Si bien que les Troupes qui avoient déja formé le Siége, ayant reçût un renfort extraordinaire, le Duc fit commencer d'abord à travailler aux Approches & aux Batteries : & cela se fit avec tant de diligence que dans deux ou trois jours tout fut prest pour donner l'Assaut. Je ne particulariserai rien ici; les circonstances de

ce Siege me méneroient un peu trop loin. Je me contenterai de dire que la Tranchée ayant été pouſſée, juſqu'au pied de la Contreſcarpe, & les Bréches ayant été faites on ſe diſpoſa pour battre la Place. Les pluyes continuelles qu'il fit, pendant quelques jours, retarderent un peu ce deſſein: mais le temps ayant changé enfin, on fixa le jour au neuviéme du mois d'Octobre. Les Troupes de Brandebourg, de Hollande & de l'Evêque de Munſter eurent l'attaque de la Contreſcarpe, de la Demilune, & du Chemin couvert, & le Duc de Lorraine, qui depuis cinq ou ſix jours, s'étoit avancé à environ cent pas de l'Ouvrage à corne avec les Troupes de Heſſe, de Luneboug & les autres qu'il avoit amenées de Mayence, eut l'Attaque de cet Ouvrage.

Les François diſputerent long temps le Chemin couvert, & firent un feu épouvantable. Mais enfin, le Comte de Dona, à la tête des grands Mouſquetaires, & les Cadets de Brandebourg ayant franchi les Paliſſades, firent main-baſſe ſur tous ceux qu'ils trouverent, ſauterent dans le foſſé; & aprés un carnage horrible, empor-

terent la Demilune & s'allerent loger sur la Contrescarpe. Les Troupes de Hollande & de Munster se distinguérent aussi à cette Attaque, & allerent au feu avec tant d'intrépidé, qu'elles perdirent dans cette occasion plus de cinq cens hommes, & en eurent sept ou huit cens de blessez. Les Troupes de Brandebourg ne furent pas tout à fait si maltraitées, mais elles perdirent plusieurs Officiers de marque, & entre-autres, M. de S. Bonnet, qui aprés s'étre distingué à la tête d'un Regiment en Candie, dans les Troupes du Roy de France, & dans les dernieres Campagnes de Hongrie ou il alla servir en qualité ce Volontaire, s'étoit signalé en une infinité de rencontres, depuis qu'il étoit au service de son Alteſſe Electorale de Brandebourg.

Tandis que ces choses se passoient à l'ataque de Brandebourg on ne poussoit pas les ennemis avec moins de courage à celle que commandoit le Duc de Lorraine. Les Troupes du Duc furent d'abord repoussées avec assez de vigueur : mais cette vigueur n'ayant servi qu'à les animer ; & à les rendre plus intrepides, elles donnerent avec tant

de fermeté, que les François épouvantez aprés avoir fait sauter trois Mines, se retirerent dans la Place ; si bien que le Duc de Lorraine fit loger ses gens sur le milieu de l'ouvrage à corne, & ne perdit pas cens trente hommes.

Le Duc & les autres Generaux n'en vouloient pas demeurer là. Ils étoient resolus d'entrer dans la ville l'épée à la main, & c'étoit sur tout la disposition où étoit le Duc de Lorraine. Mais le Comte d'Hasfelt, qui avoit été blessé dangereusement à la défense de la demy lune, voyant que les dehors de la place avoient été emportez, & aprehendant qu'on ne donnât un second Assaut, resolut enfin de se rendre. Si bien qu'ayant fait sortir le Major du Regiment de Castres, qui fut amené à son Altesse Electorale de Brandebourg par M. Durosey son Aide de Camp General, & ce Major ayant presenté un projet de capitulation, ce projet fut accepté genereusement, quoy qu'il fust extrémement avantageux au Gouverneur dans l'extremité où il se voyoit reduit. Mais comme on considera que la saison étoit avancée ce qu'il faloit conserver les Troupes ; on crut qu'on devoit accor-

devoit accorder une bonne compoſition à des gens qui avoient fait tres-bien leur devoir : * car enfin, il eſt tres-certain, que jamais Garniſon ne s'eſt mieux defenduë que celle qui étoit dans cette place.

On peut dire que l'Empereur eut tous les avantages qu'il pouvoit ſouhaiter dans l'état où étoient les affaires ; la Victoire accompagnoient ſes armes par tout. Dans le tems qu'on reduiſit Bonn, le Marquis de Bade prit Niſſa, aprés avoir battu encore une fois les Turcs dans un Combat qui ſe donna prés de cette Place, & dans lequel les Infideles perdirent ſept ou huit mille hommes, leur Artillerie, toutes leurs proviſions & tout leur bagage.

On croyoit que les Alliez entreprendroient encore quelque Siége. Mais les Troupes étoient ſi fatiguées, & la ſaiſon déja ſi incommode, que chacun ne penſa qu'à prendre du repos & à ſe preparer pour une autre Campagne.

* *Bonn fut aſſiegé dans les formes quelques jours aprés la priſe de Mayence Le Comte d'Haſſelt capitula le 12. du mois d'Octobre 1689. Et trois jours aprés, la Garniſon ſortit de la Place.*

Le Duc de Lorraine aprés avoit mis en quartier d'hyver les Troupes Imperiales, partit pour se rendre à Vienne. Il s'arrêta quelque temps à Ratisbonne, où il trouva que la Diéte avoit fait des Reglemens terribles contre la France. Car non seulement cette Assemblée défendoit à tous les Sujets de l'Empire toute sorte de communication & de commerce avec les François; non seulement elle leur ordonnoit de les chasser de toutes les Cours, de quelque qualité & profession qu'il pussent étre, fussent-ils même Ecclesiastiques; mais elle déclaroit, de plus, que toute Puissance étrangére qui proposeroit quelque chose à l'avantage de la France, seroit réputée ennemie de l'Empire, & des Alliez

Le Duc avoit fait presenter fort souvent des Memoires à la Diéte, dans lesquels il representoit, que les Duchez de Lorraine & de Bar ayant été ravis par la France à Charles IV. son oncle, de la maniere que toute l'Europe le sçavoit, il n'étoit pas juste que les Héritiers de ce Prince en fussent privez toute leur vie. Comme les Ducs de Lorraine sont Princes de l'Empire, &

Membres du Cercle du Haut-Rhin, il s'étoit adreſſé à cette Aſſemblée pour luy demander comme main-forte contre le Roy de France : allegant que quoy que ce Monarque eût reconnu en quelque maniere, à la Paix qui fut concluë à Nimégue, qu'il detenoit des Etats qui ne luy appartenoient pas légitimement; il n'avoit pourtant pretendu les reſtituer, qu'à des conditions ſi dures & ſi injuſtes, qu'il n'avoit pû les accepter, comme il le fit declarer par ſes Ambaſſadeurs dans l'Aſſemblée des Plenipotentiaire. Par les Conſtitutions d'Allemagne, lors qu'un Membre de l'Empire eſt troublé dans la poſſeſſion de ſes Etats, ou qu'il vient à en être dépoüillé, tous les autres Princes du Cercle dont il eſt Membre ſont obligez de la défendre & de faire tous leurs efforts pour le retablir. Par les mêmes Conſtitution, ſi le Cercle n'eſt pas aſſez puiſſant pour cela, les Cercles voiſins le doivent faire. Et ſi encore les Cercles voiſins ne ſont pas aſſez forts pour faire rendre juſtice au Prince opprimé, tout l'Empire eſt d'obligation d'en prendre la défence, & les Empereurs eux-mémes s'y engagent dans les capi-

tulations qu'ils signent à leur Election & lors qu'ils reçoivent la Couronne Imperiale. Comme la Diéte de Ratisbonne represente tout le Corps de l'Empire, le Duc avoit eu recours à cette Assemblé, pour étre rétabli dans les Etats de Lorraine & de Bar, c'est à dire, dans la vûë de la solliciter & de la presser, à prendre toutes les mesures necessaires pour obliger la France d'en venir à une restitution, à des conditions raisonnables. Quelque portée que fût la Diete à repondre favorablement au Duc de Lorraine; la plûpart des Princes de l'Empire avoient tant de ménagemens à garder avec la Cour de France que toutes les remontrances que le Duc avoit fait faire ou qu'il avoit faites luy-même avoient été toûjours inutiles. Car enfin, comme la France étoit puissante; les Etats du Duc de Lorraine étoient trop à sa bien séance, dans les grandes vûës qu'elle avoit, pour en venir à un accommodement à l'amiable, qu'aux conditions qu'il avoit fait proposer à Nimegue; peut-être même en eût il fait qui eussent été infiniment plus dures, voyant que la plûpart des Princes de l'Empire étoient obligez

de fournir des Troupes à l'Empereur, pour continuer les Conquetes qu'il faiſoit tous les jours en Hongrie. Dans la ſcitua ion où étoient les affaires, on ne pouvoit obliger la France à la reſtitution que le Duc pretendoit, qu'en lui déclarant la Guerre, & c'eſt ce que l'Allemagne ne pouvoit point faire, celle qu'il avoit avec la Porte l'occupant a ez. Le Duc de Lorraine le voyoit bien lui-même. C etoient, ourtant des formalitez qu'il étoit n ceſſaire qu'il obſervât, & qui pouvoient ſervir en leur temps, car ce grand Prince avoit ſes vûës. En effet, les raiſons qui avoient obligé la Diéte à ne prendre aucune réſolution efficace à ſon égard ne ſubſiſtant plus, depuis que la France avoit déclaré la Guerre à l'Empire, en mettant le Siége devant Philisbourg; ce Prince ſe prevalant de la circonſtance, & comptant beaucoup ſur les grands ſervices qu'il avoit rendu à l'Empereur & qu'il venoit de rendre à l'Allemagne, preſenta un nouveau Memoire, auquel la Diéte ayant repondu de la maniére qu'il le pouvoit ſouhaiter, il eût fait aſſurément un effort au commencement du Printemps.

Mais la mort le surprit, lors qu'on s'attendoit le moins à ce triste coup, & dans le temps qu'il se voyoit comme à la veille de triompher de ses ennemis. Tout sembloit promettre à cet illustre Prince, que cette même Victoire, qui l'avoit accompagné en Hongrie avec tant d'éclat l'accompagneroit en Allemagne; la prise de Mayence & de Bonn en étoient d'assez seurs presages. Il s'étoit frayé par sa valeur un chemin glorieux pour entrer dans ses Etats, du moment qu'il avoit paru sur le Rhin. La France en étoit allarmée tandis que toute l'Europe s'en réjoüissoit. Mais il eust la destinée de ce Chef du peuple de Dieu, si celebre dans l'Histoire Sainte. Il vit la terre qui lui avoit été promise, mais il n'eût pas la consolation d'y entrer.

Ce Prince, que les Alliez regretteront long-temps, & qu'ils ont déja trouvé bien à dire dans cette derniere Campagne, ne se donnoit presque aucun repos, dans le dessein qu'il avoit de fraper un coup, qui pût déconcerter la France & qu'il luy fût impossible de parer. Il songeoit nuit & jour aux moyens d'abaisser cette couronne; & n'étant pas possible d'y réüssir, qu'on ne prit de grandes mesures & qu'on ne fit

des preparatifs extraordinaires, il étoit incessamment en action, il y avoit quelque tems qu'il avoit été obligé de s'absenter de la Cour Imperiale pour les affaires de la guerre, qui étoient les seules affaires qui l'occupoient & qui luy tenoient au cœur. Mais comme l'Empereur ne se determinoit à rien, qu'il ne l'ût consulté auparavant, & qu'il avoit souhaité qu'il se trouvât à Vienne où il devoit assembler un Conseil de guerre, il étoit party pour s'y rendre, & il étoit arrivé à Weltz, petite ville à trois lieuës de Lints lors qu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut & qui mit en deüil toute l'Europe, il sentit d'abord de la douleur à une oreille. Comme il crût que cela ne seroit rien, il n'en parla point. Il en fut pourtant incommodé toute la nuit : & s'étant levé le lendemain à quatre heures croyant pouvoir continuër son voyage, il alla dans une Eglise faire ses Devotions. Mais sa douleur ayant considerablement augmenté, il fut obligé de se retirer dans son Hôtellerie & de se remettre au lit.

La fluxion qu'il avoit sur l'oreille étant descenduë à la bouche une demy-heure aprés, son Medecin le fit saigner,

comme il l'avoit souhaité luy-même : mais ce remede n'ayant rien produit, sa douleur au contraire devenant toûjours plus violente, & sentant que ses forces l'abandonnoient, il ne douta point, à ces tristes marques qui ne s'aprochât de sa fin. Cette pensée le frapa tout à coup. Mais ayant fait reflexion, que les Princes sont sujets à la mort, de même que les autres hommes, & que son heure étoit venuë il se mit entre les mains de son Createur ; fit apeller des Capucins, se confessa, tâcha de s'aquiter de tous les devoir qu'exigent ces derniers momens.

Un moment aprés, il prit son Confesseur à part & le chargea de deux lettre, l'une pour remettre à l'Empereur, avec un billet qui portoit ces mots Latins ; *Sacræ Cæsarea Majestatis commendat se, & ultimum vale dicit Carolus Dux Lotharingiæ. Charles Duc de Lorraine se recommande à Sa Sacrée Majesté Imperiale, & luy dit le dernier adieu.* L'autre lettre étoit pour la Reine son Epouse. Par la premiere il recommandoit à l'Empereur cette illustre Princesse, ses Enfans, ses Domestiques & les Lorrains : & par la seconde, il recommandoit à la Reine ses Enfans & ses Domesti-

ques, aprés luy avoir donné une infinité de marques de sa tendresse & de la douleur que lui causoit une si dure separation.

Cependant, ce Prince s'afoiblissoit toûjours. Mais à mesures que ces forces diminuoient, on lisoit dans ses yeux & sur son visage; on remarquoit dans toutes ses paroles, que sa pieté se fortifioit & qu'il étoit resigné à mourir.

Le P. Gardien des Capucins de VVeltz accompagné de neuf de ses Religieux, l'exhorta, pendant quelque temps, à s'y disposer, & s'etant approché ensuite de son lit pour luy baiser la main, il la retira & les pria tous de dire l'Office des morts ce que les Religieux se mirent en devoir de faire. Mais dans le temps qu'ils recitoient ces Prieres, la parole commença à lui manquer.

Ce Symptôme fut comme le dernier final de la mort de cet illustre Prince: mais cela ne l'épouvanta pas. Il fit signe qu'on luy donnât du papier & de l'ancre, & il écrivit qu'il ne demandoit autre chose si ce n'est qu'on priât Dieu pour son ame. Il conserva tout son jugement jusques à son dernier soûpir. Enfin, aprés avoir fait dire plusieurs

ſieurs priéres, ſe voyant ſur le point d'expirer, il fit ſigne de nouveau qu'on continuât à prier Dieu pour luy & quelques momens aprés il rendit l'ame; ce fut le lendemain, aprés ſa maladie, le dix-huitiéme du mois d'Avril 1690. au commencement de la quarante-huitiéme année de ſon âge. Les Medecins qu'il dirent étoit mort d'un caterre ſuffoquant.

Charles Cinquiéme étoit grand. Il avoit l'air noble, quoy qu'il affecta une grande ſimplicité dans ſes habits, quoy qu'il ne fût point fier, & qu'il fût modeſte en toutes choſes. Il étoit trés-bien fait lors qu'il étoit jeune, mais le trop d'embonpoint luy avoit changé la taille. On a pû voir par tout le tiſſu de cette Hiſtoire, qu'il étoit brave, & qu'il étoit né pour les armes. Mais les qualitez de ce grand Prince n'étoient pas les ſeules qualitez Militaire. Il aimoit les belles Lettres & la lecture, & ſur tout celle de l'Hiſtoire & de la Politique. Il poſſedoit parfaitement trois Langues, l'Allemande, la Françoiſe & l'Italienne, & entendoit aſſez bien la Latine. Il parloit peu, mais il parloit bien & à propos. Il étoit grave

& ſerieux avec les Etrangers, ſans pourtant aucune affectation : mais avec ceux qu'il connoiſſoit particuliérement il étoit d'un eſprit agreable. Il raiſonnoit de toutes choſes à fond, & étoit ennemy de la bagatelle. Il aimoit la diſpute dans le familier. Il ſe faiſoit un plaiſir de ſoûtenir ce qu'il avançoit & il le ſoûtenoit fortement : mais c'étoit bien moins, pour convaincre ceux avec leſquels il diſputoit, que pour les exercer & pour connoître leur eſprit & leur caractere. Il étoit liberal autant que ſa fortune luy permettoit de l'être, grand obſervateur de ſa parole, bon amy, & pardonnant facilement les injures Il n'avoit que de grandes vûës. Il travailloit ſans ceſſe pour l'avenir s'apliquant particulierement aux moyens qui pouvoient contribuer au rétabliſſement de ſa maiſon. Au reſte, il étoit d'une devotion exemplaire, recevant d'un même eſprit, les proſperitez & les adverſitez, & ſe confiant entierement à la Providence.

Il laiſſa quatre Princes, de ſon mariage av c la Reine de Pologne, l'aîné deſquels eſt aujourd'huy Duc de Lorraine ſous le nom de Leopold premier.

Jamais Prince n'a été plus regretté que le fut Charles V. Cette perte fût sensible à toute l'Europe. Il fut plaint, parce qu'on perdoit un Capitaine experimenté, l'un des plus grands Generaux qu'il y eût dans les Armées des Alliez; un Chef dont la prudence & la bravoure commençoient à être funeste à la France; en un mot, un Prince incorruptible, & qui agissoit bien moins pour ses interêts propres, que pour ceux des Princes Confederez. Mais il fut plaint particulierement, parce qu'il mourut dans le tems qu'il étoit sur le point de remettre sa Maison dans son ancien lustre, & de delivrer du joug ses Sujets; & parce qu'il laissoit en mourant une famille desolée. En effet, on remarqua, que les Princes qui avoient le plus d'interêt à la mort du Duc ne regarderent pas tant cette perte, par raport à de jeunes Princes, qui en même-tems qu'ils perdoient leur illustre Pere, sembloient perdre toutes les esperances dont on commençoit de les flater. Le Duc de Neubourg qui avoit été contraint de s'aller refugier à Vienne, depuis que les Troupes de France étoient entrées dans son païs, témoigna d'abord à la Reine

Doüairiére, que la ruine de son Electorat l'avoit bien moins frapé que la perte du Duc son Epoux, & que les Princes ses Enfans le pouvoient regarder comme un Protecteur qui n'auroit pas moins à cœur leurs interêts que les siens propres. Plusieurs autres Princes luy tinrent, à peu prés, le méme langage : & l'Electeur, de Brandebourg écrivit en méme temps à l'Empereur, qu'il le prioit de trouver bon qu'il partageât avec lui la qualité de pere de ces jeünes Princes, ajoûtant, que comme il avoit promis à Charles Cinquiéme de ne point mettre bas les armes, qu'il ne fût rétabli dans ses Etats, il vouloit bien continuer cette promesse en faveur des Successeurs d'un Héros, dont il pleureroit toute sa vie la perte. L'Empereur donna quelque temps aprés au jeune Duc le Gouvernement du Tyrol. Et déja le Pape avoit accordé à un autre de ces Princes la dispense, pour être Coadjuteur du grand prieure de Castille, qui est un Bénéfice de plus de deux cens mille livres de rente.

Fin du Cinquiéme & dernier Livre.

A01 A073567

30

40